

Université de Strasbourg

École Doctorale des Humanités

É.D. 520

Thèse présentée par

Maryam GHASSEMI DARIAN

Soutenue le 30 mars 2021

Pour obtenir le grade de **Docteur en littérature générale et comparée**
de l'Université de Strasbourg

Une Orientale en Iran

L'Iran vu par Myriam Harry (1869-1958)

Préparée sous la direction de

Monsieur le Professeur Guy Ducrey

Jury

Mme Cécile Kovacshazy, Maîtresse de conférences HDR, Université de Limoges, rapporteur
Mme Christine Peltre, Professeure émérite, Université de Strasbourg
M. Guy Ducrey, Professeur, Université de Strasbourg, directeur de la thèse
M. Stéphane Sawas, Professeur, INALCO, rapporteur

À ma mère et à mon père
Qui m'ont appris les premières leçons de vie
À mon mari et à mes enfants

Remerciements

Je tiens à remercier en tout premier lieu Monsieur le Professeur Guy Ducrey pour m'avoir soutenue avec exigence et rigueur dans mon travail de recherche, pour m'avoir incitée à participer aux colloques qui ont été particulièrement formateurs et motivants et m'ont permis de trouver la dynamique nécessaire pour avancer dans l'analyse de mon problématique. Ses critiques constructives, ses encouragements et surtout sa patience m'ont beaucoup aidée tout au long de cette recherche.

Mes remerciements vont à Monsieur Hossein Beikbaghban, professeur honoraire d'études persanes à l'Université de Strasbourg, qui n'a de cesse de promouvoir la culture et la littérature persanes. Je le remercie pour son aide, pour sa présence attentionnée lors des colloques ainsi que pour ses conseils précieux dans mes recherches.

Toute ma gratitude revient également à Madame le Professeur Christine Peltre, à Madame Cécile Kovacsazy et à Monsieur le Professeur Stéphane Sawas qui ont accepté d'être membres de mon jury. Je les remercie pour le temps consacré à la lecture de ma thèse et pour leur regard critique.

Enfin ces remerciements ne seraient pas complets sans mentionner les noms de mes collègues au département de la langue et la littérature françaises à l'Université de Téhéran. Je remercie tout particulièrement Madame Nahide Shahverdianie, la directrice du département pour ses conseils, pour ses encouragements et surtout pour ses soutiens.

Déclaration sur l'honneur *Declaration of Honour*

J'affirme être informé que le plagiat est une faute grave susceptible de mener à des sanctions administratives et disciplinaires pouvant aller jusqu'au renvoi de l'Université de Strasbourg et passible de poursuites devant les tribunaux de la République Française.

Je suis conscient(e) que l'absence de citation claire et transparente d'une source empruntée à un tiers (texte, idée, raisonnement ou autre création) est constitutive de plagiat.

Au vu de ce qui précède, j'atteste sur l'honneur que le travail décrit dans mon manuscrit de thèse est un travail original et que je n'ai pas eu recours au plagiat ou à toute autre forme de fraude.

I affirm that I am aware that plagiarism is a serious misconduct that may lead to administrative and disciplinary sanctions up to dismissal from the University of Strasbourg and liable to prosecution in the courts of the French Republic.

I am aware that the absence of a clear and transparent citation of a source borrowed from a third party (text, idea, reasoning or other creation) is constitutive of plagiarism.

In view of the foregoing, I hereby certify that the work described in my thesis manuscript is original work and that I have not resorted to plagiarism or any other form of fraud.

Nom : Prénom : *GHASSEMI DARIAN Marjam*
Ecole doctorale : *Ecole doctorale des humanités - ED520*
Laboratoire :
Date : *15,06,2021*
Signature :

Comment dire la légèreté de l'air, son allégresse, la transparence de l'atmosphère et cette coloration des fantastiques montagnes où semblent répandus des fleuves de couleurs, qui sans se confondre, s'étagent par couches onduleuses : roses lilas, bleu, jaune, comme on en voit sur les voiles persans et qu'on croyait imaginaires !

Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, Flammarion, Paris, 1941, p. 78.

Introduction

Maria Rosette Shapira, connue sous le pseudonyme de Myriam Harry, est une femme de lettres françaises et lauréate du premier « Prix Femina » en 1904 pour son roman, *L'enquête de Jérusalem* publié la même année. Elle est née à Jérusalem en 1869 et décédée à Paris en 1958. Son père d'origine ukrainienne était un juif ayant immigré à Jérusalem converti au protestantisme. Il y possédait une boutique d'antiquités où il vendait des souvenirs aux voyageurs et aux pèlerins. Sa mère, allemande, était de confession luthérienne et respectait profondément cette religion.

M. Harry a rédigé une cinquantaine de livres. Ses ouvrages sont écrits sous diverses formes : la biographie, l'autobiographie, le roman et les récits de voyage. Elle a grandi à Jérusalem, dans une région située au carrefour de diverses cultures, mœurs et religions. Elle s'intéressait énormément à la façon de vivre des gens dans les autres pays du monde. Ainsi, elle a réussi à écrire un nombre remarquable de récits de voyage, soit quatorze ouvrages, suite à sa visite de différents pays.

Ceux-ci lui ont ouvert une porte sur la culture et la civilisation des pays dans lesquels elle a séjourné. L'orientalisme et ce goût pour l'exotisme étaient très prisés en Europe au début du XX^e siècle et l'écrivaine-voyageuse est à inscrire dans ce courant. À cette époque, les voyages étaient facilités grâce au progrès des moyens de transport comme la voiture, le train, et les bateaux et plus tard l'avion. M. Harry à son tour a fait allusion à ce progrès à plusieurs reprises dans ses récits de voyage.

M. Harry se considérait comme une orientale, mais avait passé une partie de sa vie en Occident. Elle quitte Jérusalem accompagnée par sa mère lorsqu'elle a quatorze ans pour vivre à Berlin après le décès tragique de son père. Puis lorsqu'elle avait à peine 18 ans, elle est arrivée à Paris. Elle a beaucoup voyagé, mais elle s'est mise à reconnaître ses origines orientales en voyageant dans plusieurs pays comme l'Iran, l'Irak, la Turquie, la Tunisie, le Maroc, l'Algérie, l'Inde et jusqu'à la Chine...

En outre, la romancière connaissant déjà plusieurs langues : comme l'hébreu, l'arabe, l'allemand et l'anglais ; elle a commencé à apprendre le français à l'âge de dix-huit ans. Comme elle maîtrisait l'allemand, au début elle écrivait ses premiers récits dans cette langue. M. Harry

fait en suite la connaissance d'un poète symboliste français, Georges Vanor (1865-1906). Grâce à lui, la romancière est présentée auprès de la rédactrice en chef du journal « la Fronde ¹ ». Il faut noter que seulement les femmes rédigeaient pour ce journal. Il est donc considéré comme un journal féministe. Elle réussit ainsi à écrire ses premiers récits en français, un conte, sous la forme de feuilletons qui paraissaient tous les quinze jours. Elle s'intéressait aussi à apprendre la langue et la littérature persane à LANGSO. Dans ce centre son professeur Henri Massé (1886-1969) a certainement éveillé en elle le désir de visiter l'Iran. Elle a donc décidé de voyager en Iran en 1934 pour connaître de près la politique, la culture, les mœurs, l'architecture, les religions, la littérature et en particulier la poésie classique de l'Iran.

M. Harry a composé quatre livres sur l'Iran : *Les Adorateurs de Satan* (1937), *Femmes de Perse*, *Jardins d'Iran* (1941), *l'Irak* (1941), qui comprend plusieurs passages sur l'Iran et *Djelaledine Roumi, Poète et Danseur mystique* (1947). Bien que le nombre de ses ouvrages consacrés à l'Iran soit très limité dans l'ensemble d'une œuvre polymorphe et prolifique, ils nous offrent d'amples renseignements sur ce pays. Notre recherche consiste à étudier l'image de l'Iran que l'œuvre de M. Harry livre à des lecteurs français au début du XX^e siècle.

Il nous semble important d'évoquer ici pourquoi nous avons choisi ce sujet. Un collègue comparatiste écrivait un article sur M. Harry pour le publier dans une revue sur l'orientalisme. À cette époque, c'est-à-dire en 2015, nous cherchions un sujet pour écrire une thèse de doctorat. Notre collègue nous a donné un ouvrage tiré de sa bibliothèque. Il s'agissait d'une traduction faite par Mohammad Ali Moyeri en persan de l'ouvrage de M. Harry qui s'intitule *Amina, ma colombe* (1931). C'était une très bonne traduction en persan. Dans ce roman, la romancière décrit l'histoire de la rencontre deux amoureux, une jeune fille syrienne et un officier français en mission en Syrie. M. Harry y compare sans cesse la vie en Orient et en Occident. Dans cet ouvrage, la vie de la femme orientale est juxtaposée à celle de la femme occidentale.

Après un mémoire de DEA soutenu à l'université de Téhéran en 1992 et consacré aux personnages féminins dans les pièces de Molière, nous avons souhaité approfondir l'étude de cette traduction du texte de M. Harry. Tous nous poussaient à lire d'autres ouvrages de la voyageuse-romancière. Parmi ses livres, le titre de l'un d'eux attira notre attention : *Femmes de*

¹ La Fronde était un journal publié à Paris au début du XX^e siècle. Dans ce journal les écrivains étaient des femmes qui écrivaient sur les femmes et sur la condition féminine.

Perse, Jardins d'Iran. Contrairement à ce qu'indiquait ce titre, on y découvrait une multitude de sujets variés sur l'Iran.

Nous avons continué nos recherches pour trouver un autre ouvrage de M. Harry où on pouvait trouver une trace de l'Iran parmi ses productions littéraires. Cette fois nous avons observé le nom de Rumi dans un ouvrage de M. Harry qui s'intitule : *Djeleddine Roumi, poète et danseur mystique* (1947). La lecture de cet ouvrage nous ouvrait un champ très intéressant sur le mysticisme. Ce sujet était depuis toujours l'une de nos préoccupations, données par une éducation religieuse, et tournée les mystiques et le mysticisme.

Notre collègue une fois encore consulté nous déclara qu'il n'y avait pas suffisamment de matières pour écrire une thèse sur M. Harry et l'Iran, et nous conseilla d'écrire plutôt une thèse sur la réception de Le Clézio en Iran. C'est alors qu'un autre ouvrage, de nature biographique, consacré à M. Harry, attira notre attention. *Une Orientale à Paris*, biographie sur M. Harry rédigée par Cécile Chombard-Gaudin en 2005. Dans cet ouvrage Mme Chombard-Gaudin brosse une biographie romanesque en s'appuyant sur les autobiographies rédigées par M. Harry. Nous considérons cette biographie romanesque car son style offre les éléments d'un roman. On est ainsi bien loin d'une écriture monotone et fatigante. Elle emprunte souvent les propres termes de la romancière. Elle y fait également allusion aux voyages et surtout aux récits de voyage de M. Harry. L'étude de ces trois ouvrages, les deux de M. Harry elle-même, puis sa biographie par Mme Chombard-Gaudin nous ouvrait un chemin pour pouvoir définir un projet de thèse sur M. Harry et l'Iran en vue du doctorat de l'Université de Strasbourg.

Dans cette thèse, nous étudierons premièrement l'Iran qui a subi de grands changements politiques à l'époque, ce qui a un reflet évident dans la société iranienne. M. Harry a dit que son entrée en Iran avait coïncidé avec le moment où le premier chah de la dynastie Pahlavi, Réza chah avait décidé de changer le nom de la Perse en Iran.

Nous ferons donc une comparaison entre cette réalité historique et politique et le point de vue de M. Harry sur cette période importante de l'Iran. De plus, nous tenterons de savoir comment la romancière présente les divers aspects de la vie des Iraniens à cette époque. Lors de son séjour, la romancière observe en effet minutieusement la vie, les coutumes, les mœurs, les habitudes vestimentaires et culinaires. Elle consacre également de longues pages pour présenter la condition féminine en Iran. Ces aspects constitueront le premier pan de notre travail.

Dans la seconde partie de cette étude, nous examinerons le regard de la romancière à l'égard des religions en Iran, comme l'Islam, le Zoroastrisme, les Yézidisme, le Judaïsme et le Christianisme. Durant son séjour en Iran et en visitant les sites religieux, elle a en effet largement évoqué cet aspect de la vie du peuple iranien.

Dans un troisième et dernier temps de cette recherche, nous envisagerons d'étudier comment cette femme de lettres française présente la poésie classique persane en parlant de quatre poètes de ce pays, Ferdowsi (940-1020), Rumi (1207-1273), Saâdi (1210-1292) et Hafiz (1325-1390). La romancière rédige la biographie de Ferdowsi, le poète épique de l'Iran dans son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Elle a également raconté deux histoires de *Châhnamé*², « Khosrô et Chirine » au début du même livre et « Feridoun et Zahak » dans son ouvrage *Les Adorateurs de Satan*. En plus, la romancière a consacré un livre tout entier à présenter la biographie de la célèbre figure de la littérature mystique de l'Iran, Rumi. Durant sa visite de Chiraz³, le berceau de la poésie persane, elle a tenté de présenter la poésie de Saâdi et de Hafiz.

Dans cette recherche nous avons essayé de trouver la réponse aux questions suivantes : Dans quel contexte temporel et politique M. Harry visite-t-elle l'Iran ? Est-ce que à cette époque son voyage est sécurisé ? Par quels moyens de transport se déplace-t-elle entre les régions et dans les régions ? Quelles sont ses craintes et ses inquiétudes avant et pendant son voyage ? Quels aspects de la vie des Iraniens l'intéresse-t-il plutôt d'évaluer ? Comment les présente-t-elle ? Dans quelle mesure ses textes sont-ils conformes à la réalité de la société iranienne ? Quelles sont les sources de ses informations ? Sont-elles fiables ?

À ces premières questions s'en ajoute une, primordiale, à laquelle nous tenons à répondre : comment M. Harry écrit-elle ? Nous sommes à la recherche de la découverte de la beauté et de la singularité des textes de M. Harry.

Le titre que nous avons donné à cette recherche, *Une Orientale en Iran* appelle quelques commentaires. D'abord, il fait écho à la première biographie de la romancière, que son autrice avait intitulée en 2005 *Une Orientale à Paris*. Il s'agira donc ici non d'étudier la présence française de M. Harry mais bien le regard que cette Orientale parisienne jette sur l'Iran. Notre étude ne

² *Le Livre des rois*

³ Chiraz située au sud-ouest de l'Iran est la ville natale de deux grands poètes classiques de l'Iran, Saâdi et Hafiz. Leurs mausolées s'y trouvent également.

révèle pas essentiellement la réalité de l'Iran. Nous y abordons le pays tel qu'il a été vu par M. Harry. Une atmosphère philosophique, éthique, religieuse, politique, esthétique et surtout poétique règne dans tous ses textes sur l'Iran. Nous avons donc eu un grand intérêt à étudier son style et son art en tant qu'une romancière.

M. Harry visite Kermânchâh, Hamadâne, Téhéran, Quoum, Ispahan, Persépolis, Chiraz, Kazeroune et Boucher. La romancière suit le même ordre chronologique qu'elle a parcouru en Iran pour écrire ses récits de voyage sur ce pays. Nous observons qu'elle visite le Tagué Boustan à Kermanchah, le mausolée d'Esther à Hamedan. Elle remarque la modernité de la capitale iranienne, Téhéran. Le grand bazar de Téhéran reflète la vie traditionnelle des Iraniens. À Quoum, le mausolée de la sainte Masoumé attire son attention. À Ispahan, en visitant la belle architecture des monuments historiques autour de la place de Naguché Djihan, la romancière fait un voyage dans le temps. Parmi les colonnes de Persépolis, elle fouille l'histoire des glorieux rois persans. M. Harry visite les beaux paysages des jardins à Chiraz, la ville du vin et de la poésie. La romancière décrit les mausolées de Saâdi et Hafiz. Elle se souvient des descriptions de Loti pour la route entre Chiraz et Kazeroune en passant auprès des chaînes de Zagros. Le port Boucher est la dernière ville qu'elle visite et d'où elle prend le bateau pour le pont de Basoureh en Irak.

Pendant son voyage en Iran, M. Harry emprunte plusieurs moyens de transport. Pour venir de Kanékine en Irak à Kermanchah en Iran, elle prend le train. Elle se plaint de multiples arrêts du train dans ce voyage. Elle est contente de parcourir en voiture les routes entre les villes en Iran car elle pense qu'elles sont rapides. Le bateau venant de Bombay qui cabote de port en port ramène M. Harry du Golfe persique en Iran vers le port de Bassora en Irak.

Le voyage pour M. Harry est un passage de l'inconnu vers la découverte. Mais il faut payer le prix pour réaliser cet objectif. Le voyage a en soi ses difficultés. Nous avons cherché à présenter les problèmes que M. Harry rencontre lors de son voyage en Iran. Le voyage à la veille de la Première Guerre mondiale provoque sans doute des craintes chez tout voyageur. Quelle est la première question importante que M. Harry se pose avant de mettre le cap vers l'Iran : la sécurité.

M. Harry voyage en Iran entre deux-Guerres. Le monde n'est pas sécurisé à cette époque et l'Iran subit de grands changements politiques. Bien que le pays reste neutre pendant la Première Guerre mondiale, on est témoin de la présence des forces étrangères. À l'intérieur du pays, les

rebelles s'opposent à l'état central. Le dernier chah de la dynastie des Kadjar était en faillite et Réza chah (1925) prend en main le pouvoir. Mais c'est une tâche très difficile pour lui de gérer les problèmes politiques, sociaux et économiques du pays. M. Harry prend le chemin vers l'Iran dans cette situation instable du pays.

Il y a des dangers qui pourraient l'empêcher de faire ce périple en Iran. Tous ces soucis accompagnent à tout moment et en tout lieu la pensée de la romancière. Il faut souligner que déjà le voyage à la quête d'inconnu entraîne des angoisses. D'après les propres mots de M. Harry dans ses récits de voyage sur l'Iran, nous constatons qu'elle fait état de ses hésitations provoquées par la crainte. Dans son voyage, M. Harry parle énormément de la sécurité intérieure du pays.

Dès son entrée à la frontière avec l'Irak, M. Harry perçoit la présence des gendarmes. Son passeport et celui de ses compagnons sont contrôlés à la frontière et même sur les routes entre les villes à l'intérieur du pays. Les consulats et les gouverneurs locaux et même son chauffeur l'avertissent des dangers qui l'attendent pendant son séjour. Dans son voyage entre Kermanschah et Hamedan, elle frissonne de peur en apercevant de la fenêtre de la voiture un petit mouvement au loin au milieu des rochers. Son imagination éveille en elle la vue de brigands. Mais il s'agissait uniquement de son imagination.

Dans sa visite des mosquées à Quoum et à Ispahan, l'angoisse l'envahit de peur d'être menacée par les croyants musulmans qui interdisent l'entrée des non musulmans dans les mosquées et les mausolées des saints de chiites. De même, elle qui n'a pas le droit de participer aux cérémonies de Tazié en Irak se cache sur un balcon dans une maison qui se trouve au voisinage des mausolées des imams martyres des chiites à Kerbala et à Najaf.

Dans toute son œuvre, M. Harry aime parler des religions. Elle est partout sensible aux réalités religieuses. La romancière est prise d'une forte attirance pour la religiosité et elle montre l'intérêt de découvrir les différentes formes de cultes. La religion est, comme on le sait, considérée comme une part importante du réel en Iran.

M. Harry accorde une place importante à cette réalité. Les monuments tombeaux comme le mausolée de la sainte Masoumé à Quoum, les pratiques corporelles et gestuelles dans les cérémonies de Tazié, les rites pendant lesquels on expose les morts au soleil dans une tour du silence, la danse mystique des soufies et la vie et les croyances d'une communauté religieuse comme les Yézidis, tout cela suscite sa curiosité et son désir de pénétrer dans les lieux saints.

Tous ces éléments lui permettent de pénétrer dans la société iranienne pour y connaître cette diversité de croyances.

La petite fille de Jérusalem observait dans son enfance et dans sa jeunesse la présence des adeptes de diverses religions à Jérusalem. Sa vivace curiosité la poussait à acquérir une connaissance plus large et plus profonde concernant la religion. Elle cherchait donc à connaître la place accordée par les Iraniens aux religions. Son voyage en Iran est un moment propice pour la romancière pour augmenter ses connaissances sur les religions et pour y consacrer de nombreuses pages. L'un des signes du très vif intérêt de M. Harry pour la religion se manifeste dans les nombreux ouvrages où elle parle des religions en Iran, par exemple : *Djeleddine Roumi, poète et danseur mystique* ; un ouvrage qui relate tous les aspects de la vie de l'une des figures très saillantes du mysticisme iranienne et à la fois universelle.

L'*Irak* est un ouvrage où elle parle longuement des cérémonies de Tazié en Iran célébrées en Irak, interdit lors du voyage de M. Harry par Réza chah en Iran. *Les adoreurs de Satan* est un ouvrage auquel M. Harry consacre plusieurs chapitres, pour parler des Yézidis. Elle évoque les Zoroastriens et des Juifs dans son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Il nous semble donc d'importance de consacrer le chapitre II de cette recherche aux religions en Iran vues par M. Harry.

La littérature persane est depuis toujours le centre d'intérêt pour les Européens et surtout pour les Français. La Fontaine trouve une source à ses fables en lisant les poèmes de Saâdi. La traduction des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland (1646-1715) donne envie aux Français de connaître les autres œuvres de la littérature persane. Les Lumières tentent d'évoquer l'intérêt des Français pour connaître la philosophie et la littérature en Iran. Les penseurs du siècle des Lumières comme Voltaire et Montesquieu ont joué un rôle important dans ce domaine. Un romantique comme Hugo tente de traduire en français des passages de la littérature persane. Plus près de nous : Aragon fut fasciné et influencé par la littérature persane.

M. Harry s'efforce à son tour de dévoiler les secrets de la littérature persane pour les Français. Elle a bien choisi quatre figures de la poésie classique persane : Ferdowsi, Rumi, Saâdi et Hafiz. Elle présente la biographie de ces poètes dans ses ouvrages au cours desquels elle insère un ou plusieurs poèmes de ces hommes de lettres qu'elle traduit elle-même.

Il convient de noter que les poètes et les écrivains français s'intéressèrent à la poésie persane à partir du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle et l'apogée de cet intérêt en France se

manifeste surtout au XIX^e siècle. Il apparaît qu'au début du XX^e siècle M. Harry tente de présenter à la société française une nouvelle façon de concevoir la poésie classique persane. Il nous semble donc inévitable de consacrer le chapitre III de cette recherche pour étudier la façon dont M. Harry présente cette poésie.

Il convient ici de signaler que les deux ouvrages de Mme Gaudin nous ont beaucoup aidés pour connaître l'œuvre et la vie de M. Harry. Mais quand nous avons développé notre recherche nous avons trouvé deux autres ouvrages qui ont fourni de bons renseignements sur la romancière. *Les contemporains* est un ouvrage qui contient les informations sur la romancière rédigé par Jules Lemaître. M. Harry en tant que préfacière de ce livre raconte ses rencontres avec Lemaître. Il faut noter ici qu'il l'a fortement influencée. Elle y raconte que c'est Lemaître qui lui donne les conseils précieux pour qu'elle devienne une romancière. Lemaître lui apprend que « pour devenir grand il fallait d'abord être simple; et que pour écrire en français, il fallait commencer par apprendre cette langue⁴ ». L'ouvrage de Lemaître contient des chapitres sur les sujets variés comme les mouvements poétiques en France et ses souvenirs de son jeune âge à Paris. Il y analyse les productions littéraires de Flaubert et Sainte-Beuve. Mais c'est seulement dans le dernier chapitre de son ouvrage qu'il présente la vie et les ouvrages et l'art de M. Harry en dizaine de pages. August Mailloux a également publié en 1920 un petit ouvrage qui s'intitule : *Myriam Harry*. Soulevons pour terminer une question d'importance : quel peut être notre apport, en tant que chercheuse iranienne dans cette étude sur l'image de l'Iran ?

Nos études sur les divers aspects de la vie des Iraniens, sur la géographie, sur l'histoire, sur la politique, sur la littérature et sur la religion occupent une place primordiale dans notre formation scolaire et universitaire. Nous avons également observé les cérémonies religieuses pendant notre jeune âge. Nous avons vu la célébration des cérémonies de Tazié dans les rues des villes et des villages en Iran. Nous nous sommes certainement posé cette question sur la nature de ces cérémonies et nous avons cherché à trouver une bonne réponse à ce questionnement. En tant qu'Iranienne, nous sommes donc très curieuses de connaître la position des religions au cœur de la société de notre pays.

Prenons un autre exemple. Comme femme iranienne, nous avons été témoin du passage entre la tradition et le modernisme lorsqu'il s'agit de la condition qui leur est faite. Nous avons

4 Jules Lemaître, *Les contemporains*, Huitième série, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1918, P. VI.

remarqué que le voile coloré de nos grand-mères cède sa place aux voiles noirs de nos mères. Nous avons observé aussi de près la réforme vestimentaire qui pousse les femmes à quitter leurs habits traditionnels et à devenir moderne en s'habillant à l'Occidentale. Observer ces changements de vêtements nous invite à mieux connaître le vrai changement qui aboutit à bouleverser la condition de la vie féminine en Iran au XX^e siècle.

Nous espérons donc mieux saisir qu'un Européen la signification des changements dans la société iranienne. Ainsi les textes de M. Harry éveillent en nous nos études, nos formations, nos positions et en un mot notre vie en tant qu'Iranienne. Nous avons senti en chair et en os toutes ces évolutions au cœur de la société où nous avons vécu et où nous vivons. Être déjà familier avec toutes ces options nous facilite certainement le cheminement pour mieux comprendre les points de vue de M. Harry et à en faire un travail analytique qui soit digne d'un travail de recherche au cœur des études universitaires.

Nos recherches prennent la suite de celles que Cécile Chombard-Gaudin a consacrées à M. Harry dans ses ouvrages : *Une Orientale à Paris* (2005) et *l'Orient dévoilé* (2019). Elle a mené une très intéressante recherche sur la vie et les œuvres de M. Harry. Mais nous avons senti cet extrême besoin de continuer son cheminement pour analyser d'une manière plus détaillée et plus précise les opinions de M. Harry sur l'Iran. Il nous semble donc utile de développer le travail de Mme Chombard-Gaudin sur l'Iran. Dans ses ouvrages, elle parle de l'Iran présenté par M. Harry uniquement dans quelques paragraphes très courts. Nous tentons donc de combler les parties lacunaires des études déjà faites par les autres chercheurs dans ce domaine.

La lecture des ouvrages de M. Harry nous révèle son grand intérêt à connaître la situation de la vie des femmes dans toutes les régions où elle voyage. Non seulement elle parle des femmes qu'elle rencontre sur son chemin, mais elle écrit sur la femme en évoquant la figure des femmes mythologiques comme Cléopâtre dans ses romans, *La vie amoureuse de Cléopâtre* (1926) et *Cléopâtre* (1934). À plusieurs reprises, M. Harry parle de la reine de Saba surtout dans son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*.

Dans son ouvrage *Les derniers harems* (1933), M. Harry relate ses rencontres avec les dernières femmes qui demeurent dans ces lieux enfermés. Elle eut la chance d'entrer dans ces milieux en Orient que les hommes ne sont pas autorisés à fréquenter. Elle eut l'occasion de rencontrer d'une part les femmes qui mènent une vie traditionnelle et d'autre part les femmes émancipées qui suivent le même chemin que la femme européenne. Son regard curieux suit le

chemin que les femmes nomades parcourent côte à côte de leur homme, les bébés accrochés au dos par une écharpe. Elle trouve l'occasion de rencontrer les femmes qui portent un vêtement noir appelé « Tchador », l'habit traditionnel de la femme iranienne. Pendant une soirée mondaine à Chiraz, elle observe les femmes en décolleté qui voyagent en avion entre la France et l'Iran. M. Harry parle également du mariage forcé des femmes en très bas âge en Iran.

Il faut noter ici que notre travail fait partie des recherches dans le domaine de la littérature comparée. Bien que nous ayons travaillé sur un seul écrivain, ce travail nous permet de constater l'image de la société iranienne vue par un autre, c'est-à-dire M. Harry. Nous avons tenté de faire un autre travail de comparaison au cœur de cette recherche déjà comparative. À plusieurs reprises, elle y est effectuée en étudiant parallèlement les travaux des autres écrivains, ceux des auteurs des récits de voyage avec les textes de M. Harry. Ils ont parfois visité les mêmes lieux que M. Harry. Ils sont également intéressés par les mêmes sujets évoqués par la romancière dans ses récits de voyage.

L'attachement de M. Harry vis-à-vis de l'Orient, y compris l'Iran, est donc visible partout dans son œuvre. Les descriptions exaltant les peuples, les coutumes, les monuments, ainsi que la nature, donnent un charme et un caractère de fable à ses ouvrages sur ce pays. Les textes de M. Harry sont le produit de ses connaissances mêlées à une alchimie personnelle, que nous tenterons de retracer.

Chapitre premier

La vie en Iran vue par Myriam Harry

I. La vie en Iran

Les récits de voyage de M. Harry contiennent des sujets très variés. La romancière insère ses opinions sur la politique car elle est témoin des réformes et des changements au cœur de la société iranienne.

Elle parle des moyens de transports. Nous remarquons que l'écrivaine a des soucis à propos de la sécurité sur les routes et également dans les villes. Elle réussit à entrer en relation avec des familles iraniennes. Cela lui donne une occasion pour rencontrer diverses personnes au cours de son voyage.

M. Harry s'attache à découvrir les coutumes, les mœurs et les habitudes vestimentaires et culinaires. Elle parvient à visiter plusieurs grandes villes. À plusieurs reprises, l'écrivaine relate les conditions de vie des Persanes. Elles sont dans une période de transition de la tradition vers la modernité. Dans ce chapitre, nous tentons d'évoquer les divers aspects de la vie en Iran.

I.1. M. Harry et la politique

M. Harry arrive en Iran en 1934. Au cours de sa visite de ce pays, elle est témoin de plusieurs évolutions politiques dans la société iranienne. Il est donc nécessaire d'introduire ces changements dans notre étude. Cela facilite ainsi l'analyse des points de vue de la romancière à ce propos. Nous verrons comment elle relate les réformes de Réza chah et les changements politiques dans ses récits de voyage.

I.1.1. Les réformes de Réza chah sous le regard de M. Harry

Réza chah fut le chah de l'Iran (1925-1941) Entre deux guerres mondiales. Il était le commandant en chef de l'armée d'Ahmad chah Kadjar (1909-1925), le dernier souverain de la dynastie des Kadjar. Après un coup d'état et ayant obtenu un accord de la part du Parlement iranien, Réza chah eut accès au pouvoir et fonda la dynastie des Pahlavi en 1925.

Premier chah Pahlavi et souverain ambitieux, il cherchait à faire des réformes dans le pays. On peut trouver en fait deux aspects principaux dans ses objectifs. D'une part, il avait l'intention de moderniser l'Iran, et d'autre part, il était à l'origine d'un mouvement antireligieux surtout contre l'Islam dans ce pays qui a une population majoritairement musulmane.

Réza chah voulait moderniser l'Iran d'après les modèles européens. En plus, après son voyage en Turquie (1934), le chah a suivi le même chemin que Mustapha Kemal Atatürk, le roi

turc (1881-1938) qui a parcouru tout son pays. Réza chah initia ainsi des réformes : celle du système judiciaire, fonder un pouvoir central pour son état, le choix d'une langue officielle : le persan⁵ ; ressusciter les souvenirs du grand Empire des Iraniens comme les Achéménides, établir un enseignement gratuit et obligatoire dans les écoles, fonder l'Université de Téhéran en 1934 pour former les savants, développer l'accès aux moyens de transport.

En ce qui concerne ses activités contre l'Islam, il convient de mentionner que pendant la dynastie Pahlavi, le père de Réza chah (1925-1941) et celui du fils Mohammad Réza chah (1941-1979), le nationalisme iranien entra dans une période antireligieuse et laïque.

Le voyage de M. Harry en Iran coïncide avec les mouvements politiques au début du XX^e siècle. La romancière, sensible aux questions politiques tente d'évoquer les réformes de Réza chah dans ses récits de voyage. Elle parle des évolutions politiques en Iran dans ses ouvrages et notamment dans son plus important récit de voyage avec *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* (1941). Elle évoque surtout deux réformes importantes : En premier lieu, la modification du nom du pays de Perse en Iran et en second lieu la réforme vestimentaire. Réza chah oblige les femmes à enlever leurs tchadors⁶. Cette réforme vestimentaire ne se limitait pas aux femmes, les hommes aussi devaient porter des costumes à l'européenne.

I.1.2. La Perse devient l'Iran

M. Harry consacre toute l'introduction de son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* pour parler du changement du nom du pays de « Perse » en « Iran ». Certes, cette modification eut un grand écho sur le plan international. La romancière indique ainsi la date de son arrivée d'une manière indirecte pour mettre en relief cet événement politique et historique. Elle écrit :

Mon voyage en Perse date de la veille du jour où l'empire des Chahin chah⁷ « issu des mages et plein de magie », cessait de s'appeler la Perse pour devenir l'Iran⁸.

5 L'Iran se compose de diverses régions (et diverses tribus) dans lesquelles on parle en plusieurs langues et dialectes comme l'arabe, l'azéri, le kurde et le persan.

6 L'habit traditionnel porté par les femmes musulmanes iraniennes.

7 Le roi des rois.

8 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, Flammarion, Parsi, 1941, p. 7.

En effet, devant cette modification, l'écrivaine s'est montrée comme une documentaliste qui donne des informations sur cette réforme. Elle raconte ainsi son dialogue avec un ami d'Ispahan rencontré à Paris. Il lui explique la vraie raison pour laquelle Réza chah a décidé d'effectuer cette modification. L'ami d'Ispahan lui dit que le mot « Perse » désigne uniquement une province en Iran qui est prononcée en persan « Fars⁹ ». Dans cette partie de son récit de voyage, M. Harry exprime son avis opposé d'une manière ironique face à cette modification. Elle raconte :

Avouons que cette transformation a peiné les artistes. Ils aimaient la Perse, ils étaient familiarisés avec les poètes persans, les miniatures persanes, les faïences persanes, les tapis, les voiles, les chats de la Perse. Leur fallait-il dire maintenant « les lettres iraniennes » et le « lilas d'Iran »¹⁰.

Par la suite, cet ami développe son argumentation sur ce sujet en conseillant à M. Harry de consulter un dictionnaire sur le terme de « l'Iran ». Elle écrit :

Ouvrez le dictionnaire : *Iran, plateau compris entre l'Indus et l'Euphrate, pays des Aryas*¹¹.

M. Harry tente de développer ce sujet toujours depuis la bouche de son ami iranien. Il mentionne que le chah a modifié le nom du pays, soucieux d'iraniser son peuple. Il ajoute que Réza chah voulait rappeler au peuple iranien qu'ils sont issus de la « pure race » Aryas. Nous remarquons que non seulement M. Harry était au courant des réformes établies par le chah Pahlavi, mais qu'elle en connaissait aussi les détails et les raisons. C'est pourquoi elle est capable de donner des informations tangibles. Elle les a lues dans les journaux en France et en Iran¹².

En fin de compte et à la fin de cette introduction, en exploitant ce sujet M. Harry fait allusion à une autre raison qui pousse le premier chah pahlavi pour insister sur ce fait. D'après la romancière, le chah voulait « sauver » son peuple de la domination de « l'empire de l'Islam » et

⁹ Fars est une province située dans le sud-ouest de l'Iran dont Chirâz est la capitale.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

¹² À l'époque où l'autrice visite l'Iran, on parlait beaucoup de l'Iran en France surtout dans les journaux français. Au début du XX^e siècle plusieurs expositions artistiques présentaient aux français l'art de la miniature persane. En plus en 1940, Paul Morand avait publié un ouvrage sur ce sujet qui s'intitule : *Chef d'œuvres de la miniature persane*.

de la « stagnation Coranique ». Nous savons que Réza chah développe ainsi le sentiment nationaliste parmi le peuple. Il estimait que ce nationalisme est accessible à condition que l'on revienne à la période préislamique.

En plus, il faut signaler que M. Harry évoque dans cette partie de son ouvrage l'ancienne religion de l'Iran, le Zoroastrisme, le « culte du feu ». Elle ajoute que « L'Aryanna¹³ » est le pays des Zoroastriens et le berceau de l'une des plus grandes et anciennes civilisations. La romancière clôt cette discussion en rapportant un discours de Réza chah à ce propos. Nous lisons :

Voici pourquoi la Perse s'appelle désormais l'Iran, et que les Persans sont devenus pour vous ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être chez eux : des Iraniens¹⁴.

L'étude minutieuse des textes de M. Harry prouve que cette modification n'est guère de son goût. Elle ne voit aucun intérêt à utiliser le terme « Iran » et ses dérivés au lieu de « Perse ». Les exemples empruntés de ses récits de voyage permettront de mieux comprendre sa réaction face à ce changement.

M. Harry voyage en Irak pour observer les cérémonies religieuses des chiites d'Iran car Réza chah les avait interdites. Dans son livre intitulé *L'Irak*, elle rapporte son dialogue avec le consul de France à Jérusalem. Ce dernier, intéressé par l'orientalisme, avait effectué de longs séjours en Orient. Nous lisons :

Je confiais ces incertitudes à notre consulat général, assis à côté de moi, contemplant Jérusalem (...).

Fin lettré et ardent orientaliste, il avait longtemps séjourné en Perse.

- Avez-vous représenté les Taziés¹⁵ en Iran ?

- Eh bien, allez les voir en Irak. Ils s'y sont réfugiés, car la majorité des musulmans de la Mésopotamie confessent le rite persan¹⁶.

Dans ce passage, M. Harry emploie le terme « Iran » pour parler de l'actuel territoire de ce pays situé au voisinage de l'Irak. Mais elle utilise le terme « Perse » et son dérivé « persan »,

13 L'ancien nom de l'Iran. Le terme "Iran" est un dérivé de ce nom.

14 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 9.

15 Les cérémonies religieuses des chiites.

16 Myriam Harry, *L'Irak*, Flammarion, Paris, 1941, p. 8.

deux fois. Cela montre que lorsque la romancière parle des éléments antérieurs de ce pays comme le voyage du consul dans le passé et l'ancienne religion, elle préfère employer le terme « Perse ». Pour parler des femmes, la romancière emploie encore une fois le terme « persanes » quand elles l'encerclent après son pèlerinage du tombeau d'Esther. Nous lisons :

Dehors, les femmes persanes se jettent contre moi. L'une d'elles, repoussant son péché¹⁷ de crin, effleure de ses lèvres le bas de ma robe. Je suis celle qui a frôlé le tombeau d'Istara¹⁸.

De même, quand M. Harry décrit les scènes de la nature Cette fois aussi sa préférence l'attire à appeler les montagnes de Zagros¹⁹, « chaînes persiques ». Nous lisons :

Nous sortons de l'oasis et des jardins, insoupçonnés hier. Presque aussitôt, la route se venge de l'enchantement de la nuit. Routes horribles. Bloc volcanique et tourmentes mythologiques, dressent la grande chaîne persique²⁰.

Cette scène nous amène à découvrir la beauté du style de M. Harry. Elle décrit un paysage terrifiant et à la fois mystérieux de la Perse. Les monts Zagros, personnifiés aux pouvoirs mythologiques sont capables de tourmenter les voyageurs qui prennent la route dans cette région. Cet extrait reflète un malaise et une terreur transmis par la romancière à son lecteur. Il est fastidieux ici d'évoquer une citation tirée du récit de voyage de Pierre Loti (1850-1923) qui peint exactement le même paysage dans son ouvrage, *Vers Ispahan*. Cependant, nous lisons :

L'heure de minuit nous trouve au pied même de la chaîne persique effroyable à regarder en bas et si près, muraille droite, d'un brun noir, dont la lune accuse durement les plis, les trous, les cavernes, toute immobile et colossale tourmente²¹.

On trouve une similitude entre ces deux extraits. Les deux écrivains présentent les mêmes montagnes de Zagros en Iran. M. Harry, une bonne lectrice de Loti, cite les mêmes éléments dont

17 Le pantalon porté autrefois par les Persanes.

18 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 32.

19 Les chaînes de Zagros sont situées en Turquie, en Iran et en Irak. Les monts des Zagros qui s'étendent depuis la Turquie jusqu'au Golfe persique dans le sud-ouest de l'Iran se prolongent jusqu'en l'Irak.

20 Myriam Harry, *op. cit.*, p.192.

21 <https://portail.stpaul4.ac-reunion.fr/calibre/get/pdf/10391>

son auteur favori s'est servi pour les décrire. Cette chaîne colossale manifeste une face terrifiante pour les deux auteurs. D'après eux, les voyageurs qui passent auprès de ces montagnes gigantesques sont traumatisés par un pouvoir diabolique. La montagne est considérée tel un élément de la nature qui peut tourmenter l'homme. Les deux écrivains orientent donc l'imagination de leurs lecteurs vers une conception mythologique qui évoque la force dominante de la nature sur l'être humain.

M. Harry relate ainsi d'une part la réalité historique de cette réforme, et d'autre part, elle partage son opinion sur cette question avec son interlocuteur. Il est bien évident que les historiens, les géographes, les écrivains et les artistes ont utilisé les deux termes, « Perse » et « Iran » même avant cette réforme. À titre d'exemple, Loti a aussi employé le terme « Iran » dans son récit de voyage, *Vers Ispahan*. Il écrit :

Onze heures. Enfin, derrière la montagne là-bas, toujours cette même chaîne de montagne dont chaque heure nous rapproche et qui est le rebord, l'immense falaise de l'Iran²², derrière la montagne, une clarté annonce l'entrée en scène de lune, amie des caravanes²³.

L'étude de la réalité de cet événement prouve que Réza chah avait l'intention de faire savoir aux étrangers la nécessité d'appeler le pays « Iran » pour leur démontrer son pouvoir sur l'ensemble du territoire. Mais nous constatons que les Européens et les Orientalistes comme M. Harry n'ont pas assumé cette transformation. C'est pourquoi dans la plupart de ses récits de voyage, elle appelle ce pays « Perse ».

I.1.3. M. Harry et la réforme vestimentaire en Iran

Nous avons déjà signalé que les événements politiques en Iran ont largement influencé les divers aspects de la vie des Iraniens. Ils entraînaient donc un changement même dans les habitudes vestimentaires du peuple iranien. Dans son voyage en Turquie, Réza chah remarque l'évolution dans les habits des Turcs. En fait, Kamal Atatürk, dans le but d'eupéaniser son pays, a imposé aux Turcs de s'habiller comme les Occidentaux. Réza chah comme son homologue turc imposa aux femmes et aux hommes une nouvelle façon de se vêtir. Les femmes

22 Les chaînes de Zagros.

23 *Ibid.*

ne pouvaient désormais qu'apparaître dans la société sans aucun voile. Les hommes étaient également obligés de porter un képi noir (comme celui des Français), appelé « Kolah Pahlavi » en persan et porter des habits à l'europpéenne.

Nous pouvons citer en fait plusieurs raisons pour cette réforme de Réza chah. En premier lieu, celui-ci avait l'intention d'unifier le peuple iranien qui est composé de plusieurs tribus, langues, religions et mœurs. Il suivait cet objectif afin d'établir un pouvoir central. Chaque province en Iran a ses propres habitudes vestimentaires. En plus, à cause de la diversité religieuse, les guides portent leurs habits particuliers. Les mollahs et les derviches ont un turban blanc qui leur couvre la tête, les khan-khan juifs portent un caftan jaune et le turban de soie violette. M. Harry n'a donc pas hésité à transmettre une large image de cette évolution vestimentaire dans ses ouvrages sur l'Iran.

L'écrivaine oriente à plusieurs reprises le regard curieux de ses lecteurs vers la façon de s'habiller des Iraniens. Elle décrit tantôt les vêtements traditionnels et tantôt, elle reflète une image des nouveaux habits modernes du peuple. Dans cette partie de notre travail, nous nous concentrerons seulement sur le sujet des vêtements masculins, car nous accorderons une discussion aux vêtements féminins dans un chapitre distinct concernant la femme iranienne dans les récits de voyage.

La romancière a suscité la curiosité de ses lecteurs en parlant des habits des hommes iraniens. Dès son entrée en Iran, elle remarque le chapeau noir de son chauffeur qui lui donne une impression dégoûtante. Suivons son regard qui s'attache à révéler l'aspect « affreux » de ce chapeau noir opposé aux belles couleurs des robes des femmes des nomades qu'elle rencontre sur la route de Kermânchâh. Elle écrit :

Et cette première halte d'un chahane²⁴ nous eût parue une souriante image de la Perse, sans ces affreux képis noirs, qui nous défigurent personnes et paysages. Hélas ! Ils nous poursuivront partout, même dans cet autre tableau, rencontré en route : une tribu kurde en migration, descendant avec ses caravanes d'ânes et ses troupeaux de moutons pour s'installer dans la plaine : belles femmes à loques flottantes, à turban rouge sur un turban de tresses noires, portant leurs poupons ficelés sur le dos dans de jolies hardes de couleurs, marchant auprès d'hommes qui portent, eux, d'un doux geste biblique, un agneau couché sur les épaules. Mais, ces « bons pasteurs » sont coiffés

24 Maison de thé.

d'un képi verdâtre dont la visière gondolée montre un carton jaune et vêtus de modernes complets lacérés que leurs femmes ne savent pas raccommoder²⁵.

Dans une autre partie de ses ouvrages, M. Harry montre encore une fois que ces nouveaux habits ne sont pas en accord avec le style de vie des Iraniens. Ils ont l'habitude de s'asseoir sur le tapis persan avec les jambes croisées. Ces pantalons étroits les empêchent d'être à l'aise en position assise. En outre, les paysans et les bergers ne sont pas à l'aise dans ces habits à l'européenne. À Ispahan, M. Harry rencontre des ouvriers qui s'occupent de la restauration des monuments historiques. Elle constate que Réza chah a même imposé aux ouvriers de porter ces costumes modernes.

Il faut mentionner que les vêtements traditionnels s'adaptent mieux à la vie des Iraniens dont la plupart vivaient dans les milieux ruraux à l'époque de Réza chah. Prenons l'exemple des Kurdes qui portent une sorte de pantalon traditionnel qui est large en haut et étroit en bas. Les paysans et les ouvriers qui le portent arrivent à bouger plus facilement.

Il convient de signaler que les hommes en Iran s'habillent d'une façon particulière pour s'adapter au climat. À titre d'exemple, les habitants portent de longs habits blancs et ils tournent un turban blanc autour de leurs têtes pour se mettre à l'abri du soleil ardent de cette région très chaude. Mais dans les régions froides, les hommes portent une veste traditionnelle qui est tissée avec la laine des moutons. Il y a donc autant de diversité de vêtements dans le pays que de climat.

M. Harry mentionne une autre raison pour cette variété de vêtements : la religion. L'Iran est une terre où l'on peut trouver plusieurs adeptes de diverses religions : les chiites, les sunnites, les zoroastriens, les chrétiens et les juifs. À titre d'exemple, elle parle des turbans blancs des derviches. Ce turban a attiré l'attention des autres écrivains voyageurs comme Tavernier dans sa visite de Kermân²⁶ lorsqu'il a dressé une image de cet habit. Il a observé comment les habitants étaient habillés en faisant des tissus avec de la laine. Il raconte :

Aussi douces et aussi lustrées que si elles étaient de soie. Mais il faut remarquer qu'on ne teint point ces laines et que naturellement, elles sont presque toutes d'un brun clair ou d'un gris cendré, et il

25 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 14.

26 C'est une ville située dans le sud-est de l'Iran.

s'en trouve fort peu de blanches : aussi sont-elles beaucoup plus chères que les autres, tant en raison de leur rareté, que parce que les Muftis, les Mollahs et les autres gens de Loi ne portent que du blanc à leurs ceintures et aux voiles dont ils se couvrent la tête dans leurs prières, car hors là, ils les tiennent autour du col, comme les femmes portent leurs écharpes²⁷.

Cette habitude des hommes à Kermân et observée par Tavernier existe même encore aujourd'hui dans les régions désertiques de l'Iran. Les hommes portent en fait dans leur vie quotidienne et pendant le travail ce turban blanc qui sert à essuyer la transpiration autour du cou causée par la chaleur du soleil.

Tavernier a tellement aimé ces tissus en laine qu'il les a rapportés pour en offrir à la duchesse d'Orléans comme un cadeau d'Orient. Dans une autre partie de son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, M. Harry évoque encore l'image des habits des mollahs défroqués qui ont trouvé un autre moyen pour être reconnus par les fidèles. Elle écrit :

Ce sont d'anciens derviches, d'anciens mollahs qui pullulaient naguère à Koum, et qui, aujourd'hui, interdits et défroqués, ont trouvé le moyen de cette teinture mystique (le henné est une plante théologique) pour se faire reconnaître par les fidèles²⁸.

Certes, dans chaque religion, les vêtements ont une importance pour les guides religieux et également pour les fidèles. Mais pour les mystiques, ils peuvent être comme un signe d'attachement à la vie ici-bas. Il nous semble intéressant de citer entre parenthèses l'avis de M. Harry à ce propos dans son ouvrage intitulé *Djelaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*. Elle montre comment Chems²⁹ se dépouille même de son pauvre feridjé pour l'offrir aux pauvres et pouvoir s'approcher de Dieu. Elle dit :

Un champion de la religion qui a renversé de fond en comble la boutique des deux existences. Il a renoncé à tous les plaisirs en dehors de Dieu. Il est en matière d'exhortation de glose un océan de pensée.

27 <https://portail.stpaul4.ac-reunion.fr/calibre/get/pdf/10391>

28 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 75.

29 Le maître spirituel de Maulana.

Et quelle charité ! Quelle volupté de l'offrande ! Quelle passion de dépouillement ! Il ne coupera pas, comme Saint Martin, son manteau, vaste pour deux, en moitiés, il donnera son feridjé³⁰ tout entier, et encore sa robe, son turban, ses chausseurs, et même sa chemise, réduit à se promener nu, s'il n'avait plus de vêtements sur lui, vêtements d'ailleurs aussitôt distribués, si on venait à les mendier. Ne gardant quelque chose que tant qu'il ne voyait pas plus pauvre que lui³¹.

Les mystiques abandonnent tout ce qui les enchaîne à la vie terrestre et qui empêche leurs envois vers Dieu. Eux qui possèdent la moindre chose de la vie terrestre, celle de leurs habits, ils sont même prêts à les offrir aux pauvres. M. Harry tente de mettre en relief le contraste entre cette nouvelle loi de Réza chah et la croyance religieuse des Iraniens. La romancière présente donc un khan-khan juif qui ne tolère point cette réforme vestimentaire. Ce fait est tellement insupportable pour lui qu'il se sent mourir en mettant les costumes des Occidentaux :

La vieille apparaît :

Décidément le khan-khan ne peut pas prendre sur lui de nous recevoir. Impossible de refouler le torrent de ses larmes, la mer de son amertume. Il a reçu ce matin un décret du gouvernement le sommant de se défroquer dans les trois mois³².

Comme nous l'avons déjà signalé, Réza chah entreprenait des démarches contre les religieux et surtout contre l'Islam. À titre d'exemple, selon l'Islam et avant de faire la prière, les musulmans doivent faire l'ablution. M. Harry signale qu'il est dur pour les hommes de se laver les mains jusqu'aux coudes avec les costumes modernes qui sont difficiles à plier pendant l'ablution.

Nous remarquons que les récits de voyage de M. Harry valent par la prise en compte de cet aspect socioculturel de la vie des Iraniens à l'époque où elle visite leur pays. La romancière collecte tout d'abord les informations sur ce sujet, puis elle les décrit et finalement, elle arrive à les analyser en apportant ses arguments. Elle réagit ainsi comme une anthropologue. Il faut pourtant signaler une différence entre la tâche de l'écrivain et celle de l'anthropologue.

30 Le feutre en laine.

31 Myriam Harry, *Djelaleddine Roumi, poète et danseur mystique*, Flammarion, Paris, 1947, p. 116.

32 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p. 106.

Bien que « l'homme » reste le sujet d'étude commun de ces deux disciplines, la romancière trouve une belle manière pour exprimer les résultats de ses observations. Le langage romanesque est fait de deux réalités : celle vue par le romancier et celle recréée par lui. M. Harry marie avec succès ses observations à ses expressions littéraires afin de refléter la réalité de cette réforme vestimentaire. L'expérience de ses voyages met l'accent sur ce rapprochement entre ses travaux et ceux d'un anthropologue. Partageons l'avis de François Laplantine à ce propos qui dit :

La confrontation de l'anthropologue avec la littérature s'impose. L'anthropologue qui effectue une expérience née de la rencontre avec l'autre agissant comme une métamorphose de soi, est souvent conduit à chercher des formes narratives susceptibles d'exprimer et de transmettre le plus exactement possible cette expérience. Une part importante de la littérature entretient, comme l'ethnologue, une relation au demeurant fort complexe avec le voyage³³.

M. Harry exprime ainsi sa relation avec un autre. Elle reflète un nouveau concept de la société iranienne. Il est pertinent de signaler que l'orientalisme était parfois comme un moyen de colonisation selon la théorie d'Edward Saïd. Ce dernier met en évidence la complexité de l'acte de domination des Européens sur l'Orient dans les domaines politiques et sociaux. E. Saïd, en critiquant cette attitude qui consiste à mépriser les valeurs culturelles en Orient, rappelle que l'orientalisme se trouve à une impasse :

L'orientalisme a été un échec humain tout autant qu'un échec intellectuel³⁴.

Une des particularités de la pensée de M. Harry réapparaît ici au cours de cette simple étude sur les vêtements des Iraniens et la politique. La romancière a un regard qui correspond à la réalité concernant cette réforme. Elle se distingue ainsi des orientalistes nationalistes. Elle dit :

Hélas ! Pourquoi faut-il que la réforme vestimentaire et l'engouement pour notre soi-disant civilisation aient tellement enlaidi ces doux rêveurs ? Ces tapis couleurs de Colibri, cet harmonieux vieillard est tout ce qui reste d'un chatoyant empire aux figures de vignettes³⁵.

33 <https://doi.org/10.3406/homso.1999.3227>

34 Edward Saïd, *L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 2005, p. 528.

35 Myriam Harry, *op. cit.*, p.165.

En fait, M. Harry a rédigé cet extrait quand elle a vu un gendarme qui fumait de l'opium. À cette époque, les Iraniens étaient autorisés à fumer l'opium que l'on appelle en persan *Tariok*. Un Iranien en mettant le vêtement européen et en fumant son opium pourrait facilement oublier les précieuses coutumes de ses ancêtres. M. Harry en parlant maintes fois de cette réforme dans son récit de voyage montre ainsi qu'elle n'est pas favorable à ce changement politique, social et culturel surtout en parlant des habits des hommes. Mais nous verrons qu'elle tient à encourager les Persanes à enlever leurs voiles.

M. Harry arrive à connaître l'autre en se détachant de soi. Elle s'est mise dans « un exil volontaire » pour donner une image plus proche de la réalité du monde iranien. Elle montre que ce peuple ayant une très ancienne civilisation s'obstinait face à cette nouvelle réforme vestimentaire.

I.1.4. Le souci de la sécurité en Iran pour M. Harry

Dans cette partie de notre recherche, nous allons évaluer la sécurité durant le voyage de M. Harry. Elle dépendait en fait étroitement des événements politiques à l'intérieur et en dehors des frontières du pays. Il est donc indispensable d'étudier la diplomatie de Réza chah pour assurer la sécurité globale dans tout son royaume. Quand Réza chah prend le pouvoir, l'Iran se trouve dans une crise politique. Après la Première Guerre mondiale, le pays est menacé par les forces étrangères qui veulent diviser le pays, les Anglais dans le sud et les Russes dans le nord. En plus, à l'intérieur, les rebelles parmi les gouverneurs locaux, les nomades et les bourgeois dans les provinces faisaient face à cette nouvelle force.

La gendarmerie modernisée par Réza chah entre en scène pour lutter contre tous ceux qui pourraient mettre en danger la sécurité qu'il rêve d'établir. La gendarmerie existait même avant le règne de Réza chah en Iran. Elle fut fondée pendant la dynastie des Kadjar. À cette époque, les gendarmes recevaient une formation par des Européens comme les Suédois.

Mais quand Réza chah décide de former une gendarmerie à sa façon, il tente de choisir les commandants parmi le peuple iranien. Les gendarmes habillés dans un uniforme « bleu horizon » étaient présents partout dans le pays et surtout sur les routes. Ils fouillaient les passeports, les bagages et les valises pour désarmer les rebelles. En fait, le pays subissait le désordre. Les malfaiteurs et les révolutionnaires possédaient des armes à feu. Dans les provinces, les

gendarmes étaient chargés de calmer les mouvements contre l'état central. La présence de cette armée a fortement attiré l'attention de la romancière durant tout son parcours.

I.1.5. La gendarmerie

La romancière a attiré le regard de ses lecteurs vers les gendarmes dans ses récits de voyage. Elle les appelle les gendarmes en « bleu horizon ». Que pourrait révéler cette insistance de M. Harry sur la couleur de l'uniforme porté par ce groupe militaire ? Il pourrait nous conduire à penser que M. Harry connaissait l'histoire de la gendarmerie dans ce pays. Les gendarmes en Iran portaient ainsi le même uniforme que la plupart des Européens. Il indique que la romancière savait que cette police avait été entraînée sous la direction d'étrangers.

Il est nécessaire ici de tracer le trajet parcouru par M. Harry, ce qui permettra d'éclairer son avis sur la question de la sécurité en Iran. Elle y entre en visitant tout d'abord Kermânchâh qui se trouve dans l'ouest du pays, puis Hamadâne située dans le nord-ouest qui se situe à 186 kilomètres de la première nommée. Elle découvre la capitale Téhéran, située dans le nord et continue son voyage vers Ispahan, ville située au sud de la capitale. D'Ispahan, elle se rend à Chirâz dans le sud-ouest. Finalement M. Harry en terminant son voyage à Bandar Boushehr sur la côte du Golfe persique dans le sud-ouest, prit le bateau qui l'a ramenée vers le port de Bassora en Irak. Elle retourne ainsi à son point de départ.

M. Harry a fait un petit cercle pour son trajet. Il est possible que la romancière en choisissant un parcours très court se précipite pour quitter l'Iran. Elle a également assez de temps pour profiter de son séjour dans l'Empire pour visiter les villes les plus importantes et en même temps les plus intéressantes. Ailleurs, nous pouvons trouver une autre motivation dans ce choix de la romancière. Dans son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* (1941) et vers la fin de cet ouvrage, elle signale qu'elle voulait suivre le même chemin que Pierre Loti (1850-1923) avait parcouru avant elle, mais dans le sens inverse. M. Harry dit :

Et nous entrons à l'Hôtel de Saâdi, rassurés sur le dangereux voyage, décrit avec une terreur pathétique par Pierre Loti, qui l'accomplit en sens inverse, en dix nuits, avec les caravanes³⁶.

36 Myriam Harry, *op. cit.*, p.187.

M. Harry est satisfaite de parcourir avec succès un itinéraire dangereux et déjà expérimenté par Loti. Notons que cette attitude de la romancière pour choisir les trajets parcourus par des écrivains voyageurs précédents existait déjà chez les romantiques. Nerval et Lamartine ont pris plus ou moins le même trajet que Chateaubriand avait parcouru avant eux. Lamartine apprécie la beauté du style de Chateaubriand qui a présenté l'Orient « cette terre prodige ». Nous lisons :

Un livre ou plutôt un poème sur l'Orient, M. de Chateaubriand l'a fait dans l'itinéraire, ce grand écrivain et ce grand poète n'a fait que passer sur cette terre de prodige, mais il a imprimé par toujours la trace du génie sur cette poudre que tant de siècles ont remuée³⁷.

Cependant, elle se sent plus à l'abri des dangers qui existaient dans les siècles précédents. Concernant le choix de ce cours trajet pris par la romancière, nous pouvons trouver d'autres preuves pour insister sur l'idée qu'elle était soucieuse de la sécurité en Iran. Mécontente des contrôles successifs des gendarmes, elle est témoin de leur présence partout dans le pays. Elle estime que la vérification des passeports et des valises ralentissait leur parcours.

En outre, M. Harry critique d'une manière ironique cette action qui lui semble insuffisante par des gendarmes malformés. Ces derniers tournaient les passeports à rebours car ils ignoraient le caractère des alphabets latins qui commencent de gauche à droite contrairement à celui de la langue persane. Elle dit :

Un kilomètre plus loin, deux gendarmes bleu-horizon exigent nos passeports. Comme ils ne savent pas lire les caractères latins et commencent à feuilleter notre carnet par la fin, selon la méthode orientale, l'opération prend beaucoup de temps et se renouvelle à peu près tous les quarante kilomètres et toujours avec la même lenteur. Nous passons autant d'heures à nous arrêter qu'à rouler et ce ne sera que le lendemain que suivant un conseil avisé, je montre avec le passeport ma carte de visite.

- Une carte de visite ! Bâli, Bâli, font respectueux les gendarmes. Je me souviens d'avoir donné un bristol qui ne fut pas le mien. Qu'importe ! C'était une carte de visite³⁸.

37 Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, Champion, Paris, 2002, p.43.

38 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 3.

Dans cette condition dure, M. Harry avait extrêmement besoin d'aide de la part des gouverneurs partout dans le monde à la veille de la Première Guerre mondiale. La romancière signale qu'elle rencontre des Européens, des consuls et des gouverneurs locaux en plusieurs occasions.

I.1.6. La protection des consuls et des gouverneurs locaux

Dans toutes ses visites aux quatre coins du monde, M. Harry mentionne le soutien des gouverneurs centraux et locaux, celui des rois et plus particulièrement celui des consuls de France. Elle dédie ainsi son livre au roi de Madagascar qui a facilité son voyage dans les diverses régions dangereuses de ce pays.

Concernant son voyage en Iran, elle n'hésite pas à rappeler la protection des personnes citées ci-dessus. Elle se heurte en fait à des obstacles en raison des troubles politiques et de l'insécurité sur les routes. Mais ces entraves sont dénouées par la main des consuls et des gouverneurs locaux qui apportaient de l'aide à la romancière. M. Harry se sent ainsi très contente de se trouver entre les trois Européens qui habitaient à Chirâz. Elle dit :

À son extrémité, sous une pergola, la belle société de Chirâz, ses trois seuls Européens-notre ami, commerçant et agent consulaire, un missionnaire anglais, une directrice d'école américaine³⁹.

M. Harry a pu visiter une mosquée grâce au gouverneur de Chirâz. Les non musulmans ne sont pas en fait autorisés à entrer dans une mosquée. Une autre fois, M. Harry munie d'une lettre du gouverneur de Chirâz est autorisée à entrer à Kasroun. Après avoir lu cette lettre, les gendarmes la laissent tout de suite entrer :

Nous exhibons la lettre de son Sur-Excellence le gouverneur de Chirâz pour son Excellence le gouverneur de Kasroun.

- Ah ! Une lettre, bâli, bâli, mes deux yeux⁴⁰.

39 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.179-180.

40 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.188-189.

I.2. Les moyens de transport en Iran

Ce soutien dont M. Harry bénéficie existait déjà avant elle pour les auteurs des récits de voyages en Iran comme Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), Jean-Baptiste Chardin (1699-1779) et Pierre Loti. Le voyageur emprunte ainsi les routes difficiles et pleines des risques mais en ayant la protection des consuls et gouverneurs locaux.

M. Harry tient à citer les moyens de transport qui lui ouvrent un chemin agréable durant ses voyages. On trouve en fait des tendances équivoques dans son goût pour le choix de ces moyens. Dans un premier temps, elle est satisfaite de la vitesse des voitures, des trains qui raccourcissent les routes devant elle, mais en second lieu, elle envie les voyages lents du passé qui traçaient des routes pleines de chimères devant les caravanes.

À titre d'exemple, elle mentionne que l'État a interdit le voyage en automobile pendant la nuit à cause des brigands. Les routes étaient interdites aux nomades qui ne devaient pas se déplacer en pleine nuit. M. Harry était tout à fait contre cette loi injuste établie par Réza chah sur les routes. L'étude de l'histoire politique affirme qu'il considérait les nomades comme un symbole opposé à la civilisation moderne en Iran. Sirius Guani l'indique ainsi :

Réza chah croyait que la plupart des nomades avaient une culture étrangère. Il pensait qu'ils n'appartenaient pas à l'Iran du XX^e siècle. Il était intolérant devant les critiques publiées dans les journaux étrangers. Il avait peur qu'ils considèrent l'Iran comme un pays arriéré. Ainsi, d'après lui, les nomades étaient le symbole d'un pays non civilisé. L'image des chameaux, des tentes et des vêtements colorés des nomades, si beaux aux yeux des Européens, irritait Réza chah⁴¹.

M. Harry cherchant l'originalité du peuple oriental s'est mise à critiquer ces mouvements contre la vie originale en Iran. Ainsi sa plume trace délicatement la beauté du voyage des caravanes et des chameaux. Elle dit :

Ce qui surprend le plus sur la route d'Ispahan à Chirâz, c'est son absolue solitude. Aucune rencontre, ni de brigands ni de voyageurs, aucune de ces longues pittoresques caravanes qui

41 Sirius Guani, *L'Iran, L'apparition de Réza chah, et la déchéance des Kadjar*, Niloofar, Téhéran, 1998, p.354.

mettaient soixante jours pour monter du Golfe persique à Téhéran, en parsemant le désert des sonnailles de leurs cloches⁴².

Dans ce passage M. Harry révèle son intérêt très vif pour le désir de voir les caravanes qui en passant donnent une nouvelle vie à cette solitude du désert « en parsemant » leur cheminement par les sons des cloches des chameaux. Pourtant nous constatons que M. Harry est contente de vivre dans une époque moderne durant laquelle les automobiles, les trains et les avions permettent des voyages plus faciles et moins dangereux. Ces moyens de transport mettent également les voyageurs à l'abri du danger des brigands. Elle préfère ces voyages rapides et aisés, opposés à ceux de ses prédécesseurs qui effectuaient des parcours lents, difficiles et plein de risques. Avouons que c'est tout de même contradictoire. Elle dit :

Enfin, à deux heures, on corne, Notre djinn est là, doublé d'un second chauffeur, mais dépourvu d'huile, d'essence, d'une roue de secours. Nouvelle course en ville, et nous partons, enfin, tous les bagages amarrés, à trois heures. Comment atteindre Kasroun⁴³ avant le coucher de soleil, qui interdit la route aux automobilistes.

- Bâli, bâli, chante notre djinn. Nous ne roulerons pas. Nous volerons⁴⁴.

Dans son récit de voyage en Irak, M. Harry rappelle son voyage à Jérusalem. Elle avait dû faire le trajet de Jérusalem à Damas en une journée. Elle dit :

À quatre heures du matin une puissante auto et un as du volant m'attendent devant le King-David. Ils doivent dans une seule journée, me transporter de Jérusalem à Damas⁴⁵.

Dans son ouvrage intitulé *Le prince de Syrie* (1929), le jeune héros du roman, dans son agonie, rêve de voyager avec les petites étoiles dans le ciel. Il observe en fait la lumière des avions dans le ciel que le regard romanesque de la romancière compare aux étoiles. Dans son voyage, M. Harry cite les divers moyens de transport : le train en Irak, la voiture sur les routes de l'Iran, le carrosse à Ispahan, l'avion avec lequel les Parisiennes sont venues, et le navire qui l'a

42 Myriam Harry, *op. cit.*, p.133.

43 Une ville située dans le sud de l'Iran, entre Chirâz et Bandar Boushehr.

44 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 187.

45 Myriam Harry, *L'Irak*, p. 9.

ramenée vers l'Irak. À Chirâz, elle est invitée à une soirée à l'européenne. Elle y rencontre « deux sœurs mariées à deux frères revenues d'un voyage en avion à Paris⁴⁶ ». La romancière parle aussi des voitures, celles de « ces étincelantes automobiles lancées à folle vitesse des millionnaires⁴⁷ à Mohamarra⁴⁸. Cependant elle estime que les routes sont mal construites et pleines de danger. Nous lisons :

La chaleur pèse entre ces murs, devient plus torride, plus suffocante à mesure que nous descendons, longeant d'insondables précipices, sur des tournants si courts que le chauffeur doit s'y prendre en plusieurs fois, une roue dans le vide. Au fond des gouffres, des carcasses d'auto, carbonisées. Il est certain si nous rencontrions une caravane ici⁴⁹.

Il faut noter que la vitesse dans le déplacement ne plaît pas toujours aux écrivains voyageurs. Prenons l'exemple du voyage d'André Gide au Congo. Pour lui, un voyage lent est plus agréable. Il estime que ce type de voyage permet de mieux saisir les belles étendues qu'on voit sur la route tandis que le voyage en auto le rend monotone et ennuyant. Empruntons les termes de Gide :

Imagine-t-on quelqu'un qui dirait à un voyageur : « Ne regardez pas les fuyants paysages, contemplez plutôt la paroi du wagon, qui elle, du moins ne change pas. » Eh parbleu ! Lui répondrais-je, j'aurai tout le temps de contempler l'immuable, puisque vous m'affirmez que mon âme est immortelle : permettez-moi d'aimer bien vite ce qui disparaîtra dans un instant⁵⁰.

Bien que M. Harry adore le long voyage des caravanes dans le passé, son avidité pour découvrir les mystères de l'Orient la pousse à se servir des moyens de transport plus rapides. Comme tous les auteurs des récits de voyage, elle cite à plusieurs reprises les divers moyens de transport, les moyens qui ont favorisé un voyage à la fois facile et plus sécurisé. Ainsi, le pays ouvre ses portes aux étrangers qui désirent prendre les routes sécurisées pour voir les merveilles de l'Empire d'Iran au début du XX^e siècle.

46 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p. 180.

47 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 201.

48 Cette ville se trouve en Iran dans le sud, sur la côte du Golfe persique. On l'appelle aujourd'hui Khorramchahr.

49 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.192-193.

50 André Gide, *Voyage au Congo*, Gallimard, Paris, 1981, p. 35.

I.3. Les habitudes et les mœurs en Iran d'après M. Harry

M. Harry observe minutieusement les habitudes et les coutumes des Iraniens au cours de son voyage. Elle apprécie surtout leur courtoisie. La romancière évoque les habitudes alimentaires en Iran. Elle décrit la fête Naurouze, la fête nationale des Iraniens. En outre, elle porte un regard sur leur vie familiale. Il nous semble donc intéressant de consacrer une partie de notre travail pour aborder ces sujets.

I.3.1. La courtoisie persane

M. Harry évoque l'un des aspects très remarquables du comportement des habitants, la courtoisie dans son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Le chapitre III de ce roman a pour titre « Grâces Persanes ». La romancière y mentionne qu'ils ont un respect mutuel l'un à l'égard de l'autre dans leurs relations sociales aussi bien que dans leurs vies familiales :

Une autre réforme difficile à introduire malgré la douceur d'une population zélée à se civiliser, c'est notre incivilité. La Perse restera longtemps encore le pays des belles manières et des grâces de l'esprit. Vous ne vous imaginez pas la courtoisie qui règne du haut au bas de l'échelle⁵¹!

M. Harry tente de révéler en détail la délicatesse des attitudes des Persans dans leurs vies. Elle compare sans cesse les civilisations en Orient et en Occident. Elle estime que l'Occident a l'intention d'imposer son « incivilité » à la société orientale. Nous constatons que M. Harry porte un regard très favorable sur la courtoisie persane.

La romancière présente toutes les catégories de la société iranienne pour parler de la courtoisie. Au début, elle observe le comportement des marchands dans les bazars. Séduite par la beauté de la relation entre le commerçant et le client, elle cite quelques exemples. Elle donne ainsi des leçons à un Occidental pour bien se comporter en Iran pendant son voyage et respecter les codes de la civilité : si un commerçant vous demande « qu'est-ce que vous cherchez ? », le client ne doit pas dire « rien », mais il doit dire « votre salut ». En plus, un client en Iran ne reçoit jamais une réponse négative de la part du vendeur car une réponse négative entre l'acheteur et le vendeur est considéré comme un signe d'impolitesse. Le commerçant ne répond pas par « oui »

51 Myriam Harry, *op. cit.*, p.34.

pour donner une réponse positive à la demande d'un article. Mais il se sert d'une expression plus douce pour dire « oui » à son client. Il dit : « *chachin*⁵² ». Nous lisons :

Ainsi, si vous passez devant les étagères et qu'on s'enquiert de ce que vous cherchez ne répondez pas « rien » mais « votre salut ». Ne dites pas « non » mais « mieux » - une négation n'est jamais agréable – « oui » manque également d'élégance, dites *chachin* ! « Mes yeux », c'est plus amical : *chachin* ! *Chachin* ! Ah ce qu'on entend des « mes yeux » dans une matinée de bazar⁵³ !

« *Chachin* », ce terme persan signifie en persan « les yeux ». Quand on l'utilise en Iran, il montre que vous êtes tout à fait prêt pour accéder aux besoins de la personne qui vous demande un service et que vous allez faire de votre mieux pour elle. En Iran, un marchand ne veut jamais, selon l'expression de M. Harry, « affliger un cœur crédule⁵⁴ ». C'est pourquoi même s'il lui manque l'article demandé, il donne l'espoir au client en lui disant qu'il l'apportera une heure ou un jour plus tard.

M. Harry tente d'exprimer une très grande habitude en commun dans les bazars iraniens : marchander. Mais elle préfère plutôt évoquer l'aspect agréable de cette attitude. Elle estime que c'est une « impolitesse d'accepter d'emblée un prix proposé, même s'il est exorbitant⁵⁵ ». Nous pouvons dire que la romancière pense que ce comportement donne une vivacité à la relation commerciale :

Il est de bon ton de marchander, cela prouve que vous vous plaisez dans la société et la boutique du vendeur, cela fait passer le temps, procure des émotions au marchand - la vie n'est-elle pas un oscillement entre perte et bénéfice ? - et ajoute à l'actif du vendeur et de l'acheteur une œuvre méritoire car il est écrit dans le Coran : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », alors pourquoi priver quelqu'un d'une parcelle de paradis⁵⁶ ?

M. Harry s'intéresse aux préceptes moraux de l'Islam dont elle a une bonne connaissance. Elle lie ainsi l'attitude et les bonnes manières dans la relation sociale et familiale aux motivations

52 Ce mot est mal prononcé par Myriam Harry. Les Iraniens le prononcent « Tchachme » en persan.

53 Myriam Harry, *op. cit.*, p.35.

54 *Ibid.*

55 *Ibid.*

56 *Ibid.*

religieuses. Encore une fois, elle révèle le respect excessif des Iraniens pour la religion qui se manifeste même dans leurs relations sociales :

N'allez pas voir quelqu'un, mais rendez vous en pèlerinage chez lui⁵⁷.

Dans une autre partie de ses ouvrages, la romancière rappelle que la modestie est l'un des traits importants de la courtoisie en Iran. Prenons pour exemple : même si on possède une grande maison, on essaie de rester modeste en souhaitant la bienvenue à l'invité en disant que sa maison n'est qu'une petite demeure :

Si lui-même veut venir chez vous, assurez-le que « votre maison étant trop petite, pour sa haute dignité, vous le recevrez sur vos grands yeux, et au lieu de dire au revoir, exprimez le vœu que son ombre puisse ne jamais raccourcir⁵⁸ ».

D'après ces énoncés de M. Harry, nous pouvons faire allusion à cette attitude sociale des Iraniens qui ont un grand respect pour les invités. D'après l'Islam, on sait qu'un invité n'est pas uniquement notre invité, mais il est l'ami proche de Dieu qui est digne d'un grand respect. Ainsi, le peuple fait-il preuve d'une grande générosité pour accueillir un invité. Le regard attentif de M. Harry nous amène à réfléchir sur la politesse qui règne au sein de la famille : la relation de couple, celle d'une mère avec ses enfants, le respect des enfants à l'égard de leurs parents :

La femme appelle son mari par son titre, ou encore *chah zadée*, « fils de roi », le mari appelle sa femme hanoum « madame » ou bibi « noble dame », une mère dira facilement de son nourrisson : « le prince mon fils » et je me souviens d'un jeune diplomate qui avait désiré me présenter « mademoiselle ma sœur ». Je m'attendais à la visite d'une jeune fille. Je le vis entrer avec une mioche de trois ans⁵⁹.

Nous remarquons donc qu'on attribue de bons titres pour appeler ses proches dans la famille. Les titres choisis par les Iraniens pour appeler leurs proches montrent qu'on souhaite un

57 *Ibid.*

58 Myriam Harry, *op. cit.*, p.36

59 *Ibid.*

bon avenir pour les membres de la famille tel que les rois. On est désireux ainsi d'accéder à une vie de luxe comme les souverains. On remarque que M. Harry exprime que cette courtoisie existe également en dehors des relations directes et physiques. On reste poli même en rédigeant une lettre :

Ayez soin d'en couper, avant de la commencer, l'angle droit, de façon à former une feuille carrée ayant une cinquième face signifiant ainsi « ce qui était naturellement régulier devient irrégulier par la faute de mon imperfection ». Et que de fioritures sur l'enveloppe ! En haut, destinée au facteur, la formule « que bénies soient tes mains » (qui transmettent), puis sous le nom du destinataire, après tous les qualificatifs imaginables, « et qui a pour serviteurs de grands personnages » (cela flatte le maître et ses gens). Une lettre est toujours terminée par « votre tout sacrifié », et si l'on écrit au chah « que je sois sacrifié à la poussière de ses pieds plus précieux que des bijoux⁶⁰ ».

M. Harry relate ainsi la courtoisie dans la société, même une correspondance indique le respect de la part de l'expéditeur. Ce dernier fait de son mieux pour transmettre au destinataire ses respects qui se manifestent non seulement dans le vocabulaire qu'il choisit, mais qui résident même dans la géométrie du papier en forme de carré.

Ensuite, vers la fin de ce chapitre, la romancière aborde les aspects similaires entre la courtoisie persane et celle qu'on peut observer en Europe. Elle se réjouit de voir les Iraniens qui applaudissent longtemps un intervenant durant son discours, à la manière des Européens :

Dans les discours officiels, cette titulaire doit revenir au moins toutes les dix phrases, et chaque fois, on se lève et on applaudit, autre fois par des soupirs, à présent par le claquement des mains, comme chez nous. On applaudit pendant dix bonnes minutes, alors on conçoit la durée, en Perse, d'une belle harangue⁶¹.

Bien qu'au début de cette partie, M. Harry admire l'originalité de la riche culture, elle est satisfaite de trouver les nouveaux aspects suggérés par les Occidentaux dans les attitudes des

60 Myriam Harry, *op. cit.*, p.37.

61 *Ibid.*

Iraniens. Ce dernier exemple sur l'applaudissement en Iran lors d'un discours nous amène à rejoindre l'opinion de Sarga Moussa qui considère le voyageur à la fois comme un témoin et un interprète possédant un pouvoir pour analyser ses observations. Il dit :

Ce dernier⁶², médiateur privilégié entre le monde de l'ailleurs et celui de ses lecteurs, prétend superposer le texte au réel, comme si le premier n'était qu'un calque du second. La vue et l'ouïe, nos deux sens principaux, établiraient ainsi un pur rapport d'immédiateté avec notre environnement. Pourtant on le sait, le voyageur se déplace, parfois au sens propre, avec une bibliothèque, c'est-à-dire qu'il véhicule un savoir qui oriente et configure, en fonction de sa propre culture, ce qu'il croit être une perception directe de la réalité. Le témoin est donc aussi un interprète, qui donne sens à ce qu'il voit et à ce qu'il entend⁶³.

M. Harry apprécie dans les longs paragraphes « la grâce persane », celle de la courtoisie. Pourtant, la romancière en tant que témoin tente consciemment ou inconsciemment de flatter l'une des particularités de sa propre culture qu'elle trouve imitée par les Iraniens : ils manifestent leurs accords avec un intervenant par les claquements des mains et non par les soupirs comme ils faisaient autrefois.

Nous avons étudié jusqu'ici l'opinion de M. Harry sur la courtoisie. Pourtant, il est sans doute nécessaire d'examiner l'exactitude de ses idées. Mais avant tout, nous allons étudier la situation sociale en Iran qui est certainement influencée par les faits politiques. Il ne faut pas oublier que la romancière arrive au lendemain de la Première Guerre mondiale. Elle vient d'Europe où la société est en pleine crise après la guerre. Il y règne une inquiétude collective.

Certes, la guerre a totalement troublé la vie quotidienne des Européens. En ce qui concerne l'Iran, ce pays a également subi les ravages de la Première Guerre mondiale : la famine, la maladie, la misère et l'instabilité politique. Bien qu'il soit resté neutre dans cette guerre, il n'arrive pas à s'éloigner des mauvaises conditions de vie qu'elle a causées. M. Harry apprécie la courtoisie du peuple pendant cette dure période de l'histoire de l'humanité. Elle reflète donc une image trop parfaite de la société. L'écrivaine voyageuse arrive avec le bagage de sa bibliothèque.

62 Le voyageur.

63 Sarga Moussa, « Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire ». À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1 (n° 21), p. 241-253. DOI : 10.3917/sr.021.0241. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-241.htm>

Elle observe un Orient « féerique et mystérieux » selon l'expression de Francis Ambière. Nous lisons :

Longtemps, le seul mot d'Orient a évoqué à l'esprit de l'homme occidental un éclatant joyau aux mille facettes. (...) Sans limites bien déterminées, situé quelque part vers l'est de la Méditerranée, cet Orient, à la fois féerique et mystérieux, comprenait aussi bien les vastes possessions de l'empire ottoman - accessible seulement aux diplomates et aux marchands par les échelles- que la Perse légendaire, l'antique Mésopotamie, l'inquiétante Arabie Pétrée. Cette imprécision même favorisait les inventions les plus propres à enchanter un public peu soucieux d'exactitude. Elle permettait de créer un monde où beaucoup de fantaisies se mêlaient à la réalité - un monde de rêve d'où la violence n'était pas exclue et où la vie se déroulait comme une luxueuse tapisserie tissée d'or, de soie, de perles et de sang⁶⁴.

I.3.2. La courtoisie persane, M. Harry et les autres voyageurs

Il est donc nécessaire de comparer l'avis tout entier positif de M. Harry avec celui des autres voyageurs écrivains sur la courtoisie des Iraniens. Gérard de Nerval (1808-1855) a également présenté l'hospitalité des Orientaux dans son ouvrage intitulé *Voyage en Orient* (1851). Au Liban, il a rencontré sur son chemin deux femmes autochtones qui lui offraient le leben⁶⁵ :

La plus jeune, me voyant arrêté, rentra dans la maison et revint avec une gargoulette de terre poreuse dont elle fit pencher le bec de mon côté à travers les grosses feuilles du cactier qui bordait la terrasse. Je m'approchais pour boire, bien que je n'eusse soif, puisque je venais de prendre des rafraîchissements chez le moudhir. L'autre femme, voyant que je n'avais bu qu'une gorgée, me dit « Tourid leben ? Est-ce que du lait que tu veux ? » Je faisais un signe de refus, mais elle était déjà rentrée (...) La bonne femme était accourue de nouveau avec une tasse de lait écumant. Je ne pus refuser d'en boire et j'allais tirer quelques pièces de ma ceinture, lorsque sur le mouvement seul de

64 Francis Ambière, préface du Guide Bleu *Moyen-Orient, Liban, Syrie, Jordanie, l'Irak, l'Iran*, Hachette, Paris, 1956, p.26.

65 Le lait en arabe.

ma main, ces deux personnes firent des signes de refus très énergiques. Je savais déjà que l'hospitalité a dans le Liban des habitudes plus qu'écossaises : je n'insistai pas⁶⁶.

Nerval, qui a de bonnes connaissances des codes de la courtoisie en Orient, sait aussi comment réagir devant l'hospitalité de ce peuple. En Orient, on ne refuse pas de manger si le repas est offert et les hôtes n'attendent jamais d'être payés, même par une personne qu'ils ne connaissent pas. On a donc un respect excessif pour l'invité.

Il convient ici de citer un autre exemple concernant ce sujet. Edward Granville Browne (1862-1926), dans son ouvrage intitulé « *A year among the persian* » (1926), fait allusion maintes fois aux comportements des Iraniens. Dans son voyage à Kerman⁶⁷, les Beluch⁶⁸ en considérant les étrangers comme leurs ennemis tentaient de les tuer. Mais leur chef les empêchait de le faire. Browne qui a senti ce danger rapporte son dialogue avec un Beluch. Il ironise l'attitude des Iraniens qui considèrent les Anglais comme les individus les plus rusés dans ce monde :

Now I see why you are so eager for me to accompany you to your interesting, hospitable country. A long journey, in sooth, would it have been, and one, as I think, on which I might have set out singing-

Dam-i-raftanast, Urfi, bi-rukhas nazdre i Kun,

Ki umid-i-baz-gashtan kas az in safarna-darad.

This is the moment of departure, O'Urfi, take a last look at his face,

For from this journey none may hope to return.

The Beluch hung his head in some confusion and then began to laugh gently. You are quite right. Sahib, he said, but I know very well that you are an agent of your government, engaged in heaven know what mischief here.

Why, look at me, I replied, I live, as you see, like a dervish, without any of the circumstance or having which befit an envoy of such a government as ours.

Ay, he retorted. But you English are cunning enough to avoid ostentation when it suits your own ends to do so. I know you to my cost, and that is way it always begins⁶⁹.

66 Gérard de Nerval, *Voyage en Orient*, tome II, Charpentier, Paris, 1851, p.11.

67 Une ville située dans le sud-est de l'Iran.

68 Les habitants de la province de Balûchistân située dans le sud-est de l'Iran.

69 Edward Browne, *A year among the Persian*, Cambridge University press, Landon, 1926, p.513.

Bien que Browne sache que les Iraniens sont connus dans le monde pour leur hospitalité, il tente de remettre en question cette qualité. En plus, dans une autre partie de cet ouvrage, il critique une catégorie sociale, celle des serviteurs. Il les considère comme les individus les plus avides et impolis. Ils demandent tout le temps des pourboires aux gens. Mais M. Harry reflète une autre image de ces personnes :

Un garçon d'hôtel, qui s'assied au pied du lit d'un voyageur, lui demandera : que faut-il que j'apporte à sa seigneurie mon chéri⁷⁰ ?

Nous pouvons donc observer que le regard sociologique et surtout anthropologique porté par ces écrivains voyageurs sur l'Orient est bien différent l'un de l'autre. Nerval apprécie les coutumes des Orientaux. Pour M. Harry, la société iranienne répond complètement à ses attentes d'un peuple courtois, mais Browne relate certaines faiblesses de la culture des Iraniens concernant la courtoisie. Cette étude montre qu'il a une conception relative d'une réalité de la société. Cette variété des points de vue qui existe entre les écrivains voyageurs pourrait prouver que les récits de voyage relatent le plus souvent des approches subjectives. On peut donc conclure que le regard porté par M. Harry pourrait être subjectif concernant ce sujet. La romancière observe ce qu'elle attend de voir ou mieux ce qu'elle a envie de voir. Elle ne reflète pas donc la réalité pure de la société iranienne dans son récit de voyage sur la partie de la courtoisie.

I.3.3. Les habitudes alimentaires en Iran observées par M. Harry

Dans chaque pays, les habitudes alimentaires entraînent des informations sur les aspects culturels de la population de cette région. Contrairement à cette idée qui considère l'étude de l'alimentation d'un peuple comme une matière pauvre, elle contient des signes importants pour les anthropologues. La pratique alimentaire pourrait donc compléter les renseignements ethnologiques d'une nation. Dans ce domaine, les récits de voyage occupent une place primordiale pour refléter une image sociale, politique, économique des régions visitées par l'écrivain voyageur. Au cours de son voyage, en plusieurs occasions dans ses ouvrages M. Harry

70 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 36-37.

la relate à sa façon. Elle y expérimente les goûts des fruits, des épices, des gâteaux, des plats, des sorbets, du vin et du thé.

Son intérêt pour découvrir les plats exotiques l'amène à transmettre à son lecteur les détails sur la façon de se nourrir des Iraniens. La romancière partage ainsi avec son lecteur les moments qu'elle a passés autour d'une table, ou à mieux parler à propos d'une nappe persane. Dans ces moments, la surprise d'un plat exotique se mêle au plaisir de la découverte.

M. Harry ne relate pas beaucoup les aliments que l'on mange en Iran. Mais elle parle plutôt des boissons qu'on consomme, de l'opium et du kalia. Elle présente le thé comme la boisson favorite. En plus, la romancière fait allusion plusieurs fois à un lieu où on mange, on boit du thé et on fume le kalia dans une ambiance qui est située en pleine nature : La chai-hané⁷¹. La romancière décrit une chai-hané sur la route entre Kermâncâh et Hamadâne juste dans les premières pages de son récit de voyage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Nous lisons :

Notre première *chai-hané*, « maison de thé » : deux tables enjambant un ruisseau dans lequel les clients trempent les pieds.

D'autres voyageurs prennent leur repas assis dans la prairie, autour d'un samovar. Un jeune homme joue de la mandoline sous un saule pleureur et des petits colporteurs kurdes, nous offrent pour un *demi-crân* (un crân vaut un franc) des cadenas ingénieux, pinces à épiler, ciselles comme des bijoux, petits marteaux gravés, cuillères à manche découpé pour le yaourt, toute une industrie de berger ou survit le goût artiste⁷².

M. Harry n'a rien dit de ce que l'on prend dans ce chai-hané. Mais elle fait allusion indirectement à la façon dont on prend le repas. On s'assoit avec les jambes croisées sous les grandes tables que l'on a mises sur un ruisseau ou bien, on mange sur les gazons dans la prairie autour d'une nappe étalée par terre. M. Harry présente en plus un récipient très important dans la vie quotidienne des Iraniens : le samovar⁷³. On y fait bouillir de l'eau avec le charbon qu'on mettait dans un petit cylindre au centre du samovar. Pendant le week-end et pendant le voyage, les Iraniens emportaient leur samovar avec eux. M. Harry indique ainsi indirectement leur boisson préférée : le thé. Même le samovar indique que les clients des chai-hanés sur les routes

71 Maison de thé.

72 Myriam Harry, *op. cit.*, p.14.

73 Samovar est un mot d'origine russe.

avaient sur eux les aliments et les boissons dont ils avaient besoin. Ainsi le chai-hané n'était qu'un lieu où l'on pouvait ne pas payer les plats et profiter plutôt de ses propres provisions qui coûtaient moins chers. Ce petit détail pourrait indiquer la mauvaise situation économique du peuple à cette époque. Dans son voyage à Chirâz, la romancière s'amuse à décrire la couleur du thé noir que l'on consomme. Elle aime aussi présenter la dimension des verres du thé. Nous lisons :

Au bord d'un bassin, entre deux saules musqués, un petit chaihané, tenu par le gardien du cimetière. Très peu de monde, à cause des travaux au pavillon, là-bas. Deux vieillards fument leur kalian et dégustent du thé couleurs de flamme dans les ravissants petits verres de poupée⁷⁴.

La romancière s'intéresse à attribuer les belles couleurs à cette boisson favorite des Iraniens. Elle fait allusion à une autre habitude : ils boivent du thé souvent en fumant le kalian. En plus, une comparaison entre ces deux extraits ci-dessus cités nous amène à conclure que les chai-hanés sont toujours situés à côtés de lieux où l'on trouve de l'eau. L'écrivaine relate ainsi le climat chaud. Ces amoureux de la nature préfèrent s'installer dans les chai-hanés qui sont souvent situés près des ruisseaux, des rivières et des bassins. Ils s'échappent ainsi de la chaleur de cette région presque désertique de l'Asie.

M. Harry réussit à peindre une image complète des chai-hanés grâce à la magie de sa plume. Elle réunit ainsi dans de courts passages, plusieurs renseignements : la boisson préférée des Iraniens, la consommation du tabac avec le kalian et aussi la situation climatique. Dans un autre passage où la romancière se trouve mêlée à la population sur la place de Naguché Djihan à Ispahan, elle constate une harmonie dans la manière de manger et pour l'architecture :

Nous le demandons à Ispahan, un peu maussadement, parce qu'il nous est arrivé une petite mésaventure : on nous a confisqué notre kodak. Arrivés hier soir, nous ignorions qu'il fût interdit de photographier sans autorisation et débouchant ce matin, sur la grande place, nous avons pris sous

74 Myriam Harry, *op. cit.*, p.159.

un des vieux platanes un groupe de Persans fumant le kalia et mangeant dans de charmants bols turquoise semblables à de minuscules coupoles de mosquées renversées⁷⁵.

En fait, il faut signaler que lorsque M. Harry parle des bols turquoise, elle parle des récipients en porcelaine en bleu turquoise que les Iraniens se servaient autrefois pour y manger les plats. Aujourd'hui, ces bols font partie uniquement de l'artisanat. Hamadâne est le centre de la fabrication de ces bols turquoise.

Ce passage indique l'imagination riche de la romancière qui établit une ressemblance entre ces bols turquoise et les coupoles bleues de la mosquée. Elle déclare qu'elle voulait photographier ces paysages, mais elle a été amenée au poste de police car elle avait photographié sans autorisation de l'État.

Dans cette partie de notre travail, il convient de signaler entre parenthèses que l'on trouve rarement des images et des photos dans les récits de voyage de M. Harry. Certes, concernant l'Iran, elle avait des limites de la part du gouvernement, mais dans ses autres récits de voyage, on trouve rarement des photos. Il est donc indispensable d'analyser ici dans une petite partie le rôle que les photos peuvent jouer dans un récit de voyage.

Les ouvrages de Nicolas Bouvier (1929-1998) en sont un bon exemple. On ne peut pas nier le pouvoir des images dans la littérature du voyage. Examinons l'expérience de Bouvier dans ce domaine. Nous lisons :

De retour en Europe où lors des longs bivouacs hivernaux qui parfois ponctuent un voyage, ces images se bousculent dans ma tête, fortes de leur fraîcheur native et demandaient impérieusement la parole⁷⁶.

Bouvier affirme ainsi qu'il y a une relation étroite entre la photo et l'écriture, d'une manière que l'une pourrait compléter l'autre. Nous constatons qu'il n'y a aucun contraste entre ces deux façons pour partager l'expérience d'un voyage. On peut également rejoindre l'avis d'Alain Montandon (1945) à ce propos. Il estime qu'il y a entre l'image et l'écriture « une unité indissoluble gardent chacun leur propre identité et autonomie⁷⁷ ».

75 Myriam Harry, *op. cit.*, P. 8.

76 Nicolas Bouvier, *Bouvier, Éliane, Starobinski, Pierre, œuvres*, Gallimard, Paris, 2014, p.1053.

77 Alain Montandon, *Le Tiers pictural pour une critique inter médiale*, Presse universitaire, Rennes, 2010, p.268.

Contrairement à l'opinion de certains critiques, la présence des images ne diminue pas la valeur d'un texte littéraire dans un récit de voyage. Les images empruntent également leurs forces d'expression grâce aux paroles, comme Bouvier l'a déjà exprimé. Mais, il faut tenir compte que l'absence des photos et des images ne dévalorise point un récit de voyage. Ceux des voyages de M. Harry confortent bel et bien cette opinion. En fait, les mots et les énoncés de la romancière ont assez de puissance pour dresser une image vivante des scènes observées. Donc, il est possible qu'elle pense inutile de se servir d'un autre outil pour immortaliser ses expériences vécues. D'où le fait que le lecteur des récits de voyage de M. Harry se sent présent dans les lieux où la romancière se trouvait. On a ainsi l'impression d'accompagner l'auteure dans ses périples.

Le vin est une autre boisson dont M. Harry parle souvent dans ses ouvrages sur l'Iran. La romancière explique pour quelles occasions on en boit. Elle indique ainsi que dans la Perse antique, les rois comme Chosroës fêtaient Naurouze⁷⁸ buvaient du vin. En plus, elle tente de citer les noms d'Avicenne (980-1037), Khayyâm (1048-1131) et Hafiz (1315-1390) lesquels selon elles buvaient du vin. Dans son voyage à Ispahan, la romancière écrit qu'elle a vu des verres de vin dans les mains des personnages sur les dessins dans les monuments historiques. Au cours de son voyage à Chirâz, la romancière tente de présenter le vin de Chirâz qui est l'un des meilleurs vins dans le monde. Voici ce qu'elle rapporte de la poésie de Hafiz pour admirer le vin de Chirâz :

- Les flancs de ces chaînes nous donnent le vin de Chirâz et leurs sommets de la neige pour le rafraîchir. Ah ! Le vin de Chirâz ! La crinière des chevaux de bataille, on la trempait dans le vin de Chirâz. Et Hafiz, qui en a pas mal bu de son vivant et continue à s'en griser sous la treille de sa tombe, l'a chanté :

Entouré du parfum des roses, je bois du vin de Chirâz.

Ne te plains pas qu'il soit amer, y broierais-tu ta vie ?

Et encore ce distique :

Dans un verre de vin de Chirâz

Je suis un vin dans un verre⁷⁹.

78 La fête traditionnelle de nouvel an en Iran.

79 Myriam Harry, *op. cit.*, p.178.

En fait, il est évident que le vin a une place importante dans la poésie persane. Mais nous l'étudierons plus tard en parlant de Hafiz. Il y a toujours une polémique parmi les critiques littéraires et les mystiques. Certains d'entre eux considèrent ce vin comme spirituel et d'autres comme terrestre. M. Harry est plutôt d'accord avec ce second groupe.

La romancière parle de la consommation du vin dans plusieurs parties de ses récits de voyage. Par exemple dans *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, elle parle d'Avicenne, et la consommation du vin par ce médecin et philosophe perse :

Une autre tombe vénérée, celle d'Abou Cina⁸⁰, que nous appelons Avicenne. Né vers 940 à Chirâz, la ville de Hafiz et de Saâdi, il fut appelé auprès du sultan de Hamadâne qu'il guérit d'un mal redoutable. Il resta attaché à ce souverain comme philosophe et comme médecin, mais trop occupé par ses études, sa pratique, ses plaisirs, il remplaça le sommeil par le vin. Il en abusa, à tel point qu'il devint, ainsi qu'Omar Kayam, un poète bachique cherchant dans l'ivresse l'affranchissement du Coran⁸¹.

Cet extrait met l'accent sur l'hypothèse que nous avons déjà présentée dans les paragraphes ci-dessus. M. Harry a une bonne connaissance des lois en Islam, mais elle tente d'exprimer cette idée que les élites comme les poètes et les médecins, aussi bien que le peuple ordinaire ne veulent pas se soumettre à cette loi religieuse. Nous pouvons supposer une autre possibilité pour cette opinion de la romancière. Il semble qu'à l'époque où M. Harry voyage en Iran, Réza chah permette aux gens de boire du vin afin d'établir ainsi un modèle européen en Iran. Il a aussi pour objectif de provoquer des mouvements antireligieux en Iran.

M. Harry fait brièvement allusion aux autres aliments et plus particulièrement aux fruits : les abricots, les raisins, les concombres, les cerises, les poires et les mûres blanches. Dans une chai-hané, on lui offre à boire du thé et du lait caillé. Nous lisons :

Il me fait servir sous une tonnelle de vigne un verre de thé rubis et, dans un bol turquoise, du lait caillé entre un petit tas de pétales de roses et un petit tas de corolles de jasmins. Toute la fragrance sur un plateau.

80 Avicenne.

81 Myriam Harry, *op. cit.*, p.32.

Charmée autant qu'embrassée :

- Mange-t-on ces fleurs ?

- Pas obligatoirement (...). C'est un usage persan, le « bonjour » du jardin. Je l'ai respecté⁸².

La romancière a ainsi l'occasion de connaître une nourriture exotique qui suscite sa surprise : les pétales de rose qu'on mêle à une boisson iranienne. Mais elle se trompe en voyant un verre qui contient une boisson blanche qui ressemble au lait caillé que l'on boit dans les pays arabes en Orient. Si M. Harry dit qu'on la boit avec les pétales de rose, cette boisson est sans doute le yaourt auquel on ajoute de l'eau et du sel, et également les pétales frais ou secs d'une espèce de rose comestible. On a l'habitude de boire cette boisson salée⁸³ en Iran et en Turquie.

À part des aliments consommés par les Iraniens que nous avons cités dans cette partie, il convient de citer que certains d'entre eux pourraient suggérer une conception symbolique aux lecteurs des récits de voyage de M. Harry. Dans son ouvrage *Les adoreurs de Satan*, M. Harry mentionne un plat étrange : le cerveau humain.

Elle tente de relater l'histoire de Zohak⁸⁴ racontée par Ferdowsi dans *le Châhnamé*. Deux serpents ont jailli sur les épaules de Zohak qui est un souverain tyrannique. Iblis⁸⁵ conseille au roi de leur donner à manger les cerveaux de deux jolis jouvenceaux de son royaume pour calmer ces deux serpents affreux.

M. Harry fait allusion à ce plat étrange de la bouche de Ferdowsi. Le cerveau humain est le souverain du corps de l'homme. Ce centre de réflexion de l'homme peut mettre en danger le pouvoir de Zohak. Le roi doit donc détruire la raison des hommes de son royaume. M. Harry mentionne ainsi un plat hors du commun rapporté par Ferdowsi dans cette histoire ; un aliment qui contient une signification symbolique.

Dans les récits de voyage de M. Harry, les épices peuvent être comme des signes. La romancière en parle dans le chapitre VI de son récit de voyage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* où elle évoque la relation proche entre les femmes iraniennes qui sont comme des sœurs adoptives. Ces dernières s'entraident pour se débarrasser des difficultés de la vie qui concernent de la situation des femmes à l'époque où M. Harry visite l'Iran. La romancière constate que les

82 Myriam Harry, *op. cit.*, p.26.

83 *Ibid.*

84 Le roi tyran dans *Le livre des rois*

85 Satan.

femmes dédaignées par leurs belles familles recouraient aux langages des épices pour s'envoyer des messages en cachette. Une femme qui envoie un grain de cardamome demande à sa sœur adoptive de venir la soulager du chagrin. La réponse est également marquée par une autre épice : l'autre lui envoie un bâton de cannelle pour la rassurer qu'elle viendra vers sa sœur adoptive.

La romancière évoque donc les aspects bien variés des aliments en Iran. Ses textes prennent ainsi une allure exceptionnelle. Ses descriptions sur l'aliment portent des notions culturelles. La nourriture dans la vie de l'homme n'est donc pas considérée comme un élément sans importance mais comme le dit Massimo Montanari (1949) « l'aliment est comme un produit culturel⁸⁶ ».

On constate que non seulement M. Harry présente les aliments consommés par les Iraniens, mais aussi qu'elle fournit d'une manière délicate des renseignements sur la culture des Persans. Ainsi, à travers des descriptions d'aliments, elle reflète les aspects sociaux, politiques, géographiques, religieux, littéraires et symboliques de l'aliment en Iran.

I.4. Les villes iraniennes visitées par M. Harry

M. Harry suit un ordre chronologique pour visiter les villes en Iran. Dans son récit de voyage intitulé, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, la romancière décrit son voyage qui passe par Kermânchâh, Hamadâne, Téhéran, Koum, Ispahan, Persépolis, Chirâz, Kazeroune et le port Boushehr.

En décrivant chaque ville, la romancière tente de choisir un ou plusieurs aspects saillants de ce lieu. Elle entre par la frontière avec l'Irak. Elle visite tout d'abord Kermânchâh où elle relate une histoire de la littérature persane, celle de l'amour entre Chirine et Khosrô. À Kermânchâh la romancière se trouve devant Dagué Boustan, un site historique où a eu lieu cette fameuse histoire de la littérature persane. M. Harry la raconte durant plusieurs pages.

L'écrivaine continue ensuite son voyage vers Hamadâne, la deuxième ville qu'elle visite. Elle est située entre Kermânchâh et Téhéran. La romancière se focalise encore cette fois aussi sur un seul sujet. Elle raconte sa visite du mausolée d'Esther⁸⁷.

La romancière poursuit son voyage vers le centre du pays à Koum. La fille de Jérusalem a tendance à parler de cette ville sainte des chiites près de la capitale iranienne. C'est dans cette

⁸⁶https://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1989_num_8_16_1153

⁸⁷⁸² D'origine juive, elle s'est mariée au roi perse Assuérus.

partie que M. Harry relate son point de vue philosophique et religieux. Elle tente donc d'y donner sa vision du monde.

M. Harry descend vers le sud-centre pour visiter la ville historique d'Ispahan. Dans cette partie de son récit de voyage, elle préfère juxtaposer les textes et les récits de voyage de Chardin à ses descriptions de la ville. On peut ainsi avoir accès au déroulement du temps et les évolutions produites au cours des siècles.

La romancière y parle longuement de l'eau et des rivières comme *Zâyandé Rud*. Cette fois, elle évoque Ispahan dans plusieurs aspects variés. L'écrivaine tente de décrire toutes les beautés architecturales persanes à Ispahan depuis le règne de chah Abbas à l'époque de Réza chah.

M. Harry continue son trajet vers Persépolis où elle a l'occasion de visiter les palais de Darius. Elle passe une nuit dans ce site tente de révéler l'histoire de la vie des reines et des rois. Mais nous remarquons que M. Harry s'attache plutôt à présenter la vie des princesses et des reines de la Perse. Nous allons voir comment elle porte un regard féminin et subjectif sur ce sujet.

Dans cette partie de notre recherche, nous envisageons donc de découvrir pour quelles raisons la romancière s'ingénie à révéler seulement un ou plusieurs aspects saillants des villes visitées. Nous examinerons aussi pour savoir si ses visites sont ciblées ou non ? On est tenté également de faire une analyse comparative entre les opinions de M. Harry et celles de ses homologues, c'est-à-dire les écrivains voyageurs qui ont visité les mêmes villes et dont elle parle dans ses récits de voyage. Nous nous intéressons ainsi à connaître la différence qui pourrait exister entre l'image évoquée par un écrivain voyageur et un voyageur touriste. Nous sommes orientés ainsi à dévoiler l'originalité de ce type d'écriture d'un récit de voyage c'est-à-dire celui écrit par une littéraire.

I.4.1. Kermânchâh

Kermânchâh est la première ville visitée par M. Harry. Elle est située dans le nord-ouest et à la frontière entre l'Iran et l'Irak. Dès que la romancière met le pied dans la ville, elle commence à décrire un site historique qu'elle visite. Elle tente de peindre l'image de ce célèbre site naturel et historique pour ses lecteurs : « Dagué Boustân ». En plus, elle est curieuse de connaître la signification des noms propres en persan et le transmet à son tour à ses lecteurs. Elle traduit ainsi

le nom de ce lieu dans son roman. « Dagué Boustan » qui signifie le « jardin de la montagne ». La romancière décrit minutieusement ce site :

Endroit délicieux avec des bosquets de saules argentés, et des peupliers, de mugissantes cascades qui se jettent dans un bassin clair qu'une haute muraille de roche veloute de son ombre bleue. Dans cette muraille, deux étages de grottes dont les parois sont entièrement sculptées et que précède, en bas, la massive statue mutilée d'un cavalier. C'est celle du grand Chah-in-Chah⁸⁸, de Chosroës sur son cheval magique Chabdis, cheval qu'il aimait si tendrement que personne n'osait lui annoncer la mort, et que finalement, un poète la lui apprit, un luth à la main⁸⁹.

Dans cette partie du récit de voyage de M. Harry, on peut dégager une nouvelle forme de description d'un site historique. Ce passage montre que la romancière visite cette ville en possédant des connaissances sur le sujet. Éventuellement, elle a pu les acquérir à LANGSO. La romancière ne décrit pas ce site comme un touriste. Cette femme de lettres tient à lier ses observations à ses connaissances. La romancière fait aussi allusion à une légende racontée sur cette piscine de Dagué Boustan et dont Chirine, l'épouse de Chosroës est l'héroïne de cette légende populaire. Nous lisons :

D'après la légende, elle vient encore hanter la profondeur mystérieuse des eaux. Même aujourd'hui, elle monte parfois au clair de lune, pleure et chante tour à tour. Celui qui l'aperçoit est guéri de tous les maux, et les amoureux obtiennent des grâces de la douce magie de Chirine⁹⁰.

M. Harry évoque ainsi l'image légendaire créée par le peuple qui est liée à l'histoire littéraire de « Chosroës et Chirine ». L'écrivaine après avoir consacré de courts paragraphes pour décrire ce site se met tout de suite à raconter dans de longues pages l'histoire d'amour de « Chosroës et Chirine ». Nous lisons :

M'étant assise au bord de la piscine d'ombre bleue, je lis ce conte de Chosroës et de la belle Chirine, tiré de Ferdowsi :

88 Le roi des rois.

89 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 15.

90 Myriam Harry, *op. cit.*, p.16.

Au temps où Chosroës régnait, la Perse fut comme un gai paradis. Les nuées semaient des tulipes dans les jardins, les potagers ressemblaient à des lampes, les crêtes des montagnes à la lune et le monde entier retentissait du doux son de la musique et de tendre chant des poètes.

Alors vivait en Géorgie un roi qui avait une fille dont les cheveux bouclés descendaient à ses talons et qui lavait ses deux joues de roses dans l'eau de Messie. Elle portait des robes brodées de croix et réjouissait son âme aux brûlantes litanies que les moines de son père chantaient à la Vierge Mariam⁹¹.

Dans cette partie de ce récit de voyage, un site historique apparaît comme un personnage qui permet de reproduire des éléments sur un conte. Ce lieu est chargé de favoriser le développement des énoncés de la narratrice. En fait, sauf une brève image que la romancière révèle de Dagué Boustan, elle ne donne plus aucune information sur Kermânchâh. L'écrivaine ne relate point la réalité urbaine de cette ville. À travers ces pages, le lecteur n'obtient aucun renseignement sur l'environnement géographique, la vie quotidienne, les paysages, le climat et les coutumes de la population.

Il est bien évident que les villes ont une présence pertinente dans la littérature mondiale. Citons un ouvrage en langue persane qui s'intitule : *Téhéran Makhouf* (1925), écrit par Morteza Moshfegh Kazemi qui révèle une image noire de Téhéran comme celle qu'on trouve de Paris évoquée par Zola. La littérature donne accès à la découverte des villes. Mais pour M. Harry Kermânchâh est une ville où elle tente uniquement de raconter une histoire de la littérature persane.

Il est intéressant ici de comparer aussi le concept de « voyage et la ville » chez Flaubert, et chez M. Harry car elle est influencée par le premier cité. Contrairement à M. Harry, Flaubert déteste le voyage. Mais il le fait plutôt pour échapper à son temps, à ses contemporains, au temps présent, à ses concitoyens. Dans son voyage, Flaubert ne cherche point à découvrir un autre ou un ailleurs. Mais la romancière est à la recherche pour trouver un autre et un ailleurs. Pourtant pour les deux écrivains il y a des villes qu'ils détestent. Prenons un exemple : pour M. Harry, Berlin, la ville natale de sa mère est dégoûtante. Dans le chapitre XVIII de son ouvrage autobiographique, *Siona à Berlin*, elle relate sa rencontre avec un ami écrivain, M. de Sacher-

91 *Ibid.*

Masoch. Ce dernier promet à Siona de la soutenir pour publier son premier ouvrage. C'est lui qui éveille dans l'esprit de la jeune fille le désir de découvrir Paris :

- Ah ! Paris ! Paris ! Vous ne vous imaginez pas le charme de cette ville, son esprit, son goût, son enthousiasme pour tout ce qui est noble et beau, son indépendance, sa liberté, sa légère et gracieuse philosophie. Ici, toutes les intelligences ont des bottes, les Allemands sont un peuple de gendarmes et de geôliers. Comme vous devez souffrir parmi eux, mon enfant⁹².

Dans ce passage, M. Harry relate son avis défavorable pour l'Allemagne de la bouche d'une autre personne. La romancière a envie de quitter Berlin d'où elle n'a gardé que de mauvais souvenirs. Quand elle quitte Berlin pour Paris, il ne lui reste dans sa mémoire que des images affreuses des années qu'elle y a vécues. Nous lisons :

Puis elle songea à ses propres misères, aux souffrances morales et physiques de sa captivité berlinoise, à ces trois années passées entre ses rêves d'Orient et sa terreur des Prussiens. La patrie est pour moi le pays que j'aime, c'est-à-dire celui que je rêve, celui où je me trouve bien. Je suis autant Chinois que Français⁹³.

M. Harry et Flaubert trouvent un point commun dans le voyage. Bien que Flaubert n'aime pas le voyage, il est pour lui un moment favorable dans sa carrière d'écrivain : il voyage pour écrire. Pour les deux, le voyage est ainsi un moyen de trouver son alter ego. M. Harry dans son voyage à Kermânchâh trouve une opportunité pour raconter une histoire de la littérature persane composée par son auteur admiré, Ferdowsi⁹⁴. Flaubert parle également longuement de Chateaubriand en visitant Combourg. En plus, la visite de Ferney lui donne une occasion pour parler de Voltaire.

Les textes littéraires voient parfois le jour dans les villes. Pourtant, les villes dans la littérature peuvent être des lieux qui donnent naissance à une création littéraire. Elles peuvent exister dans la réalité ou bien dans l'imaginaire de l'auteur. M. Harry a visité en réalité la ville de Kermânchâh, mais cette ville occupe une place secondaire dans son récit de voyage. Cette

92 Myriam Harry, *Siona à Berlin*, Fayard, Paris, 1927, pp. 111-112.

93 Myriam Harry, *op. cit.*, p.126.

94 Il est le poète de la plus grande épopée nationale iranienne : *Châhnamé (Le livre des rois)*. On considère plutôt Nezami Guanjavî (1141-1209) comme l'écrivain de l'histoire de Chosroës et Shirine.

femme de lettres est plutôt à la recherche d'une ambiance dans cette ville qui lui donnera le plaisir de sentir d'une manière palpable l'histoire de « Chosroës et Chirine » qu'elle a lue avant son voyage. La ville n'est ainsi qu'un prétexte pour la romancière qui lui donne l'occasion de ramener ses lecteurs dans un monde féerique des contes orientaux.

I.4.2. Hamadâne

Hamadâne est la deuxième ville que M. Harry visite. La romancière y relève encore une fois la réaction des Persanes face à la réforme vestimentaire. Dans cette étape de son voyage, la romancière visite le tombeau d'Esther⁹⁵. Elle cite les noms des anciens souverains de l'Antiquité comme Darius le grand (550-486 avant J.-C.) et Alexandre le grand (356-323 avant J.-C.). L'autrice y parle également de l'architecture des maisons. Elle montre beaucoup d'enthousiasme pour voir Hamadâne. La description de la beauté des paysages sur la route pourrait renforcer cette idée. Nous lisons :

Puis, le silence. Nous montons, nous montons vers la lune, les cimes argentées. Il fait un froid terrible. Je grelotte sous mon manteau. Mais quel paysage de rêve ! Par moment, nous frôlons les neiges au long de la route. Tout est pureté. Tout est chimère. Rien nulle part, personne⁹⁶.

Hamadâne est comme Kermânchâh une ville rêvée. Elle affirme aimer les noms des villes : « À quelques lieues de Kermânchâh - j'aimais tant ce nom ! L'antique nymphéum de Dagué Boustan⁹⁷ ». Et quand dans la ville de Hamadâne on la conduit à sa chambre dans une résidence persane située dans un jardin, elle se réjouit d'être dans cette ville :

Ô *halvette*⁹⁸ de Hamadâne, douceur d'âme, tranquillité lunaire⁹⁹ !

95 Elle est une reine juive dont le mausolée se trouve à Hamadâne. Elle est l'épouse de Yazdgérd 1^{er} (399-420), le roi des Sassanides (224-651).

96 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.23.

97 Myriam Harry, *op. cit.*, p.15.

98 Myriam Harry donne la signification de ce terme : « douceur d'âme », « tranquillité ».

99 Myriam Harry, *op. cit.*, p.24.

Comme nous l'avons déjà signalé M. Harry voyage grâce à ce qu'elle a lu. Elle le montre par sa connaissance de Hamadâne. Elle dit qu'on appelait autrefois cette ville « Ecbatane ». Elle se souvient même d'une phrase qu'elle a lue sur le nom de cette ville :

Les cauales du pharaon Nectanebo concevaient au hennissement des étalons d'Ecbatane. Cette phrase magique, lue je ne sais pas où, hante ma mémoire,
Ecbatane ! Je suis arrivée hier soir à Ecbatane ! Et dans le radieux matin persan, je me grise de ce nom, prosaïquement remplacé sur la carte par celui de Hamadâne¹⁰⁰.

Dans les autres ouvrages de la romancière, nous pouvons trouver le même enthousiasme pour découvrir ses villes rêvées. Dans celui intitulé *Siona à Paris*, on trouve de semblables émotions pour visiter Paris à celles qu'elle exprime pour découvrir Hamadâne. Nous lisons :

- Ah ! Paris ! Paris ! Que je t'aime ! Et Siona¹⁰¹ tendait ses bras comme une frêle victoire posée à la proue de l'île navire.

- Ah ! petit-Pierre¹⁰², que j'aime ta ville ! Et passionnément Siona enchaînait l'enfant.

Ils s'en allaient heureux comme des amoureux à cause de leurs âmes pareillement crédules. Dès que Siona parlait, l'aspect des choses se transformait, l'enfant, les yeux écarquillés, le menton frémissant, écoutait la réalité se muer en poésie¹⁰³.

Siona à Paris est en fait un récit autobiographique de voyage où elle évoque son séjour de sept ans dans cette capitale. M. Harry, « Siona de Jérusalem¹⁰⁴ » est la préceptrice d'un petit garçon « le petit-Pierre de Paris¹⁰⁵ ». Cette ville merveilleuse suscite une telle émotion chez elle qu'elle tente d'accorder à cette capitale occidentale une image rêvée et même orientale :

L'émotion de se savoir à Paris empêcha la jeune fille de regarder autour d'elle.

Elle était à Paris ! Paris l'environnement ! Elle roulait sur les pavés de cette ville si bien qu'elle a

100 Myriam Harry, *op. cit.*, p.25.

101 Siona est un pseudonyme que M. Harry a choisi pour elle-même. Ce nom signifie la fille de la montagne de Sion à Jérusalem.

102 L'élève de M. Harry à Paris.

103 Myriam Harry, *Siona à Paris*, Fayard, Paris, 1928, P.16.

104 Myriam Harry, *op. cit.*, p.11.

105 *Ibid.*

remplacé dans les contes arabes la magie de Bagdad et Damas !

Ouarda¹⁰⁶, dans ses aiguës chansons nuptiales, stridulait son nom : Bari...i...i !!!

(...). Ce mot de Paris hypnotisait jusqu'aux lointains villages hessois¹⁰⁷.

Bien que Paris soit une ville occidentale, la romancière y cherche le charme de la vie orientale. Dans les deux descriptions que M. Harry révèle de ces deux villes, on note son style poétique. Bien qu'elle choisisse un style simple en prose pour décrire les belles images de ces deux villes, ses émotions donnent une allure poétique à ses textes. Elle tente également d'établir un équilibre dans la description de la ville réelle et une ville rêvée. Selon Michel Foucault, on y remarque un « nivellement du langage¹⁰⁸ ».

C'est à Hamadâne que M. Harry expérimente un goût exotique : on mange les pétales des roses sèches ou fraîches. Elle remarque aussi l'architecture des maisons iraniennes. L'hôtelier lui donne aussi des informations : une maison se compose de trois bâtiments éparpillés entre l'eau (le bassin) et la verdure, *le biroun*¹⁰⁹ qui est réservé aux hommes et *l'anderoun*, le harem, *le halvette* est un lieu dans les bocages. Nous lisons :

Les seigneurs se retiraient pour méditer, écouter des vers, de la musique, regarder des danseuses, ou simplement pour boire, car le vin de Hamadâne est réputé¹¹⁰.

La romancière sait déjà beaucoup de choses sur l'Iran. Elle s'attache pourtant à compléter ses connaissances dans divers domaines. Au cours de son voyage, il y a des situations pendant lesquelles elle accroît ses informations. Les guides, les chauffeurs, les Européens qu'elle rencontre et même les gens ordinaires ajoutent des éléments à ses connaissances. L'hôtelier lui parle aussi du commerce des boyaux de moutons dans la ville. Il ajoute qu'à cause de la sécheresse à Hamadâne ce commerce suit son déclin. M. Harry restitue de Hamadâne une ville moderne comme les villes en Europe. La ville possède banque, cinéma, caserne et Hôtel de ville. La romancière présente également l'artisanat : les bols bleus en porcelaine.

106 La nourrice arabe de M. Harry à Jérusalem qu'elle admire tant dans ses ouvrages.

107 Myriam Harry, *op. cit.*, p.8.

108 Michel Foucault, *Les Mots et Les Choses*, Gallimard, Paris, 1966, pp.312.

109 La partie de la maison près de la sortie.

110 Myriam Harry, *op. cit.*, p.26.

En présentant une ville, M. Harry se focalise sur un seul élément qui lui paraît le plus important et le plus intéressant par rapport aux autres.

À Hamadâne, elle a l'occasion de visiter l'intérieur du mausolée d'Esther. La romancière montre l'importance qu'elle accorde à cet élément en donnant ce titre de chapitre : « Le tombeau d'Esther ». L'auteure est accompagnée par le responsable local de l'Alliance française. Dans cette partie, les explications du guide se mêlent d'une manière alternative aux savoirs de la romancière introduits dans ce passage :

Précédés de la chandelle du vieux rabbin, nous descendons les frustes marches de la crypte. Deux catafalques jumeaux se dressent dans la pénombre sépulcrale sous des splendides housses brodées (...). Et je me souviens, moi aussi, de la merveilleuse histoire de cette petite Hadassa¹¹¹.

M. Harry raconte la vie de cette reine. Dans cette partie, elle mentionne des sujets religieux qui seront eux aussi étudiés dans un autre chapitre sur la religion. Finalement vers la fin de ce chapitre, l'écrivaine présente un autre tombeau vénéré à Hamadâne, celui d'Avicenne (980-1037), médecin et philosophe iranien. Elle relate brièvement sa biographie.

Il convient ici de comparer la présentation des villes et des villages par M. Harry avec celle de Tavernier. Cette comparaison nous permettra de découvrir la différence essentielle entre un récit de voyage classique et moderne. Tavernier cite parfois dans une seule page les noms de plusieurs villes et villages qu'il traverse :

Bendourlour est un village dans les montagnes, et il y a un caravansera.

Carayaslar est un bourg où l'on trouve encore deux caravansera.

Garradar est au-delà des montagnes, & il y a deux caravanseras.

Cosizar n'est qu'un village avec un caravansera.

Tocia est une grande ville sur des collines enchaînées avec de hautes montagnes. Du côté du couchant d'hiver, on découvre une large campagne (...).

Et dans la ville un des plus beaux caravanseras de la route. La plupart des habitants sont des Chrétiens Grecs qui ont l'avantage de boire du très-bon vin que le terroir leur fournit en abondance¹¹².

111 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 30.

112 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k853250.pdf>.

Le mot caravansera¹¹³ est repris par l'auteur devant chaque nom de villages et de villes. Il semble qu'à l'époque on écrivait les récits de voyage afin de fournir seulement des renseignements sur la situation des routes pour guider les voyageurs qui prendront le même itinéraire. N. Doiron considère le monde comme des pièces éparpillées que les auteurs classiques des récits de voyage s'engageaient à rassembler dans un livre :

Les péripéties du voyageur répondent à l'éparpillement. Le sentiment douloureux qui le saisit d'abord n'est pas celui de l'exil, mais celui du désordre et de la dispersion. Le monde est brisé, fait des bribes et de fragments (...). Le voyageur classique fera méthodiquement le tour du monde afin de réunir toutes les parties, afin de perfectionner les images, de recueillir les histoires qui composeront la carte et le récit d'un monde entier (...). Les voyageurs classiques doivent réunir par leur parcours des vérités éparses du monde.

(...). Foncièrement religieux au départ, l'acte viatique de recueillir représente sans doute l'une des premières formes de l'encyclopédie moderne¹¹⁴.

Les récits de voyage peuvent prendre la forme d'un roman, d'un poème, d'une pièce théâtrale... Dans les récits de voyage de M. Harry, on peut dégager un aspect ambivalent entre la description et la narration. À Hamadâne, la romancière en décrivant le tombeau d'Esther le rend comme une intrigue, ce qui pourrait donner une allure romanesque à cette partie de son récit de voyage. Aujourd'hui, ceux-ci sont jugés comme un genre littéraire. Philippe Hamon, en désacralisant la littérature, exprime ainsi sa théorie :

N'importe qui, à n'importe quel moment dans n'importe quel lieu, dans n'importe quel langage peut faire de la littérature¹¹⁵.

Plusieurs écrivains ont recours aux diverses formes d'écriture dans leurs créations littéraires. Notons l'opinion de Jean-Luc Moreau sur la littérature du voyage :

113¹⁰⁹ On le prononce « Caravansérail » en français.

114 Normand Doiron, « L'art de voyager pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », in : *Poétique*, n. 73, 1988, pp.97-98.

115 *Ibid.*

Ce voyage, vous pouvez le narrer en poésie, en vers, voire en prose, et en vers le fit à son temps notre bon La Fontaine (...). Vous pouvez le raconter dans la langue de Vaugelas ou celle de San Antonio, sous forme du dialogue ou en bande dessinée, au passé simple, au passé composé ou au conditionnel ludique (...). Selon que vous vous appelez Young ou Chateaubriand, vous vous contentez de jeter sur le papier de simples notes dans un style télégraphique ou au contraire, vous travaillez votre style, vous déployez vos ailes, (...). Vous pouvez voyager en zigzag dans votre mémoire, naviguer de souvenir en souvenir au gré de votre fantaisie, juxtaposer anecdotes et descriptions, et même vous passez de toute narration¹¹⁶.

Nous constatons que ce qui pourrait donner une large variété pour partager avec le lecteur l'expérience de voyage, c'est l'art de chaque auteur dans le choix qu'il fait dans la façon de l'exprimer. Dans certaines parties de la description de Hamadâne et Paris, on peut voir que M. Harry choisit une prose poétique pour son écriture.

Si nous nous concentrons sur la description de Hamadâne, on dégage une petite différence par rapport à celle de Kermâncâh. Dans cette partie, on peut acquérir d'autres renseignements variés sur la ville que nous avons déjà mentionnés dans ce passage. Pourtant, il reste un élément en commun avec la description de Kermâncâh. Dans les deux parties, la romancière se focalise sur un seul thème : à Kermâncâh, elle s'attache à raconter une histoire de la littérature, et à Hamadâne l'écrivaine tente de relater la vie d'une reine sainte.

En plus, dans notre recherche, nous examinerons au fur et à mesure les diverses formes d'écriture de M. Harry. Dans cette partie de son récit de voyage, la description et la narration sont juxtaposées. Elle tente parfois d'écrire son récit sous la forme d'une prose poétique. Ce style varié choisi par l'écrivaine donne une allure moins monotone et moins ennuyante à son récit de voyage.

I.4.3. Téhéran, le passage entre la tradition et le modernisme

M. Harry décrit Téhéran comme une ville moderne dans son récit de voyage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. La romancière y évoque les divers aspects de cette ville. Au début du chapitre III de cet ouvrage, intitulé « la courtoisie persane », elle tente d'énumérer les signes de la modernité de la capitale au début de cette description. Nous lisons :

116 <https://www.univ-paris8.fr/Colloque-international-Ecrire-traduire-et-mettre-en-scene-l-histoire-du-conflit>

Aujourd'hui, Téhéran est une capitale parfaitement modernisée. Elle a des ministères, des banques, des postes en ciment armé, une prison modèle vaste comme une ville, que l'Amérique lui envoie, une place plus grande que celle de la Concorde, des avenues aussi larges que nos boulevards, bosselée de refuge où des agents gantés de blanc jusqu'au coude guettent l'occasion de lever leur bâton¹¹⁷.

Ces premiers mots de la romancière évoquent une image de Téhéran qui ressemble à l'Europe au début du XX^e siècle. La romancière compare Téhéran et Paris. Dans ce passage, elle fait allusion à l'Amérique qui est l'un des pays à l'origine de cette modernisation. Son opinion correspond tout à fait à la réalité politique et historique à l'époque. Il est même possible que l'auteure a bien saisi ce modernisme imposé par les Américains et Réza chah et qui est comme « une prison moderne ». À l'époque, sur le plan politique l'Iran est considéré un pays indépendant, il subit pourtant assez largement l'influence imposée des pays comme les États-Unis, la France, la Russie et l'Angleterre. M. Harry tente d'ironiser ce type de modernisation qui selon elle remet en question l'originalité orientale des Iraniens et son aspect exotique.

Dans cette partie de notre travail, nous nous interrogeons pour savoir si l'écrivaine est satisfaite de cette modernité ou si elle y cherche d'autres éléments plus originaux. En fait, il y a deux aspects dans les textes de M. Harry. D'une part, la romancière ne se réjouit pas du modernisme de cette ville. D'autre part, si nous suivons le regard de l'auteure dans les paragraphes ultérieurs, ils prouvent qu'elle est plutôt en quête du charme oriental. C'est pourquoi elle continue ainsi ce paragraphe :

Et si vous voyez luire, encore, une de ces portes de ville si précieusement persanes, toute en briques vernissées, avec des ogives bleues, roses, jaunes, et quatre tourelles si minces, si chatoyantes, si bizarrement tachetées qu'on dirait de géants serpents début sur leur queue, si Téhéran, dis-je, possède encore une ou deux de ces anciennes portes originales, soyez certain, elles disparaîtront, elles sont déjà biffées sur le plan du royale architecte¹¹⁸.

117 Myriam Harry, *femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.33

118 *Ibid.*

Dans cet extrait, l'écrivaine révèle une description pittoresque des anciennes portes persanes à Téhéran. La multitude des couleurs « vernissées » sur ces portes évoque dans l'imaginaire de l'écrivaine la beauté de la peau des serpents. Au début du XX^e siècle, la voyageuse devine déjà que ces belles portes vont disparaître. Téhéran possédait en fait quatre portes et déjà deux avaient disparu avant sa venue. Aujourd'hui, nous pouvons témoigner de leur absence.

Nous remarquons que la longueur de cette partie sur la description des anciennes portes est quasiment égale à tout ce que la romancière exprime auparavant pour décrire un Téhéran moderne. Ce style de description prouve que M. Harry préfère plutôt découvrir les éléments distinctifs et orientaux. En quittant l'Occident, elle cherche à apercevoir les signes de la vie orientale.

I.4.4. Téhéran : deux voyageurs, deux regards

Au début du XX^e siècle, Téhéran était le point de destination de plusieurs voyageurs européens. Quelques années plus tard après le voyage de M. Harry, Bouvier dans son récit de voyage intitulé *l'usage du monde* (1963) partage ainsi ses expériences de voyage à Téhéran avec ses lecteurs après l'avoir visitée :

Comme Kyoto, comme Athènes, Téhéran est une ville lettrée. On sait bien qu'à Paris personne ne parle persan, à Téhéran, quantité de gens qui n'auront jamais l'occasion ni les moyens de voir Paris parle parfaitement français. Et ce n'est pas le résultat d'une influence politique ni comme l'anglais en Inde d'une occupation coloniale. C'est celui de la culture iranienne, curieuse de tous ce qui est autre. Et quand les Persans se mettent à lire, ce n'est ni Gyp ni Paul Bourget¹¹⁹.

Sur ce point, Bouvier préfère écrire son récit de voyage dans une approche culturelle, et sociologique. Il fait l'éloge des Iraniens qui connaissent bien la langue et la littérature française contrairement aux Français qui ne possèdent pas cette habileté. Il insiste sur ce point que cette connaissance n'est pas en rapport avec un événement politique comme la présence des pouvoirs étrangers. Bouvier estime que les habitants ont accès à ce type de compétences grâce à leurs esprits curieux pour connaître un « autre ». En plus, l'auteur ne se contente pas de décrire les

119 Nicols Bouvier, *L'usage du monde*, Novoprint, Barcelone, 2005, p.246.

avenues, les commerces, les échoppes, les voitures. Pour Bouvier, Téhéran est avant tout une ville « lettrée ». C'est pour cela qu'il exprime sa joie en entendant sur l'avenue Lalezar¹²⁰ un poème d'Henry Michaux récité par un intellectuel iranien qui est le patron d'une parfumerie. Nous lisons :

Un matin, avenue Lalezar, en passant devant la porte ouverte d'une parfumerie, j'entendis une voix sourde, voilée comme celle d'un dormeur qui rêve tout haut :

Tu t'en vas sans moi, ma vie,

Tu roules,

Et moi j'attends encore de faire un pas

Tu portes ailleurs la bataille

J'entrai sur la pointe des pieds. Affaissé contre un bureau-cylindre dans la lumière dorée des flacons de Chanel, un gros homme parfaitement immobile, une revue ouverte devant lui, lisait à haute voix ce poème¹²¹, se le répétait plutôt comme pour s'aider à accepter des choses qu'il ne savait que trop¹²².

L'écrivain expose ainsi de la bouche de cet intellectuel de Téhéran le courant littéraire moderne persan dans la société de l'époque. Rejoignons Bouvier qui relate sa rencontre avec cet homme récitant des poèmes de Michaux. Nous lisons :

À vingt ans, Sorabe paraissait tantôt seize, tantôt quarante, et le ton de qui en a déjà fini avec les surprises de l'existence, c'est qu'il n'avait pas toujours récité Michaux dans une parfumerie (...). À seize ans déjà : lecture, noctambulisme, haschich dans l'entourage du poète Hedayat où on l'acceptait malgré sa jeunesse. Aujourd'hui Hedayat est mort, il a ouvert le gaz dans sa mansarde parisienne, mais son ombre habite encore la jeune littérature iranienne¹²³.

Nous remarquons que pour les deux écrivains le modernisme à Téhéran reste comme un élément secondaire. Bouvier cite les noms de Tokyo et New York à côté du nom de la capitale

120 À l'époque, cette avenue à Téhéran était équivalente aux Champs-Élysées à Paris.

121 Il s'appelle Sorab.

122 Nicolas Bouvier, *op. cit.*, pp.246-247.

123 *Ibid.*

iranienne tandis que M. Harry a consacré un petit paragraphe pour énumérer rapidement les signes de la modernité de cette ville.

Téhéran pour Bouvier est avant tout le synonyme d'un modernisme littéraire et non urbain. M. Harry cherche à y découvrir les derniers signes de l'architecture orientale. Ce qui peut lier les points de vue de ces deux auteurs sur Téhéran c'est que tous deux cherchent à présenter un vrai Orient. Donc, le voyage consiste plutôt pour eux à découvrir un nouveau, un autre et un ailleurs.

Il convient de rappeler que nous avons déjà parlé de la description de Hamadâne par M. Harry où elle présente une histoire de la littérature classique. La description de Téhéran par Bouvier et Hamadâne pour M. Harry pourrait être considérée plutôt comme un voyage à travers des livres.

Un voyage réel est ainsi lié aux lectures antérieures de l'écrivain. Cette lecture éveille une motivation chez l'écrivain voyageur en quête du minimum d'accident dans son périple. Cette fois, il voyage plutôt pour répondre à sa passion évoquée par ses lectures. Adrien Pasquali dans le chapitre V de son livre intitulé, *Le tour des horizons* évoque la lecture avant le voyage qui pourrait être reprise dans un récit du voyage. Nous lisons :

Cette valorisation des lectures du voyage est le signe d'une perception médiata, et du monde et de l'écriture qui en résultera. D'où le renversement est possible des termes de l'analogie en lire=voyager. Ce renversement est interprétable, au profit de l'idée généralement admise d'une lecture-évasion, donnée de tous temps comme effective : pour P. Morand, la littérature est un « moyen de locomotion internationale. Mais davantage peut-être l'époque moderne, La « mort de l'exotisme » conduirait le voyage à ne pouvoir plus être que livresque, comme semble le soutenir Y. Hersant lorsqu'il dit qu'« on ne voyage plus que dans les livres¹²⁴».

À l'époque moderne, la mondialisation donne une image moins exotique de l'Orient. Dans cette condition, la tâche de l'écrivain voyageur consiste à donner une nouvelle allure à ses textes. M. Harry réussit à peindre un tableau original où elle révèle les aspects distinctifs de l'Iran.

124 Adrien Pasquali, *Le tour des horizons*, Klincksieck, Paris, 1994, p. 57.

I.4.5. De la boutique d'antiquaire à Jérusalem aux bazars de Téhéran

Dans cette partie de notre travail, nous tentons d'élaborer les autres images de Téhéran dressées par la romancière. M. Harry aide son père dans sa boutique d'antiquaire où il vend des souvenirs aux pèlerins qui visitent les lieux saints à Jérusalem. La romancière qui garde cette passion de jeunesse s'attache à présenter avec enthousiasme un lieu typiquement oriental : les bazars. La romancière y mêle la description de l'architecture du bazar aux réformes vestimentaires dans ce pays. Nous lisons :

Ce qui résistera plus longtemps, ce sont les bazars, tout cet enchevêtrement de ruelles et de khans voûtés, avec leurs marchands ambulants, leurs échoppes, leurs comptoirs où tout le monde, coiffé du képi noir, vêtu du complet moderne, compense l'absence du faux col et de la cravate par un joli bouton, turquoise ou rubis¹²⁵.

M. Harry tient ainsi à révéler à chaque occasion cette réforme vestimentaire. Cette approche anthropologique est visible constamment dans toutes les parties de ses récits de voyage. Pourtant, on constate que dans cet extrait M. Harry tente de l'insérer dans ses textes pour mettre en évidence le contraste entre le modernisme et la tradition au cœur du bazar qui est un lieu traditionnel. Elle estime que les bazars à Téhéran continueront leurs existences dans les années suivantes. Sur ce point, nous sommes témoins que sa prévision correspond à la réalité de nos jours.

Dans ce passage, on remarque que les bazars orientaux occupent une place primordiale dans l'écriture de la romancière. Dans son ouvrage autobiographique intitulé *La petite fille de Jérusalem*, elle exprime donc sa joie d'une petite fille qui apercevait tout dans les bazars de cette ville orientale lors de sa promenade, assise sur les épaules de sa nourrice arabe Quarda :

C'est seul avec Quarda que Siona faisait ses promenades matinales dans Jérusalem. Bien qu'elle eût alors près de cinq ans, elle était assise à califourchon sur une des épaules de sa nourrice, se cramponnant au hennin dans les descentes, retenue par une cheville dans les montées.

125 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 34.

Car traversée par d'étroites rues en forme de rigoles pour laisser l'eau de pluie - Jérusalem n'est, en somme, qu'un assemblage de collines et de vallons - s'écouler et avec des pavés de silex pointus qui rendent difficile la marche des enfants¹²⁶.

La description des bazars est donc étroitement liée aux beaux souvenirs d'enfance de la romancière à Jérusalem. Le voyage révèle ainsi des moments pour découvrir une altérité entre ce qu'elle a expérimenté une autre fois dans sa vie enfantine et une nouvelle expérience évoquée par le même élément. Selon Affergan, cette altérité pourrait donner l'occasion à l'auteur de retrouver : « soi-même à travers autrui dans cette découverte¹²⁷ ».

Il se dégage donc une part subjective dans cette partie du récit de voyage de M. Harry sur Téhéran. Elle ne s'attache pas à révéler une réalité pure, mais elle reflète la réalité perçue au cours de son voyage à Téhéran. La romancière insère ainsi ses jugements, ses prévisions et plus particulièrement ses interprétations dans ses descriptions. Sur ce point, la romancière s'intéresse à relater des aspects culturels. Cécile Chombard Gaudin a raison de mentionner ainsi cette originalité des textes de M. Harry. Nous lisons :

Ce que ses lecteurs attendaient d'elle, c'était avant tout du dépaysement exotique et des références culturelles (...). Or son talent est grand, qu'il s'agisse de peindre le mystère ou la grandeur d'un site, ou de donner vie au quotidien de rue¹²⁸.

En fait, nous avons accès aux multitudes d'informations ordinaires grâce au progrès de la science au XX^e siècle : les journaux, la radio, la télévision, Internet, les guides touristiques, les livres des géographes, des archéologues, des historiens, des sociologues et tous les autres moyens d'une vie moderne en Occident facilitent le chemin pour avoir des connaissances générales sur l'Orient. Les lecteurs des récits de voyage sur l'Orient attendent donc des informations plus originales comme le point de vue de l'écrivain voyageur sur des aspects culturels, littéraires, politiques, historiques et sociologiques en les lisant. Sur ce point, M. Harry s'attache à répondre à ce désir de la société occidentale. Elle réussit donc à introduire délicatement ses nouvelles expériences originales dans ses récits de voyage en Iran.

126 Myriam Harry, *La petite fille de Jérusalem*, Fayard, Paris, 1914, p.13.

127 Francis Affergan, *Exotisme et altérité*, Presse universitaire, Paris, 1987, p.13.

128 Cécile Chombard Gaudin, *Une orientale à Paris*, Maisonneuve & Larousse, Paris, 2005, p.164.

I.4.6. Koum-La Sainte : sur les routes de la foi

M. Harry visite Koum, une des villes saintes en Iran. Cette ville est située à mi-chemin entre Téhéran et Ispahan, près d'un lac asséché. Le sanctuaire de « Bibi Fatma » se trouve à Koum, la seule ville religieuse que la romancière trouve l'occasion de visiter pendant son séjour.

Il faut souligner qu'il y a deux villes saintes importantes en Iran : la plus grande en surface et importance est Meched. Koum est la seconde ville vénérée. M. Harry consacre simplement six pages pour la décrire, une description très courte par rapport à celle qu'elle fait pour les autres villes. Nous tenterons d'en examiner la raison. Dans cette partie de notre travail, nous nous intéressons à élaborer l'image que la romancière, d'origine juive, évoque de Koum, une ville sainte pour les musulmans chiïtes.

I.4.7. De Jérusalem à Quoum : de la ville des prophètes à la cité d'une sainte musulmane

Depuis toujours, la visite des terres saintes est fréquente chez les voyageurs partout dans le monde. Dans cette première étape de notre travail, nous tenterons d'étudier l'importance des lieux saints dans les récits de voyage d'une manière générale. Nous aborderons ensuite le point de vue de M. Harry sur les villes saintes.

L'une des motivations de voyage pour l'homme est d'accomplir l'acte de pèlerinage dans les terres saintes. Ce fait donne à son tour la naissance à un type de voyage, celui du pèlerinage qui occupe une place primordiale dans les récits de voyage. Jean Richard dans son ouvrage intitulé *Les récits de voyages, et de pèlerinages* (1981) mentionne l'importance des récits de voyage dans le domaine de la visite des lieux saints au cours des siècles et aux quatre coins du monde. Nous lisons :

Cette littérature de voyages qui fleurit en Occident durant tout le moyen âge, a son équivalent dans les pays musulmans où l'on connaît une série de guides pour la visite des lieux saints, des récits d'ambassadeurs, de marchands, de voyageurs avides d'élargir le cercle de leurs connaissances, qu'il s'agit d'Ibn Fadlan, de Nassir-i Koshrau, d'Ibn Jubair ou d'Ibn Battuta, dans le domaine russe et byzantin aussi, où un Daniel de Tchernigov écrivait sa relation de pèlerinage¹²⁹.

129 Jean Richard, *Les récits de voyages, et de pèlerinages*, Brepols, Turnhout, 1981, pp.7-8.

Nous remarquons donc que ce ne sont pas uniquement les fidèles qui s'intéressent à la description des lieux saints, mais les commerçants, les voyageurs curieux, les représentants des gouvernements étrangers et les missionnaires pourraient également élargir notre connaissance à ce propos grâce à leurs récits de voyage.

M. Harry relate largement l'image des pèlerins et du pèlerinage dans plusieurs livres qu'elle écrit sur Jérusalem, l'une des plus importantes villes saintes de la planète. Elle est vénérée pour les adeptes des religions monothéistes comme les musulmans, les juifs et les chrétiens.

Dans sa visite de Koum, on remarque que la romancière s'attache à dévoiler le secret de la vie de la Sainte Bibi Fatma¹³⁰. Elle est la seule femme sainte pour laquelle les chiïtes firent construire un sanctuaire. L'enfant de Jérusalem est douée d'une forte sensibilité pour les questions religieuses, ce qui lui donne la motivation pour visiter les sanctuaires et les mosquées dans les pays musulmans.

Nous avons déjà signalé que la romancière consacre un petit nombre de pages dans son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* pour parler de Quoum. Nous pouvons nous appuyer sur deux raisons pour expliquer la brièveté de la description de Quoum. En premier lieu, il faut dire que M. Harry a déjà visité les grandes villes saintes pour les chiïtes comme Kerbala, Nadjaf, et Koufa en Irak avant de se rendre en Iran. Dans son ouvrage intitulé l'Irak, elle décrit donc les sanctuaires importants pour les chiïtes qui sont situés dans ce pays, dans le voisinage de l'Iran. En second lieu, nous savons qu'elle voyage pendant le règne de Réza chah. Durant cette période, le peuple iranien est très sensible aux questions religieuses qui sont en rapport avec la politique. Koum est la capitale religieuse de l'Iran où les Ulémas et les Mujdtehedes¹³¹ habitent. Ces derniers n'autorisent pas les étrangers non musulmans à visiter le sanctuaire de Bibi Fatma d'après les lois de l'Islam. M. Harry démontre à son tour un grand respect pour les musulmans et elle n'entre pas dans le mausolée. Elle décrit le monument du sanctuaire uniquement comme elle l'a vu, de l'extérieur et de loin.

130 Elle est la sœur d'Imam Réza, huitième Imam des chiïtes dont le tombeau est à Mechhed en Iran. Elle vivait en Irak quand elle apprit la nouvelle de l'empoisonnement de son frère. Elle décida donc de se rendre à Mechhed. Sur le chemin, en entendant qu'Imam Réza avait été martyrisé, elle eût un grand chagrin et aussi à cause de fatigue, elle décéda à Koum où les chiïtes lui firent construire un sanctuaire. Au fur et à mesure, Koum devient une ville sainte où les Mudjtehedes et Ulémas (les guides religieux en Islam) se réunissent pour apprendre et enseigner les lois du Chiisme.

131 Les Ulémas et les Mudjtehedes sont les guides religieux de l'Islam.

Elle se contente donc d'évoquer ou de décrire les phénomènes religieux qui se passent aux alentours du mausolée et à l'extérieur. Elle observe une caravane qui ramène le cadavre d'un fidèle musulman qui a demandé dans son testament d'être enterré auprès de la tombe sacrée de Bibi Fatma. La romancière qui ne réussit pas à visiter l'intérieur du sanctuaire se promène dans le bazar de Koum. Le chapitre écrit par M. Harry commence par un sentiment d'allégresse :

Je vis dans l'allégresse de cette fuite scintillante et éthérée. Jamais l'air ne m'a paru plus léger, ni plus irréaliste la transparence du cercle des hautes montagnes teintées de magiques couleurs¹³².

Comme nous l'avons déjà signalé, la romancière initie souvent ses chapitres en décrivant une scène de la nature. Cet extrait révèle bel et bien que la romancière en introduisant cette description de la nature dans cette partie a l'intention d'annoncer à son lecteur qu'elle s'approche d'un lieu mystérieux. Les termes comme « l'allégresse », « irréaliste », « fuite scintillante » et « des hautes montagnes de magiques couleurs » ouvrent un chemin au lecteur pour qu'il s'imagine s'approcher d'un lieu spirituel.

Dans ce chapitre, M. Harry dresse un beau tableau vu de loin avant son arrivée dans la ville. La romancière arrive à apercevoir de loin l'étincellement du dôme doré du sanctuaire de Bibi Fatma, car Quoum est située au milieu d'un désert¹³³ :

Au loin, un éclat frappe mon regard, disparaît, réapparaît, selon les caprices de la route : scintillement de la coupole d'or de la mosquée de Koum, la mosquée de Sainte Fatemeh, émergeant du fond des sables, s'évanouissent dans le vide¹³⁴.

La romancière réussit à transmettre au lecteur son éblouissement face aux coupoles dorées du harem¹³⁵ de Bibi-Fatma. Dans cette atmosphère éthérée, l'écrivaine tente de décrire le sanctuaire d'une sainte à Quoum qui pourrait ressembler aux palais lumineux qui se trouvent au sein des déserts dans les contes des *Mille et Une Nuits*. Elle dessine donc une image féerique et à la fois spirituelle de ce lieu vénéré en Iran :

132 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.72.

133 Le désert de Louth.

134 *Ibid.*

135¹³¹ Le mot harem ici signifie le sanctuaire.

Plus de vision flamande, mais la plus pure féerie persane : la citée d'or et d'azur des miniatures, une magnificence de dômes, de coupes, de bocages fleurs de pourpre odorante, que cerne une grille de bronze forgé¹³⁶.

Les sanctuaires et les mosquées en Orient attirent toujours l'attention des voyageurs écrivains occidentaux. Mais il faut mentionner qu'ils s'intéressent plutôt à découvrir l'aspect architectural, merveilleux, étrange et exotique au lieu d'apercevoir leur aspect spirituel et religieux. M. Harry relate ainsi un monument « féérique persan » en couleurs de bleu d'azur, et d'or. La romancière est fière de corriger l'erreur de Loti. Elle montre que Loti s'est trompé en disant dans son récit de voyage *Vers Ispahan* que la Sainte Fatimah est la fille du prophète de l'Islam. M. Harry qui est fière d'avoir corrigé l'erreur tente de fournir plus d'informations sur la Sainte Fatimah. Bibi Fatimah n'est pas la fille du prophète mais elle est la sœur d'Imam Réza. Nous nous intéressons ici à évaluer le point de vue de deux autres écrivains voyageurs qui visitent le sanctuaire d'Imam Réza. Ella Maillart (1903-1997) et Bernard Ollivier (1938).

Ella Maillart réussit à faire une large description de l'intérieur du mausolée d'Imam Réza. Maillart, contrairement à M. Harry trouve l'occasion de visiter discrètement l'intérieur du sanctuaire dans une tenue déguisée. Nous lisons :

Nous voulions surtout visiter la chambre tombale au rez-de-chaussée (...), le guide annonça qu'il était trop tard car il y avait maintenant du danger à se trouver parmi tant de pèlerins.

On nous avait prévenues que ce contretemps pourrait se produire, mais comment aurions-nous dû nous y prendre pour l'éviter ? Par un œil-de-bœuf, Christine regardait dans une salle sombre qui semblait bondée. Je lui décrivis la visite que j'y avais faite deux ans auparavant. Les quatre gardiens qui m'accompagnaient m'avaient dit de faire les mêmes gestes qu'eux. Nous joignîmes l'essaim bourdonnant des pèlerins, foule compacte qui avançait comme le flot, gémissant, chantant, et priant tout à la fois. Ce bruit devint une clameur lorsque nous pénétrâmes dans une salle sonore dont les murs brillaient grâce à l'innombrable facette miroitante. Je progressais, encastrée dans une multitude avide, brûlante masse d'yeux hallucinés. Nous atteignîmes la chambre.

Comme les autres j'avais baisé une grande porte d'argent splendidement travaillée en repousse, puis j'avais appuyé mon front moite contre une paroi de marbre rose. Après cela, je ne pouvais plus les

136 Myriam Harry, *op. cit.*, p.73.

imiter : ils entraient en transe, ils regardaient sans voir. Moi, j'étais encore capable d'observer des détails. Sous un dais, dans un coin du harem, là cachée sous une draperie de satin bleu. Dans cette espace limité, la confuse clameur s'enflait, tonnait et se répercutait comme, dans une grotte, la mer puissante. Les barres d'argent étaient caressées, embrassées ou serrées dans un élan d'adoration qui consumait tout l'être des pèlerins : ils participaient de la sainteté de l'Imam. Les pèlerins marmonnaient, criaient et pleuraient sans le savoir¹³⁷.

Maillard transmet ainsi une image détaillée de l'acte du pèlerinage dans le mausolée d'Imam Réza à Machhad. Il est interdit d'avoir sur soi son appareil de photo. Mais la lecture de ces passages donne l'impression d'avoir une photo devant les yeux. Elle réussit à montrer le grand enthousiasme religieux des pèlerins : les mots comme « gémissant », « chantant », « priant » peuvent le mettre en évidence. En plus, elle relate leurs sentiments spirituels avec les énoncés comme « une multitude avide, brûlante, masse d'yeux hallucinés ».

Comme Maillard visite l'intérieur du sanctuaire en tenue déguisée et en cachette, elle doit imiter les actes des pèlerins pour ne pas susciter le soupçon des fidèles. Elle essaie d'accomplir les mêmes actes que les pèlerins musulmans font pendant leurs pèlerinages. Mais, elle avoue dans ce passage qu'il arrive des moments où elle ne peut plus les imiter. Maillard exprime ainsi qu'elle n'arrive pas à partager avec les pèlerins les mêmes émotions spirituelles. Ces derniers entrent « en transe » et ils regardent « sans voir ». Mais elle peut continuer à voir en disant qu'elle est capable d'observer ce qui se passe dans cette ambiance religieuse.

Dans cette condition, Maillard exprime d'une manière implicite sa vision du monde. Elle pense que ces pèlerins sont ignorants car ils crient et ils pleurent sans en savoir la vraie raison. Maillard décrit en détail une scène exotique d'un acte de pèlerinages en Iran. Mais elle reste subjective face à ce sujet. Elle introduit son point de vue sur la croyance religieuse dans ce passage car elle ne croit pas à la religion. Elle n'arrive pas à comprendre le fait qui provoque une émotion religieuse si forte chez les pèlerins. Pourtant quelques pages plus loin lorsque Maillard a l'intention de prendre la route vers l'Afghanistan, elle angoisse pour parcourir une route dangereuse. C'est pourquoi elle dit qu'elle aime penser comme les croyants à la protection spirituelle d'Imam Réza. Nous lisons :

137 Ella Maillard, *La voie cruelle, deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan*, Payot, Genève, 2004, pp.198-199.

L'Imam Réza est le patron des voyageurs et j'aime à penser qu'il nous aida le jour où nous quittâmes Meched pour la frontière afghane¹³⁸.

Cet énoncé de Maillard nous fait réfléchir au point que nous avons relevé au début de cette partie sur Koum. Maillard montre ainsi que l'homme a besoin des saints et crée des lieux saints dans lesquels il pourrait neutraliser ses angoisses devant tout ce qui est inconnu pour lui sur la planète. Maillard ne sait rien sur l'avenir qui l'attend sur la route, c'est pourquoi elle aime penser comme les croyants chiïtes qu'une aide spirituelle les accompagne pendant leur voyage.

Ollivier visite également le sanctuaire d'Imam Réza à Meched comme Maillard. La lecture de son récit de voyage *Vers Samarkand* révèle plusieurs images identiques à celles présentées par Maillard. Il décrit ainsi la scène de pèlerinage :

L'espace, la passion religieuse et les lieux sont démesurés. À la mosquée bleue de Göhar Shâd, la foule est devenue très dense (...). Un homme en transes, embrasse avec vénération le Coran. Des salles pleines, les gens débordent dans les couloirs et il devient de plus en plus difficile de progresser. Dans la mosquée au toit d'or qui contient la dépouille du saint, la pression de la foule sous le plafond de la salle qui l'abrite est couverte de miroirs et de verres colorés qui renvoient la lumière. Les murs sont plaqués de mosaïques grises et d'or. En bleu et en relief, contraste des calligraphies. Mais, là encore, l'œil, fasciné par le spectacle dans la salle, ne fait qu'effleurer le décor.

Tout autour de la chasse protégée de barreaux en or et en argent, des centaines de personnes s'entassent. Dans une atmosphère d'exaltation, disons même d'hystérie pour certains, on cherche à s'approcher, à toucher, à caresser, embrasser la cinéraire. Ceux qui parviennent, après moult pression, à toucher les barreaux veulent frénétiquement introduire des ex-voto entre les plaques de verre qui doublent la protection de la tombe¹³⁹.

Ollivier qui est satisfait d'avoir l'occasion d'apercevoir de près cette scène de pèlerinage continue à faire une comparaison entre les guides religieux chiïtes et catholiques. Il donne aussi des informations sur l'établissement religieux, « l'Astan é ghods é razavi » qui dirige tout dans le sanctuaire d'Imam Réza. Nous lisons :

138 Ella Maillard, *op. cit.*, p.205.

139 Bernard Ollivier, *Vers Samarcande*, Phébus, Paris, 2001, pp.205-206.

Je suis envoûté par le spectacle que bien peu d'« infidèles » sont admis à contempler. Cette ferveur religieuse est quotidienne. Toute l'année des millions d'êtres font don de leur foi et de leur argent. Le mausolée, ou plutôt l'organisme qui le gère et s'appelle l'Astan é ghods é razavi, voit s'abattre sur lui une manne dorée¹⁴⁰.

Ollivier présente l'organisme qui gère ce grand lieu de pèlerinage en Iran. L'Astan é ghods é razavi est un organisme qui s'occupe de tout au sanctuaire d'Imam Réza. Nous lisons :

Astan possède, selon les sources, un minimum de six cent entreprises, instituts ou conglomérats. Il est propriétaire, phénomène unique au monde, d'une zone d'activité hors taxes à Sarakhs, près de la frontière irano-turkmène. Une grande part de cette fortune va à des œuvres charitables, (...) si on le sait déjà, n'est pas uniquement spirituelle. Elle me semble comparable aux richesses engrangées par l'Église catholique entre le XX^e et XVII^e siècle, lorsque les ordres de grandes confréries régnaient sur l'Europe et dictaient les lois aux monarques, régissant ainsi par procuration¹⁴¹.

Ollivier ne se contente pas de décrire la scène exotique du pèlerinage. Comme il écrit son récit de voyage dans un temps où l'Iran est dirigé par les chiites, il a des informations différentes de celles que M. Harry et E. Maillart ont fournies à propos des pèlerinages. Ollivier fait une comparaison entre le catholicisme, le chiisme et les lieux saints. Bien que M. Harry ne fournisse aucune information sur les aumônes à Koum, nous pouvons connaître son opinion à ce propos dans son ouvrage, *La vallée des rois et des reines*. Dans son voyage en Égypte, la romancière se trouve devant une ancienne mosquée et c'est là que nous pouvons découvrir son opinion sur les lieux saints et le pèlerinage :

Le temple Amon ne s'arrêtait même pas ici il se continuait par un parvis et allait, avec une longue avenue des sphynx, rejoindre les temples de la Thèbes septentrionale. Aujourd'hui, il est difficile de juger de cet ensemble titanesque ; la ville de Louqsor est venue s'asseoir sur les débris du passé, et, en face de l'obélisque veuf - les obélisques allaient toujours par paires - une petite mosquée caduque a poussé le double de ses minarets inégaux. C'est la mosquée d'Abou-Haggag, le « père

140 *Ibid.*

141 Bernard Ollivier, *op. cit.*, p.206-207.

pèlerin ». Un compagnon du prophète, enterré sous la coupole. La mosquée existerait donc depuis la conquête de l'islam, installée probablement dans une chapelle chrétienne, nichée, elle-même, selon l'évidence, dans un sanctuaire païen. Très vénérée par musulmans et coptes pour la vertu de ses miracles, elle appartient à une grande famille du sacerdoce islamique. De nombreux cheikhs, l'aristocrate de Louqsor, en tirent, paraît-il, de très importants bénéfices.

Mais quel trésor historique cette mosquée ne couve-t-elle pas sous son saint tombeau, dans la terre inexplorée depuis les temps pharaoniques ! Une mission américaine lui a offert, chèrement, de l'exproprier.

Ailleurs, les os d'Abou-Haggag ne sauraient opérer des miracles. Et, elle reste là, cramponnée à cette ruine milliaire, en face de ces blocs gigantesques ; elle reste là la petite mosquée à coupole blanche, dont le baroque minaret en limon du Nil, qui confronte l'obélisque depuis tant de siècles, commence à durer aussi¹⁴².

Ce passage révèle bel et bien que ce qui intéresse finalement le peuple n'est pas la personne enterrée, mais bien le lieu saint lui-même. Les gens s'y succèdent depuis des générations et cela tient plus à une croyance populaire et traditionnelle qu'à une religion précise.

Cet extrait nous permet d'examiner le point de vue de M. Harry sur la question de la croyance. La romancière raconte une légende qu'elle a entendue par la bouche du peuple à Koum. Elle a entendu les gens raconter que tous les vendredis les âmes de Bibi Fatma et Imam Réza se rencontrent dans les cieux. Nous lisons :

Comme il faut aux saintes une légende, on raconte que tous les vendredis, Fatmah la tendre sœur explorée se lève de son tombeau d'or et de turquoise et s'envole à Meched au sépulcre de son frère. Mais l'Imam des Gazelles a, lui aussi, conçu le désir d'aller à Koum, lamenter Fatma. La sœur et le frère se rencontrent dans les airs, pleurent ensemble leur sort pitoyable et le sort de leur dynastie Martyre¹⁴³.

Après avoir raconté la légende de la rencontre de Bibi Fatma et Imam Réza dans les cieux, la romancière se sent éblouie. C'est pourquoi elle rejoint ses sœurs persanes pour murmurer

142 Myriam Harry, *La vallée des rois et des reines*, Fayard, Paris, 1925, pp.81-82.

143 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.74.

comme elles la prière devant cette mosquée bleue, et toujours à l'extérieur du sanctuaire. Elle dit :

Et, éblouie de cette histoire, contée devant la magnificence de la mosquée bleue, je murmure la prière de mes sœurs persanes :

Salut sur toi, Bibi Fatimah, Dames des femmes de ce monde, vierge paradisiaque, aimée de l'Imam des Gazelles, le martyr ! Je m'approche de Dieu par ton intercession, je l'invoque par ta puissance, ô Juste, ô Immaculée, ô douloureuse¹⁴⁴ !

Il semble que M. Harry a un respect profond pour les croyances des musulmans. C'est pourquoi elle n'essaie pas d'entrer à l'intérieur du sanctuaire, interdit aux non musulmans, même dans une tenue déguisée. La comparaison entre la conception des trois écrivains voyageurs devant les sanctuaires saints en Iran révèle deux aspects bien différents : on peut dégager un aspect subjectif dans les trois cas. Nous envisageons d'aborder le point de vue de M. Harry sur la religion de l'Islam dans le chapitre réservé à ce sujet. On peut trouver ici un autre aspect qui montre que la romancière ressent une émotion spirituelle devant ce sanctuaire. Ce sentiment religieux est à ce point tellement fort qu'elle se met à murmurer la prière comme les pèlerines persanes.

Mais Maillart qui se trouve parmi la foule s'efforce d'imiter les gestes des pèlerins selon les conseils des gardiens. Elle n'imité pas les actes des pèlerins afin de montrer son respect ou son émotion pour leurs sentiments religieux, mais elle le fait plutôt pour pouvoir observer de près toutes les cérémonies de pèlerinage sans attirer l'attention du peuple musulman dans ce mausolée dont la visite est interdite aux non musulmans. Elle le fait uniquement pour répondre à sa curiosité de connaître les cérémonies religieuses.

Devant un même élément religieux, un sanctuaire dans deux villes saintes, nous pouvons observer trois sortes de vision du monde. Jacques Lacarrière rappelle que l'homme a toujours donné une explication à ce qu'il perçoit du monde. Nous lisons :

Un disque plat autour duquel coule le fleuve Océan et sur lequel vivent les hommes. Au-dessus, le ciel où habitent les dieux, la recouvre comme un grand bol renversé. Au-dessous les Enfants et la

144 *Ibid.*

Tartarie où se trouvent leurs morts, les monstres primitifs et les vents grouillant dans une vaste jarre à col étroit. Vision singulière du monde dont la portée est surtout religieuse : ces strates verticales des dieux, d'humains et de morts sont là pour dire que l'homme est prisonnier entre les deux¹⁴⁵.

Le critique explique comment l'homme cherche à neutraliser ses angoisses car selon Jean Roudet, l'être humain est inquiet « sur son origine et sa fin¹⁴⁶ ». Jean Didier Urbain explique comment l'homme s'attache à gérer ses inquiétudes sur son existence à travers sa croyance en une divinité. Nous lisons :

Toute culture a sa vision du monde. Elle procède d'un désir fondamental de localisation de soi, de l'autre et du divin. Arrêtant un point de vue, cette vision fixe la valeur des espaces proches ou lointains. L'homme place ses dieux sur les montagnes, au ciel ou au-delà des mers et trace des frontières où commencent des terres étranges ou étrangères.

Ces terres, il les admire, les méprise, les convoite ou les craint. À cette époque était la Barbarie, à ces autres, l'Orient ou l'Amérique. Notre époque a sa vision du monde. Les Grecs avaient la leur¹⁴⁷.

Les trois passages que nous avons juxtaposés l'un à côté de l'autre prouvent que dans les récits des écrivains voyageurs, le « Je » est d'une grande importance. Il intervient inconsciemment dans l'imaginaire de l'écrivain. La pensée, l'imagination et l'écriture de l'auteur sont ainsi influencées par cette subjectivité. Les énoncés de Jean Didier Urbain sur le rôle joué par le narrateur dans un récit de voyage pourraient mieux éclaircir notre hypothèse. Il dit :

La personnalité de chaque narrateur offre en effet un intérêt. Non seulement il peut être utile de confronter ce que l'on sait de la vie d'un personnage avec le récit qu'il a laissé de son voyage, mais son expérience précédente et sa formation permettent d'apprécier la qualité de son témoignage¹⁴⁸.

Les actes de pèlerinage vus par M. Harry, Maillart et Ollivier révèlent leurs points de vue sur ce fait religieux. Tous les trois décrivent la spiritualité des lieux saints en Iran. Mais

145 Jacques Lacarrière, *En cheminant avec Hérodote*, Seghers, Paris, 1981, p.16.

146 Jean Roudet, *Vers l'Orient, Lieu de composition*, Gallimard, Paris, 1989, p.103.

147 Jean Didier Urbain, *L'idiot du voyage, Histoires des touristes*, Plon, Paris, 1990, pp.111-112.

148 Jean Didier Urbain, *op. cit.*, P. 58.

contrairement à M. Harry, Maillard n'arrive pas à partager la même émotion avec les pèlerins chiites. La façon dont ils reflètent l'image des scènes de pèlerinage est en relation avec leurs visions du monde qui est sans doute propre à chaque personne.

I.4.8. Ispahan, le voyage dans le temps

M. Harry présente Ispahan, l'ancienne capitale de la dynastie des Safavides (1501-1736) en plusieurs chapitres dans son récit de voyage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Elle tient à décrire cette ville historique largement et dans divers axes. La visite des monuments historiques est ainsi liée à l'histoire des conquêtes des empereurs. À travers les descriptions de la romancière, le regard se promène dans les couloirs des bazars jusqu'aux coupoles des mosquées en émail bleu. Elle raconte aussi la condition de la vie des juifs dans une ville musulmane.

Depuis toujours, Ispahan est l'un des lieux merveilleux à visiter en Orient. M. Harry fait allusion à ce jeu de mots en langue persane qui dit : « Ispahan nefsi djihan » qui signifie : « Ispahan, la moitié du monde ». Dans le chapitre IX de son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, la romancière se met à décrire cette ville. Elle commence la description d'Ispahan en décrivant une image des paysages à l'entrée de la ville :

Comment dire la légèreté de l'air, son allégresse, la transparence de l'atmosphère et cette coloration des fantastiques montagnes où semblent répandus des fleuves de couleurs, qui, sans se confondre, s'étagent par couches onduleuses : rose, lilas, bleu, jaune¹⁴⁹.

Ce passage montre que les textes de M. Harry ont une allure poétique. Elle sait comment emprunter les métaphores pour créer une image singulière. L'autrice considère les couleurs comme les fleuves. Elle montre donc sa joie en apercevant ce magnifique paysage en Iran. Les couleurs « rose », « lilas », « bleu » et « Jaune » sont les couleurs qui transmettent l'atmosphère transparente et fabuleux dans ce tableau de la nature. Cette description pittoresque des paysages à l'entrée d'Ispahan reprend quasiment les mêmes éléments que Loti évoque dans son récit de voyage, *Vers Ispahan*. Nous lisons :

Samedi, 12 mai

149 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.78.

Départ au lever du jour, enfin pour Ispahan !

Une heure de route, dans un sinistre petit désert, aux ondulations d'argile brune, qui sans doute est placé là pour préparer l'apparition de la ville d'émail bleu, et de sa fraîche oasis.

Et puis, avec un effet de rideau qui se lève au théâtre, deux collines désolées s'écartent devant nous et se séparent ; alors un éden, qui était derrière, se révèle avec lenteur. D'abord des champs de larges fleurs blanches qui, après la monotonie terreuse du désert, semblent éclatants comme de la neige (...). Cette ville bleue, cette ville de turquoise et de tapis, dans la lumière du matin, s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental¹⁵⁰.

Les deux écrivains ont donc tendance à révéler les belles couleurs des paysages qu'ils observent en mettant le pied sur le sol d'Ispahan. La ville est le berceau des couleurs et la couleur dominante est le bleu. Contrairement à M. Harry qui voyage aisément dans une époque plus moderne, Loti se sent d'une extrême lassitude après avoir parcouru les routes désertiques. On trouve pourtant une image similaire évoquée par les deux écrivains.

Le chapitre sur Ispahan débute en évoquant une description de la nature. Il faut signaler que l'une des particularités du style de M. Harry est basée sur le fait qu'elle commence et termine souvent ses chapitres en décrivant la nature. Dans cette description de la nature, la sensation de l'odorat est liée à celle de la vue.

Il convient de mentionner ici que non seulement Ispahan est décrit par les Européens, mais les écrivains voyageurs iraniens tentent également de dévoiler son charme. Ainsi, l'étude du récit de voyage d'un écrivain voyageur iranien, Nasser Khosro (1004-1088) pourrait prouver cette idée qu'Ispahan a la même importance pour un écrivain voyageur étranger que pour un écrivain voyageur iranien. Une comparaison entre le récit de voyage de Nasser Khosro et M. Harry montre qu'ils révèlent des éléments en commun dans leurs ouvrages. Voici un passage sur Ispahan écrit par Nasser Khosro :

La ville a une grande muraille, il y a de grandes portes (...). Dans la ville les ruisseaux s'écoulent, et on y trouve des hauts monuments magnifiques. Au centre de la ville, on aperçoit la grande mosquée de Djomé (...). À l'intérieur de la ville, rien n'est abîmé, tout est dans un bon état, et

150 <https://portail.stpaul4.ac-reunion.fr/calibre/get/pdf/10391>.

beaucoup de bazars (...). Chaque bazar a son portail, et dans tous les quartiers, il existe des portails fortifiés, et des caravansérails propres¹⁵¹.

Dans une autre partie de son récit, Nasser Khosro appelle Ispahan la ville des ruisseaux. Nous avons déjà mentionné que M. Harry s'intéresse à évoquer dans ses chapitres plusieurs éléments de la nature. Pourtant, il faut noter qu'elle parle souvent des ruisseaux et des fleuves. On est donc certain que « l'eau » a une grande importance à Ispahan qui est située dans une région entourée par le désert. Mais lors du voyage de M. Harry, elle remarque qu'il n'existe plus les canaux d'eau dont elle a lu la description dans les récits de voyage des auteurs avant elle. Elle dit :

Ce que nous retrouvons plus, c'est le canal et les bassins, l'enfilade des maisons pareilles ombragées de platanes¹⁵².

I.4.9. Zâyandé-Rud, une rivière fertile¹⁵³

M. Harry parle beaucoup de l'eau dans les chapitres à propos d'Ispahan. Certes, depuis toujours, l'eau est une source qui donne vie à la communauté humaine qui se réunit autour de cet élément de la nature pour pouvoir vivre sur cette terre. Mais, Gaston Bachelard porte un regard philosophique sur cette substance de la nature. Il tente de relater l'importance de l'eau dans l'imaginaire. Il estime qu'il y a une relation étroite entre l'eau et le rêve. Pour Bachelard, l'eau des ruisseaux et des rivières, « l'eau calme », contrairement à « l'eau violente », comme celle des océans, peut représenter un courant doux qui est pour le critique comme un élément féminin. Pour Bachelard « l'imagination matérielle de l'eau » représente un « élément plus féminin et plus uniforme que le feu ». Dans l'inconscient de la romancière, les passages sur l'eau pourraient alimenter sa rêverie, comme le lait d'une mère.

À Ispahan, le thème de l'eau est repris plusieurs fois par M. Harry. Elle est donc un élément précieux qui enrichit l'imagination de l'écrivaine et qui donne à son tour vie à une

151 <http://ensani.ir/file/download/article/20120413174821-5163-58.pdf>.

152 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 82.

153 « Zâyandé Rud » est un nom propre qui désigne la grande rivière qui traverse Ispahan. Ce nom propre signifie en persan la rivière fertile.

création littéraire. Bachelard dans son ouvrage intitulé *l'eau et les rêves*, montre comment cet élément de la nature donne vie à une production littéraire issue de la rêverie :

En rêvant près de la rivière, j'ai voué mon imagination à l'eau, à l'eau verte et claire, à l'eau qui verdit les prés. Je ne puis m'asseoir près d'un ruisseau sans tomber dans une rêverie profonde, sans revoir mon bonheur¹⁵⁴.

L'eau de Zâyandé-Rud, la grande rivière qui traverse Ispahan, enrichit l'imagination de la romancière. Elle voit ainsi dans ce fleuve le reflet de l'image d'un Orient vécu, (sa vie de jeunesse à Jérusalem) ou d'un Orient rêvé (ses voyages en Orient).

Dans ses textes sur Ispahan, M. Harry tente évidemment de relater l'histoire des rois qui ont régné sur cette ville. À titre d'exemple Chah Abbas 1er, qui est nommé par la romancière le « Louis XIV persan » car il est roi à l'époque où Louis XIV règne en France.

L'écrivaine tente d'emprunter une partie du récit de voyage de Chardin à propos d'Ispahan pour présenter l'histoire de la ville. M. Harry décrit le lieu durant plusieurs pages en reprenant exactement des extraits du récit de Chardin. Elle dit :

Ispahan surpasse Paris et Londres en grandeur (...). Au cœur de la ville la plus belle place de l'univers (...).

Du palais impérial, un cours traverse cette superbe capitale. Il a 2.200 pas de long sur 110 de large (...).

Tout cela fait du cours d'Ispahan un remarquable ornement, tel que je n'en ai vu nulle part¹⁵⁵.

On s'interroge ici sur la raison pour laquelle M. Harry décrit Ispahan par l'intermédiaire des parties empruntées au récit de voyage de Chardin au lieu de la présenter de sa propre plume. Il semble que la romancière qui visite pour la première fois Ispahan garde dans sa mémoire une image splendide de ces sites historiques évoqués par les récits de voyage d'auteurs antérieurs comme Chardin. Dans cette partie, elle a ainsi juxtaposé la description d'Ispahan par Chardin et celle écrite par elle-même. Il permet de découvrir Ispahan à deux époques différentes. Son style

154 Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves*, Corti, Paris, 1968, p.16.

155 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 80-81.

d'écriture est donc une occasion de mieux découvrir une ville en mouvement au cours des siècles. Pour M. Harry, Ispahan est un espace qui évolue avec le déroulement du temps.

On remarque ainsi qu'Ispahan, surtout dans son art architectural, a beaucoup changé au fil du temps. Signalons que ce changement dépend directement des bouleversements politiques. Dans cette partie de notre étude, nous tentons de présenter la réalité politique à l'époque de Chah Abbas où Chardin y vient et à l'époque contemporaine où M. Harry la visite pendant le règne de Réza chah. D'après les recherches historiques, nous savons que toutes ces merveilles de l'architecture persane voient le jour grâce aux efforts du Chah Abbas I^{er}. Donc, cette ville est un pôle du commerce international et une bonne destination à ce moment-là pour les commerçants comme Chardin. Firouzeh Kabiri-Dautricourt dans une partie de son ouvrage intitulée *L'Iran, d'hier et d'aujourd'hui* dresse la situation historique, et politique de l'Iran à l'époque des Safavides. Nous lisons :

Soucieux du développement du commerce et intéressé par l'art du tapis qu'il poussa à son apogée, Chah Abbas Ier était aussi un roi bâtisseur. Avec la place Naqsh-e-Jahan (Tableau du monde), il fit de sa capitale, Ispahan, « la moitié du monde », (Nesfé Jahan) aux yeux de sa postérité. En effet, autour et aux alentours de cette gigantesque place, il fit construire plusieurs monuments (...). Ainsi, c'est durant une période relativement calme et prospère que les voyageurs européens notamment Pietro Della Valle, Jean-Baptiste Tavernier et Jean Chardin découvrirent la Perse à partir du milieu du XVII^e siècle¹⁵⁶.

À l'époque des Safavides (1501-1736), l'Iran connaît des conditions favorables pour accueillir les voyageurs européens qui désirent découvrir cette région. M. Harry ne se contente pas de décrire uniquement la beauté architecturale. La romancière y révèle aussi la vie du peuple ordinaire, la condition de la femme en Iran, l'art persan dans ses divers aspects comme la tapisserie, l'architecture et l'artisanat. Nous allons aborder tous ces sujets dans les autres parties de notre recherche en suivant le plan de notre travail. Mais, il semble nécessaire de noter brièvement ce que dit la romancière sur la communauté juive d'Ispahan. L'écrivaine raconte sa promenade dans le quartier des juifs.

156 Firouzeh Kabiri-Dautricourt, *L'Iran, d'hier et aujourd'hui, Histoire, civilisation et culture*, Dauph, Paris, 2016, p.88.

Dans les autres récits de voyage sur Ispahan, les Occidentaux tentent de présenter plutôt le quartier Djolfa. On sait que les chrétiens arméniens y habitent depuis le règne de chah Abbas jusqu'à nos jours. Mais M. Harry, d'origine juive est plutôt attirée par la découverte de la condition de vie des juifs en Iran. Nous aborderons plus largement ce sujet dans le deuxième chapitre de notre travail concernant les religions. Dans toute la description que la romancière donne d'Ispahan, son récit balance ainsi entre l'histoire, l'architecture, la vie des souverains et celle du peuple. On pourrait conclure que tous les longs chapitres écrits sur Ispahan par M. Harry sont un déplacement alternatif entre le temps et l'espace. Nous pouvons rejoindre ainsi l'opinion de Lévi-Strauss sur le voyage qui dit :

Un voyage s'inscrit simultanément dans l'espace, dans le temps, et dans la hiérarchie sociale¹⁵⁷.

La visite d'Ispahan permet à la romancière de raconter ses aventures dans un cadre spécial et temporel. Mais la romancière découvre un Ispahan bien différent de celui peint dans les récits de Chardin et Tavernier. M. Harry donne de belles descriptions des monuments qui se trouvent sur cette esplanade. Nous lisons :

Elle est haute, frêle, aérienne et surprenante cette aile de l'ancien palais qu'on appelle *Ali Capou*, la sublime porte¹⁵⁸, sorte de tour rectangulaire, tout en demi-étages (...).

Nous aussi, nous y gravissons, sur des marches hautes d'un mètre. Hissés dans le ciel, nous voisons avec le dôme de la mosquée Impériale, poème d'or, d'azur et d'entrelacs d'émaux. Nous découvrons à nos pieds tout Ispahan avec ses maisons de boue rose, aux toits plats hérissés de « ravisseurs du vent », les sanctuaires reconnaissables à leurs bulbes turquoise et les longues tiges des minarets bleus, les remparts d'argile carminée, qu'entoure la ceinture des vertes oasis qui se prolongent vers le désert en champs ondulants de pavots blancs, fertilisés par le vol blanc des colombes¹⁵⁹.

Ce passage indique comment la romancière termine un chapitre en reprenant les mêmes éléments qui l'inaugurent. Ce style dont nous avons déjà parlé donne un aspect dynamique au

157 Claude Lévy-Strauss, *Tristes tropiques*, Plon, Paris, 1955, p.79.

158 Myriam Harry aime donner la signification des noms propres dans ses récits de voyage. À titre d'exemple ici elle explique que « Ali Capou » signifie « la Sublime Porte ».

159 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.82-83.

texte et indique un mouvement dans l'espace. Bien que M. Harry ne quitte pas encore Ispahan, elle montre son déplacement d'un point initial à un point final. Elle commence le chapitre par la découverte des champs de pavots et elle le termine par le même paysage. Cette description donne un effet circulaire à son écriture qui montre le mouvement dans l'espace et également dans le temps.

On trouve dans cet extrait une multitude de couleurs claires et ravissantes. « Poème d'or », le toit des maisons en « boue rose », les sanctuaires « à bulbes turquoise », « des minarets bleus », « Les remparts d'argile carminée ». L'écrivaine finit son passage avec la couleur blanche des pavots.

La couleur dominante en Iran est « le bleu ». M. Harry exprime comment elle monte vers le ciel par les escaliers d'Ali Capou. Un regard sur la description d'Ispahan par Chardin et les autres écrivains voyageurs prouvent que c'est une ville en « bleu ». Nous avons déjà signalé plus tôt la construction de tous ces beaux monuments à l'époque safavide, une dynastie très religieuse. La couleur dominante dans les sites historiques d'Ispahan, dont la plupart sont des monuments religieux est le « bleu ». On a l'impression que cette couleur rapproche l'homme du ciel.

Bouvier a également relaté son intérêt pour la découverte des couleurs lors de son voyage à Tabriz. Durant son séjour dans cette ville, il tombe deux mètres de neige. Hervé Guyader dans son ouvrage intitulé : *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, montre ainsi l'importance des couleurs dans les textes de Bouvier :

Tout se passe comme si l'écriture avait eu besoin, pour retrouver le chemin qui conduit à Bouvier, du long enfermement dans cette ville du temps et larguée de l'espace, dans cette ville devenue absente, pleine de blancheurs et de stalactites, plein de rien. C'est comme une douane. Pour pouvoir accéder aux terres énigmatiques de l'écriture. Bouvier devait passer à travers les solitudes blanches de Tabriz, un peu comme Orphée avait dû se mesurer aux enfers pour obtenir le retour à la vie de son amante en allée.

Les blancheurs ont tout remplacé : le rouge ou le violet, l'or ou le cinabre, toutes les couleurs sont mortes sous la neige. Il faudra six mois de claustrations et de bataille avec les mots pour qu'elles remontent en gloire, du fond du blanc, comme un reflet revient du fond d'un lac.

La disparition du jaune et du bleu et du rouge dans le froid de Tabriz n'est pas une affaire négligeable car Bouvier est un homme qui aime les couleurs¹⁶⁰.

Bouvier voyage et bouge sans cesse dans l'espace. Ce mouvement amène avec lui les changements. Dans cette condition, les mots prennent une forme variée qui empruntent leurs beautés à plusieurs éléments de l'environnement de l'auteur. Il semble que la couleur pourrait être considérée comme un élément qui renforce l'inspiration de l'écrivain, nourrie par la nature.

M. Harry insère souvent des faits politiques dans ses écritures. La romancière après avoir transmis à ses lecteurs la description de Chardin sur Ispahan évoque ainsi une partie de l'histoire sur la relation entre la Perse et la France à l'époque des Safavides :

Que reste-t-il aujourd'hui de ces splendeurs qui ont, sans doute, stimulé le développement de Versailles, inspiré ses symétries grandioses, ses perspectives d'eau et de verdure ? Car Louis XIV avait envoyé à la cour d'Abbas II des « gentilshommes curieux de voyager », terme qu'on eut beaucoup de peine à traduire en persan, car le chah ne pouvait imaginer qu'il y eût des gens assez insensés pour entreprendre un voyage de trois ou quatre mille lieues sans autre motif que celui de voir des contrées inconnues.

Oui, que reste-t-il des magnificences après la conquête des Afghans en 1722 ¹⁶¹?

La romancière regrette de voir un Ispahan qui a perdu la beauté sublime de son passé. Pourtant, elle tente de relater l'importance que Réza chah donne à restaurer les sites historiques d'Ispahan. Dans ce passage, M. Harry explique que le Châh Abbas II est surpris de voir que les Européens subissent les difficultés d'un si long voyage de France jusqu'à Ispahan dans le seul objectif de visiter les monuments merveilleux de cette capitale des Safavides. Il semble que la romancière tend ainsi à montrer la grande importance de cette ville aux yeux des Européens. Nous pouvons constater que dans la description d'Ispahan, le regard curieux de l'écrivain s'envole sans cesse d'un sujet à l'autre. Pour la romancière, Ispahan n'est pas uniquement les dômes bleus des mosquées et les échoppes de l'artisanat sur la place de Naguché Djihan. M. Harry marie toutes ces descriptions à la situation politique, géographique, écologique, sociologique, religieuse et anthropologique de la ville.

160 Hervé Guyader, *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, Zoé, Lavis, 2010, p.215.

161 Myriam Harry, *op. cit.*, p.82.

Il faut signaler que ce type de description offre un aspect original à ses écritures. Une originalité d'écriture qui se manifeste plus particulièrement dans la façon dont elle transmet cette masse de renseignements à ses lecteurs. L'écrivain tente donc de donner une allure romanesque à ses récits. Le foisonnement des informations enrichit ainsi les connaissances de ses lecteurs. Pourtant, M. Harry arrive à orner ces pages d'informations par les histoires qu'elle ajoute à ses récits de voyage. La romancière tente donc d'inventer des histoires imaginaires, ou d'insérer les scènes vécues parmi les renseignements donnés.

Elle éveille la curiosité du lecteur à lire la suite de ses récits car ceux-ci sont au début publiés dans les magazines comme des feuilletons. La romancière donne une motivation à ses lecteurs pour suivre le déroulement de ses aventures grâce à son talent. Ce type de description d'Ispahan pourrait correspondre à l'image du courant doux d'un ruisseau qui emmène la rêverie des lecteurs aux horizons d'un ailleurs comme le signale Bachelard. Nous lisons :

Mon plaisir est encore d'accompagner le ruisseau, de marcher le long des berges, dans le bon sens, dans le sens de l'eau qui mène la vie ailleurs, au village voisin¹⁶².

L'Orient si loin de l'Occident sur le plan géographique pourrait être considéré pour M. Harry comme « un village voisin ». La romancière parvient à y retrouver son identité orientale.

I.4.10. De Persépolis à Chirâz, de la cité des reines à la ville des poètes

M. Harry présente le site historique de Persépolis, l'ancienne capitale de la dynastie des Achéménides (1^{er} millénaire avant J.-C.) qui se trouve près de Chirâz. Dans son récit de voyage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, la romancière exprime l'image de la Perse d'autrefois. La visite de Persépolis lui donne l'occasion de relater un voyage au cours des siècles. La description qu'elle fait de Persépolis reflète, d'une part son sentiment de tristesse à l'évocation de la guerre entre les gouverneurs d'Orient et d'Occident, entre Darius et Alexandre, et d'autre part une image agréable, pleine de gaieté et de poésie de Chirâz. Puisque c'est là que les deux grands poètes de la littérature classique persane sont nés et sont décédés. La romancière évoque la poésie didactique de Saâdi et la poésie lyrique de Hafiz. Elle décrit le mausolée de ces deux poètes de Chirâz qui est un lieu de pèlerinage pour les passionnés de la poésie persane.

162 Gaston Bachelard, *op. cit.*, p.19.

Dans cette partie de notre recherche, nous envisageons d'étudier l'importance de la description des sites archéologiques en Iran dans les récits de voyage de M. Harry. Nous nous attachons donc à faire une étude analytique de la description de l'écrivaine dans ce domaine en évoquant le passé des Perses. Nous tentons également d'élaborer l'étude sur la relation entre le rêve, l'archéologie et les récits de voyage de M. Harry au cœur de ce sujet.

I.4.11. (Mille et) une nuit dans le palais de Darius

M. Harry présente Persépolis au cours de plusieurs chapitres dans son récit de voyage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Dans chacun la romancière tente d'élaborer un ou plusieurs sujets concernant cette ville. La romancière initie le chapitre XVI par la description suivante :

Persépolis ! Léger nom dansant, chantant et pourtant chargé d'un si grandiose tristesse ! Défunte splendeur des Achéménides ! Palais de Xerxès et des Darius incendié une nuit d'orgie par la torche d'Alexandre, couronné de roses ! (...)

- Paragadé ! chante subitement le chauffeur en s'arrêtant net, après une course effroyable au travers d'un paysage de cauchemar.

Paragadé ! Persépolis ! Nous sommes à Persépolis, sans que rien nous y prépare, sans que j'aperçoive autre chose que, d'un côté de hautes palissades d'où s'échappe le vacarme infernal d'un chantier moderne, et, de l'autre, un paisible village qui étale les gais tapis et les bols turquoise de ses chai-hanés sous des saules fleuris de cages d'oiseaux.

Il serait charmant, ce village, s'il n'était Persépolis¹⁶³.

La lecture des passages du récit de M. Harry sur les ruines de Persépolis suggère, dès le début, un sentiment de mélancolie aux lecteurs. On remarque en plus qu'au cours de ce séjour la romancière n'hésite pas à révéler les questions sur la présente situation politique. Nous avons déjà vu dans les autres parties de notre étude que M. Harry indique pourquoi Réza chah tente de restaurer l'histoire de la vie des souverains de la Perse. La romancière fait allusion aux réformes de Réza chah et ironise sur la réforme routière qui interdit aux automobilistes de prendre la route la nuit. Ils doivent ainsi céder la route aux caravanes qui n'ont que la nuit pour parcourir les routes selon la nouvelle loi établie par Réza chah :

163 Myriam Harry, *op. cit.*, p.135.

Les convois démodés n'ont le droit d'affronter le jour. Ils cèdent le pas aux automobilistes qui, eux, s'arrêtent au déclin du soleil, quittes, en cas d'imprévoyance, à coucher sur la route¹⁶⁴.

La romancière lie délicatement le mouvement des caravanes et des automobilistes sur les routes iraniennes aux éléments mythologiques de la Perse. Elle réussit à ramener l'attention de son lecteur d'un simple sujet sur la situation des routes aux éléments importants de la philosophie de la vie de l'homme en Orient. La romancière donne aussi une allure poétique à ses textes. Nous lisons :

Ainsi se répartissent entre moderne et anciens les puissances astronomiques de l'antique Perse : Ormuz et Ahrimâne. Clarté et ténèbres. Mais je plains les caravanes condamnées au cheminement nocturne, alors que nous et notre force motrice bondissons dans la lumière.

Et quelle lumière ! Nulle part plus pure, plus resplendissante, plus tendrement vivifiante et joyeuse que dans ces montagnes désolées, chaotiques, où nous pénétrons par une gorge sauvage dès que s'évanouit, derrière nous, notre songe azuré, Ispahan couchée dans les méandres de son oasis et les frissons de ses pavots blancs¹⁶⁵.

D'après la mythologie persane sur laquelle les principes du Zoroastrisme sont basés, le monde est placé dans une lutte permanente entre Ormuz qui symbolise la lumière et le feu, et Ahrimâne qui symbolise l'ombre et représente les forces diaboliques du cosmos. La romancière dessine une image éblouissante de la route entre Ispahan et Persépolis. Cet extrait révèle les sensations de la romancière en apercevant depuis la route ce paysage entre ces deux espaces.

Si ce n'est M. Harry, qui pourrait décrire une si belle route entre deux villes ? On se trouve devant une belle description de la route. Elle observe Ispahan derrière elle en utilisant cette métaphore « notre songe azurée » ; et encore Ispahan, la ville « couchée dans les méandres de son oasis et le frisson de ses pavots blancs ». Chirâz est « une gorge sauvage » devant elle comme un monstre. Mais elle ne suscite aucune peur à la romancière car c'est une ville en pure lumière, une lumière vivifiante et joyeuse dans les montagnes désolées et chaotiques. Le

164 Myriam Harry, *op. cit.*, p.133.

165 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 133-134.

foisonnement des adjectifs dans ce passage révèle une sensation agréable qu'elle perçoit en transmettant à son tour cette sensation paisible à ses lecteurs.

M. Harry ne décrit pas seulement ce paysage, il semble qu'elle aussi fait partie de cette joyeuse image. La romancière tente de transférer l'ambiance de ce site historique en plein travaux de restauration. Mais Persépolis restera sans doute vivante dans l'histoire de l'humanité, surtout ses colonnes qui s'élancent vers le ciel. M. Harry les décrit d'une manière particulière comme si elles étaient devenues un morceau de nature sur la planète au passage des siècles. Elle les décrit ainsi :

Pourtant à gauche, l'amorce d'un escalier digne de Versailles monte en lentes marches de marbre gris vers les méchantes planches et un écriteau : *no entrance !*

Mais nous avons une lettre de notre ministre à Téhéran pour le directeur des fouilles (...). Et quelques instants après, ayant contourné treuils et wagonnets, tranches et blocs, nous sommes assis devant un thé copieusement servi à la britannique, dans une grande salle blanche et fraîche. Ses baies encadrent de lointaines colonnes qui s'élancent vers le ciel, sveltes et couplées comme de géants roseaux gris¹⁶⁶.

Dans ce passage, les termes employés par l'auteurice comme « les méchantes planches et un écriteau : *No entrance* » et ces mots : « le thé servi à la britannique » pourraient révéler l'intervention des pouvoirs étrangers comme les Américains et les Anglais dans la restauration de ce site archéologique. Ces derniers aident Réza chah qui prétend vouloir restituer l'histoire sublime des Chahs-in-Chahs de la Perse en restaurant les sites historiques. Pour réaliser son objectif, il essaie de restaurer les ruines de Persépolis à la manière des pays occidentaux qui eux-aussi essaient de conserver le souvenir du passé de leur nation en réhabilitant les sites historiques.

Si nous nous focalisons sur les diverses parties de ce chapitre sur Persépolis, nous constatons que M. Harry s'intéresse à révéler les éléments qui concernent les femmes et tente plutôt de parler de l'histoire des reines en Perse. Sur ce point, nous allons rapprocher ses concepts de l'histoire archéologique à celles de Jane Dieulafoy (1851-1916) qui accompagne son

166 *Ibid.*

mari, Marcel Dieulafoy (1844-1920) durant ses fouilles archéologiques à Persépolis (1884-1885). M. Harry raconte ainsi sa visite de Persépolis. Nous lisons :

- Ici, dit le professeur H..., vous êtes dans le harem de Darius. Bâti en bois de cèdre venu à grands frais du Liban par le Golfe persique car on n'utilise point pour les demeures de fragilité féminine les matières éternelles des palais masculins, construit en bois aromatique et résineux, il fut totalement la proie des flammes¹⁶⁷.

La romancière présente ainsi les matières des bois choisies pour construire les demeures pour les femmes dans les anciens palais de Persépolis qui sont différentes de celles pour les hommes. Nous trouvons la même description dans le récit de Jane Dieulafoy qui porte sur l'architecture. Elle révèle elle aussi comme M. Harry son intérêt à parler des éléments féminins dans son ouvrage.

Le couple Jane et Marcel Dieulafoy se trouve devant un tombeau à Persépolis qui s'appelle Gabre Maderè soleïman. Jane raconte un dialogue avec son mari dans son livre intitulé : *La Chaldée, et la Susiane*. Dans cet ouvrage, Jane explique que Marcel pense que ce tombeau appartient à un Grec. Mais Jane estime qu'il s'agit du tombeau d'une femme. Au biais de ses connaissances sur l'histoire de l'architecture ancienne persane, elle réussit à prouver son opinion et à convaincre ainsi son mari :

Selon moi, le Gabre Maderè Soleïman était un tombeau de femme. Cette hypothèse étant admise, la distribution de tout l'édifice devient claire et logique : la porte extérieure faisait partie d'une haute enceinte enveloppant tout ensemble des constructions, l'espace laissé libre entre la première clôture et le mur du portique était réservé aux serviteurs chargés de la garder. Du monument, les serviteurs ne devaient pas pénétrer dans la cour intérieure et ne pouvaient pas même apercevoir l'édifice quand s'entrouvraient les portes de communication. Si on voulait entrer dans les naos, les difficultés redoublaient. La baie, tu l'as vue, était fermée par une double huisserie : il fallait donc tout d'abord rabattre à l'intérieur, la porte extérieure, puis entrer dans la chambre laissée entre les deux vantaux, fermer le premier, qui aurait fait obstacle à la manœuvre du second, et tirer alors à soi la deuxième porte¹⁶⁸.

167 Myriam Harry, *op. cit.*, p.136.

168 Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée de la Susiane*, Hachette, Paris, 1887. P.380.

Il est intéressant d'étudier l'opinion de Marcel Dieulafoy sur ce tombeau. Contrairement à Jane Dieulafoy qui aime évoquer sa discussion avec son époux, Marcel ne fait aucune allusion à l'opinion de sa femme et au dialogue ci-dessus. Il se félicite même pour cette découverte qu'il s'attribue. Nous lisons :

M. Oppert avait fait remarquer, avant de connaître les plans de Gabre Madère-Soleïman, que cet édicule ne pouvait être le monument funéraire de Cyrus, et avait proposé de l'identifier avec celui de Cassandane, femme de Cyrus, tous les tombeaux de femmes étant, au dire du savant assyriologue, uniformément couverts de dalles taillées en forme de toiture à deux égouts. Mes études, je m'en félicite, viennent confirmer de tous points les prévisions de M. Oppert. Toutefois, les Perses ne pouvant être les inventeurs d'une forme de toiture qui reproduit un des types les mieux caractérisés des constructions en charpente, il resterait à décider si le roi fit exécuter, pour servir de tombeau de sa mère, un édifice à fronton, parce qu'il était déjà dans l'usage d'ensevelir les femmes sous un tumulus prismatique, ou plutôt si, après la construction du Gabre, on ne fit pas à son image tous les sarcophages des reines Achéménides.

Malgré tous les détails fournis au sujet du tombeau à fronton de Meched-Mourgab, il peut paraître surprenant que l'on ait préparé une aussi mystérieuse retraite pour y ensevelir une reine. Les sentiments jaloux, qui accompagnent la femme même au delà de la mort, sont bien cependant dans le caractère iranien. On en trouve la trace dans les récits les plus anciens de l'histoire de Perse¹⁶⁹.

Ce passage montre un sentiment de supériorité chez Marcel Dieulafoy par rapport à sa femme. Il ignore les arguments portés par elle sur ce sujet. Non seulement, il ne fait aucune allusion à l'opinion de sa femme, mais aussi, il termine le passage en évoquant son point de vue anthropologique et social qui porte son propre commentaire.

Il faut dire ici entre parenthèses qu'au XIX^e siècle, plusieurs couples scientifiques sont partis en voyage pour faire des études archéologiques, anthropologiques et sociologiques. Il est intéressant de mentionner les noms de certaines voyageuses écrivaines : « Quand, en 1836, Lady Londonderry et son mari parcoururent au galop la route de poste de Saint-Pétersbourg à Moscou

169 Marcel Dieulafoy, *L'art antique de la Perse*, (Achéménides, Parthes, sassanides), 5 vol.in folio, 1884-1889, p.5.

ils furent impressionnés¹⁷⁰ », ou bien « Adèle Hommaire de Hell fut bel et bien l'auteur d'une œuvre originale, même si ses écrits empruntèrent le nom de son mari. *Le voyage dans les steppes de la mer Caspienne* (1847) par Xavier Hommaire de Hell, considéré à l'époque comme l'étude de référence sur la Crimée et le Caucase, fut écrit en collaboration avec Adèle¹⁷¹ ».

On remarque que parfois les efforts des femmes restent oubliés dans l'histoire, et même, les voyageuses elles-mêmes n'osent pas laisser des traces de l'accompagnement de leurs maris pendant les voyages. C'est pourquoi elles publient le fruit de leurs efforts sous le nom de leurs maris !

Nous observons donc que les deux voyageuses autrices, Jane Dieulafoy et M. Harry sont plus attentives que leurs homologues hommes aux questions qui concernent les femmes. Il semble que J. Dieulafoy, comme M. Harry a déjà de bonnes connaissances sur ce sujet grâce à ses études sur l'Orient. Elles connaissent bien l'histoire de la vie de la femme qui vit dans les harems en Orient.

Ce passage indique également que même le tombeau de la femme dans les harems des rois de Perse est construit selon certains principes sociaux et religieux de la vie féminine. L'architecture des pièces pour les femmes permet de les mettre dans un espace séparé des autres lieux de la maison et loin de la vue d'autrui. La femme orientale possède ainsi un espace intime, ce qui est la signification du mot « Harem¹⁷² » dans le Larousse.

La romancière arrive ainsi à accumuler ses connaissances sur le monde oriental grâce à ses expériences de voyage. Il est intéressant de signaler ici que M. Harry réussit à faire le tour du monde grâce à l'argent et aussi la protection morale de son mari, mais elle n'y a jamais fait allusion. Il semble que la romancière se sente une grande confiance en elle-même, et en ses travaux et qu'elle estime inutile de mentionner le nom de son mari. Les guides locaux qui l'accompagnent dans sa visite lui fournissent de bons renseignements sur les divers aspects de la vie en Orient. Mais il faut tenir compte que dans cette partie de son écriture, la réalité historique est commentée complètement selon le goût et l'imaginaire de la romancière.

170 Barbara Hodgson, *Les aventurières XVII^e-XIX^e siècle, récits de femmes voyageuses*, Traduit de l'anglais par Marc Albert et Camille Gerfaut, Seuil, Paris, 2002, p.43

171 Barbara Hodgson, *op. cit.*, p.50.

172 <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/harem/39084?q=harem#39004>.

I.4.12. M. Harry au palais de Darius

M. Harry décrit Persépolis dans un contexte chimérique alors qu'elle se trouve seule dans une chambre à Persépolis où elle passe une nuit au palais de Darius. La romancière tente de marier ses observations réelles du paysage de Persépolis à ses rêves. Nous lisons :

Retirée dans ma chambre de l'ancien harem royal, étroite et longue comme une cellule, et toute embaumée de fleurs cueillies au jardin des reines et de l'amoureux alphabet végétal, je rêve aux belles princesses qui hantèrent ici : Statira et Roxana, filles de Darius, épousées par le jeune vainqueur, leur mère Statira, morte en couches au camp d'Alexandre le vainqueur, Parysatis le tortionnaire, Aspasia, L'Aspasia de Cyrus, devenu prêtresse des Roses à Ecbatane, et cette Hadassa de la Bible, la « Myrto » du ghetto, si radieuse, si pure qu'on la nomma Esther, Etoile¹⁷³.

Dans cet extrait, il est difficile de préciser la frontière entre le réel et le rêve. La visite de ce site pousse la romancière à se plonger dans le monde du rêve. La description de sa présence dans une chambre à Persépolis est liée à celle de la vie des reines achéménides. L'étude de l'opinion de Lucien Augé de Lassus nous oriente pour mieux comprendre la condition dans laquelle la romancière est placée. Nous lisons :

Moi, je veille, mais je rêve et je ne sais plus où s'arrête le mensonge, où commence la réalité¹⁷⁴.

Il convient de signaler que la littérature archéologique contient en soi généralement deux thèmes : celui du voyage et celui du rêve. M. Harry dans sa visite de Persépolis se déplace de palais en palais, mais ce mouvement l'amène aussi à un voyage en rêve dans le temps. Nathalie Richard exprime ainsi la théorie d'Alfred Maury sur ce sujet :

Maury qui utilise abondamment la métaphore photographique, mais aussi, quelques décennies plus tard, chez le philosophe Victor Egger, qui décrit le rêve comme une série de « tableaux » se succédant sans transition. Il s'attarde ainsi tout particulièrement sur les « rêves de voyage », dont il cite de nombreux exemples, empruntés à ses propres observations et à celle d'autrui. Ainsi de même que le rêve traverse le récit de voyage, le voyage comme en miroir traverse le récit de rêve. Sur ce

173 Myriam Harry, *op. cit.*, P.141.

174 <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-225.htm>.

point, *L'Interprétation du rêve* de Freud, qui consacre par exemple plusieurs pages à des rêves de voyage à Rome, ne fait pas exception¹⁷⁵.

M. Harry se balade au cœur des souvenirs de la Perse. En pleine nuit, les différentes parties de ce site archéologique passent comme un tableau devant ses yeux. La mémoire de la romancière conserve les traces de ces images, et pendant la nuit, elle les revoit dans son imagination. Le voyage en Perse constitue sans doute l'un de ses désirs les plus profonds, ce que l'on peut appeler son rêve. Elle réalise enfin le sien. Quand elle se trouve une nuit au harem de Darius, son talent d'écrivain la pousse vers un autre désir, ou dans un autre rêve, celui de découvrir le secret de la vie des reines dans ces palais. Pour réaliser ce nouveau rêve, elle prend la route vers une autre destination, le voyage dans un rêve vers le temps passé à l'Empire des reines persanes. Nous pouvons l'appeler ici le voyage dans le temps comme un rêve. Le mot « rêve » dans ce contexte est synonyme de l'imagination qui contient une part de la réalité. Nous pourrions dire que ce terme dont nous avons parlé pourrait avoir plusieurs sens. Il pourrait être le rêve pendant le sommeil, le rêve dans le sens d'un désir profond, le rêve qui est synonyme de l'imagination et le rêve quand on se trouve dans un état demi-réveillé, et demi-endormi. M. Harry se trouve dans cette dernière situation.

Robert Byron (1905-1941) qui est un écrivain voyageur anglais du début du XX^e siècle s'intéresse lui-aussi aux fouilles à Persépolis. Il visite le site dans la même période que M. Harry. Il est intéressant de mentionner que les deux écrivains rencontrent le même responsable des fouilles à Persépolis : le Professeur Herzfeld. Il est directeur des fouilles, en mission pour l'université de Chicago.

Examinons le point de vue de Byron sur Persépolis et le moyen de transport. Il estime qu'un déplacement lent assis sur un cheval permet mieux à la personne qui visite de saisir l'histoire du passé de ce site. Nous lisons :

Patience ! Il fut un temps où, arrivant à cheval, on montait, à cheval, les marches conduisaient à la terrasse. Là, on dressait le camp, tandis que les colonnes et les animaux ailés restaient figés dans leur solitude sous les étoiles, et qu'il n'y avait pas un son, pas un mouvement pour déranger la plaine vide, baignée de clartés lunaires. On rêvait de Darius, de Xerxès, d'Alexandre. On était seul,

175 *Ibid.*

en tête à tête avec l'Antiquité. On voyait l'Asie telle que l'avaient vue les Grecs, et l'on sentait leur souffle magique se porter jusqu'aux confins de la Chine (...). Aujourd'hui on descend d'une automobile sous les nuages de poussières soulevés par des camions qui s'éloignaient en grondant. Des murs barrent tout. Un gardien condescend à vous laisser entrer, et vous trouvez pour vous accueillir, à l'approche de la terrasse, un petit chemin de fer, un hôtel néo-allemand et un code de malice mesquin élaboré à Chicago. Ces utiles retouches ont un effet purificateur sur l'intelligence. Vous pouvez, malgré elles, vous laisser emporter par une humeur romantique. Mais l'état d'esprit qu'elles suscitent est plutôt celui du critique dans une galerie d'art. C'est la contrepartie de trop de science. Je n'y peux rien. Personne n'aurait été plus heureux que moi de laisser ses pensées se perdre dans un rêve d'histoire, de paysages, de lumière, de vent et autres impalpables substances. Mais dès lors que les circonstances s'acharnent à me montrer plus que je n'ai envie de voir, à quoi bon mentir¹⁷⁶ ?

Dans son imagination, Byron se sent pris par la magie de l'ambiance qui règne sur Persépolis. Dans cette condition, Il se perd dans ses rêves, c'est-à-dire qu'il pense à son désir profond. Il imagine une autre fois où l'on pouvait grimper les marches merveilleuses de Persépolis sur un cheval, comme les Chahs-in-Chahs le faisaient à l'époque des Achéménides. Selon Byron, le cheval est le moyen de transport des habitants de ces palais à l'ancienne époque. Ce type de voyage à cheval pourrait éveiller chez le voyageur du XX^e siècle exactement les mêmes sensations qu'ils l'expérimentaient autrefois. Byron monte sur un cheval imaginaire et arrive ainsi à mieux contempler le site en se trouvant en pleine proximité avec des statues qui ont conservé le souvenir d'une histoire du rêve du passé de la Perse. Adrien Pasquali analyse ainsi les effets produits par la lenteur dans les récits de voyage :

La forte prédilection des voyageurs pour la lenteur, quand bien même elle serait fondée sur la nécessité de se démarquer du touriste, peut aussi tenir à cela : dans la lenteur, l'apparition vient coïncider avec la reconnaissance, dans une forme de présence pleine, pour passagère qu'elle soit. Jusque dans sa multiplicité, le monde sensible semble affirmer une intégrité, le plus souvent fragile et menacée, il assigne à l'individu une place de choix à laquelle celui-ci ne peut que consentir. Pour

176 Robert Byron, *Route d'Oxiane*, traduit par Michel Pétris, Payot&Rivages, Paris, 1937, pp.238-239.

que ce monde sensible apparaisse avec ses surprises, et ses étrangetés, la lente disponibilité apprise par le voyageur peut conduire jusqu'à la lente défaite du sujet individuel¹⁷⁷.

Comme Byron, M. Harry n'aime pas non plus les travaux de fouille et de restauration à Persépolis. Comme nous l'avons déjà signalé au début de cette partie, l'écrivaine en employant des expressions comme « vacarme infernal d'un chantier moderne », ou encore en décrivant cette nature comme « un paysage de cauchemar » exprime bel et bien son avis défavorable à propos de cette restauration. Byron estime comme M. Harry que les fouilles ont cassé le silence dans un site qui pourrait nourrir la rêverie de l'écrivain.

On constate pourtant que les deux écrivains visitent Persépolis dans la même période et dans la même situation où l'Iran développe les fouilles en présence d'experts occidentaux. Malgré l'existence de cet immense chantier plein de bruit, Byron et M. Harry réussissent à apercevoir la grandeur et l'état merveilleux des colonnes, des palais, des statuts, et dans un mot l'exotisme de cet endroit fabuleux en Perse. Les deux écrivains sont plongés dans un état de rêve devant la magie de Persépolis.

La romancière raconte aussi l'histoire d'une jeune fille américaine qui s'était perdue une nuit à Persépolis. Quand elle sort de cette aventure, elle décide de restaurer ce site avec son argent. Nous ne cherchons pas ici à tester la véracité de cette histoire racontée par M. Harry. Mais ce qui est important pour nous c'est qu'en pleine nuit, la romancière pense aux aventures de nuit où cette jeune américaine erre parmi ces masses de colonnes et des statuts de l'ancienne Perse. Nous lisons :

Puis je songe encore à la jeune et romantique américaine, errant au clair de lune sous les colonnades de Persépolis, et décidant de réinstaurer dans leur magnificence les rois achéménides avec son argent de poche¹⁷⁸.

M. Harry évoque également cette partie de la vie de cette américaine comme un rêve. Ce qui veut dire que l'on y trouve un aspect imaginaire. En plus, le mouvement au fil de l'histoire de la vie des rois et des reines amène la romancière vers un monde plein de chimère et d'illusion. En

177 Adrien Pasquali, *op. cit.*, p.26.

178 Myriam Harry, *op. cit.*, p.141.

pleine nuit, la romancière ne sent que les odeurs des chambres embaumées des fleurs du jardin royal dans sa cellule au sein de Persépolis. En fait, la romancière voit tout en flou et c'est cette sensation odorante nourrissant son imaginaire qui la laisse se promener dans un état de rêve. Pour mieux comprendre dans quelle condition la romancière découvre cette cité antique de Perse, rejoignons l'opinion de Sigmund Freud. Ce dernier reflète largement ses expériences psychanalytiques sur le rêve et l'inconscient qui révèlent les divers aspects cachés de l'esprit de l'homme. Nous lisons :

La notion d'inconscient, en supprimant opposition de la vie consciente et de la vie du rêve, supprime du même coup une série de problèmes qui avaient préoccupé les anciens auteurs. On n'attribue plus au rêve, mais à la pensée inconsciente de veille, les activités dont le résultat étonnant apparaît pendant le rêve (...). Quand le rêve poursuit et achève les travaux de la veille et découvre des idées de quelques valeurs, nous n'avons qu'à retirer le déguisement dû au rêve, qui est le résultat du travail du rêve et la marque de l'assistance de forces obscures venues du fond de l'âme (cf. le diable dans le rêve de la sonate de Tartini). Le travail intellectuel lui-même est l'œuvre des forces psychiques qui en accomplissent un semblable pendant le jour. Même dans les créations intellectuelles et artistiques, il semble que nous soyons portés à trop surestimer le caractère conscient. Les renseignements que nous ont laissés sur ce point des hommes d'une aussi grande fécondité intellectuelle que Goethe et Helmholtz montrent bien plutôt que ce qu'il y eut d'essentiel et de nouveau dans leur œuvre leur vint par une sorte d'inspiration subite, et presque complètement achevé¹⁷⁹.

La lecture de la théorie de Freud sur le rêve nous ramène à analyser comment M. Harry donne vie aux scènes qu'elle présente d'après son inconscient. Elle évoque tout par rapport à son « moi féminin ». Dans cet état d'esprit, la romancière relate les sujets accumulés dans son cerveau depuis sa jeunesse jusqu'à ce moment-là et lors de sa visite à Persépolis. Ce temps passé de sa vie se situe pour elle « la veille ». « La veille » qui est la source de son inspiration et qui l'aide à créer une œuvre littéraire. Rejoignons le point de vue d'Henri Schliemann sur l'importance de l'autobiographie dans l'écriture :

179 Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, traduit en français par I. Meyerson, Presses universitaires de France, Paris, 1967, p.520-521.

Si je présente mon autobiographie en tête de cet ouvrage, écrivait Schliemann, ce n'est point par un sentiment de l'orgueil, mais par le désir de montrer comment l'œuvre de mon âge mûr a été la conséquence naturelle des impressions reçues de ma première enfance¹⁸⁰.

L'autrice s'intéresse à l'histoire de la vie des reines car elle est une femme. Dès son enfance, ce « moi » de Siona cherche à connaître la condition de la vie féminine surtout en Orient. Sur ce point, il semble qu'elle porte un regard subjectif. Elle trouve donc une similitude entre sa vie de femme, une femme aristocrate et la vie dans le temps passé de ces reines endormies dans ce désert de Persépolis. Dans une partie de son livre intitulé *Carnets de grand chemin*, Julien Gracq donne ainsi son point de vue sur l'exotisme et la littérature :

L'exotisme (...) a disparu de la littérature comme de la réalité du tourisme avec l'expansion œcuménique de la civilisation occidentale (...). Chaque civilisation possède ainsi aujourd'hui son hinterland engourdi et régressé (...). L'archéologie des styles et des couleurs, et les fouilles sur place dans le tuf des mœurs anciennes (...) suppléent pour le sentiment de l'exotisme l'ancienne mosaïque des civilisations juxtaposées. Partout, et même dans les âmes les plus simplettes, la dimension de l'histoire et son enfouissement sur place, impolluée, au-dessous du vécu de chaque jour, a remplacé comme source d'émerveillement celle du voyage, et avec elle les prestiges évanouis d'un géographe concret aujourd'hui muée peu à peu, significativement et abstraitement, en science de l'espace¹⁸¹.

C'est à partir de ces « Tufs », ceux des souvenirs passés du site de Persépolis que la romancière relate une description singulière du lieu. Certes, Persépolis est visitée au cours des années par plusieurs voyageurs écrivains, mais M. Harry trouve une nouvelle façon de partager ses expériences de l'exotisme et du merveilleux avec ses lecteurs grâce à sa plume. Dans son récit sur Persépolis, les scènes réelles se mêlent à la fiction. Dans cette condition, la romancière reste, elle-même, l'héroïne de cette histoire mi-réelle mi-imaginaire. Ce passage ne ressemble pas à un simple rapport sur des choses observées dans un site historique en Iran, mais on est plutôt témoin d'un roman créé par une autrice douée sur un passage de l'histoire de Persépolis.

180¹⁷⁶ <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01079451>.

181 Julien Gracq, *Carnets du grand chemin*, Corti, Paris, 1991, pp.227-228.

I.4.13. Chirâz, la ville de la poésie et du vin

M. Harry consacre une partie de son récit de voyage pour parler de Chirâz, la ville de Saâdi et Hafiz. Elle sait très bien que l'on appelle Chirâz la ville de la poésie et du vin. La romancière tente d'y révéler le courant du modernisme à l'époque de Réza chah surtout en évoquant la condition de la vie des femmes. En parlant de Chirâz la romancière consacre également plusieurs pages pour parler des paysages. Nous lisons :

Elles m'ont accueillie sans étonnement et sans colère. Elles se sont seulement serrées un peu pour me laisser une place sur l'estrade, puis elles ont repris leur contemplation du jardin - un jardin opposé à celui par où je suis entrée - et du bassin étroit, entouré d'arceaux de roses, de roses inconnues chez nous, sorte d'églantines à grappes touffues, violentes, brûlantes, qui continuent à flamber dans l'eau, autour des trois pâleurs triangulaires et de leur frêle maison blanche qui se penche derrière elles et des minces colonnes assyriennes prolongées dans les limpides mystères¹⁸².

L'autrice tente de mettre en harmonie leur état d'âme avec les plantes du jardin. La rose a une place centrale dans ce passage aussi bien que dans les autres textes de M. Harry sur l'Iran. Bien que la rose existe en France, elle la décrit comme une fleur exotique. L'adjectif « inconnues » met l'accent sur cet aspect exotique de la rose.

La romancière donne un aspect exagéré pour parler de ces roses. On n'utilise généralement pas les adjectifs comme « violentes » et « brûlantes » pour parler de la rose mais la romancière cherche à suggérer cet aspect étrange de la fleur. En plus, elle décrit le jardin en suivant le regard des Persanes. Comme elles fument la cigarette, le kalia et l'opium, leur regard se détourne de la réalité pour aller vers une image plus forte. Par l'effet du tabac, elles aperçoivent les couleurs très foncées et surtout le feu. Elle continue ainsi son paragraphe pour parler des cyprès :

Et là où s'arrête ce gai miroir et l'incendiaire folie des roses, commence une avenue funèbre, une avenue de géants cyprès noirs, descendant en lugubres rangs serrés, non vers un portail, mais vers une haute enceinte claire, sans issue, comme la vie de ces séquestrées.

Et jamais je n'ai compris le charme persan, sa déchirante volupté, son incompréhensible tristesse lyrique, autant que dans ce paradis où je suis entrée par erreur, et d'où je suis sortie les bras chargés

182 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 174-175.

de violentes, brûlantes roses que la vitesse de l'auto éparpilla entre les murs des prisons carminées¹⁸³.

M. Harry s'attache à refléter ici une image de ce jardin qui est comme un paradis pour elle. Mais elle évoque aussi l'aspect mélancolique de ce paysage. Elle parle des « géants cyprès noirs ». Il convient de signaler qu'en Europe le cyprès est le symbole de la tristesse et du deuil ; mais dans la littérature persane cet arbre représente la beauté, l'élégance et la taille élancée. Dans ce passage, la romancière révèle plutôt l'aspect triste du cyprès en utilisant le terme « funèbre ». Elle accentue ainsi la tristesse de la vie de ces trois Persanes qui demeurent dans ce jardin ressemblant à une prison. D'après M. Harry elles sont enfermées dans leurs vies traditionnelles sans pouvoir connaître un autre monde à l'extérieur de ce paradis. Dans ce chapitre, M. Harry relate également la vie d'autres Persanes menant une vie moderne à l'européenne.

I.5. La voix féminine dans les récits de voyage de M. Harry

M. Harry parle largement des femmes dans ses récits de voyage. Elle présente les femmes de toutes les catégories sociales : comme les reines de Saba et Cléopâtre, des princesses des Kadjar, des filles de Darius, des ouvrières qui tissent le tapis persan, des femmes dans les harems orientaux et des femmes dans les foyers. Elle présente également ses homologues écrivaines comme Lucie Delarue-Mardrus, son amie poète et l'épouse de Joseph-Charles Mardrus, le traducteur *des Mille et une nuits* dans un ouvrage intitulé, *Mon amie, Lucie Delarue-Mardrus* (1946).

Les écritures de M. Harry sur la femme sont le fruit de ses voyages et de ses rencontres avec les femmes. M. Harry consacre également une grande partie de son ouvrage intitulé *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* pour présenter la femme iranienne sur plusieurs aspects de sa vie au début du XX^e siècle. La romancière compare la vie des femmes dans les harems pendant la dynastie des Kadjar à celle des femmes émancipées pendant le règne du premier chah de la dynastie Pehlevi, Réza chah. Dans cette étape de notre travail, nous tentons de comparer la vision des autres écrivains voyageurs par rapport à la femme avec celle de M. Harry.

M. Harry parle de l'amour et du mariage, de la polygamie, de la beauté des femmes, des vêtements des femmes en Orient. Elle parle des femmes dans tous les détails. Dans ses

183 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 174.

pages, la romancière relate une vision du monde sur ce sujet et elle s'attache ainsi à présenter sa philosophie dans ce domaine. Nous envisageons de montrer largement le regard porté par la romancière sur la femme iranienne dans cette partie de notre recherche.

I.5.1. Les Persanes et le passage de la tradition à la modernité

Dans cette partie de notre travail, nous nous attacherons à étudier la vie de la femme iranienne dans les harems. M. Harry en parle dans ses ouvrages sur l'Iran. Elle consacre également tout un livre intitulé *Les derniers harems* (1933) pour parler de ce sujet. Elle y expose largement sa vision sur les conditions de la vie de la femme en Orient.

Dans un article, Élodie Gaden porte un regard critique sur ce livre. Elle essaie d'expliquer pour quelles raisons M. Harry choisit le mot « dernier » pour le titre de cet ouvrage :

Les derniers harems : c'est la promesse de lire la déliquescence d'un lieu impénétrable, obscure et mystérieux, qui a été, depuis le XVIII^e siècle, symbole de sensualité, de volupté, voire de lascivité¹⁸⁴.

On remarque que M. Harry y expose largement son point de vue sur les conditions de vie de la femme dans ces lieux au début du XX^e siècle. Dans cet article, Gaden analyse la façon dont M. Harry décrit la vie des Odalisques en Orient. Nous lisons :

Les Derniers Harems est une suite de rencontres officielles, organisées ou dues au hasard, de femmes, féministes engagées et reconnues, ou, au contraire, complètes anonymes, que la voyageuse n'hésite pas à interroger pour comprendre la situation féminine en Orient. Dans une démarche dialectique, M. Harry fait parler les femmes, les questionne, les interroge, relance la conversation. Parfois, elle recueille des confidences qu'elle retranscrit in extenso sans se mettre en scène comme locutrice. Parfois, elle mène l'enquête en posant les questions sans retenue¹⁸⁵.

Gaden montre comment la romancière établit la relation avec les femmes dans les harems. M. Harry laisse les femmes parler elles-mêmes de leurs conditions. La romancière reflète la voix féminine dans son récit. Nous lisons :

184 Élodie Gaden, <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2012-2-page-165.htm>.

185 *Ibid.*

Ainsi, Myriam Harry ne parle pas des femmes, elle les fait parler, en menant une écoute active, en suscitant leur parole, en intégrant dans le texte des pans entiers de discussions, voire d'argumentations. Une des évolutions majeures du récit de voyage féminin au XX^e siècle réside dans la représentation de ces femmes. Il ne s'agit pas de faire le portrait des femmes vues ou aperçues, ni de retranscrire quelques-unes de leurs paroles, encore moins de parler en leur nom : il s'agit de porter leur parole pour les représenter (...). Myriam Harry mène une enquête destinée à représenter les Orientales, sans donner son opinion personnelle¹⁸⁶.

Ce passage montre que M. Harry retranscrit en détail tout ce qu'elle voit dans les harems en Égypte. La romancière essaie de transmettre la réalité pure sans avoir donné ses avis personnels. On peut même dire qu'elle reste objective. Par exemple, Gaden parle de la position de la romancière comme une écrivaine voyageuse. Dans cet article, elle raconte comment M. Harry rapporte la vision de la femme d'un dramaturge en Égypte. Dans une conversation avec M. Harry, elle exprime son avis défavorable pour le voyage des femmes. Nous lisons :

Oh ! Non ! Non ! S'écrie-t-elle scandalisée. C'est bon pour un homme de voyager, un homme tel qu'Arif bey (...). Qu'importe qu'un homme voyage sur chameau ou en chemin de fer, vêtu à l'arabe ou à la franque ? Mais une femme c'est autre chose ; une femme ne doit pas poser ses semelles ailleurs que sur la terre de l'Islam, une fille de cheik ne doit ni sortir de sa maison ni tourner le dos à son âtre. D'ailleurs, les femmes qui voyagent n'ont pas d'enfants, et le prophète - sur lui les parfums d'Allah - n'a-t-il pas dit que le Paradis est aux pieds des mères¹⁸⁷ ?

Dans ce passage la femme de dramaturge critique la passion de M. Harry pour le voyage. Gaden montre ainsi que M. Harry tolère facilement les idées opposées à ses opinions et même à sa façon de vivre car la romancière est une femme qui est passionnée par le voyage. C'est pourquoi M. Harry insère la vision de cette femme égyptienne dans son ouvrage, *Les derniers harems* (1933).

Après avoir reflété l'image de ses rencontres avec les Orientales dans les harems, M. Harry montre comment aujourd'hui l'homme occidental trompe sa femme dans la vie conjugale. Bien qu'il n'y ait pas de harems en Occident, selon la romancière, les hommes y ont des relations en

186 *Ibid.*

187 *Ibid.*

dehors de leurs mariages. Rejoignons Gaden pour mieux connaître l'avis de M. Harry sur ce sujet :

M. Harry est invitée à boire le thé avec des féministes « repenties » se plaignant de leur nouvelle condition de femmes. N'étaient-elles finalement pas plus heureuses, auparavant, lorsqu'elles partageaient un mari avec d'autres épouses, à l'intérieur du harem ? À présent, les hommes ont toujours plusieurs épouses, mais à l'extérieur du harem, hors des cadres réglés et institutionnalisés¹⁸⁸.

On constate que la romancière compare la condition des femmes dans le passé et à l'époque moderne. M. Harry rencontre à plusieurs occasions des féministes en Orient comme le roi Faysal. Dans son ouvrage intitulé *L'Irak*, elle parle de leur rencontre. Mais, la romancière n'est pas influencée par les féministes. Bien que M. Harry s'intéresse largement à la vie des femmes dans le monde, elle reste indépendante par rapport aux mouvements féministes de l'époque. Rejoignons Cécile Chombard qui montre l'intérêt de M. Harry pour parler des femmes et sa relation avec les mouvements féministes répandus au début du XX^e. Elle dit :

Myriam Harry ne fera toutefois jamais partie du courant féministe militant *La Fronde*. Sa vie sera certes celle d'une femme indépendante, autonome. Elle s'intéressera de près au statut de la femme dans le monde musulman, mais, elle se défendra toujours d'être une féministe¹⁸⁹.

M. Harry a une vision authentique et originale qui lui est propre. La romancière estime que, si autrefois la femme a été exploitée par l'homme dans la cadre de la vie familiale, elle l'est encore aujourd'hui d'une autre manière dans les années suivant la Première Guerre mondiale. C'est pourquoi elle conseille aux femmes de rester « femmes » et de ne pas jouer un rôle comme celui des hommes dans la société.

Nous allons désormais étudier les opinions de M. Harry lors son voyage en Iran. Elle s'intéresse à élaborer d'une part la vie des femmes dans les harems abolis lors de sa visite et d'autre part, à montrer l'évolution qu'elle observe dans la société s'orientant vers le modernisme.

188 *Ibid.*

189 Cécile Chombard-Gaudin, *L'Orient dévoilée, Sur les traces de M. Harry*, Turquoise, Paris, 2019, p.97.

Elle montre donc comment les femmes abandonnent leurs habitudes traditionnelles pour mener une vie à l'européenne.

I.5.2. Les derniers harems en Iran

Bien qu'il n'existe plus de harems lors du voyage de M. Harry, elle tente d'en parler dans ses ouvrages. Dans son ouvrage intitulé, *Femmes de Perse, Jardin d'Iran*, nous constatons que la romancière évoque l'histoire du passé des harems. Elle tente ainsi de présenter la vie des femmes dans les harems qui est liée à l'architecture même des maisons :

L'enderoun est le plus imposant par ses dimensions et par sa tour. Une étrange tour en vérité, pour un harem : une masse carrée recouverte de briques vernissées qui représentent dans toutes les couleurs, où cependant le rose domine, un Châh de taille gigantesque, vêtu d'une redingote Napoléon III et commandant à une armée lilliputienne qui débarque des canons sur le jardin, alors que des favorites vêtues à la française se penchent d'un pavillon pour le regarder.

Ah ! Il est redoutablement beau, là-haut, dans sa raideur d'image d'Épinal avec sa face ronde d'adolescent, sa longue moustache noire cirée de ses grands yeux langoureux qui semblent demander : « laquelle, laquelle vais-je choisir ce soir ? À laquelle de mon bataillon de belles jeterai-je le mouchoir ? »

Car c'est dans cette tour, au décor guerrier, que le roi des rois accueillait ses favorites, Nazer Eddine en avait encore deux à trois cents, mais Fat-Ali chah frôlait le millier. Seules les mères d'enfants habitaient le château ; les autres, surveillées par des eunuques, occupaient, dans des annexes, des chambres séparées, des *oda*, d'où nous avons tiré le mot « odalisque »¹⁹⁰.

M. Harry suscite ainsi le souvenir de la vie des femmes dans les harems pendant la dynastie des Kadjar en visitant le palais de Gulistân, le siège des rois des Kadjar à Téhéran. Nous remarquons que la romancière s'intéresse à transmettre l'image des harems aux Occidentaux.

Dans cette partie de notre travail, nous tenterons de réaliser une étude comparative sur les récits de quelques écrivains voyageurs concernant la femme. Nous allons ainsi évaluer l'opinion des autrices voyageuses et la vision des écrivains voyageurs sur la condition féminine en Orient et plus particulièrement en Iran.

190 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, pp. 41-42.

I.5.3. Les Persanes vues par deux voyageuses écrivaines, Carla Serena¹⁹¹ et M. Harry

Dans cette partie de notre travail, nous envisageons de comparer les opinions de M. Harry avec celles de Carla Serena qui voyage de Baku à Téhéran au XIX^e siècle. Bien que les deux visitent l'Iran à deux époques différentes, cette comparaison nous permettra de mieux évaluer la condition de la femme dans ce pays.

Comme M. Harry, C. Serena raconte parfois son récit en utilisant le pronom personnel « elle », mais cependant elle utilise aussi le terme « la voyageuse ». Elle raconte que les Iraniens l'appellent « Frenghi ». Ce terme signifie la personne qui vient d'Europe. À première vue, ce style pourrait nous amener à conclure qu'elle les utilise pour donner un aspect objectif à son récit. Mais, la lecture de son récit montre qu'elle reste entièrement subjective dans son regard porté sur la condition de vie des femmes. En fait, plusieurs éléments le prouvent : premièrement, le titre choisi par Serena montre qu'elle tente d'exprimer sa vision personnelle : *Mon voyage, souvenir personnel, Une Européenne en Perse*. Deuxièmement, Serena évoque les difficultés de son propre voyage et les difficultés de la vie des femmes en Iran au XIX^e siècle. Par exemple, à mi-parcours vers Téhéran, en raison de grands problèmes pour parcourir un chemin difficile en mulet, Serena décide de ne plus continuer son voyage vers la capitale. Elle rencontre beaucoup de difficultés. Le guide de la caravane l'attache au mulet pour l'obliger ainsi à continuer son voyage. Serena comptait dès le début de son voyage sur l'aide et le soutien d'un couple européen qui était dans la même caravane qu'elle. Mais elle a été oubliée et délaissée par eux. Ainsi, dans

191 Carla Serena est un pseudonyme pour Caroline Hartog Morgensthein (1820-1884). Serena est une autrice et journaliste belge. Elle est connue par ses récits de voyage qui sont le fruit de ses grands périples qui a fait autour du monde à partir de 1873. Bien que le voyage soit difficile même pour les hommes dans cette période, elle avait un grand courage pour le voyage et elle visite plusieurs Pays comme Iran, Turquie, Russie, Syrie, Liban, Grèce...

Elle est surtout connue pour ses études géographiques mais elle s'intéresse à découvrir les coutumes et les mœurs des régions visitées. Elle porte donc un regard anthropologique sur le peuple des pays qu'elle rencontre sur son chemin. Elle consacre ainsi deux ans de sa vie pour vivre à Caucase et pour mener une étude sur les tribus qui habitaient à côté de la mer Caspienne. Elle a l'expérience de vivre dans la guerre entre La Russie et la Turquie. Comme elle tombe malade après la guerre, elle n'a pas pu rentrer dans son pays et elle était obligée de voyager en Iran où elle passe deux ans de sa vie. C. Serena connaissant le persan a pu entrer dans le contact très proche et direct avec les Iraniens. Elle s'intéresse surtout parler de la condition de la vie des femmes en Iran. Elle arrive donc de relater une image profonde de la société iranienne dans ses ouvrages sur ce pays. Elle a rédigé plusieurs ouvrages qui sont le fruit de ses voyages. Elle a écrit deux ouvrages importants sur l'Iran : *Hommes et choses en Perse* Publié en 1883 et *Une Européenne en Perse* publié en 1890. Ses études géographiques sont reconnues par la société géographique parisienne et c'est la première fois qu'on rend hommage aux activités scientifiques d'une femme dans ce domaine.

le chapitre VI de son ouvrage intitulé, *Une Européenne en Perse*, elle dénonce ses désespérances devant la mauvaise attitude de ses compagnons européens et le Djelodar¹⁹² :

En toute autre occasion la Frenghi¹⁹³ eût pu se défendre mais ici elle était à la merci de tous. Il lui manquait d'abord la parole pour se faire comprendre du Djelodar. Puis voyant le manque d'égard pour elle de la part du chancelier, chef de la caravane, le muletier en profita. Elle ne put même obtenir de faire donner une correction au brutal *Chavadar* qui l'avait battue. Elle en fut révoltée. Peut-être eût-elle pu s'attendre à de tels procédés de la part d'un Persan, car celui-ci, en refusant d'être l'avocat pour défendre une femme, eut suivi l'usage du pays où la cause du sexe faible est peu plaidée ; mais un Européen agir ainsi, surtout l'ayant prise sous sa garantie, ce fut une expérience nouvelle¹⁹⁴.

Dans ce passage, nous remarquons que Serena raconte son récit en tant que femme. En employant « sexe faible », elle tente de comparer l'attitude des hommes orientaux et occidentaux devant les femmes. D'après elle, la femme iranienne subit souvent une injustice de la part des hommes. Serena pense donc que la persane peut accepter facilement d'être maltraitée par les hommes. Mais elle n'arrive pas à tolérer l'attitude des Européens qui restent indifférents devant ses difficultés pendant le voyage. Elle en souffre plus et elle parle de cette « expérience nouvelle ». L'attitude de l'homme européen reste ainsi étrange et insupportable pour Serena car il ne la protège pas et reste indifférent à sa condition difficile.

Comme Serena, M. Harry compare sans cesse la condition de vie des femmes en Orient et en Occident. M. Harry considère les femmes orientales comme ses sœurs. Mais elle voit finalement que l'Occidentale souffre autant que l'Orientale de polygamie.

Nous constatons que les deux autrices comparent la culture orientale avec leur propre culture occidentale. On trouve ainsi une altérité dans leurs récits. Bénédicte Monicat dans son livre intitulé, *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuse du 19e siècle*, montre bel et bien comment une voyageuse écrivaine arrive à mieux refléter qu'un voyageur écrivain les secrets de l'univers de la vie des femmes en Orient clos en grande partie aux hommes :

192 Ce mot persan signifie le guide de la caravane.

193 Elle s'appelle « Frenghi » car les Iraniens appelaient les Européens ainsi. Ce terme est le dérivé du mot « France » et « franc ». Il veut dire que la personne vient de France. Mais on l'utilise en général pour désigner les Occidentaux.

194 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9935940.image>

Les voyageuses se posent alors dans leur différence : elles sont l'Autre rencontrant l'étranger, l'Autre ayant une relation privilégiée avec ce qui diffère de la norme (...). Ainsi, la grande arme des voyageuses reste l'utilisation qu'elles font du fait qu'elles sont femmes, car, parce qu'elles sont femmes, elles ont accès à un univers qui ne s'ouvre donc un fil directeur que facilement à l'homme : l'univers domestique.

De cet écheveau complexe qu'est la préface se dégage donc un fil directeur que l'on suit tout au long des textes : en tant que femmes, les voyageuses partent à la découverte de l'intimité de l'Autre, elles vont (selon elle) au plus profond. C'est une autre manière de voyager qu'elles prônent, le symbole de cette intimité, de ce domaine qu'elles s'arrogent étant le harem, espace féminin s'il en est, territoire par excellence de l'autre femme¹⁹⁵.

La lecture de ce passage nous amène à conclure que les voyageuses écrivaines cherchent à trouver les ressemblances et les différences entre leurs propres modes de vie et ceux des femmes orientales. Elles ont de grandes motivations pour découvrir la vie de leurs homologues en Orient. Mais il faut souligner qu'il y a aussi des écrivains voyageurs qui arrivent parfaitement à élaborer les conditions de la femme dans leurs écritures.

I.5.4. La femme dans les récits des écrivains voyageurs

Dans l'histoire de la littérature française, il y a des écrivains comme Flaubert qui ont une héroïne qui pourrait incarner leurs propres personnalités. C'est ainsi que Madame Bovary devient Flaubert lui-même. Il convient ici de citer le cas de Jean Gustave Le Clézio. C'est un bon exemple qui montre comment les écrivains pourront réussir à parler de la condition de la femme dans les récits de voyage. La plupart de ses personnages sont des femmes comme Naja, Esther, Lalla, Alice, Ouma et Lily. Le Clézio s'intéresse à rapporter dans ses ouvrages la condition de la femme sur la planète au XX^e siècle. Nous lisons :

Le Clézio écrit un narrateur minoritaire, et souvent cette minorité est liée à une femme, un adolescent ou un enfant. Est-ce pour devenir femme qu'ils s'orientent. *Onitsha* et *L'Africain*, autobiographiques, permettent parfois d'évoquer un Le Clézio *L'Africain*. Mais il semble que Le Clézio n'a pas encore écrit « le livre de sa mère ». Qu'il faudra un jour se confronter à sa mère

195 Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuse du 19^e siècle*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1996, p. 93.

intérieure pour devenir enfant. Car on peut être femme sans être mère, mère sans être femme, car la métaphore facile est Déesse/Terre/Mère/Nature¹⁹⁶.

Le Clézio s'intéresse à dévoiler le secret de la vie de la femme en Orient. On se pose ici cette question : faut-il être une femme pour écrire sur les femmes ? L'étude des écritures masculines sur la femme nous conduit en fait à apporter une réponse négative à cette question. Il est possible que les écrivaines s'intéressent plus aux conditions de vie des femmes, mais nous pouvons citer le nom de Le Clézio qui est un bon exemple concernant ce sujet. Comme cette citation nous le montre, chaque être humain, qu'il soit femme ou qu'il soit homme, peut avoir une mère dans son existence. En plus, il convient de signaler que la femme avant d'être une femme, est un être humain comme un homme avec toutes les caractéristiques de cet être. Mais l'état particulier de son corps et son âme nécessitent de répondre à ses besoins qui sont propres à son « être femme ». En plus, il faut signaler que chaque homme contient en lui-même une femme. Les écrivains comme Le Clézio entendent bien l'écho de cette partie de leurs existences. C'est pourquoi ils sont capables de comprendre la condition féminine dans la société. Ils arrivent ainsi à créer des chefs d'œuvres littéraires dans lesquelles les femmes occupent une place primordiale. Le Clézio a ainsi une mère dans son existence qui cherche à découvrir la vie de ses homologues humains mais féminins. On entend ainsi la voix féminine dans ses ouvrages.

I.5.5. La femme, l'amour, le mariage et M. Harry

M. Harry consacre une grande partie de ses ouvrages pour parler de l'amour et du mariage. La romancière parle beaucoup de l'amour en évoquant la vie de grands personnages de l'histoire, comme Cléopâtre. Elle écrit deux ouvrages pour présenter la vie de cette reine. Dans celui intitulé, *La vie amoureuse de Cléopâtre*, elle dresse ainsi la grandeur de ce personnage :

Ah ! Quelle amante, quelle reine ! Elle avait rajeuni César, pour elle, César avait couru à la mort. Heureux vieillard ! Ah ! Elle ne ressemblait pas aux reines d'Asie, à ces Glaphyra et ces Marianne qui se profanaient pour un morceau de province. Elle était une majesté véritable.

Et peut-être plus encore par vanité que par amour, ce nouveau faiseur et défaiseur de rois, désirait-il pour maîtresse la reine la plus authentique du monde, descendante d'une lignée de dieux, de héros, et de rois¹⁹⁷.

196 Giorgiutti Véronique, <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-41.htm>.

Dans ce passage, M. Harry tente de présenter Cléopâtre comme une princesse légendaire qui s'échappe de la vanité. La romancière met la reine au même niveau que celui des héros et des rois. Harry attribue ainsi une grande dignité à Cléopâtre en la considérant comme « une reine authentique ». Cet exemple nous montre comment M. Harry aime évoquer la vie de grands personnages « femmes » comme Cléopâtre, Esther, la reine de Saba pour parler des amours sublimes que l'on trouve dans l'histoire de l'humanité.

M. Harry parle également de son propre mariage avec Émile Perrault dans son livre intitulé, *Le tendre cantique de Siona* (1922). Dans le même ouvrage, la romancière évoque l'histoire de sa vie amoureuse avec un homme qui s'appelle Frédéric. C'est un fonctionnaire français que M. Harry rencontre en Chine avant de faire la connaissance d'Émile Perrault :

Comment lui déclarait-il, oses-tu écrire en français, puisque tu n'es pas française¹⁹⁸ ?

Frédéric se moque de M. Harry pour l'intérêt qu'elle porte à la littérature. Cet homme qui n'aime pas du tout la littérature et les femmes de lettres pense qu'elles sont des femmes légères comme les actrices. Sur ce point, il se moque de M. Harry. Nous lisons :

Une femme de lettres est semblable à une actrice. Elle se déshabille en public¹⁹⁹.

Dans cette relation, il l'a méprise. M. Harry « renonça à son indolence rêveuse, à sa littérature, et se transforme en ménagère²⁰⁰ ». Mais M. Harry décide enfin de sortir de cette relation avec Frédéric. Nous lisons :

Un jour, Siona²⁰¹ décide de renoncer à cette vie qui ne correspond pas à ses désirs et à sa vocation littéraire. Elle quitte Frédéric et son argent et elle rentre à Paris « elle s'en alla vers la France ! Elle s'en allait vers Paris. Elle retrouvait ses pénates obscurs, son travail, sa solitude, sa pauvreté²⁰² ».

197 Myriam Harry, *La vie amoureuse de Cléopâtre*, Flammarion, Paris, 1926, pp.106-107.

198 Myriam Harry, *Le tendre cantique de Siona*, Fayard, Paris, 1922, p.29.

199 *Ibid.*

200 Myriam Harry, *op. cit.*, p.30.

201 « Siona » est un pseudonyme que M. Harry a choisi pour elle-même. Il vaut dire l'enfant de la montagne de Sion à Jérusalem. La romancière demande à ses lecteurs de ne pas l'appeler Sonia au lieu de Siona.

202 M. Harry, *op. cit.*, p.33.

Elle jette dans la mer tous les cadeaux précieux offerts par Frédéric « À la mer mon amour ! À la mer, mes richesses » ! (...) Mes rêves désormais seront ma seule opulence²⁰³ !

On trouve les critères de M. Harry pour un mariage idéal dans le même ouvrage, c'est-à-dire *Le tendre cantique de Siona*. La romancière rapporte ses rencontres avec Émile Perrault. Ce dernier a un caractère tout à fait opposé à celui de Frédéric. Les deux artistes se rencontrent : M. Harry est douée pour l'art de l'écriture et son mari est un sculpteur qui « n'est pas un homme du monde » selon les phrases de M. Harry. Siona « vit avancer flegmatiquement un long corps décharné, qui portait un dolant et doux visage de saint gotique. Elle reconnut, heureuse, le port lisse de la lionne au jardin des plantes²⁰⁴ ». Cécile Chombard Gaudin le décrit ainsi dans son ouvrage intitulé, *L'Orient dévoilé* :

Émile Perrault est aux antipodes des hommes que M. Harry a connus jusqu'à-là. Il est timide, peu sûr de lui, écrasé par un père qui ne comprend rien à son art ; ce n'est pas un intellectuel, il ne lit rien. Il est en plus d'une santé fragile et tousse pour un oui et un non. Or, pendant le séjour près de Chantilly, lui étranger dans sa propre famille et elles, l'étrangère à Paris, vont se reconnaître²⁰⁵.

Cette étude sur la biographie de M. Harry, nous permet de connaître son opinion sur le mariage et l'amour. Nous constatons que la vie privée de la romancière est étroitement attachée à sa vie professionnelle, c'est-à-dire « son métier d'écrivain ». Nous lisons :

George May a souligné dans l'*autobiographie* la relation étroite existant entre le récit de voyage et le récit autobiographique (...). En effet, le regard sur l'autre réfléchit le regard sur soi, le regard de l'autre révèle le moi, le moi manipule le regard de l'autre et s'écrit à travers lui. Dans l'écriture autobiographique du récit de voyage au féminin, le « privilège exceptionnel » mentionné par May est au cœur de la quête (et conquête) d'un statut valorisé par et pour les femmes²⁰⁶.

Dans sa vie privée, M. Harry pense à un amour sublime. L'époux est un homme qui s'intéresse au métier d'écrivain de sa femme. Il respecte la liberté de son épouse et l'encourage

203 M. Harry, *op. cit.*, p. 34.

204 M. Harry, *op. cit.*, p. 54.

205 Cécile Chombard-Gaudin, *L'Orient dévoilé, Sur les traces de M. Harry*, Turquoise, Paris, 2019, p. 119.

206 <https://books.openedition.org/pur/38696?lang=fr>.

pour atteindre ses rêves dans ce domaine. Un couple idéal d'après M. Harry doit connaître les vocations l'un de l'autre en ayant un respect pour les rêves de chacun.

Émile parvient à protéger son épouse tout au long de leur vie conjugale. Une épouse comme M. Harry qui cherche une vie en mouvement et en voyage pour découvrir l'Orient. L'amour de M. Harry à l'égard de son épouse Émile Perrault est ainsi lié à son affection à sa carrière d'autrice.

L'expérience acquise par le voyage donne l'occasion à M. Harry de connaître la culture en Orient et en Occident concernant l'amour et le mariage. La romancière évoque l'altérité qui existe entre les divers pays du monde sur le sujet de mariage. Dans son ouvrage intitulé *Amina, ma colombe* (1931), M. Harry parle de l'histoire amoureuse entre Amina, une fille syrienne qui est tombée amoureuse de Jean. C'est un jeune homme français qui travaille en Syrie. M. Harry montre les avantages qui existent dans chaque société : les filles en Orient envient les femmes occidentales qui choisissent librement leur mari sans subir ainsi un mariage forcé qui existe en Orient. Comme leur mariage est impossible d'après la culture orientale d'Amina, ils décident de s'enfuir vers l'Europe. Mais M. Harry décide de brosser un sort triste à cet amour entre les races : le bateau des amoureux a coulé. Le voyage permet à la romancière de découvrir les différences essentielles dans ce domaine entre les cultures orientale et occidentale.

Prenons un autre exemple : quand M. Harry visite Téhéran, elle raconte sa rencontre avec Chirine Khanoum, la femme autrichienne qui s'est mariée à un riche commerçant iranien. La romancière reflète ainsi ses opinions par la bouche de Chirine Khanoum. Dans ce passage, on voit que Chirine Khanoum doit faire un grand effort pour s'insérer dans sa famille iranienne. Bien qu'elle mène une vie aisée en Iran grâce au métier de son époux qui est un riche commerçant, elle souffre de certains aspects de sa situation. Elle doit colorer en brun ses cheveux blonds et mettre du Khôl dans ses yeux bleus. Il apparaît que la famille impose les démarches pour que Chirine Khanoum devienne une Persane. M. Harry montre que la belle-mère qui était « une vieille femme - du temps des harems - des anderoun comme on dit ici confite dans la dévotion et les préjugés²⁰⁷ ».

D'après les écritures de M. Harry, on constate une réalité dans la famille iranienne : la mère de l'époux a un grand pouvoir sur la belle-fille. D'après les informations de M. Harry dans cette

207 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 55.

partie de son récit, on est en présence d'une société matriarcale. Pourtant, la Perse est décrite par M. Harry comme un lieu calme et idéal pour mener une vie aisée pour une Européenne comme Chirine Khanoum. Mais malgré tout, celle-ci décide parfois de quitter « ce ciel bleu et calme » de Téhéran :

J'ai songé plusieurs fois à m'enfuir, à retourner en triste et libre Europe. Mais outre le beau ciel de Perse, ses roses, sa vie large, facile - car, matériellement, la femme est beaucoup plus choyée, ici, qu'en Occident - oui outre tous ces attraits, un autre charme agit sur nous, un charme très subtil, très secret, qu'on ne sent pas tout de suite et qui se glisse en vous et vous engourdit le cœur ; je crois que c'est la paix de l'Islam, la sereine soumission à la Destinée²⁰⁸.

Dans cette partie, M. Harry montre comment les belles-mères font souffrir les belles-filles. Mais la romancière présente sa propre vision sur la situation de la femme en Iran dans la bouche de Chirine Khanoum. D'après M. Harry, la femme iranienne n'est pas obligée de gagner sa vie comme la femme européenne car son époux subvient à ses besoins. Ceci est considéré par la romancière comme un avantage pour la femme en Orient.

Mais M. Harry sait très bien que la femme souffre de la polygamie, elle est méprisée par sa belle-mère qui la traite comme une esclave. Elle n'a ni le droit de manger toute seule avec son époux ni le droit de regarder sa belle-mère dans les yeux. On se pose cette question : comment et pour quelles raisons M. Harry trouve que la femme est « choyée » en Orient ? On trouve deux réponses à cette question. Premièrement, la romancière pense que la femme iranienne n'a aucun souci matériel pour ses besoins économiques. Il ne faut pas oublier qu'elle visite Téhéran après la Première Guerre mondiale alors que le monde fait face à de grandes difficultés économiques. En second lieu, M. Harry attribue ce sentiment de bonheur à cette religion dans laquelle l'être humain est toujours content de sa situation car il pense que c'est la volonté divine et que Dieu établit le meilleur pour lui.

Bien que les Persanes connaissent de mauvaises conditions de vie, elles l'acceptent facilement. Même Chirine Khanoum accepte facilement la polygamie en disant qu'elle est légitime pour un homme oriental à cause de son « tempérament » :

- Je croyais la polygamie abolie en Perse.

208 Myriam Harry, *op. cit.*, p.56.

- En théorie oui, en pratique non. Le tempérament du Persan et notre impureté légale l'obligent à fréquenter plusieurs épouses²⁰⁹.

M. Harry reflète une image de la condition de la femme et du mariage lors de sa visite de Téhéran. On trouve deux aspects ambivalents dans certains de ses textes sur la femme : La romancière admire d'une part la vie tranquille des Persanes dans une famille traditionnelle, et d'autre part, elle fait l'éloge des femmes émancipées qui échappent à la tradition. M. Harry cherche à donner une image de la femme parfaite. Rejoignons Simone de Beauvoir qui donne l'image d'une femme parfaite dans son ouvrage intitulé, *Le deuxième sexe* :

Ce qui définit d'une manière singulière la situation de la femme, c'est que, étant comme tout être humain, une liberté autonome, elle se découvre et se choisit dans un monde où les hommes lui imposent de s'assumer comme l'Autre²¹⁰.

M. Harry préfère également la condition de la femme moderne iranienne qui essaie de se libérer comme le dit Simone de Beauvoir de tout ce qui est imposé d'une manière injuste par les hommes. La romancière admire la nouvelle condition sociale et familiale de la femme émancipée. Nous lisons :

Revenue à la porte du studio, je regarde en souriant une des dames persanes jouer boucles envolées, au ping-pong, avec un fringant officier, et l'autre offrir des cocktails, aidée d'un jeune fonctionnaire (...).

Est-ce amusant ! Est-ce incroyable de les voir ainsi ! dit la directrice de l'école américaine. Quelle évolution ! Moi, je les ai connues en tchador, n'osant pas faire trois pas sans l'autorisation du mari²¹¹.

M. Harry dessine une nouvelle image de la femme iranienne émancipée en évoquant des scènes où les femmes jouent « au ping-pong » sans porter le tchador. Dans ce passage, la romancière expose son avis favorable pour cette évolution dans la vie de la femme qui est européanisée. Mais dans un autre passage sur la situation de la femme orientale, elle réagit d'une

209 *Ibid.*

210 Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*, T.1, Gallimard, Paris, 1976, p. 31.

211 Myriam Harry, *op. cit.*, p.184.

autre manière. Dans son livre intitulé, *Les Derniers Harems*, M. Harry dévoile les inconvénients des nouvelles conditions de vie des femmes en Europe. Voilà ce que la romancière propose aux Orientales :

Partie pour vous confesser, n'avais-je pas la secrète intention de vous conseiller, de vous avertir, de vous retenir au bord de l'abîme de notre civilisation, de vous crier : « Ô mes douces sœurs, ne nous envie pas, ni ne nous imitez ! Vous ne savez pas de quel esclavage moral nous avons payé notre prétendue liberté ! (...) Au foyer ! Soyez des épouses ; restez mères. Soyez des femmes avant tout, vous que la nature a ornées de tant de grâces féminines, ne devenez pas la camarade de l'homme, l'égale dédaignée, la rivale haïe²¹².

On observe donc ces deux aspects ambivalents dans les écritures de M. Harry sur la femme. Elle estime d'une part que la femme orientale mène une vie pleine d'aisance du point de vue économique. D'autre part, on est témoin qu'elle est ravie de voir que les femmes en Orient se libèrent des coutumes et des habitudes qui les enfermaient dans un coin à la maison loin de la vie sociale. Nous pouvons rejoindre Maéva Bovio qui dans un article intitulé, « Un orientalisme réinventé : posture de M. Harry entre Europe, Afrique et Orient XX^e siècle » présente cet aspect ambivalent dans la vision portée sur la condition de la femme en Orient par M. Harry. Nous lisons :

Il y a donc confrontation entre des femmes traditionalistes et une femme émancipée, et Myriam Harry semble encore une fois préférer les premières²¹³.

On peut ainsi conclure que M. Harry cherche ainsi à établir un équilibre entre la vie traditionnelle des femmes en Orient et la vie à l'européenne des Orientales. D'après la romancière, une femme doit garder sur elle ses caractéristiques en tant que femme. Pourtant, la romancière qui est elle-même un modèle de la femme occidentale moderne encourage ses

212 Cité par Élodie Gaden, « « J'irai m'enchanter tristement auprès de mes sœurs Islamiques » : Les Derniers Harems (1933) de M. Harry », *Sociétés & Représentations*, 2012/2 (n° 34), p. 165-173. DOI : 10.3917/sr.034.0165. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2012-2-page-165.htm>

213 Maéva BOVIO, « Un orientalisme réinventé : postures de M. Harry entre Europe, Afrique et Orient », *Viatica* [En ligne], *D'Afrique et d'Orient. Regards littéraires de voyageuses européennes (XIX^e-XXI^e siècles)*, mis en ligne le 01/06/2018, URL : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/d-afrique-et-d-orient-regards-litteraires-de-voyageuses-europeennes-xixe-xxie-siecles/iii-des-voyageuses-au-carrefour-de-l-afrique-coloniale-et-independante/un-orientalisme-reinvente-postures-de>

homologues à élargir leurs connaissances dans le domaine de la vie culturelle et sociale. C'est pourquoi M. Harry s'attache à parler des femmes qui vivent dans le foyer et apprennent poésie et littérature convenant parfaitement à la nature féminine. À titre d'exemple, M. Harry parle de la reine des Kadjar qui est une femme très cultivée. C'est ainsi qu'en parlant de sujets variés, la princesse en arrive à présenter ses connaissances sur la littérature persane. Elle lit un morceau de la poésie de Saâdi pour M. Harry. Nous lisons :

- Princesse, votre histoire est ravissante.

Hé, fit-elle, avec un éclair de malice dans ses prunelles tristes, il faut bien qu'il nous reste quelque chose de joli, en Perse.

D'autres visiteuses s'approchaient. Ma compagnie et moi, nous primes congé de la princesse Pudeur- de -l'Empire, et, la grande dame, pour marquer son plaisir d'avoir revu la fille de son amie défunte, récita en guise d'adieu ces vers de Saâdi :

Quand la rose n'est plus,

Quand l'âme de la rose s'en est allée,

Comment se souvenir du parfum de la rose

Si ce n'est en respirant l'essence de rose²¹⁴?

I.5.6. La beauté de la femme en Iran et le hijab d'après M. Harry

M. Harry s'intéresse à présenter le vêtement de la femme musulmane qu'elle porte pour couvrir sa tête et sa silhouette hors de chez elle. En Islam, on l'appelle « hijab ». M. Harry aime beaucoup parler en détail des vêtements des femmes musulmanes. Elle a lu Pierre Loti qui appelle les Persanes, les fantômes. Elle tente également de comparer le hijab²¹⁵ des femmes musulmanes dans les divers pays musulmans.

Pour M. Harry, le hijab de la femme musulmane iranienne est laid. Pourtant, la romancière signale que celle-ci n'accepte pas comme sa sœur turque de porter facilement les nouveaux habits à l'européenne imposés par Réza chah. Elle mentionne que la Persane :

214 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 92.

215 Le voile porté par la femme musulmane.

De toutes ces libertés, elle n'en fait qu'un bien modéré usage. Je n'ai rencontré que très peu de Persanes émancipées. La plupart continuent leurs habitudes, restent cloîtrées dans l'ancien uniforme, le Tchador²¹⁶.

Dans le paragraphe suivant, M. Harry admire ainsi la vie des femmes iraniennes qui acceptent la nouvelle façon de s'habiller :

Mais, le soir, dans la grande avenue Lalezar, grands boulevards, elles se promènent, en voiture, longeant les deux trottoirs, je parle naturellement des dames galantes dont chaque capitale civilisée s'honorent (...) elles se penchent gracieusement, jolies, aguichantes, et « âmes passionnées dans un corps langoureux²¹⁷ ».

Mais on trouve des passages dans son livre, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, dans lesquels M. Harry pense que le hijab de la femme musulmane iranienne, le tchador, accentuent la beauté féminine. On note un aspect contraire dans ses lignes. Pour la romancière, c'est plutôt l'aspect esthétique de ce vêtement qui est important. Elle a des photos sur lesquelles elle est habillée comme une femme musulmane. Mais, il faut signaler qu'elle préfère aussi le mode de vie des nouvelles générations des femmes musulmanes iraniennes qui s'habillent à l'européenne. C'est pourquoi quand elle décrit le tchador²¹⁸ dans un paragraphe, elle tente de dresser tout de suite dans le paragraphe suivant la façon de s'habiller des femmes émancipées. M. Harry a une réaction ambivalente à la façon de se vêtir des femmes voilées et émancipées : tantôt elle ironise sur le hijab, tantôt elle ironise sur les femmes iraniennes qui s'habillent et se maquillent à l'européenne :

À son extrémité, sous une pergola, la belle société de Chirâz, ses trois seuls Européens - un missionnaire anglais, une directrice d'école américaine, puis quelques hauts fonctionnaires blanchis à Londres, quelques officiers d'une suprême élégance bleu horizon, nos hôtes, deux sœurs mariées à deux frères - revenues d'un voyage en avion à Paris - boucles d'or, bras nus, ongles platinés avons-nous assez critiqué les Orientales de se pourprer les mains au henné du bonheur²¹⁹ !

216 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 38.

217 Myriam Harry, *op. cit.*, P. 39.

218 Voile de la femme musulmane iranienne.

219 Myriam Harry, *op. cit.*, p.180.

La romancière parle des ongles patinés des femmes habillées et maquillées à l'Européenne. En insistant sur les femmes européanisées qui mettent du vernis aux ongles, elle ironise sur les Européennes qui se moquent des Orientales mettant du henné. Nous savons que les musulmans pensent que cela apporte du bonheur d'avoir du henné sur la peau et sur les ongles. Dans cette partie de notre travail, nous allons nous intéresser à parler des critères de beauté dans les ouvrages de M. Harry.

L'écrivaine décrit le visage et les silhouettes des femmes dans ses récits. On y trouve des éléments en commun. M. Harry cherche plutôt une beauté féminine, même dans ses descriptions dans lesquelles elle parle de la beauté des hommes et des enfants. Dans son roman intitulé *Le petit prince de Syrie*, elle décrit ainsi le visage du personnage, un jeune adolescent qui est le héros de son roman :

Et loup-croissant, loup-croissant abaisse à jamais ses longs cils (...) sur les parfums de France, vers les éternelles clartés²²⁰.

M. Harry préfère relater la beauté du corps de la femme d'une manière indirecte pour la mettre en relief. C'est grâce à la beauté de son style qu'elle tente de brosser une belle image de la silhouette d'une de ses héroïnes quand elle est sur le bateau et que le vent permet d'apercevoir un joli aspect du corps de la femme.

Les cheveux longs sont aussi un élément qui montre bel et bien la beauté féminine de ses héroïnes. C'est en racontant la scène où Chosroës trouve Chirine qui se baigne dans une piscine dans la forêt. Chirine s'enfuit en apercevant Chosroës et ce dernier la poursuit à cheval. Elle décrit la longueur des cheveux de son héroïne. Voici la scène où M. Harry raconte à partir d'un récit de *Châhnamé* lors de la rencontre entre Chosroës et la belle Chirine qui est une princesse de Géorgie. Elle dit :

Effrayée, la vierge lève les yeux. Ils rencontrent l'ardent regard. D'un mouvement leste, elle déroule autour d'elle le sombre manteau de ses cheveux, bondit sur sa jument et, tenant ses

220 Myriam Harry, *Le petit prince de Syrie*, Fayard, Paris, 1929, p.87.

vêtements arrachés à la main, elle fuit, elle fuit, dans la galopante nuit de ses cheveux qui livrent au chevalier qui la poursuit les affolantes lueurs d'un jeune corps d'ivoire²²¹.

La romancière ne se contente pas de parler de la beauté physique des femmes dans ses ouvrages. Elle pense que les femmes doivent avoir d'autres qualités. C'est ainsi qu'elle parle des femmes en Iran qui connaissent une langue étrangère comme le français et qui connaissent aussi la littérature persane :

Deux tchadors viennent d'arriver, délicieusement minces et élancés ; ils vont baiser la main de la princesse, puis se tenir debout auprès d'elle. Ce sont ses brus, toutes deux ravissantes selon le code de la beauté persane, avec de grands yeux à cils démesurés et sourcils rejoints dans un visage bien rond. Elles paraissaient si jeunes que je les avais prises pour des adolescentes, et elles sont mères de ces petits garçons de cinq à six ans, tout endeuillés, et qu'elles présentent en français :

- Son altesse mon fils, le prince d'Iran !
- Son altesse mon fils, le prince de Tourâne²²²!

Ce passage révèle bien plusieurs aspects de la vie de la femme iranienne. On y trouve les critères de la beauté féminine. Cet extrait montre également que les princesses des Kadjar connaissent la langue française. On peut dire que M. Harry tente de présenter ses personnages féminins dans un état parfait, belles et aussi cultivées. Il convient de signaler que son point de vue sur la condition de la femme est bien authentique et singulier.

La romancière reste objective quand elle dresse le mode de vie des femmes en apportant des témoignages par la bouche de ses héroïnes. Mais, on trouve également une part subjective dans ses récits de voyage en Iran. Nous entendons la voix féminine de M. Harry quand elle expose ses points de vue d'une manière délicate dans les passages dispersés de ses récits de voyage. On remarque qu'elle préfère plutôt leur vie traditionnelle des femmes.

221 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, pp. 17-18.

222 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.90-91.

Chapitre deuxième

Les religions en Iran vues par Myriam Harry

|

II. Les religions et M. Harry

Les récits de voyage de M. Harry sont les lieux de croisements de plusieurs religions. Elles sont évoquées de façon explicite dans sa vision par leurs cultes et leurs cérémonies. Au cours de son voyage en Iran, elle parle de l'islam, de Zoroastrisme, du Judaïsme ainsi que du Christianisme.

II.1. Les chiïtes et le Tazié

M. Harry, en visite à Jérusalem, est encouragée par l'ambassadeur de France à voyager en Irak pour voir de près les cérémonies de Tazié qui sont interdites en Iran et permises en Irak. Elle et son fils qui l'accompagne descendent souvent dans les hôtels où ils sont fortement protégés par les agents de sécurité et par les pouvoirs politiques irakiens et français. Elle consacre tout un livre pour parler de Chiisme et de Tazié dans son ouvrage intitulé *l'Irak*. Cécile Chombard-Gaudin exprime ainsi son point de vue sur l'intérêt de M. Harry pour les religions dans son ouvrage *L'Orient dévoilé* :

Son enfance à Jérusalem l'avait plongée dans le chaudron bouillonnant des multiples religions que la région avait vu naître. Elle qui n'était pas croyante - il y a sûrement un lien de cause à effet - en garda cependant toute sa vie une sorte de fascination pour les sanctuaires et leurs cérémonies. Jamais elle ne renonce à assister, à se faire expliquer, à se faire raconter²²³.

Nous remarquons que, dû à la curiosité citée dans ce passage, M. Harry est très motivée et enthousiaste à l'idée d'assister aux différentes cérémonies. Parmi tant de religions, elle montre un intérêt très fort à connaître le Chiisme et les aspects divers de cérémonies de Tazié. Elle s'intéresse également à les partager avec ses lecteurs.

Le Chiisme est une branche de l'islam dont la plupart des croyants habite en Iran. Dans son œuvre intitulée *l'Irak*, la romancière évoque largement les cérémonies de Tazié qui sont commémorées au mois de Mohram : le premier mois lunaire. Les chiïtes célèbrent la mort de leur prophète Imam Hussein dans le désert de Kerbala pendant les dix premiers jours de Mohram où ont lieu les aventures de la guerre entre le grand martyr l'Imam Hussein et ses fidèles compagnons symboles de sacrifice et de dévouement et leurs ennemis. M. Harry est

223 Cécile Chombard-Gaudin, *L'Orient dévoilé, sur les traces de M. Harry*, p.215.

surtout attirée par le grand thème de l'humanité : la mort. Les rites de commémoration et de célébration de la mort du petit-fils cadet du grand prophète Mohammad, Imam Hussein montrent, aux yeux de M. Harry, l'importance de l'Islam pour la survie de l'homme dans la vie et son bonheur de la vie d'au-delà. M. Harry en parle également dans son livre, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Elle les évoque aussi d'une manière plus détaillée et plus large dans son ouvrage, *l'Irak*.

Nous étudions d'une façon précise le récit de voyage de M. Harry, ce qui permet de connaître la vision de la romancière sur le sujet qui est étroitement lié au point de vue de l'Iran chiite vis-à-vis de la mort et de la vie. Cette approche analytique dévoile ainsi la relation qu'elle établit entre les éléments religieux des chiites d'une part et ceux des autres religions d'autre part dont la romancière a une très bonne connaissance. Avant de se pencher sur cette question, il nous semble inévitable de présenter brièvement ces événements religieux, c'est-à-dire le Tazié, pour mieux connaître les opinions de M. Harry à ce propos.

II.1.1. Qu'est-ce que le Tazié ?

Le Tazié est l'ensemble des cérémonies évoquant le souvenir de cet épisode religieux et historique qui est très important pour les chiites. Certes, plusieurs écrivains l'ont relaté comme M. Harry dans leurs récits de voyage en Iran. Ils ont tous essayé de transmettre une image intéressante de ces événements. À titre d'exemple, le père Raphaël rapporte ainsi cette cérémonie religieuse en Iran :

Le jour du katle, meurtre, venu, qui est le dixième du mois, chaque quartier de la ville fait des châsses, comme tombeaux funèbres, pendant là arcs, flèches, carquois, boucliers, épées, etc. Comme une blanque, s'en vont au Maidan. Là vous verrez des chameaux deux petits enfants sur un chacun face à face, crier, lamenter, se désespérer, battre des mains (...) criant « Hussein, Hussein ». (...) Tout cela file dans la grande mosquée²²⁴.

Dans ce passage cette représentation relate une image de Tazié qui correspond tout à fait à la réalité de ces cérémonies. En plus, cet extrait nous montre que le Tazié est une représentation théâtrale d'un pan de l'histoire religieuse des chiites. Il faut souligner que le Tazié relate les

224 Francis Richard, *Père Raphaël du Mans, missionnaire en Perse*, Harmattan, Paris, 1995, pp.41-42.

éléments douloureux de la vie de l'Imam Hussein qui prend fin avec le décès de cet Imam martyr.

II.1.2. Achoura

M. Harry présente tous ces événements en les appelant Achoura. Mais selon l'histoire ces aventures durent dix jours et Achoura est seulement le dernier jour de ce drame où l'Imam Hussein sera tué par ses ennemis non-croyants. Achoura signifie en arabe « dix » qui désigne ce dernier jour.

II.1.3. Rozé

Rozé est une récitation de ce drame religieux. La personne qui récite le Rozé tente d'évoquer les différentes parties de ce drame. En plus, comme certaines parties du Tazié ne sont pas montrées par la représentation théâtrale, le récitant les remplace par la Rozé qui est récitée en prose rythmée et poétique ou en poésie. Cette récitation augmente les aspects pathétiques du drame selon la romancière. Elle accentue ainsi l'émotion du peuple qui sont les spectateurs et qui y occupent une place primordiale.

II.1.4. L'intertextualité, le Christianisme et l'Islam

L'étude de diverses parties des récits de voyage de M. Harry sur le Tazié nous amène à plusieurs conclusions. L'un des aspects saillants des textes de la romancière montre l'interaction entre les religions c'est-à-dire l'influence du Christianisme sur l'Islam qui surgit plusieurs siècles après lui. Ses récits montrent que le Tazié évoque les éléments des autres religions. Prenons un exemple de cette interaction entre le Tazié et les cérémonies du Christianisme : l'aide divine accordée aux saints. La scène relatée par la romancière dans le Tazié montre que l'Imam Hussein perd dans une guerre injuste tous ses compagnons et qu'il reste tout seul sur le champ de la bataille.

C'est un modèle cliché de l'imaginaire humain qui est en permanence en quête de la divinité et croit aux mains invisibles qui sauvent subitement le héros juste au bon moment. M. Harry fait un lien intelligent entre la scène dramatique de la mort de Jésus et celle de l'Imam Hussein en Achoura. Elle observe les draps blancs sur le cadavre de l'Imam Hussein.

Nous pouvons en déduire que l'Imam Hussein a fait une ascension vers Dieu et ce drap blanc est le symbole des anges qui sont descendus pour aider l'Imam Hussein dans l'élévation miraculeuse voulue par Dieu. L'écrivaine indique que l'Imam Hussein refuse cet aide céleste car il pense que c'est indigne pour lui de l'accepter. Dans ce passage les scènes angéliques de Gabriel et Lucifer sont mises à côté des scènes de Tazié :

L'acte suivant est le plus imprévu et tout chargé de mystique poésie persane insoupçonnée chez nous. Il comporte deux scènes angéliques ; celle de Gabriel et celle de Lucifer, tous deux accompagnés de leurs cohortes aériennes qui se traduisent par des souffles gonflant les ailes des étendards. Un profond silence plane sur la cour. Refrénant ses sanglots, le public regarde, haletant et recueilli, entre ce cortège de drapeaux blancs qui va, frissonnant de tous ses plis, se ranger contre la tribune, elle-même prise de tressaillement²²⁵.

Les deux éléments communs entre l'histoire chrétienne, celle de Gabriel et de Lucifer d'une part, et celle de l'Imam Hussein dans le Tazié d'autre part, sont juxtaposés l'un à côté de l'autre. Nous pouvons considérer le texte de l'élévation miraculeuse et du sacrifice du Christianisme comme un hypo-texte que nous trouvons bien dans l'Islam.

M. Harry est aussi témoin de l'aspect mystique du drame des chiites. Le mysticisme persan, qui est représenté par la force spirituelle du héros du Tazié l'Imam Hussein, est le thème de prédilection de M. Harry. Elle assiste avec beaucoup d'intérêt aux scènes de la danse mystique des derviches tourneurs qui sont les religieux musulmans appartenant à une confrérie et qui se considèrent comme l'intermédiaire.

La romancière observe minutieusement les moindres mouvements du corps qui indiquent une signification importante dans leur profonde croyance de Dieu. Les mouvements principalement des bras, des mains et de la tête ; les bras étendus, une main tirée vers le haut et l'autre vers le bas et la tête penchée sur une épaule en se positionnant ainsi dans une situation de l'entre-deux, et comme un entremetteur entre Dieu et l'homme. La pensée de la romancière va inconsciemment vers la scène de crucifixion de Jésus-Christ et estime qu'elle rappelle la tête penchée sur l'épaule de Jésus crucifié. On observe que la sainteté de Jésus chez les musulmans est évoquée par la romancière :

225 Myriam Harry, *L'Irak*, p. 144.

Tenez ! Celui dont la tête retombe sur l'épaule et qui écarte le bras, c'est Jésus Crucifié.

- Comment ! Ils dansent pour Jésus ?

- Mais certes, Jésus est un grand Saint chez nous. Et celui-là, qui semble se fendre le crâne, c'est pour Ali assommé ; celui-là encore pour Hassan empoisonné ; cet autre pour Hussein criblé de trente-trois flèches, et ce long maigre qui ressemble à un roi d'Assyrie, offre sa valse, avec sa tête sur un plat imaginaire à la dansante Salomé. Car Saint Jean-Baptiste est très aimé aussi, parmi les musulmans²²⁶.

La romancière éprouve un grand plaisir à voir que les chiites attribuent à Jésus la même sainteté qu'ils ont pour leurs Imams. Nous allons examiner si ces dialogues sont issus d'une conception personnelle de la romancière ou si l'on peut en déduire une autre raison. Il faut souligner qu'en réalité et d'après les principes des derviches tourneurs, on n'a pas l'intention de présenter la tête penchée de Jésus crucifié dans cette danse. Mais la façon dont ce morceau est raconté prouve qu'elle a une préférence personnelle pour l'introduire ainsi dans cette danse divine.

Le consul de France et son guide local en Irak lui fournissent leurs commentaires personnels sur les cérémonies de Tazié. Ils connaissent très bien l'intérêt pour les diverses religions et leurs éléments communs. Il est évident qu'ils tentent de montrer qu'il existait une telle ressemblance entre le Christianisme et le Chiisme. Il convient de souligner que les musulmans ont un grand respect pour tous les prophètes, y compris Jésus. Nous savons que dans le Coran, il y a une multitude de versets sur la naissance, la vie et le décès de Jésus qui sont tout à fait conformes aux croyances des chrétiens. Il y a même une sourate dans le Coran qui s'intitule « Maryam²²⁷ ». On peut en conclure que les musulmans reconnaissent et respectent le Christianisme.

Cet extrait recoupe deux réalités : l'une est basée sur ce fait que les musulmans ont un grand respect pour Jésus et la seconde montre que les derviches tourneurs ont la tête penchée comme Jésus vers l'une des épaules dans leur valse divine. Une relation est établie par l'auteur dans cet extrait entre ces deux éléments réels. On peut trouver deux raisons pour rapporter cette citation de cette manière par M. Harry. En premier lieu, on y voit une préférence personnelle de

226 Myriam Harry, *op. cit.*, p.24.

227 « Maryam » est la prononciation de Sainte Mary en arabe.

la part de l'auteur qui aime établir une liaison entre ce geste de Jésus et celui de ces danseurs ; et en second lieu, la romancière rapporte ce passage d'après ce qu'elle entend par la bouche des gens qui l'accompagnent. Nous pouvons en conclure qu'on observe une préférence de la part de l'auteur pour lier l'un de ces éléments à l'autre pour y joindre finalement son point de vue personnel. Les points communs entre le Christianisme et le Chiisme sont relatés de cette manière. On trouve dans ses textes un autre élément commun relaté entre le Chiisme et le Christianisme : les chiites croient en leur douzième Imam qui comme le Messie viendra un jour sauver l'humanité de la misère et de l'injustice. L'existence de l'Imam caché des chiites est relatée de cette manière par M. Harry :

Vous savez que les Alides ne croient pas à sa mort, le vénèrent sous le nom d'« Imam caché » ou le Mahdi et font sur Lui une espérance messianique, point essentiel de schisme d'avec les autres musulmans, que vous connaissez en Syrie, en Turquie et en Afrique²²⁸.

On sait que partout dans le monde et parmi toutes les nations et toutes les religions, l'humanité fatiguée de la vie pleine d'oppression garde son espoir en croyant à quelqu'un qui viendra un jour pour la sauver. Elle l'attend impatiemment pour qu'il vienne mettre fin à la vie douloureuse pleine d'injustice des hommes sur la planète. Dans ce passage, la croyance des chiites avec celle des chrétiens est juxtaposée. Un peu plus loin de ce passage rapporté ci-dessus, on remarque une comparaison entre le Tazié persan et les mystères du Moyen Âge :

Mais pour en revenir à nos Nababs et leur soirée, je vous dirai que le tazié persan ressemble à nos mystères du moyen âge, tels qu'ils se donnent encore tous les cinq ans à Oberammergau²²⁹.

Ces énoncés sont prononcés par le guide local de la romancière, Firouz-Khan. En rapportant ce dialogue, ces points communs entre les religions sont relatés. On remarque aussi que les religions sont parfois mises géographiquement l'une à côté de l'autre.

En Irak, M. Harry découvre une vieille communauté chrétienne au cœur de la grande capitale de l'Islam. Elle est certainement une passionnée de voyage, et, son imaginaire qui est subjugué par les scènes religieuses, voyage à son tour et surtout fait voyager le lecteur. C'est tout

228 Myriam Harry, *op. cit.*, p.65.

229 *Ibid.*

l'art de M. Harry et son style qui ont une parenté avec son désir de trouver un moyen de rompre les barrières entravant la communion universelle entre les religions et d'éliminer la tension existante entre elles. La description des scènes, avec les comparaisons imagées, est très poétique. La création est l'enjeu du commerce des livres, pour parler comme Montaigne. La littérature est un « répertoire de femmes fatales » comme dit Julien Gracq dans son ouvrage extraordinaire *En lisant en écrivant* qui attire le lecteur sans que l'on se soucie de leurs ancêtres et de leurs relations. M. Harry, par son écriture et la réécriture de celle d'autrui, ouvre un nouvel angle de vision.

II.1.5. Les sources des textes de M. Harry sur le Tazié

On peut distinguer trois sources essentielles qui nourrissent les textes de l'auteur sur le Tazié, en plus de ses observations directes. En premier lieu, on remarque que l'imagination de la romancière joue un rôle primordial pour transmettre des renseignements fictifs sur le Tazié. En second lieu, on trouve énormément de dialogues entre ses textes et les gens qui l'entourent comme les consuls de France, les guides locaux et le peuple ordinaire. Ils lui transmettent leurs informations sur le Tazié. Finalement, les ouvrages lus avant et pendant le voyage sont ses sources sur ces cérémonies.

II.1.6. L'imagination

Il faut tenir compte de ce que les cérémonies de Tazié sont relatées par une littéraire. Il est donc bien évident de trouver les passages issus de l'imagination de l'auteur dans ses récits. À titre d'exemple, la romancière se trouve soudain « dans une grande église gothique²³⁰ » pendant son voyage en Irak mais dans la réalité, il s'agit d'un « sardabe ». On sait que ce lieu fait partie de l'architecture des maisons en Orient. Il sert à garder au frais les aliments. *Sardabe* signifie en persan l'endroit où on garde l'eau fraîche. La romancière imagine être dans une église car les mêmes sensations sont évoquées par elle. Le Sardabe est un lieu sombre, froid et humide car il se situe au sous-sol des maisons iraniennes. Dès qu'elle se trouve dans un tel lieu, elle a l'impression d'être dans une église. Les anciennes expériences religieuses sont ainsi provoquées dans ce lieu non religieux. Il prouve que, lorsqu'elle cherche à connaître les nouvelles cérémonies de Tazié, la proximité du lieu éveille chez elle la réminiscence et rappelle d'une

230 *Ibid.*

manière simultanée les souvenirs antérieurs de sa vie religieuse. Elle réussit donc à exprimer d'une manière esthétique la faculté de sa carrière d'écrivaine.

On remarque également son très fort enthousiasme pour le Christianisme lorsqu'elle introduit dans son ouvrage sur Taizé de longs passages sur ses souvenirs à Damas. Ses souvenirs sont exprimés dans son ouvrage, *l'Irak*. À titre d'exemple, il y a un passage où une Bible devient un personnage principal du récit. Elle est dans une grande maison pleine de mystères avec « une illusion féerique²³¹ ». Cette maison est ainsi décrite longuement en plusieurs pages :

J'arrête, j'entre. Dans la cour le désarroi d'une fuite affolée. Et personne, ni sentinelle ni planton. Au pied d'un escalier parmi casques et chaussures, le gardien endormi. Au jardin, des bosquets poussiéreux et les vestiges d'un précipité départ. Plus de panache d'eau jaillissant des vasques ; aucun murmure dans les rigoles. Mais entre les pelouses jaunies, erre une petite gazelle au collier bleu. Je vais pour le saisir. Elle m'échappe par une cabriole et bondit derrière un rempart de verdure. Je l'y suis et me trouve devant un mur chaulé percé d'une poterne. Et cette poterne n'est qu'entrebâillée. Je la pousse et entre. J'entre où ? J'entre au cœur d'un harem, qu'un seul oranger remplit²³².

On ne sait pas si cette maison existe en réalité ou si elle est issue de son imagination. On y trouve les éléments qui lui donnent un aspect mystérieux. La maison est abandonnée et personne n'y habite plus. À part les plantes sèches, le seul être vivant est « une petite gazelle ». Ce jeu de la romancière pour l'attraper prouve un plaisir et une innocence enfantine. Le lecteur se trouve donc dans une atmosphère semi féerique et semi réelle. Cette gazelle a une autre fonction dans ce passage. Elle la conduit comme un guide vers un lieu magique, « un harem ». De belles descriptions de ce palais désert sont exprimées par l'auteur. Elle se trouve toute seule devant les merveilles et la beauté d'une vieille maison. La description minutieuse attire l'attention des lecteurs. Les explications sont prolongées afin d'aboutir à un moment où elle trouve une ancienne Bible sur une étagère pleine de poussière. Examinons les étapes de cette promenade :

231 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 81.

232 *Ibid.*

Mais devant le lit deux ravissantes petites mules de satin vert-émer et, accroché au porte-manteau une tea-gown en soie blonde brodée d'abeille d'or. Quelle mystérieuse favorite les a oubliés ? Ici, toute trace de désordre effacée comme par une caressante main. Pourtant là, sur l'étagère, un livre. Je le soulève. Une Bible, un Bible anglaise, frappée au centre de la couverture en cuir souple d'un grand A...A ? Alice ? Agathe ? Aidy ?...

J'ouvre la Bible. Sur la page de garde, tracée d'une harmonieuse écriture féminine les paroles de Ruth la Moabite à Noémie, sa belle-mère, (...) Longtemps je rêve, la Bible entre mes mains²³³.

Nous remarquons que toutes ces longues descriptions conduisent à parler de la Bible. La description d'une ambiance pleine de secret met en relief la sainteté du livre sacré des chrétiens qui se trouve à Damas au cœur d'une ville musulmane.

II.1.7. Les livres et les guides, sources de documentation

M. Harry a déjà des renseignements sur les religions en Orient. En plus, certaines informations sur les religions sont citées d'après ses lectures avant et pendant son voyage. Comme il est interdit à une chrétienne d'aller voir de près les cérémonies de Tazié à Kerbala, ses lectures alimentent donc ses textes :

Pour me consoler de mon bannissement, je lis une description de la mosquée de Kerbala, d'un auteur persan, traduit par un allemand, que j'avais emportée²³⁴.

M. Harry, élève à LANGSO a certainement eu l'occasion d'apprendre les éléments sur les diverses religions en Iran. En plus, la lecture des ouvrages d'Henri Massé enrichit ses savoirs sur le Chiisme. À titre d'exemple, l'ouvrage de Massé intitulé : *l'Islam* est un document très important pour elle et sa source d'inspiration. Il convient de relater des parties de cet ouvrage sur le chiisme. H. Massé présente ainsi les Imams des chiites et leurs doctrines :

D'après une de leurs plus célèbres traditions, le prophète, devant plusieurs de ses compagnons, aurait formellement reconnu Ali pour son successeur ; l'anniversaire de cette investiture devient même une des fêtes du calendrier chiite (id-al-ghadir), fête à laquelle s'ajoute l'achoura,

233 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.82-83.

234 Myriam Harry, *op. cit.*, p.106.

anniversaire du massacre de Hosain et de sa famille à Kerbala (...), Aux yeux des chiites, Ali est ses douze descendants directs sont les véritables califes, ou plutôt les imams²³⁵.

Dans cette partie de notre recherche nous avons remarqué que plusieurs sources sont à l'origine des pages sur la Tazié. Mais finalement ils sont commentés par l'écrivaine et ils sont transformés d'après son imagination ou ses opinions personnelles. Selon André Breton « l'imaginaire est ce qui tend à devenir réel²³⁶ » en s'inspirant du réel perçu. Les êtres, les espaces et les choses n'ont plus ainsi leurs aspects réels, mais sont transfigurés par une imagination vagabonde que rien n'arrête ni le temps ni l'espace. Dans l'esprit de Gaston Bachelard les divers événements du passé se co-pénètrent et s'associent avec du présent.

II.1.8. Du genre romanesque aux merveilles d'une épopée

Nous tentons d'examiner la façon dont la romancière décrit le Tazié dans cette partie de notre travail. Elle est tout à fait différente de ce que les autres écrivains ont essayé de transmettre à leurs lecteurs. On y trouve deux aspects originaux : premièrement un style qui relève du romanesque et ensuite les éléments de l'épopée.

II.1.9. Tazié, une description originale

La particularité des textes de la romancière se manifeste également dans plusieurs aspects de sa création littéraire. En plus, ces textes sont évoqués d'une façon décousue. Le lecteur se trouve donc devant des éléments très variés. Citons un exemple qui prouve comment la monotonie des textes est brisée par l'évocation d'autres sujets au cœur de la description des scènes de Tazié. Nous remarquons les paragraphes sur la description de Ctésiphon, la capitale des Sassanides dans le chapitre VI de cet ouvrage. Nous lisons :

Plus féérique encore Ctésiphon la nuit. Alors sa haute nef s'illuminait aussi brillamment que nos salons aujourd'hui. On a découvert dans la voûte toute une extravagante tuyauterie de poterie. Le naphte y montait par une roue et le pétrole coulait dans les lampes suspendues à l'intérieur, à

235 Henri Massé, *L'Islam*, Armand Colin, Paris, 1945, p.151.

236 <https://dicocitations.lemonde.fr/blog/sujet/citations>.

l'aide d'invisibles chaînes (...). Que signifie le nom de Ctésiphon ? C'est le nom de l'architecte grec, appelé d'Athènes quatre siècles avant notre ère²³⁷.

La description de ce site historique donne l'occasion à l'autrice de délasser son lecteur de longues descriptions des scènes de Tazié. Ce style offre un aspect varié au texte. La description de l'architecture d'un monument ancien est insérée au milieu des intenses paragraphes qui évoquent le Tazié. Prenons un autre exemple : dans une autre partie de cet ouvrage, on trouve la description détaillée d'un jardin public au cœur du désert :

Nous sortons des remparts, du côté opposé, et nous arrivons devant un « jardin public » le premier jardin public du désert. Ces messieurs en sont fiers et nous confient qu'ils lui consacrent tous leurs loisirs (...). Je vois avec surprise, mêlées aux plantes d'Orient, les humbles fleurs démodées de nos jardins de curé : pieds-d'alouette, gueule-de-loup, ouillées-de-poète dédaignées, pour leur absence de parfum²³⁸.

La description détaillée d'un parc public brise la monotonie des textes de l'autrice. L'ouvrage met en relief la civilité d'un pays oriental. Ce pays civilisé contient en lui-même les plantes importées de l'Occident. L'Irak peut être considéré civilisé selon les codes des pays européens comme la France.

L'œuvre est donc remplie de paragraphes qui attirent l'attention des lecteurs grâce à la plume magique de la romancière et provoque aussi l'imagination créatrice du lecteur. À titre d'exemple, au début de cet ouvrage, M. Harry et ses compagnons doivent traverser le désert entre Damas et Bagdad. Des pèlerins de la Mecque et des villes saintes le traversent en même temps. Ces caravanes voyagent en automobile et la route est pleine de poussière. Ces vieilles voitures servent de protection de la nouvelle voiture contre la poussière. Celle-ci amène M. Harry et ses compagnons vers Bagdad. Nous lisons :

D'autres autos, taxis pour la plupart, craignant de se perdre ou d'être attaquées par des brigands, se mettent sous notre protection, en soulevant sur l'étendue des colonnes de sable jaune²³⁹.

237 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 96-97.

238 Myriam Harry, *op. cit.*, p.114.

239 Myriam Harry, *op. cit.*, p.28.

Ces caravanes d'autos sont évoquées par la romancière. Mais nous constatons que son imagination déforme la réalité qu'elle observe. Elle dit :

Alors, quel amusant déballage ! Quels spécimens de touristes imprévus sortent par kyrielles - comment peuvent-ils ainsi s'encaquer ? - des voitures qui ont perdu tout aspect, toute forme moderne, sont retournées, dirait-on, au fond des âges, redevenues de monstrueuses bêtes antédiluviennes, élargies, allongées par tout ce que les tribus errantes traînent avec elles : matelas, nattes, chaudrons, outres de beurre fondu, plateaux de cuivre, gargoulettes, cages de poules, cannettes d'ablutions, mêlés de pneus, de chambre à air, de bidon d'essence. Parfois, un gros ballot de tapis qui transforme le capot en bosse de chameaux, oblige le chauffeur à se désaxer le cou. Et afin que tout arrive à bon port, des perles bleues talismaniques brimbalant partout, un sachet de la Mecque pend au bouchon des radiateurs²⁴⁰.

Les « cages de poules » sont le symbole de la vie traditionnelle et des « matelas » montrent que ces voyageurs ne s'installent pas comme la romancière dans les hôtels. Bien qu'ils vivent dans un monde où l'homme navigue rapidement de la tradition au modernisme, ils gardent les éléments de la vie d'autrefois. Le contraste est très marqué dans ce passage. M. Harry l'aime et on le voit dans tous ses ouvrages. La modernité s'oppose ici à la tradition. Les automobiles dans le désert perdent tous leurs aspects modernes. Elles sont présentées sous la forme de « bêtes antédiluviennes ».

N. Bouvier a la même impression que M. Harry en traversant la route entre Tabriz et Myané. Il exprime la condition des routes lors de son voyage en Iran. Les voitures doivent traverser la route sur « un amas de boue et de pierres qui s'accumulent²⁴¹ ». Ce chapitre s'intitule « Shahrah ». « Shahrah » est un mot persan qui veut dire l'autoroute. Selon Bouvier les routes en Iran doivent être améliorées. La mauvaise condition de la route ne l'empêche pourtant pas de transmettre la description des scènes issues de son imagination. Rejoignons Bouvier sur ce point :

Il faut aussi soulever la voiture et la sortir de son rail pour donner passage aux camions. Camion-mammouths, camion citadelles, à la mesure du paysage, couverts de décors, d'amulettes de perles

240 *Ibid.*

241 Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, p.231.

bleus, ou d'inscriptions votives : tавvak'kalto al Allah (c'est moi qui conduis mais Dieu est responsable). À des allures d'animaux de trait ils cheminent, parfois pendant des semaines, vers un bazar, vers un poste militaire (...). Le camion devient alors maison. On le cale, on l'aménage, et l'équipage va vivre le temps qu'il faudra autour de cette épave fixe. Galette cuites dans la cendre, jeux de cartes, ablutions rituelles ; c'est la caravane qui continue. J'ai vu plusieurs fois de ces monstres désemparés au beau milieu d'un village ; les poules couvaient à l'ombre des roues, les chattes y faisaient leurs petits²⁴².

On trouve de la ressemblance entre la description des camions surchargés par Bouvier et les voitures dans les textes de M. Harry. Il y a la même image dans les deux descriptions. La réalité devient irréaliste par la force de l'imagination de ces deux écrivains : les camions pour Bouvier sont comme des « monstres désemparés » et les voitures pour M. Harry sont comme des « bêtes antédiluviennes ». Dans ces deux ouvrages un espace est décrit dans un contexte temporel. La voiture, le symbole de modernité trop chargée par les voyageurs perd sa propre image et se transforme en bêtes mythologiques. La route, comme la scène des péripéties, est vidée de tout ce qui lui appartient pour se voir remplie de tout ce que les auteurs désirent. Leur esprit se meut partout et toujours avec un dynamisme, du passé au présent et de leur mémoire aux événements récents.

Une valeur particulière est attribuée à l'espace issu de la conception de ces deux écrivains sur le paysage. L'étude de l'espace est ici inséparable de la notion historique et géographique. En plus, l'identité sociale, régionale et religieuse d'un peuple y est présentée. Ces passages dévoilent cet aspect de la vie des voyageurs qui ont changé de moyen de transport. Les chameaux n'existent plus et ils parcourent le chemin en voiture. Les voyageurs sont ici les personnages du récit. La pensée s'envole d'une pure réalité historique à une réalité imaginaire et poétique.

Par son hyper acuité visuelle, à sa manière M. Harry parle de l'espace, de l'objet, et des personnages. Bien que le voyage réel soit exprimé, un voyage imaginaire fruit de l'imagination est relaté simultanément dans cette partie de son ouvrage. Il se déroule entre le passé et le présent. Nous sommes ainsi témoins d'un voyage dans le temps. On remarque que la scène est écrite dans un monde où règne une surréalité.

242 Nicolas Bouvier, *op.cit.*, p.232.

II.1.10. Le Tazié, l'épopée et l'Imam Hussein

Il convient de signaler dans cette partie de notre travail que le Tazié contient les éléments d'une épopée où on relate l'aspect sublime de cette aventure religieuse. Même aujourd'hui en Iran, les chiites l'appellent *Hemassé* de l'Imam Hussein. Le mot *Hemassé* signifie en persan l'épopée. M. Harry l'appelle aussi une épopée. Dans cette partie de notre travail, nous tentons d'évaluer les aspects épiques de cette aventure évoqués par la romancière.

Dans une épopée, le bien s'oppose au mal dans une lutte par des guerriers à la force légendaire. Le Tazié représente ici les aventures de la guerre sainte d'Imam Hussein contre le calife usurpateur Yazide. Il convient de connaître cette histoire, celle de la guerre d'Imam Hussein et ses compagnons telle qu'elle est racontée par l'auteur. Nous lisons :

Hussein et toute sa famille - composée surtout de femmes et d'enfants - abandonnés dans le désert de Kerbala, sont livrés durant dix jours aux tortures de la soif ; les mâles expirent l'un après l'autre en combattant héroïquement contre une armée de 40.000 hommes ; les femmes emmenées en captivité ayant pu soustraire au massacre un fils de Hussein et de la princesse Chahbanou, fille du dernier roi Sassanide - ceci explique, au reste, l'amour des Iraniens pour les Alides - un fils âgé de deux ans qui perpétuera la race des Imams, mais qui mourra aussi de façon tragique, ainsi que tous ses descendants²⁴³.

L'histoire de Tazié racontée par M. Harry dans ce passage correspond parfaitement à la réalité historique exprimée par les chiites. Comme nous l'avons déjà signalé dans l'introduction de ce chapitre, le Tazié est récité par Rozékhan. Une épopée est également présentée sous une forme narrative. Il s'agit d'une histoire réelle à laquelle on ajoute des éléments irréels. Les aventures de Tazié sont narrées de cette manière :

Le soir, c'est l'exposé du mystère par la récitation du rozé, un personnage très respecté, souvent auteur de son élégie et poète attiré de la cour de riches seigneurs²⁴⁴.

Rozé a un aspect narratif comme l'épopée. Comme on évite souvent de montrer les scènes de violence dans le Tazié et que l'on respecte la règle de bienveillance, le Rozekhan les récite.

243 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 64-65.

244 *Ibid.*

Ce manque de scènes violentes donne une allure noble au récit de Tazié. Cet effet rapproche le Tazié de la littérature classique au XVII^e en France. Comme chez les classiques, on voit que dans le Rozé, on récite souvent les scènes violentes car on évite de les exposer au spectateur. Prenons un exemple issu de cet ouvrage. Nous lisons :

Sur une tribune de planches quelques personnes accroupies entourent un homme complètement voilé de noir : Hussein.

Le Rozé récite l'action :

Depuis cinq jours, les gens de la tente, (la famille de l'Imam), sont coupés de l'Euphrate et encerclés par l'armée de Yézid, calife usurpateur de Damas. Depuis cinq jours, les outres sont vides et les lèvres gercées par la soif. Les femmes gémissent, les enfants pleurent. Hier, Ali-Akbar, fils d'Hussein, âgés de douze ans, s'est arraché des bras de sa mère pour aller boire au Fleuve et rapporter de l'eau. Mais les soldats de Yézid l'ont percé de flèches à la sortie du camp et son père est allé lui-même le rapporter, mort à la tente²⁴⁵.

Le Rozékhan rapporte toutes ces scènes qui évoquent une émotion triste chez les spectateurs et ils commencent à pleurer. Le Rozé a une telle force qu'il peut susciter l'émotion des spectateurs. Ils partagent les douleurs du fils cadet du prophète qui perd son fils adolescent dans la guerre. Il est mort d'une manière tragique donnant un aspect pathétique au récit. Il faut dire que le Rozékhan change le ton de sa voix et imite la voix de quelqu'un qui pleure. En pleurant, il récite ainsi en même temps le drame. Il faut signaler que dans l'épopée, on évoque une histoire d'amour au cœur des cérémonies de Tazié. On rapporte dans cet ouvrage que Kassim, le neveu de l'Imam Hussein est tué un jour après sa noce. Le mariage de Kassim dans l'histoire de Kerbala est rapporté en détail dans ce livre sur Tazié.

Le héros de Tazié comme le héros de l'épopée est noyé en pleines difficultés. Ils s'efforcent pourtant de sauver les victimes. C'est pourquoi on est témoin d'actes chevaleresques. Un chevalier court pour aider les faibles. M. Harry raconte ainsi cette scène :

Et Abbas ne laissera pas pleurer ces yeux, astres du firmament ; il ne laissera pas pleurer se flétrir ces boutons de rose aux lèvres mordues par la soif. Qu'on me donne des armes et une outre ! Et

245 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.109-110.

Abbas fait le serment le plus solennel d'atteindre l'Euphrate et de ne point revenir sans cette outre que voilà, remplie d'eau²⁴⁶!

La fidélité de l'auteur pour raconter le Tazié est remarquable dans ce passage. Elle en rapporte en détail toute l'histoire. Cette exactitude prouve qu'elle se sent la mission de transmettre tous ces renseignements à ses lecteurs.

II.1.11. D'une description détaillée à l'émotion de la romancière

Il est bien évident que la romancière observe vraiment un autre et un ailleurs qu'elle commence à connaître. Elle ressent manifestement de l'émotion devant ces scènes de Tazié. Les événements sont transmis en détail à l'interlocuteur. Dans ce but, elle relate avec une grande précision les scènes qui transmettent le point pathétique du Rozé. Elle le raconte ainsi :

On amène à Abbas un cheval superbement capuchonné (...). Il l'enfourche, accroche son épée à l'épaule, comme les Bédouins la porte encore à nos jours (...). Il galope plusieurs fois autour de l'estrade et, (...) il fonce à toute vitesse dans la direction du désert. On ne le verra plus, mais le Rozé récite :

L'impétuosité du noble Abbas et la rapidité ailée de son cheval sont telles qu'il franchit la muraille des soldats de Yézid sans que ceux-ci songent seulement à s'opposer. Il remplit l'outre lui-même ne boit pas une goutte pour ne pas perdre une seconde (...) Un ennemi lui tranche la main gauche. (...) Inondé de sang, il éperonne son cheval, et serre plus entre ses dents l'outre (...) Déjà il voit les tentes, déjà il entend les cris de joie (...) une flèche perce l'outre toute l'eau s'écoule sur son corps ensanglanté²⁴⁷.

Ce passage montre bel et bien comment le Rozé réussit à produire une émotion triste chez les spectateurs. Comme nous l'avons déjà signalé, dans le Tazié, on évite de montrer les aspects violents de la scène. Mais il faut reconnaître qu'au cœur de Tazié, certains des participants font des gestes violents. La romancière observe les hommes en linceul qui se frappent le front d'un sabre. À plusieurs reprises la réaction négative de l'auteur est exprimée. Mais nous devons signaler que comme dans toute religion chacune d'elle est mêlée aux superstitions. De nos jours, cet acte de se blesser avec un sabre pendant le Tazié est interdit par les guides religieux. Il

246 *Ibid.*

247 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 111-112.

y a pourtant des adeptes chiites qui exagèrent et qui font des actes violents dans le Tazié. Ce qui est tout à fait interdit par la religion. M. Harry montre que l'émotion provoquée par le Rozé suscite chez les spectateurs une telle force qu'elle met la larme à l'œil même aux yeux des spectateurs européens qui regardent le Tazié et qui l'écoutent en cachette depuis le balcon d'une maison donnant sur la mosquée. Il prouve encore une fois la force de récitation de Tazié.

- C'est moi qui dois être sacrifié, et non toi, cher Abedine. Va, mon fils chéri (...) Va ! Je bénis la fièvre qui affaiblit ton cœur. Car je sais que sans ce mal qui te consume, tu aurais couru au combat. L'âne s'éloigne et doucement fait le tour des orangers, tandis que le vieillard déploie sur l'enfant les ailes protectrices de son écharpe verte. Des larmes courent sur les joues basanées des princes Nabab ; Firouz-Kahn²⁴⁸ d'émotion ne sait plus m'expliquer les péripéties. Les spectatrices occidentales, aussi, sentent se mouiller leurs yeux²⁴⁹.

Bien que dans ce passage M. Harry exprime l'émotion triste des Occidentaux, on est aussi témoin de sa propre émotion devant les scènes et le Roze de Taizé. Nous avons déjà vu dans le chapitre concernant des femmes l'émotion de la romancière devant le sanctuaire de Bibi Fatma à Koum. La romancière est tellement émue qu'elle commence à répéter la prière avec ses sœurs musulmanes. Nous pouvons conclure à la subjectivité de la romancière devant le Tazié.

Nous avons vu que la romancière reste fidèle à tout ce qui se voit pendant le Tazié. On se pose la question ici de savoir pour quelle raison la romancière raconte de manière aussi détaillée et exacte les scènes de Tazié et les paroles du Rozé. La romancière sent la même émotion que la foule en l'écoutant. Son émotion est évoquée par l'héroïsme et la grandeur du sacrifice d'Imam Hussein et ses compagnons. Nous lisons :

À peine revenue de mes émotions de la veille, je repars vers d'autres. À trois heures du matin, Firouz-Khan attend en bas de l'hôtel, avec une auto et un policier.
Aujourd'hui, dernier jour de l'Achoura et la clôture de la Passion de Hussein par la grande Fête du Sang²⁵⁰.

248 Le guide sunnite de Myriam Harry qui lui donne des explications sur le Tazié.

249 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 148-149.

250 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 151.

Les différents aspects du drame de l'Imam Hussein sont relatés avec succès dans cet ouvrage. On remarque une satisfaction chez l'auteur qui demeure à la recherche d'une nouvelle émotion en voyant les scènes de Tazié.

II.1.12. Les animaux dans le Tazié

Il faut signaler que tous les éléments fictifs et surnaturels sont présents dans le Tazié. Comme nous l'avons déjà vu, on voit des anges qui courent à l'aide de l'Imam Hussein. Dans ce domaine, la présence des animaux fictifs évoquée dans *l'Irak* a une grande importance. Comme dans l'épopée, les animaux sont très symboliques et véhiculent d'innombrables conceptions, et, ont une fonction mythique et remarquable dans le Tazié. On remarque dans cet ouvrage que les vrais animaux deviennent des personnages : les oiseaux comme les oies, les cigognes, les pigeons, les rossignols et les corbeaux. L'auteur montre que les noms des animaux sont parfois utilisés comme des adjectifs pour les gens. À titre d'exemple, on appelle le premier Imam des chiites, l'Imam Ali, « Le lion de Dieu » qui symbolise la puissance supérieure et Yazide est appelé « Le chien » qui est maudit dans leur conception.

Nous savons que la présence des animaux étranges est remarquable dans une épopée. Bien que ces animaux existent en vérité, on attribue un aspect mythique à chacun d'eux. Nous voyons donc que les scènes fictives sont souvent présentées dans ce livre par les animaux. La cigogne qui a son nid sur le toit de la mosquée de Kasmène est observée par l'auteur. Elle mène une vie tranquille sur le toit d'un sanctuaire et elle est sacrée pour les musulmans. M. Harry raconte dans *L'Irak* on a retiré deux briques en or du toit du sanctuaire pour que l'oiseau y soit en pleine sécurité. Il est très intéressant que l'ouvrage s'achève avec la scène de la vie de la cigogne par laquelle les scènes du Tazié sont présentées au début du livre. Cet effet offre un aspect circulaire au récit. Nous lisons :

En face de nous, très haut dans le ciel rose, resplendissent les deux dômes d'or et les quatre tournelles bleues de la mosquée de Kasmène. Au sommet d'une des coupes une cigogne, une patte repliée, inspecte pensivement le remue-ménage matinal.

On a enlevé deux briques d'or, dit le Sénateur, pour qu'elle puisse nicher commodément, deux briques d'or valant cent dinars chacune. Pour nous les cigognes sont des oiseaux. Nous les

appelons Hadj-lac-lac, car elles pèlerines de sanctuaire en sanctuaire, en claquant du bec : lac ! lac ! Ce qui signifie en langage d'oiseaux » Al-lac-bar²⁵¹.

La cigogne devient donc ici un oiseau mythique. Elle est capable de parler. Elle dit Al-lac-bar. Ce mot est un terme sacré que les musulmans répètent dans leurs prières. Ce mot signifie : « Dieu est le plus grand ». La vie de cet oiseau termine cet ouvrage sur le Tazié. Nous lisons :

Et ces glas qui tournent autour de la mosquée d'or, éveillent une délirante émotion de larmes au cœur des mères.

« Adieu ! Adieu ! Orphelins de la captivité, adieu ! »

Sur le sommet de la coupole éblouissante, la cigogne s'émeut aussi. Elle volette autour de son minaret et puis revient compter ses petits. Non ! Aucun ne lui manque, aucun ne s'en ira en captivité²⁵².

Bien qu'on voie une cigogne normale comme les autres, on constate que les rôles qui lui sont attribués ont un aspect fictif dans ce livre. La cigogne sacrée parle et fait la prière et est émue par la fin triste de cette épopée comme les pèlerins de l'Imam Hussein. Les autres oiseaux présents dans le Tazié sont les pigeons et les colombes. Ils ont aussi un rôle sacré dans toutes les religions et portent en eux des conceptions. Un passage de l'œuvre trace la vie d'une reine perse qui se transforme en colombe et qui s'envole dans le ciel pour s'échapper de la mort. On est donc témoin d'une histoire fictive :

Que reste-t-il de Sémiramis²⁵³, de cette reine qui flotte entre le mythe, la poésie et l'histoire (...) Fille d'une déesse-poisson, mariée à un roi, tua son mari pour gouverner seule, mais sentant, après quarante ans de règne, ce même désir, renaître en son fils, et voulant lui éviter la matricide - ô tendre cœur de mère ! - se transforma en colombe et s'envole au ciel.

251 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 153-154.

252 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 162.

253 D'après la mythologie persane, elle est la reine des jardins. Il y a un beau quartier à Téhéran au pied des montagnes qui est rempli d'arbres et de plantes. On appelle ce quartier Chemirâne. On estime que ce mot est dérivé du mot Sémiramis.

Et cette colombe aux ailes éployées, on la voit d'or suspendue à toutes les poitrines des femmes chrétiennes. Elles la confondent avec la colombe du Saint-Esprit, tout en souhaitant qu'elle leur donne un peu de fluides magiques de l'ensorcelante Chimrân (Sémiramis)²⁵⁴.

Cet extrait manifeste le désir de l'homme d'avoir de la force. L'être humain a une grande envie pour posséder la force des animaux. Ce désir de s'envoler et de s'échapper des maux des ennemis est toujours présent dans l'épopée. M. Harry lie encore un élément fictif à deux religions, l'Islam et le Christianisme. « La colombe du Saint-Esprit » est confondue avec le cadavre d'un jeune héros de Tazié qui s'envole vers le ciel et vers un espace divin. Comme dans chaque épopée, les chevaux ont une place primordiale dans le Tazié. Le cheval est également un animal très important dans la vie des bédouins et y joue aussi un rôle primordial. La dernière scène rapportée par M. Harry montre le cheval de l'Imam Hussein sans son chevalier. Comme dans l'épopée, on lui attribue un rôle auxiliaire.

Dans la littérature occidentale, on connaît très bien l'importance du cheval dans *La chanson de la rose*. Dans l'épopée d'Achille, un cheval cache en soi les soldats. Ils gagnent la bataille à l'aide d'un cheval de bois. Cet exemple prouve que le cheval joue un rôle auxiliaire pour l'homme. Les événements d'une épopée ne peuvent pas exister sans lui. Dans la littérature orientale, nous pouvons citer l'exemple de *Raksh*. Dans *Le Châhnamé* qui est une épopée persane, le cheval de Rostam²⁵⁵, *Raksh* veille son chevalier qui dort pour le protéger contre le démon.

Les animaux remplissent le rôle des hommes dans les deux cultures. Dans cet ouvrage sur le Tazié, on remarque que l'Imam Hussein reste tout seul sur le champ de la bataille avec son cheval. Tous les soldats de sa famille sont tués dans la guerre et son cheval le protège tout seul contre l'ennemi. Il s'appelle Zoljénah et apparaît sur scène en fin de Tazié. Ce nom est un mot arabe qui signifie celui qui a deux ailes. Dans le Tazié on montre un cheval blanc en scène. Zoljénah révèle la condition de vie de son chevalier. Il est mi-homme mi-ange. Dans le Tazié, on choisit souvent un cheval blanc pour mieux montrer la pureté d'un ange qui incarne la spiritualité. Il ressemble donc aux êtres mythologiques. L'Imam Hussein est un saint isolé sur le champ de bataille. Sa seule aide pour lui vient de son cheval. On remarque donc qu'une part

254 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 173-174.

255 Le héros du *Châhnamé*.

que l'Imam a un pied sur terre avec son cheval et d'autre part, le martyr réalise un envol vers le ciel à l'aide des ailes de Zoljénah. M. Harry narre les scènes avec beaucoup d'attention et les compare chaque fois avec d'autres concepts.

II.1.13. Le Tazié : une commémoration mystique

Pendant son voyage à Jérusalem et avant son voyage en Irak elle a une envie de voyager encore dans une autre région en Orient mais elle confesse ne pas savoir où aller. Elle songe ainsi :

Après la Palestine, par quel Orient poursuivre mon goût du soleil (...). Par l'Arabie inconnue, où régnait le fameux roi Wahhabite Ibn Séoud ? Par la Syrie odorante aux fidèles amitiés ? Par Bagdad où l'ombre de Fayçal, le mélancolique roi-chevalier me conviait funèbrement ? Ou bien simplement- la saison étant déjà avancée- m'en retourner dans son livre sur Tazié à Constantinople et l'Europe par la souriante Anatolie ²⁵⁶?

L'aspect mystique de Tazié est la source de motivation de l'auteur pour ce voyage. M. Harry tente de décrire les scènes tristes de ces cérémonies qui sont douloureuses. Nous lisons :

Ah ! Vous ne sauriez imaginer la douloureuse et poétique expression de mysticisme dont vibrent les taziés (...). Nous approchons précisément du mois moharrem, du mois « brûlant », brûlant de saint amour pour les martyrs, et l'époque de l'Achoura, de la « dizaine » commémorative du drame des Alides va commencer (...). Oui, certainement c'est aux villes saintes de l'Irak, à Kerbéla, Nachaf, Koufa que vous devriez pèleriner²⁵⁷.

M. Harry veut tout connaître sur l'Iran. Comme l'histoire de ce pays est fortement liée à la religion chiite, la romancière a lu certainement avant son voyage des livres sur ce sujet. Nous pouvons citer le nom d'un philosophe français, Arthur Gobineau dont les ouvrages sont lus par la romancière. Il a publié plusieurs livres dans ce domaine. Pour Gobineau, le Tazié est un spectacle merveilleux. Il tente de montrer l'aspect spirituel de ce drame religieux persan. Selon

256 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.7-8.

257 Myriam Harry, *op. cit.*, p.8.

lui, le Tazié a une forme originale et le peuple qui y participe est conscient de sa présence. Le philosophe est touché par la présence active des spectateurs dans le Tazié. Il dit :

J'ai subi moi-même ces ensorcellements, ces entraînements communs, ce magnétisme d'une foule dans laquelle l'électricité circule et qui la communique à tout ce qu'il apporte²⁵⁸.

Comme Gobineau, M. Harry cherche dans le Tazié ce sens mystique. Une analyse de son récit de voyage sur le Tazié, nous révèle l'aspect philosophique que la romancière donne à ces commémorations. Cette philosophie religieuse se manifeste dans certains passages de son livre. Rapportons par exemple le conseil d'Imam Ali à son fils Imam Hussein :

Si le monde est injuste envers vous, ne soyez pas injustes envers le monde²⁵⁹.

Un autre aspect mystique de la vie des Imams martyrs des chiites se manifeste dans leur vie simple et dépourvue de luxe. La vie simple d'Imam Ali est rapportée de la manière suivante :

Alors que le faux calife de Damas se vautrait dans le luxe et les orgies des palais byzantins, Ali n'a jamais couché que sur la terre battue, n'a jamais mangé à sa faim, même un pain d'orge, ne fut vêtu que d'étoffes grossières et n'a jamais refusé d'écouter une plainte²⁶⁰.

Il convient de souligner que cette simplicité de la vie des saints chiites est un élément en commun dans toutes les religions. Dans l'histoire des religions, les guides religieux mènent une vie très simple. On peut en conclure que le mysticisme des guides des chiites est abordé par la simplicité. L'avis favorable de l'auteur sur cette idée est évident. Elle affirme l'opinion que les Imams des chiites ne s'intéressent pas à la vie matérielle d'ici-bas car ils croient qu'on ne peut s'approcher de Dieu qu'en se détachant du luxe et du confort. Reprenons pour exemple ces passages où M. Harry exprime son opinion à ce propos. Tous ces éléments de la vie des saints chiites sont rapportés dans un style singulier. On a l'impression que la romancière elle-même croit vivement aux mêmes principes des chiites sur le mysticisme. Nous lisons :

258 Arthur de Gobineau, *Les religions et les philosophes dans l'Asie centrale*, volume III, E. Leroux, Paris, 1923, p.404.

259 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 129.

260 *Ibid.*

L'homme qui procréé plaît au Créateur. Nous disons encore que l'âme ne s'abandonne jamais entièrement à Dieu que lorsque le corps est débarrassé de ses instincts charnels²⁶¹.

On trouve des passages de dialogues dans cet ouvrage. Ils sont souvent entre M. Harry et une autre personne. Mais, il arrive des moments où le lecteur confond la vraie position de la romancière sur le sujet traité. La romancière rapporte parfois un dialogue entre elle-même et une autre personne mais le récit ne permet pas de savoir que la romancière est d'accord avec cette opinion. On a donc deux narrateurs : la romancière et un autre. À titre d'exemple, M. Harry entretient un dialogue avec Firouz khan sur une caravane de morts qui vont être enterrés dans les terres saintes. On les ramène de plusieurs pays mais un grand nombre vient de l'Iran chiite. Nous lisons :

Sur la route, un camion en panne demande secours à notre chauffeur. Sous la bâche s'allongent huit caisses étroites.

Leur contenu m'intrigue.

Firouz-Khan hésite un instant, puis :

- Des morts.

- Des morts ?

- Oui...mais ne craignez rien ! Des morts bien enfermés dans des doubles cercueils plombés, et couchés dans le naphte (...).

Oh ! Je me rappelle, autre fois, la caravane des trépassés (...). Il en vient de moins en moins.

- Parce que la religion diminue ?

Peut-être, mais surtout parce que les frais de transport argumentent. Le Chah, jaloux de l'exode de ces morts, leur impose à la sortie une formidable taxe de luxe, et les Anglais en font autant à leur entrée²⁶².

Dans ce passage les informations de Firouz-khan sont beaucoup plus longues que celles de la romancière mais elle tente de rapporter toutes les réponses possibles à la question par la bouche de son guide. Peut-être devient-il le miroir de son âme comme dans une forme de mise en abyme. Ce passage a donc une forme documentaire. Mais il faut avouer que l'avis propre de

261 Myriam Harry, *op. cit.*, p.101.

262 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.102-103.

la romancière se manifeste dans une seule phrase. Lorsque le récit est fait en focalisation externe, le point de vue est situé à l'extérieur des personnages. Le récit, les descriptions, sont donc opérés de l'extérieur. L'auteur ne peut pas faire part des sentiments, impressions, réflexions, intentions des personnages sauf si on peut les lire sur leur visage et en déduire leurs actions. C'est-à-dire que la réalité est réduite aux apparences extérieures. Le récit dans ce cas est plus objectif et plus neutre qu'en focalisation interne. Dans cette situation, le narrateur en sait moins que les personnages, ce qui est parfois le cas dans les récits de M. Harry ; contrairement à la focalisation zéro, la focalisation externe permet d'entretenir un certain suspense, puisqu'on s'interroge sur l'identité des personnages, sur le sens de leurs actions.

M. Harry, en relatant d'autres points de vue, change de focalisation dans chaque passage de son récit, ce qui donne bien un effet de mise en abyme et permet au lecteur de voir les événements sous un autre angle. Chacun voit donc sa réalité et sa propre vision. M. Harry ne se restreint pas, et ne contraint pas le lecteur à voir son récit sous plusieurs facettes et plusieurs lumières. Elle brouille parfois les focalisations et crée ainsi un espace mental vague en créant différentes sensations chez le lecteur.

C'est tout l'art d'une grande autrice qui éveille en nous les méandres de nos sensations et assouvit ainsi nos désirs. M. Harry est persuadée que l'humanité perdra au fur et à mesure du temps ses sentiments religieux. On le voit dans les autres ouvrages de l'écrivaine que nous allons évoquer dans les autres parties de notre travail sur la religion.

II.2. M. Harry et le grand mystique iranien Rumi

Mohammad Djelaleddine Balkhi (1207-1273) est le maître spirituel le plus incandescent du Soufisme. Il est poète, mystique et un homme de science. Il est connu en Iran sous le nom de Maulana qui signifie notre Maître. Les Occidentaux l'appellent Rumi qui signifie celui qui vient d'Anatolie et les Turcs lui donnent le titre de Mevlana qui désigne le maître par excellence.

Dans son enfance où l'Orient est dévasté par la violence politique, il quitte Balk avec sa famille et traverse plusieurs pays musulmans. Finalement, il s'installe définitivement à Konia où son père se sent en sécurité car ils ont la protection des souverains seldjoukides. *Odes mystiques*, *Quatrains*, *le livre du dedans* sont les plus importants ouvrages de la création littéraire de Rumi. Ils reflètent tous son amour spirituel et sa croyance profonde en Dieu. Par ailleurs, *Mathnawî*,

son chef d'œuvre, est considéré comme le plus profond commentaire du Coran. Cet ouvrage est la production religieuse et à la fois littéraire la plus lue dans le monde après le Coran.

La doctrine de Rumi est basée sur l'amour. L'âme exilée de l'homme est impatiente de retourner à sa patrie spirituelle dans le paradis et de s'anéantir dans son Bien-aimé qui est Dieu. L'homme doit dépasser les étapes dans sa voie de la perfection qui lui permettra son union avec l'univers. La danse et l'extase préparent le chemin aux mystiques pour pouvoir contempler l'invisible et le visage de l'Ami. « Bien-aimé », « L'Ami » et « Lui » désignent tous Dieu dans un langage métaphorique. Rumi est doué d'une imagination très puissante qui éclaire le chemin à ses disciples pour entrer dans une union sacrée avec le cosmos et Dieu.

Il convient de signaler que dans notre recherche nous utilisons souvent les termes de Soufisme et mysticisme. Il y a en fait plusieurs écoles de Soufisme et mysticisme. Dans ce travail, ces termes désignent uniquement la doctrine de Rumi.

Nous envisageons d'étudier Rumi dans deux chapitres différents car il est d'une part le fondateur de la doctrine religieuse des soufis et d'autre part on le considère comme l'un des grands poètes dotés d'une réputation universelle. Nous tentons donc ici de faire connaître Rumi dans le chapitre concernant la religion et sa vocation littéraire sera relatée dans le troisième chapitre sur la littérature persane.

II.2.1. Un ouvrage sur la biographie de Rumi

Djelaleddine Roumi, poète et danseur mystique (1947) est un ouvrage sur la biographie de Rumi. Il est sans doute l'un des chefs-d'œuvre de M. Harry. Elle rédige cet ouvrage dans un âge mûr de sa vie, quelques années avant sa mort. Elle trouve l'occasion de l'écrire quand elle retourne à Paris après avoir visité l'Iran en 1941. Cette visite est une bonne occasion pour l'auteur de compléter ses connaissances sur la biographie de Rumi.

Le voyage est en fait un moment propice, selon les propres termes de la romancière. Elle ressemble aux oiseaux qui s'envolent et bondissent d'un lieu à l'autre. Les difficultés du voyage deviennent donc moins dures pour une âme qui désire connaître les mystères de ce monde :

On rencontrait des nomades en transhumance ; des cigognes, ces pèlerins des oiseaux, volant de sanctuaire en sanctuaire. Au loin des troupeaux de gazelles bondissaient, flèche d'or décochée sur

l'azur aux bords de marécage ; les djinns de la nostalgie soupiraient, âmes des flûtes futures, dans les roseaux²⁶³.

Cette légèreté que M. Harry ressent pendant son voyage trouve son origine dans son âme assoiffée cherchant à découvrir les nouveaux horizons spirituels. Motivée fortement par sa curiosité, elle réussit à dévoiler les secrets des mystiques perses dont le plus célèbre est Rumi.

En plus, on trouve une visée poétique dans les textes de M. Harry lorsqu'elle raconte la vie de Rumi. Cette écriture particulière accentue donc le charme des mots de la romancière. Dans les premiers chapitres de cet ouvrage, M. Harry attribue les mêmes éléments trouvés dans l'atmosphère féerique des *Mille et Une Nuits* à la biographie de Rumi. Rejoignons la romancière sur ce point :

Il embellit sa capitale de caravansérails solides comme des forteresses, de hammams aux faïences chatoyantes comme des lacs, de bazars ornés comme des palais et dont les marchands étaient des princes, et les matières précieuses si abondantes qu'il fallait aux batteurs d'or toute une enfilade de vouîtes. Il l'embellit de fontaines, où la chanson de l'eau se mêle à la chanson des vers d'amour incrustés tout autour et où, les jours de fête, coulent le lait et le miel²⁶⁴.

Le roi ordonne de préparer Konia pour accueillir la caravane. Dans ce passage, nous constatons que la romancière tente de brosser cette fois un tableau magnifique de l'Orient. L'immigration de son père à Konia est en fait l'une des grandes aventures de la vie de Rumi. Pour décrire Konia, la plume de M. Harry dresse les scènes fabuleuses des *Mille et une Nuit* en les mêlant aux images du paradis telles qu'elles sont décrites dans le Coran et telles qu'elle les a lues dans ce livre saint des musulmans :

Il hausse les murailles de la ville, les perce de portes, les flanque de tours où les poésies de Ferdowsi s'élancent aux sentences Coraniques. Autour de Konia, il crée une ceinture de « paradis » avec « pavillons de suavité » et asiles de silence pour la rêverie voluptueuse et la contemplation mystique²⁶⁵.

263 Myriam Harry, *Djelaeddine Roumi, poète et danseur mystique*, pp.28-29.

264 Myriam Harry, *op. cit.*, p.50.

265 *Ibid.*

La romancière montre d'une façon hyperbolique la beauté de l'Orient dans ce passage. Elle rassemble dans un paragraphe tout ce qui peut être merveilleux dans ce coin du monde désiré par elle-même. Cette belle région en Orient dresse ses douces ailes sous les pieds d'un grand mystique persan. On note qu'en Perse les rois accordent un intérêt soutenu à la poésie, au mysticisme et à la religion. Konia devient un paradis terrestre où la vie d'un mystique comme Rumi est racontée.

Dans ce chapitre nous tentons de mettre à jour quelques caractéristiques importantes de l'écriture de M. Harry à travers certains épisodes de la vie de Djelaleddine traités dans le livre. À travers la multiplicité des sujets abordés, les histoires racontées sur Djelaleddine et ses contemporains comme son père, son fils et Chems aussi bien que sur les villes de Balk et Konia, démontrent l'énorme travail que M. Harry mène pour écrire son ouvrage. La romancière tente d'exprimer comment chacun de ces personnages a joué un rôle important dans la vie de Rumi.

Dans cette biographie sur Rumi, M. Harry évoque l'histoire de la rencontre de Rumi avec deux personnages qui ont influencé fortement la vie du Mystique. Elle indique que dans son enfance Rumi rencontre Farid aldin Attar. Ce poète est l'auteur du livre *Le langage des oiseaux* où il exprime par un langage allégorique les sept étapes qu'un mystique doit parcourir pour s'unir avec Dieu. Il témoigne aussi de la rencontre de Rumi avec Chems qui est le sujet des deux chapitres de l'écriture de M. Harry. La façon dont elle traite ce sujet montre son impression vis-à-vis de cette histoire.

M. Harry consacre plusieurs pages pour parler de l'invasion des Mongols. Elle tente de prouver comment cet événement politique à cette époque prépare le peuple pour qu'il accueille avec enthousiasme la poésie mystique de Rumi. Les gens cherchaient un secours dans le Soufisme pour retrouver la paix morale dans cette dure situation de guerre.

Dans les divers chapitres de cet ouvrage, la romancière s'attache à ouvrir un nouvel horizon pour exprimer les opinions et la philosophie de Rumi. Elle exprime les points de vue mystique de Rumi où on trouve énormément de traductions de sa poésie. M. Harry ne cite pas la source de cette traduction dans cet ouvrage. Certes, elle qui ne pouvait lire la poésie de Rumi dans sa version originale et emprunte ces poèmes à partir d'une source intermédiaire. Il convient de souligner que nous allons largement aborder ce sujet dans la chapitre III de notre étude sur la littérature où nous parlerons de Rumi et de sa poésie vue par M. Harry.

II.2.2. Rumi, Platon et Aristote

Dans cet ouvrage et à plusieurs reprises, M. Harry fait un grand effort pour connaître et faire connaître la doctrine de Rumi. Dès les premiers chapitres de ce livre, la romancière tente de trouver la racine de cette doctrine. Un lien est établi entre la doctrine du Soufisme de Rumi et celle de grandes figures de sagesse en Occident comme Platon et Aristote. Une similitude entre les idées de ces deux penseurs occidentaux et la doctrine de Rumi est exprimée. Les points de vue du père de Rumi qui était lui aussi un grand savant mystique sont présentés dans ce passage. Nous lisons :

À peine avait-il repris son enseignement sur la droiture, l'humilité, *la pure lumière* de Platon et *la Grande Morale* d'Aristote, qu'il vit arriver au pied du pilier où il était assis, une procession de trois cents muftis des Medressés²⁶⁶ de Balk et des environs, l'informant qu'ils avaient reçu chacun, isolément, la visite du prophète de l'Islamisme, disant : « À partir de ce jour, donnez à Behaeddine le titre de Sultan-des-Savants. Ne lui adressez plus jamais la parole que précédé de ce titre (...) prit le nom de Sultan-des-Savants (...) la splendeur du Bien-aimé²⁶⁷.

Dans un autre chapitre, M. Harry cite Platon et parle de la sainteté de la musique mystique chez Rumi. Une relation se noue entre cette musique insérée par Rumi dans les mosquées et celle de Platon entrée dans les lieux saints :

Enfin, ici, dans la molle d'Asie, soumise aux charmes de Vénus, le roseau mélodieux ne cessait guère son concert, semblait le souffle même de l'antique Iconium²⁶⁸ où le divin Platon avait exalté les bienfaits de la danse et de la musique. Djelaleddine les avait introduits dans les mosquées²⁶⁹.

L'aspect religieux accordé aux philosophes est relaté dans ce passage. C'est pourquoi on appelle ce philosophe « le divin Platon ». Les aspects similaires sont évoqués ainsi entre ces deux musiques, l'une qui appartient à « la molle d'Asie » et l'autre à « l'antique Iconium²⁷⁰ » en Occident. La danse et la musique dans les lieux saints apportant des bienfaits aux religieux.

266 En français Madrasa. Ce qui signifie l'école religieuse musulmane.

267 Myriam Harry, *op. cit.*, p.17.

268 Konia.

269 Myriam Harry, *op. cit.*, p.60.

270 Konia.

Il faut signaler qu'on trouve également l'origine de cette philosophie chez les grands poètes mystiques orientaux comme Attar. La rencontre de Rumi enfant avec Attar est reprise plusieurs fois par la romancière. Attar offre son fameux ouvrage mystique, *Le langage des oiseaux*, à Rumi. Il prévoit également un avenir splendide pour cet enfant. Nous lisons :

Charmée par la beauté rayonnante et la douce gravité du petit garçon de huit ans, Feridoune Attar lui prédit qu'il resplendirait au firmament du pur Amour et lui donna un exemplaire de son *Langage des Oiseaux*, spécialement calligraphié pour l'enfant mystique durant le séjour de la caravane à Nichapour. De ce livre, Djelaleidinne ne s'en sépara plus. Il le portait le jour contre son sein, et la nuit le glissait sous son oreiller²⁷¹.

Une relation spirituelle est établie entre les deux mystiques lors de leur première rencontre. Une comparaison est faite entre l'histoire des oiseaux du livre *Langage des oiseaux*, le livre d'Attar et celle du Phénix en Occident :

Le Phénix, oiseau charmant et parfumé habite une forêt de L'Hindoustan. Il n'a pas femelle et vit isolé. Mais il a un long bec dur, percé de quarante trous, comme une longue flûte²⁷².

L'histoire de cet oiseau mythique en Occident est racontée juste à la suite de la partie où l'auteur présente l'histoire des oiseaux dans *Langage des Oiseaux* d'Attar. Dans la pensée de la romancière, la mythologie occidentale se croise avec le mysticisme oriental d'Attar. L'histoire du Phénix et les trente oiseaux d'Attar cherchent tous deux à prouver le même sens mystique. Il est raconté par la présentation métaphorique des oiseaux soit en Orient, soit en Occident. Bien que les deux histoires soient différentes en apparence l'une de l'autre, la leçon finale reste semblable. L'homme cherche le mysticisme par n'importe quel moyen, soit à l'instar du Phénix soit comme avec les trente oiseaux d'Attar.

L'imaginaire de M. Harry cherche à trouver l'origine du mysticisme chez les philosophes occidentaux. Une relation est établie entre le mysticisme de Rumi et celui des religions. Nous pouvons conclure que M. Harry a une tendance très forte à trouver l'origine du mysticisme de Rumi chez les grands philosophes occidentaux comme Platon et Aristote car il connaît mieux la

271 Myriam Harry, *op. cit.*, p.30.

272 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 32.

philosophie occidentale que l'orientale. Il faut prendre en considération que Rumi est également influencé par la philosophie présentée par Attar en Orient.

II.2.3. Rumi et les prophètes

M. Harry tente à plusieurs reprises de trouver une ressemblance entre les forces spirituelles des prophètes et celles de Rumi. Dans cette partie de notre travail, nous allons évaluer la véracité de cette hypothèse. Tout au début de son livre *Djelaeddine Roumi, poète et danseur mystique*, la romancière présente largement Balk, ville natale de Rumi. Donnons la parole à M. Harry :

Car c'est à Balk que naît Zoroastre. C'est à Balk qu'il fonde la religion des Mages, allume les autels du Feu sacré, érige les temples au Soleil, à la lune et aux sept Planètes que conduit l'étoile Tistrya - principe femelle - notre étoile Venus. Le roi du pays, Gustape - dont le nom survit si royalement en Scandinavie, ce pays des purs Aryens - se convertit au culte des astres que l'on célèbre par des suaves musiques et une douce danse tournoyante, imitant la giration planétaire. Ainsi cette Bactriane vit dans une lumineuse et mélodieuse félicité²⁷³.

Selon la romancière, la racine de la doctrine de Rumi se trouve dans le Zoroastrisme. Elle cherche ainsi à mettre en évidence la doctrine de Rumi et celle de Zoroastre. Dans ce passage, l'importance des astres chez les zoroastriens est révélée.

M. Harry consacre une large partie de son ouvrage à la danse mystique chez les adeptes de Rumi. Il faut mentionner que le soleil, la lune, « les sept planètes que conduit l'étoile Tistrya », Vénus sont les éléments de la nature très respectés par les adeptes de l'ancienne religion des Aryens comme les zoroastriens. M. Harry montre que Rumi et ses disciples dansent en suivant les mêmes mouvements des planètes pour se mettre dans un état harmonieux avec la nature. L'auteur en écrivant cet extrait suit un objectif pour parler des aspects en commun qui existent entre ces deux doctrines : le Zoroastrisme et le Soufisme : « Au Soleil, à la Lune et aux sept planètes, Aladin offrait des aubades et des sérénades comme au temps de ses ancêtres zoroastriens²⁷⁴ ».

273 Myriam Harry, *op. cit.*, p.8.

274 Myriam Harry, *op. cit.*, p.14.

Il convient de signaler que M. Harry ne se contente pas de rapprocher la vision du monde entre le Zoroastrisme et le Soufisme. Elle a également une tendance à parler des autres religions qui ont des éléments en commun avec le Soufisme. La nature est le berceau où les zoroastriens et les soufis cherchent à parler de leurs opinions. M. Harry raconte que dans son enfance, le père de Rumi le mettait sur ses épaules en se promenant dans la nature et en chantant ces vers :

Et le vieux derviche, soit qu'il fût gagné par l'ivresse de la nature, soit qu'il voulût amuser son puéril cavalier, se mettait à danser (...) chantant ces vers :

Mon cœur est modelé aux formes innombrables (...) une cage de rossignol, un jardin des roses, un couvent des moins chrétiens, un temple du Feu sacré, les tables de Loi ; mon cœur est la mosquée d'Allah et la Kaaba²⁷⁵ de l'amour²⁷⁶.

On remarque que Rumi hérite de son père la danse mystique. Dans toutes les religions, l'homme est pris par un sentiment qui le rapproche de la divinité. Le lieu où l'on adore Dieu n'a aucune importance. Il peut être un des éléments de la nature comme « un jardin », ou « un couvent » ou un temple des zoroastriens. À plusieurs reprises, dans cet ouvrage sur Rumi, il est question des autres religions. Les noms des saints du Christianisme sont énumérés pour parler du caractère de Rumi :

Par sa douceur familière et par son amour de la nature, Djelaleddine rappelle souvent saint François d'Assise - ils vécurent à peu près à la même époque et saint François parcourut l'Orient - et plus encore par sa chaleur d'âme et sa danse d'extase, sainte Thérèse l'énamourée du Christ, postérieure au saint Musulman de trois siècles mais dont quelques gouttes de sang arabe brûlèrent les veines castillanes²⁷⁷.

Les noms des prophètes comme Salomon, David, Moïse et Mohammad sont cités. Ce passage montre bel et bien que Djelaleddine respecte les mêmes éléments qui sont vénérés par les saints occidentaux. La danse et l'extase religieuse évoquée par Rumi existent chez les autres croyants comme les saints chrétiens.

275 Le sanctuaire de la Mecque.

276 Myriam Harry, *op. cit.*, p.21.

277 Myriam Harry, *op. cit.*, p.12.

On peut conclure que M. Harry a l'intention de montrer que toutes les religions ayant une origine commune ne cherchent qu'à rapprocher l'homme de Dieu. La nature, la danse et la musique mettent l'homme dans un état d'extase. Il pourrait ainsi se détacher de ce monde ici-bas pour contempler la vérité de l'existence dans sa vie de l'au-delà. Voyons M. Harry sur ce point :

En somme, la cour d'Aladin Kaï-Kobad fait songer à ce que furent plus tard les cours des Médicis. À Konia, le poète mystique côtoyait le savant orthodoxe, le derviche libre penseur se rencontrait avec l'artiste byzantin, le moine chrétien et le rabbin juif renseignaient le souverain sur leurs livres sacrés et discutaient des vérités platoniques avec les oulémas.

Et lorsque l'armée mongole envahit le Corassan, la poésie persane émigra des rives de l'Oxus et vint se fixer au bord de la mer de Chypre, ainsi que deux siècles plus tard les lettres grecques devaient se transporter des berges du Bosphore aux berges du Tibre²⁷⁸.

D'après M. Harry les différents religieux peuvent coexister dans une même région à condition que chacun tolère les opinions des autres. Les forces politiques peuvent jouer un rôle important dans la relation entre les religions. Il faut mentionner que selon la romancière la guerre, comme celle des Mongols, n'empêche pas cette union religieuse. La littérature est également influencée par les événements politiques. C'est pourquoi la poésie persane se répand dans les régions lointaines comme « Chypre » et le « Bosphore ». L'humanité suit un objectif commun dans les champs culturels y compris la religion. Au début du XX^e siècle, M. Harry annonce déjà cette idée que le monde n'est qu'un petit village où les enfants d'Adam peuvent vivre tranquillement les uns à côté de l'autre en respectant les opinions d'autrui.

II.2.4. Les principes du mysticisme de Rumi

Le mysticisme présenté par Rumi est à l'époque bien accueilli par le peuple. La romancière réussit à l'expliquer par le contexte historique. À l'époque où vivait Rumi, c'est-à-dire au XIII^e siècle et à Konia, les gens sont lassés par les longues guerres dont la plus connue est l'invasion des Mongols. Ces derniers envahissent une grande partie de l'Orient par une guerre cruelle. L'histoire de la région avant et après l'Islam, ce qui met l'Orient dans un état instable, est racontée par la romancière. Empruntons les termes de l'auteur sur ce sujet :

278 Myriam Harry, *op. cit.*, p.51.

Mais qui à cette époque - nous sommes en 1220 - se soucie de Vénus et de ses voluptés ? Jamais la molle Asie n'avait été bouleversée par des guerres fratricides et des invasions étrangères. Les trônes et les villes passaient de main en main si rapidement qu'on ne savait pas sur quel territoire on se trouvait : Persan ? Arabe ? Arménien ? Byzantin ou Franc²⁷⁹ ?

Ces guerres dévastent la région et le peuple est bien troublé. Dans cette situation dangereuse où l'insécurité règne, les gens étaient en quête d'une voie pour diminuer leurs détresses et leurs angoisses. Les leçons mystiques présentées par Rumi sont à l'époque rapidement accueillies par la société déprimée à cause de l'invasion des Mongols.

Cherchons à savoir sur quoi repose le mysticisme chez Rumi d'après M. Harry. Dans son ouvrage sur Rumi, elle présente plusieurs éléments qui permettent de connaître son sens du mysticisme. Le regard de ses lecteurs se tourne vers la spiritualité du Soufisme. On tente donc d'élaborer ces éléments dans la doctrine du Soufisme présentée par Rumi : le Soufisme et l'Islam, les mystiques et leurs vies simples, le Soufisme et la nature, les mystiques et le miracle et la mort.

M. Harry parle de la dignité humaine qui est l'un des plus importants principes du mysticisme proclamé par Rumi dans l'ensemble de son œuvre. Nous savons qu'il s'est inspiré du Coran et qu'il estime que l'homme est le but de la création en ayant pour mission d'accomplir le projet divin. Les substances animales, végétales et minérales sont créées pour accueillir l'arrivée de l'homme sur la terre. La romancière montre que selon les termes de Rumi « nous sommes les derniers et les derviches²⁸⁰ ».

L'écrivaine tente de présenter ce grand principe du Soufisme en mettant l'accent sur cette opinion que Dieu crée l'homme comme une créature sublime de l'existence. Selon les mystiques, l'homme et les autres créatures visibles ou invisibles cherchent les tendres mystères de l'univers, c'est-à-dire l'amour divin. Examinons l'opinion de Rumi sur les créatures invisibles sur la planète, les êtres comme des péris et des djinns :

Amour ! Amour ! Amour ! répétait l'enfant mystique en tressautant sur la nuque du vieux derviche qui valsait parmi la ronde des péris et des djinns²⁸¹.

279 Myriam Harry, *op. cit.*, p.41.

280 *Mathnawî*, IV, 520-526.

281 Myriam Harry, *op. cit.*, p.21.

Le mystique se sent dans une relation intime avec la nature. Tous les éléments de la nature y compris l'homme ont une émotion très forte pour rencontrer Dieu. La romancière présente cette opinion dans cette traduction des vers de Rumi. Nous allons aborder l'aspect littéraire des textes de M. Harry sur Rumi dans le chapitre qui concerne la littérature. Donnons la parole à M. Harry :

La rose est mon amante, la lune mon échanton.

Ma foi est la pureté, mon jardin la solitude.

Le nom de Dieu s'en va en mer sur sept barques du Soleil²⁸².

M. Harry saisit bien cette opinion de Rumi qui montre que la nature est comme un berceau où le mystique tente de transmettre ses leçons spirituelles à ses adeptes. Elle reste ainsi la source de l'inspiration du poète. Le mystique y découvre la chanson divine et se met à entrer avec elle dans une communication intime :

Il n'aimait pas non plus enseigner entre les murs faits de mains d'hommes, mais à l'instar des péripatéticiens persans, il conduisait ses disciples dans les jardins, à la campagne, égrenant le long du chemin des paraboles, des souvenirs, des improvisations poétiques. Ou bien, son rayonnant visage levé vers l'azur, il écoutait les oiseaux, respirait l'odeur du ciel et des arbres, tenait des colloques muets avec l'esprit des choses.

Puis soudain, envahi d'un émoi mystérieux, il se mettait à tourner, en chantant à la façon des soufis :

Pierre, je meurs et deviens plante.

Plante, je meurs et deviens animal.

Animal, je meurs et renaiss homme,

Homme, je meurs et ressuscite ange.

Ange, je surpasse tout et suis le Rien.

Je suis le Rien, le Rien ! le Rien !

282 Myriam Harry, *op. cit.*, p.22.

Et ses disciples foulant le gazon, chantaient comme lui²⁸³.

M. Harry prouve qu'elle a bien compris les principes de la doctrine de Rumi. Dans ce passage, les éléments qui aident l'homme dans son parcours spirituel sont présentés. Rumi en s'adressant aux éléments de la nature tente de dessiner l'échelle de la création de l'homme : Dieu crée tout d'abord l'homme à partir de la terre. Puis la plante pousse de cette terre et ensuite l'homme quitte son animosité et devient le calife de Dieu sur la planète. Finalement il se purifie pour s'approcher de Dieu. On est donc témoin de l'ascension de l'homme vers Dieu étape par étape. Et c'est juste là qu'il comprend qu'il est « Rien » devant la grandeur de son créateur. Il est inférieur à Lui car ce devenu « Rien » est en fait le sommet de la dignité de l'homme dans sa relation avec son Bien-Aimé comme l'indique Rumi. M. Harry tente de transmettre ainsi cette philosophie à ses lecteurs.

Nous avons déjà cité dans les chapitres précédents l'histoire de l'Imam Ali et du puits racontée par les historiens religieux et qui est reprise par M. Harry dans cet ouvrage. Dans cette partie de notre travail, nous tentons de reprendre la suite de cette histoire. M. Harry aussi bien que les historiens religieux racontent que lorsque l'Imam Ali confie au puits les secrets transmis par Mohammad, le prophète de l'Islam, un roseau pousse là-bas. Écoutons la suite de cette histoire sous la plume de M. Harry :

Quelques jours après, un roseau poussa du fond du puits, grandit et acquit une taille élancée. Un berger le coupa, y perça des trous et se mit à jouer la nuit et le jour comme un amoureux, et à faire paître ses moutons au son de sa flûte. Le berger et son jeu devinrent célèbres parmi toutes les tribus arabes. Les bédouins à l'Occident comme à l'Orient désiraient entendre cette musique²⁸⁴.

M. Harry ayant effectué une enquête sur la doctrine de Rumi a une bonne connaissance de cette histoire de la flûte qui est l'un des poèmes très connus du poète qui inaugure son œuvre principale intitulée : *Masnavi*. Il raconte en poésie l'histoire de ce roseau qui devient une flûte. On remarque qu'il s'agit d'une histoire allégorique. Rumi montre par une métaphore que l'homme est ce roseau que l'on a coupé de son origine au paradis. Cet événement c'est-à-dire

283 Myriam Harry, *op. cit.*, p.26.

284 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 64.

vivre loin de sa réalité spirituelle et vivre dans un état terrestre tourmente l'homme. Cette flûte symbolise la voix mélancolique de l'homme qui cherche sans cesse à retourner à sa dignité originelle comme la créature la plus proche de Dieu par rapport aux autres.

Rumi exprime que la voix plaintive de l'homme est entendue à travers un roseau qui est comme une métaphore et qui désigne son âme. Dieu ne crée pas l'homme pour vivre éternellement sur la terre mais il y est de passage pour retrouver son origine divine et rejoindre son Bien-aimé.

II.2.5. Devenir « Rien » et s'anéantir en Dieu

M. Harry comprend très bien la philosophie du Soufisme exprimée par Rumi. Elle sait que l'union avec Dieu est le principe le plus important chez les soufis. Elle est présentée de plusieurs manières. L'un des objectifs des soufis est basé sur l'observation de « la pure lumière » de l'existence, c'est-à-dire Dieu. L'homme s'attache à connaître « cette réunion de l'homme à Dieu ». Voyons M. Harry sur ce point :

D'autres fois, il amenait Djelal dans les réunions de Soufis, où l'enfant écoutait, immobile et ébloui, les discussions sur l'amour platonique, sur l'immortalité de l'âme, cette parcelle d'étoile nostalgique de la pure lumière, sur la musique, expression divine aux formes sonores ; sur la danse, reflet des harmonies sphériques, sur l'extase, cette réunion de l'homme à Dieu qui lui restitue les ailes primitives dévorées par la flamme impure de nos désirs matériels²⁸⁵.

M. Harry dévoile cette fois l'un des principes très primordiaux du Soufisme. Elle s'intéresse ainsi à relater la relation entre l'homme et Dieu. Dans ce passage le chemin est montré à l'homme pour qu'il s'approche de Dieu. Le plus important moyen pour y parvenir est de se libérer des contraintes de la vie du monde ici-bas, des chaînes qui lient l'homme à la terre et qui sont comme un frein dans son ascension vers Lui. Le détachement de la vie matérielle libère l'âme pour s'unir avec Dieu.

Nous ne savons pas comment M. Harry pense à ce principe. Est-ce qu'elle estime vraiment que la vie de luxe empêche l'homme de parcourir le chemin de la perfection spirituelle ? Il faut signaler que dans ses récits de voyage elle s'intéresse souvent à mettre en relief l'aspect du luxe

285 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 22.

de la vie mondaine de ses personnages. La romancière a donc un grand intérêt à dresser l'ambiance aristocratique dans ses récits. On peut conclure que M. Harry reflète d'une manière objective cet aspect de la doctrine de Rumi. Elle rapporte cette idée et le lecteur n'arrive pas à saisir sa propre opinion sur ce point.

L'union avec Dieu pourrait se manifester de plusieurs façons. Les histoires allégoriques racontées par Rumi sont reprises par M. Harry. On est certain qu'elle en prend connaissance en lisant le livre de M. Barrès sur Rumi car nous trouvons des extraits de cet ouvrage dans cette biographie sur Rumi rédigée par la romancière. Mais elle a lu d'autres ouvrages sur ce sujet. Rumi essaie d'enseigner les grands principes de la doctrine du Soufisme dans un langage très facile. Il permet que tout le monde comprenne ses leçons mystiques. Il y a une histoire très connue qui raconte l'union entre l'homme et Dieu. Donnons la parole à M. Harry :

- Un adolescent, tourmenté de la connaissance de l'Être suprême vint frapper à la porte de l'Amé.
 - Qui est là ?
 - C'est moi !
 - Cette cellule ne saurait nous abriter tous deux ensemble ! répondit la voix de l'intérieur et la porte reste close.
- Alors l'adolescent s'en alla dans la solitude, jeûna, pria, médita. Un an après il revint et frappa à la porte de l'Ami.
- Qui est là ?
 - C'est toi ! répondit l'amant.
- Et la porte s'ouvrit²⁸⁶.

Ce passage montre que l'homme doit abandonner son ego afin de trouver le vrai visage de l'Ami. Le « moi » de la créature devint le « toi » du créateur. Le « moi » n'existe donc plus. On s'oublie donc pour entrer dans une union sublime avec Dieu. Mais il faut trouver un bon chemin pour atteindre cette union spirituelle : « la solitude », « le jeûne », « la prière », « la méditation » et « la danse religieuse » ouvrent la voie à la connaissance des sources célestes. M. Harry montre que selon Rumi non seulement l'homme est capable de saisir les mystères de la création, mais que même les animaux et les objets sont munis à cette puissance : « Cette porte, ce mur, ce

286 Myriam Harry, *op. cit.*, p.68.

dallage sous nos pieds sont les confidents du divin et comprennent nos mystères²⁸⁷ ». « L'union » règne dans ce monde d'après la volonté divine. Cette union pourrait apparaître même dans la relation entre deux soufis comme celle entre Rumi et Borahnedinne, l'ami de son père. Il dit à Djelal :

Dans toutes les connaissances de la religion et de la certitude, tu as dépassé ton père. Mais je veux t'apprendre encore la science de l'amour et l'illumination intérieure.

Djelaleddine obéit à toutes les prescriptions du vieillard ; lui abandonne la direction du collège, devint le plus humble de ses serviteurs et le plus zélé de ses disciples.

Il ne souffrait plus de l'absence de son père. Il lui semblait le retrouver dans le tendre vieillard car tous deux nageaient dans l'océan des mystères, leurs deux âmes hantées reliées intimement, sans qu'il y eût de couture²⁸⁸.

Dans l'enseignement du Soufisme, la réunion entre deux hommes de Dieu est nécessaire pour voir le visage du Bien-Aimé. L'homme tout seul a beaucoup de difficulté à apprendre « les sciences de l'intérieur ». Celui qui étudie les sciences divines a besoin d'un maître qui lui éclaire le bon chemin vers Dieu. Nous connaissons cette union très forte qui lie les deux hommes soufis Djelal et Chems l'un à l'autre dans leur parcours spirituel.

Le jour où Rumi rencontre Chems à Konia, il renonce à donner des cours à ses disciples et consacre son temps à l'audition mystique présentée par Chems. Rumi compose des vers pour admirer Chems. Ce dernier invite Rumi à renoncer aux sciences et l'invite à apprendre la science de l'intérieur.

Cette relation entre Chems et Rumi provoque toujours une grande polémique. On se demande s'il s'agit d'une relation charnelle ou spirituelle. Dans son ouvrage sur Rumi, M. Harry a bien saisi l'histoire de cette relation entre ces deux soufis. L'histoire de l'isolement de Rumi et Chems y est racontée ainsi :

Une nuit d'hiver l'épouse de Djelaleddine, Kira Khatoun incapable de vaincre sa jalousie curieuse, s'était approchée à tâtons, regardant et écoutant par la fente de la porte. Elle vit son mari, la tête appuyée sur les genoux de Chamsseddine. Tout à coup le mur derrière eux, s'ouvrit. Un homme en

287 Myriam Harry, *op. cit.*, p.67.

288 Myriam Harry, *op. cit.*, p.71.

manteau vert entra, déposa devant eux un bouquet de fleur, sans proférer une parole, et disparut par le même chemin. Les deux amis préludèrent à la première prière du jour, et Kira Khatoun, revenue en toute hâte au gynécée, s'évanouit de sainte frayeur²⁸⁹.

Cette histoire que M. Harry insère dans cette partie de son ouvrage montre son opinion sur la relation entre Rumi et Chems. M. Harry estime que la relation entre les deux mystiques représente une union spirituelle. En racontant cette histoire, elle appuie cette idée qu'on ne peut pas croire à une relation charnelle entre les deux mystiques. Leurs âmes prennent en même temps un élan vers Dieu. Dans cette ascension les deux soufis se rejoignent car ils se trouvent dans le même état spirituel. Rumi accompagne Chems qui est pour lui comme un guide spirituel et qui lui inspire toute sa poésie mystique. Voyons sur ce point M. Harry qui raconte comment Rumi exprime l'alchimie de son âme après sa rencontre avec Chems :

*J'étais mort, je devins vivant, j'étais pleur, je devins rire
Le règne de l'amour est venu, je devins règne éternel²⁹⁰.*

Ce passage montre bel et bien la condition de l'âme des soufis. M. Harry prouve que l'union entre les deux soufis leur facilite le chemin pour sortir de l'état normal dans la vie ordinaire de l'homme. Cette amitié divine est considérée comme une évolution dans la vie mondaine. Elle prépare l'homme pour qu'il fasse un survol vers la perfection dans la vie spirituelle.

Comme nous l'avons déjà remarqué, l'union règne dans toute la poésie de Rumi. Outre l'union entre les âmes de ces deux mystiques, nous apercevons cette union dans la mort. Cette union avec Dieu se réalise donc dans la mort. Les soufis croient à la vie de l'au-delà. Pour eux la mort n'est pas considérée comme une fin. Mais elle est une étape très importante pour l'homme. Prenons quelques exemples de l'ouvrage de M. Harry sur Rumi. Voilà la réaction de Borahnedinne, l'un des disciples du mystique qui entend la nouvelle de la mort du père de Rumi. Il dit :

289 Myriam Harry, *op. cit.*, p.92.

290 *Mathnawî*, Ghazal n. 1393. <http://ganjoor.net/moulavi/>

- Hélas, mon disciple Sultan-des-Savants n'est plus ! Hélas ! Le Paon-du-trône-de-Dieu a quitté cette patrie terrestre pour se dissoudre dans la lumière²⁹¹ !

Le monde ici-bas et l'au-delà forment une patrie pour l'homme. Selon les soufis, on ne distingue aucune distance entre ces deux parties. La mort est déjà une étape de la vie car l'homme qui a un caractère divin s'anéantit ainsi en Dieu à la mort. Cette opinion de Rumi s'est inspirée d'un verset Coranique qui dit : « nous sommes de Dieu, et nous rentrons à Lui²⁹² ». Les musulmans répètent ce verset quand quelqu'un décède. L'opinion des musulmans sur la notion de la mort est bien connue pour la romancière. Dans son ouvrage intitulé *Tunis la blanche*, elle l'exprime ainsi :

Si vous saviez comment ces gens-là savent souffrir et mourir en beauté ! Rien n'est paisible comme l'agonie d'un musulman (...). Il n'y a jamais chez eux ces luttes, ces regrets de la dernière heure, pas le geste machinal de s'accrocher à la vie, en tirant ses draps : le musulman ne meurt pas il s'en va. Il rend véritablement à Dieu son âme prêtée ainsi²⁹³.

M. Harry s'intéresse à aborder les diverses opinions sur la mort et selon les religions. Elle constate que dans la doctrine de Rumi un homme de Dieu n'a aucune crainte de la mort. La mort est un moment paisible pour les musulmans et pour les soufis. Un soufi croit à des principes dans la mort. Il l'accepte comme une vérité dans sa vie. Il ne résiste donc pas devant elle et se laisse paisiblement partir de ce monde terrestre pour se dissoudre dans la lumière divine. Non seulement la mort pour lui n'est ni sombre ni effrayante mais il l'attend impatiemment car il a une ferme croyance que la mort prépare sa rencontre avec son Bien-aimé. M. Harry montre ainsi comment Rumi exprime cette croyance dans ce passage :

Cependant le Seyed sentit sa fin approcher. Il en éprouva une profonde joie et lançant ses bras autour de son corps, il modula :

Je trouve dans mes bras le parfum du Bien-aimé,

Comment ne me prendrais-je dans mes bras ?

Et encore :

291 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 70.

292 أنا لله وانا اليه راجعون

293 Myriam Harry, *Tunis la Blanche*, Fayard, Paris, 1910, p. 71.

*Cette nuit est celle où je vais vers l'Amour.
Je serai enfin mon être délivré de sa matérialité²⁹⁴.*

Nous avons déjà vu que l'homme spirituel ne s'attache pas à la matérialité de sa vie terrestre car il croit fermement qu'il ne demeure pas longtemps en vie dans ce monde ici-bas. La mort est donc pour lui un moment propice dépourvu de l'angoisse. En fait, l'angoisse de la mort est le résultat de la peur de l'inconnu. La crainte de la mort est un thème important de la vie des hommes car ils ne connaissent pas ce qui les attend après cette étape. M. Harry montre que pour les soufis, la mort est un moment joyeux qui leur permet de se libérer des contraintes de la vie matérielle pour s'envoler vers leurs vies spirituelles. Mohammad, le prophète de l'Islam déclare que le monde ici-bas est une prison pour l'homme spirituel et la mort est pour lui le moment de libération. M. Harry consacre plusieurs pages pour parler du décès de Rumi où elle parle de la croyance des soufis sur la mort. Rejoignons la romancière sur ce point :

Cependant dans la salle du chapitre qui était aussi la salle de danse, les lecteurs du Coran à la douce prononciation lisaient les versets cadencés, parmi les vapeurs d'encens, les muezzins à la voix harmonieuse appelaient à la prière de la Résurrection ; vingt troupes de récitateurs renommés modulaient les joyaux hymnes funèbres, composés par Djelaleddine lui-même. Et la musique des cymbales, des flûtes et des hautbois soutenait les disciples qui chantaient :

*L'amant a rejoint l'amante.
La lumière est remontée à la lumière !
Le roi de la pensée sans trouble
Est entré en dansant à l'Éternité²⁹⁵!*

La signification de cette union est bien exprimée dans ce passage. Henri Massé, le professeur de M. Harry à LANGSO rédigera un livre sur Halladj. Il est un grand mystique de ce qui arrive à l'apogée du mysticisme et il annonce qu'il est Dieu lui-même. On considère ses paroles comme une hérésie et on le condamne à la mort. Il insiste sur cette idée qu'il est Dieu lui-même avant sa mort par pendaison²⁹⁶.

294 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 73.

295 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 189.

296 انالحق

Cette partie des poèmes de Rumi nous amène à réfléchir sur cette idée exprimée par Halladj. On sait que dans l’Islam l’homme a en soi-même une part de Dieu. Quand on arrive à une étape très élevée de l’état spirituel et qu’on s’approche à tel point de Dieu comme Halladj qui prétend l’être. Halladj anéanti fortement dans l’océan de la divinité a une conviction très forte d’être Dieu Lui-même. Selon les mystiques, il n’a pas commis un acte d’hérésie mais il est un vrai mystique. M. Harry montre que selon les termes de Rumi, l’amant devient l’amant et la lumière reste la lumière.

II.2.6. Le mysticisme et les sciences

M. Harry tente de présenter la ville de Balk. Comme nous l’avons déjà dit dans le chapitre précédent, à l’époque elle est une ville très importante. C’est le berceau de grandes figures des hommes de science en Perse comme « le médecin Avicenne », « le philosophe Ghazali », nommé par la romancière « le Pascal musulman », le mystique poète Omar Khayyâm qui est « astrologue et poète » et Saadi « le divin poète iranien ». En énumérant les noms de ces savants persans dans son ouvrage l’auteur a l’intention de présenter une autre doctrine qui est totalement différente des autres sciences. Nous remarquons que l’on donne une définition du mysticisme en précisant la différence qui existe entre le mysticisme et les sciences.

Dans une autre partie de son ouvrage, la romancière montre comment Chems raconte une histoire de son enfance à Rumi pour lui dire qu’il n’avait pas besoin d’apprendre les sciences en allant à l’école. Ce dialogue entre lui, Chems enfant et avec son père confirme cette opinion :

Mais je refusais d’aller à l’école. Mon père me le reprochait. Un jour que nous nous promenions près d’un étang, une poule, sur le bord, regardait, stupéfaite, nager deux petits canards échappés de sa couvée. Je dis à mon père en la montrant : « Voilà notre situation. Tu es mon père et tu ne sais pas qui je suis. Tu es l’homme de la terre et je suis l’homme de l’eau. Mon éducation et mon instruction sont ailleurs. Je n’ai pas besoin d’école²⁹⁷ ».

Les mystiques n’ont pas besoin d’apprendre les sciences car par les exercices spirituels qu’ils font, leur cœur est prêt à acquérir la vraie science de l’univers qui est le mysticisme. On les

297 Myriam Harry, *op. cit.*, p.85.

appelle les sciences intérieures²⁹⁸. Dans une autre partie de son ouvrage, on remarque que les sciences sont nulles pour les mystiques et qu'elles ne jouent aucun rôle important dans les élans des mystiques vers le créateur :

Chamsseddine Tabrizi, dit-il dans son exaltation, est aussi puissant que le Messie pour contraindre les âmes à suivre son âme bénie. Il est sans pareil dans les sciences de l'alchimie, ainsi que dans l'astrologie, les mathématiques, la théologie, la philosophie, la logique, la rhétorique, mais du jour où il entra en contact avec les « voilés de la coupole » il mit toutes ces sciences sur le registre des nullités et choisit librement le monde des abstractions et l'illumination²⁹⁹.

Un soufi n'a pas besoin des sciences dans son état mystique. Nous savons que seul le cœur et l'âme du mystique arrivent à acquérir une connaissance mystérieuse grâce à la volonté divine. Nous pouvons accepter cette opinion sur le Soufisme présentée par M. Harry. Nous estimons que l'homme pourrait entrer dans une relation étroite avec Dieu sans s'appuyer sur les connaissances scientifiques. Nous pouvons conclure que le cœur a une capacité importante qui découvre le mystère de la vie et cette connaissance rapproche l'homme de Dieu. Ce passage montre que M. Harry croit à cette philosophie du Soufisme sur lequel elle a une très bonne connaissance. La romancière pense qu'il faut écouter la voix du cœur pour établir une relation proche avec Dieu.

II.2.7. Les mystiques et l'Islam

Il est bien évident que le Soufisme emprunte sa doctrine à l'Islam. Il y a donc un rapport étroit entre le Soufisme présenté par Rumi et cette religion. M. Harry a bien saisi cette relation. Nous savons qu'on appelle Masnavi « le Coran persan » et Rumi le maître du Soufisme connaît très bien le Coran. Il arrive donc à transmettre les messages du Livre saint des musulmans en persan et dans un langage poétique. D'après la romancière, le Soufisme adoucit la doctrine de l'Islam : « Avec eux un sensuel quiétisme attendrit la sèche doctrine musulmane³⁰⁰ ».

Dans l'ouvrage de M. Harry, on trouve des parties sur les compagnons du prophète de cette religion comme l'Imam Ali. Les histoires racontées dans ce livre montre qu'elle a l'intention de

علم لدنى 298

299 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 95.

300 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 11.

prouver que l'Imam Ali est un mystique. En plus, elle arrive ainsi à exprimer la relation entre l'Islam et le Soufisme. Lisons M. Harry sur ce point :

- Un jour l'Élu de Dieu (Mahomet) expliquait à Ali les mystères de la pureté et lui dit ; « Ne révèle à aucun profane ces secrets immenses et splendides. C'est là un cas d'obéissance. »

Pendant quarante jours, Ali supporta ce fardeau béni, comme une femme enceinte son enfant, mais au bout de ce temps, pris de suffocations, il ne pouvait plus respirer. Hors de lui, il sortit dans la campagne et y trouva un puits. Il y enfonça sa tête et y jeta, un à un, les divins secrets. Puis, soulagé, il s'en retourna criant au ciel et aux oiseaux « Maintenant interrogez-moi sur ma tranquillité³⁰¹ ».

Cet extrait révèle plusieurs réalités sur le mysticisme vues par M. Harry. En premier lieu, la romancière montre cet aspect que « Les mystères de la pureté » sont les éléments cachés de ce monde et de la création. Un homme qui ne connaît pas les secrets du mysticisme n'a pas accès à ces éléments mais un mystique comme l'Imam Ali les connaît parfaitement. En second lieu, on comprend que seul l'homme est capable de les supporter parce que Dieu dit dans le Coran si nous révélons les secrets de ce monde aux montagnes, ils vont se fondre car ils ne supportent pas la lourdeur de ces messages. Parmi ses créatures, selon le Coran Dieu choisit l'homme comme son calife sur la terre qui est digne de recevoir ces secrets. M. Harry parle extrêmement bien de la religion dans ses ouvrages. Elle trouve enfin un aspect commun dans toutes les religions : la pureté de l'âme et le mysticisme.

II.2.8. La vie simple des mystiques

Dans la doctrine du Soufisme, l'homme pourrait avoir accès à la spiritualité à condition qu'il profite le moins possible des moyens de la vie terrestre. C'est pour cela que l'on observe dans cet ouvrage de M. Harry que les mystiques n'acceptent pas la vie de luxe proposée par les rois. Il faut mentionner que la romancière sait très bien que les poètes classiques iraniens avaient souvent la protection des rois. Rumi et son père sont à l'époque également soutenus par les gouverneurs. Prenons comme exemple la rencontre entre le père de Rumi et le roi Aladin racontée par M. Harry :

301 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 64.

Aladin-le-Magnifique ne s'en offusqua pas. Et, lui qui avait affronté seize rois coalisés et le Kharizim Chah, se mit à trembler devant cette majesté et devant l'éclat fulgurant de son perçant regard. Il l'invita à descendre dans le pavillon de sa vaisselle d'argent. Mais le saint déclina l'offre, disant que les collèges convenaient aux Imams, les couvents aux derviches, les caravansérails aux marchands, il s'en alla se loger dans une madrasa. Selon l'usage les grands lui envoyèrent des présents de bonne arrivée.

Il les refusa.

Tout le monde s'émerveilla de sa piété et de son détachement ; homme et femme devinrent ses disciples³⁰².

Ce passage prouve bel et bien que M. Harry arrive à connaître un autre aspect de la doctrine de Rumi. Le détachement de la vie ici-bas donne l'occasion aux mystiques d'atteindre la vie spirituelle. Les soufis mangent et dorment très peu. À titre d'exemple Bahhodinne, l'un des disciples de Rumi menait une vie très simple : « Il était d'une maigreur extrême, ne dormant que debout, et restant quinze jours sans nourriture³⁰³ ».

II.2.9. Karâmats des mystiques

Dans les chapitres précédents, nous avons parlé de la relation que M. Harry établit entre l'histoire de la vie des prophètes et Rumi. La romancière fait allusion à plusieurs reprises aux pouvoirs surnaturels de Rumi. L'une des caractéristiques de l'œuvre des soufis c'est leurs histoires de Karâmats³⁰⁴. Il y en a énormément dans les ouvrages portant sur la vie de Rumi ainsi que ceux qui traitent des autres soufis. M. Harry en parle largement en s'appuyant sur les exemples qu'elle insère dans son ouvrage sur Rumi.

Dans la littérature du Soufisme, nous savons que Karâmat trouve une nouvelle proportion qui est comparable avec le mu'jeza³⁰⁵. Les Karâmats sont donc les œuvres extraordinaires des soufis qui sont semblables aux miracles des prophètes. Mais on ne considère pas les soufis comme des prophètes.

302 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 52-53.

303 Myriam Harry, *op. cit.*, p.71.

304 كرامات

305 Les miracles.

Avant de passer en revue les histoires de Karâmats vues par M. Harry, nous tentons de donner une définition du terme. Nous savons qu'étymologiquement, le mot vient de la langue arabe et porte des significations différentes. Il convient de signaler qu'il a une origine Coranique et signifie la générosité. Il faut mentionner que dans le Coran *Karim*, qui est dérivé de Karâmats, est l'adjectif de Dieu. Mais ce terme qui n'indique originellement que la générosité de Dieu, trouve ultérieurement une portée philosophique qui signifie, *wâhib-al-sowar*, c'est-à-dire ce qui donne forme aux créatures.

Dans l'œuvre allégorique des écrivains du médiéval Islamique nous pouvons trouver beaucoup de contes traitant des soufis et qui racontent les histoires de leurs Karâmats. Ces histoires sont parfois introduites dans les histoires littéraires ou dans les biographies des grands soufis comme Rumi. Les critiques de la littérature persane effectuent de nombreux travaux sur les histoires de Karâmats. Ils tentent de discerner les différentes formes de ces histoires. Toutefois, la catégorisation de ces histoires ne se borne pas aux critiques littéraires de l'époque moderne.

Selon les critiques, nous pouvons en discerner différentes formes. Par exemple par l'énumération des formes suivantes : revivifier les morts, parler avec les animaux, parler avec les morts, Tay-al-arz³⁰⁶ (c'est-à-dire parcourir une grande distance en un très court temps), Tay-al-zamân³⁰⁷ (c'est-à-dire se déplacer dans le temps), savoir ce qui se passe à l'intérieur des autres, etc. Par exemple nous pouvons citer l'histoire que M. Harry raconte dans le chapitre XVII de son ouvrage sur Rumi. Quand il attend sa mort et dit :

Le difficile, dit-il, n'est pas de quitter le monde, mais la rue où l'on demeure. Et soudain il entendit un miaulement lamentable et vit un petit chat inconnu rampant vers lui :

- Savez-vous ce que me dit ce chat ? demanda-t-il à ses disciples. Il dit ; « Ces jours vous partirez pour la demeure du Bien-aimé, et moi misérable chat, qu'advient-il de moi ? »

Il l'appela,

- *Biss ! Biss !* (chat) tu partiras avec moi au paradis³⁰⁸.

306 طيار الرض

307 طيار الزمان

308 Myriam Harry, *op. cit.*, p.186.

Plus loin, quand M. Harry raconte la mort de Rumi, elle écrit : « Ainsi expira le grand poète... et le chat mourut en même temps³⁰⁹ ». Prenons un autre exemple raconté par M. Harry à propos de Rumi qui démontre son pouvoir surhumain. Un jour il se promenait avec ses disciples dans le bazar. Ils arrivent devant la boutique de Cheik Salaeheddine qui frappait avec un marteau sur une feuille d'or. Donnons la parole à M. Harry :

Le rythme de son martellement charma à tel point le maître, qu'il entra en danse. Et aussitôt autour de lui se forma un cercle d'admirateurs.

On ne frappe jamais longtemps les feuilles d'or sous peine de les pulvériser. Salaheddine eut le tournis, continua, cependant, sa cadence et fit signe à ses ouvriers de ne pas s'arrêter jusqu'à ce que le maître eût cessé sa valse (...). Et lorsqu'enfin le maître revint de son divin vertige, au lieu de trouver son métal réduit en poussière, Salaheddine vit sa boutique remplie de feuilles d'or et tous ses outils changés en or. Il déchira ses vêtements, invita la foule à piller son échoppe et suivit le jeune saint, tandis que celui-ci chantait :

Un trésor s'est formé dans la boutique du batteur d'or.

Une lumière y est cachée, une extase enfermée³¹⁰!

Il est évident que M. Harry croit vraiment en cette sorte d'histoires de Karâmats. Comme plusieurs d'entre elles figurent en détail dans son ouvrage, nous pouvons dire que la romancière est très touchée par ces histoires.

En effet, Rumi, comme bien d'autres poètes et écrivains de la littérature persane est devenu lui-même l'objet des contes et des récits mystiques. Certes le style adopté par M. Harry dans la narration du parcours spirituel de Rumi, soit directement soit indirectement, par l'intermédiaire d'une personne qui lui a raconté toutes ces histoires, est sous l'influence des biographies existantes en persan surtout le livre de *Managhib-al-Arefine* d'Aflaki. L'ouvrage de M. Barrès intitulé *Une enquête aux pays du Levant* est également l'une des sources très importantes consultée par M. Harry.

La romancière en racontant des histoires causant souvent une extase extrême chez les adeptes de Rumi, représente l'image d'un savant, très sage et intelligent qui peut s'infiltrer dans leur âme par la narration d'un conte mystique ou un acte extra naturel et les extasier à l'extrême.

309 Myriam Harry, *op. cit.*, p.187.

310 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 65-66.

M. Harry raconte la vie et les idées de Rumi en détail et avec beaucoup de précision. En plus, elle fait preuve d'un enthousiasme extrême et bien remarquable pour écrire cette biographie. On peut en conclure que la romancière croit vivement aux principes du Soufisme. Ainsi, l'étude des autres ouvrages de M. Harry où elle parle des religions prouve qu'elle cherche à trouver dans le cœur de chaque religion un aspect mystique.

La romancière, ne précisant pas le genre de son écriture, se laisse le champ libre pour adopter un style hybride entre une biographie romancée et une enquête biographique. Elle mentionna les dates précises, décrivit minutieusement les villes de Balk³¹¹ et Konia³¹², aussi bien que les rites des soufis danseurs qui permettent au lecteur d'aborder le livre comme une biographie factuelle. Mais l'image dépeinte de Djelaleddine, comme un extrahumain, laisse le champ libre pour sa lecture comme une biographie romancée. Toutefois, cette hybridation générique peut s'expliquer par la nature des sources historiques, les anciennes biographies de Djelaleddine Roumi et les anciennes histoires littéraires en persan représentant une image à moitié factuelle et mystique de Djelaleddine Roumi.

II.3. Le Zoroastrisme vu par M. Harry

M. Harry continue son chemin et son voyage. Après avoir vu les cérémonies de Tazié, elle quitte l'Irak pour visiter l'Iran. Elle publie les deux ouvrages en 1941 après son retour à Paris. Elle est en quête d'autres horizons pour découvrir la vie de l'au-delà. Elle va de pays en pays, de ville en ville et de cérémonie en cérémonie pour éprouver de près différentes sensations. Elle s'intéresse à voir les différentes manières de célébrer la mort et l'impact qu'elles pourraient avoir sur elle. Elle a bien choisi l'Orient ; la partie du monde où nous pouvons entendre beaucoup de fables sur la mort et qui est bien le berceau des religions. Le mysticisme y est très développé. Tout au long de son voyage, M. Harry ne cesse de fouiller dans les conceptions et les significations de chaque matière et de chaque action dans l'enterrement des morts.

311 Balk (La ville natale de Rumi) est une ville de l'Afghanistan actuel. Autrefois, cette ville célèbre faisait partie de la Perse. De nos jours, elle est inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco.

312 Konia est une ville en Turquie actuelle où se trouve le tombeau de Rumi. Cette ville est renommée par le nom de ce grand poète iranien et reconnue dans le monde entier pour la fameuse danse spirituelle des Derviches Tourneurs. Chaque année, Konia accueille des milliers d'adeptes de Rumi.

II.3.1. La visite d'une tour de silence

La partie « La Tour du silence » de son ouvrage, *Femmes de perse, Jardins d'Iran* est consacrée au culte des Guèbres. Ce sont les anciens Parsis, les autochtones de la Perse, soumis au culte de Zoroastre. Le Zoroastrisme est la religion d'État à l'époque des Sassanides (224-651).

L'arrivée de l'Islam est un point important dans l'Histoire de l'Iran. Au milieu du septième siècle, la dynastie sassanide est défaite par les Arabes et le Zoroastrisme a perdu de sa couleur parmi les Iraniens. L'Islam s'impose et les Iraniens l'adoptent. Les conquérants arabes ordonnent même de détruire tous les textes du Zoroastrisme. Il reste cependant une minorité de zoroastriens en Iran jusqu'à aujourd'hui.

Une tour du silence est une structure circulaire surélevée utilisée pour les rites funéraires des zoroastriens. M. Harry découvre tout d'abord les zoroastriens au grand bazar de Téhéran. Puis elle emprunte un chemin pour visiter l'une des tours du silence à l'extérieur de ville à quelques lieues de Téhéran. La romancière essaye de mettre en évidence la conception de la vie chez les Guèbres et leur attachement aux éléments de la nature. Elle les définit comme des gens attachés à la nature et très joyeux dans la vie ; avec les couleurs et leurs combinaisons sur les tissus qu'ils fabriquent aux teintures naturelles ; c'est-à-dire celles d'origine végétale, voire animale.

II.3.2. Les couleurs, la nature, les images et le Zoroastrisme

La romancière choisit les couleurs en Orient et elle tente de leur accorder une signification importante. Selon Paul Klee « la couleur est l'endroit où notre cerveau et l'univers se rencontrent³¹³ ». Elle symbolise bien des concepts suivant l'époque et la région. Par exemple, la couleur safran désignant une teinte jaune orangé comme celle de l'épice qui est la couleur de soleil, de lumière, de gaieté, de vivacité qui représentent la joie, l'énergie, la tonicité et le dynamisme. Le choix n'est donc pas un hasard. M. Harry veut, par le choix qu'elle fait des couleurs, montrer un concept particulier.

Nous savons que la couleur cramoisie désignant un rouge profond produit le rouge écarlate de cochenille obtenu à partir des corps séchés d'un ver dans la région méditerranéenne, la cochenille du chêne kermès, le mot sanskrit « kermès » ou en persan

313 <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/137143#telecharger>

« germez³¹⁴ » devenu cramoisi par altération. Le rouge est considéré comme le symbole fondamental du principe de la vie. En Grèce antique, le rouge est la couleur de « l'amour sanctificateur » : c'est grâce à un fil rouge qu'Ariane sauve Thésée du Labyrinthe. Il symbolise aussi le feu, le mouvement. Il exprime alternativement le principe de vie et le sang de bataille. Michel Pastoureau évoque le symbolique du rouge dans son sublime chapitre « le feu et le sang » de son ouvrage intitulé : *Rouge, l'histoire d'une couleur*. Nous lisons :

Peut-être doit-il cette couleur à ce qu'il est perçu comme un être vivant. Du moins dans les sociétés anciennes pour lesquelles le rouge est la couleur de la vie. Source de la lumière et de chaleur, comme le soleil auquel il est apparenté, le feu semble en effet doté d'une vie autonome. Sa domestication par l'homme, à une date controversée entre - 500000 et 350000 ans voire plus anciennement encore - constitue sans doute l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité, un événement qui bouleverse les conditions d'existence et fonde ce que l'on peut appeler « la civilisation ». D'où dans toutes les mythologies, de nombreux récits racontent comment les hommes se sont emparés du feu, le plus souvent en le volant aux dieux, tel Prométhée dans la mythologie grecque. Être vivant, être surnaturel, le feu a fait l'objet d'un culte qui est encore bien attesté aux époques historiques, en Inde et en Perse par exemple, où il possède ses temples et ses desservants, vêtus de rouge comme il se doit. Il permet aux hommes de communiquer avec les dieux, parfois de s'identifier à eux³¹⁵.

D'après M. Pastoureau, la sainteté du feu est réclamée par la couleur rouge. Elle existe toujours dans les anciennes civilisations de l'homme sur la planète. M. Pastoureau attribue une signification ambivalente à la couleur rouge. Selon lui, non seulement cette couleur symbolise le feu, mais pourrait également révéler un autre signe, celui du sang. Il dit :

Cette ambivalence symbolique caractérise également l'autre référent de la couleur rouge : le sang. Lui aussi est à la fois source de vie et de mort, selon qu'il circule dans le corps des êtres animés ou qu'il s'en échappe. Lui aussi permet aux hommes de communiquer avec les dieux, généralement

314 قرمز

315 Michel Pastoureau, *Rouge, histoire d'une couleur*, Seuil, Paris, 2016, pp.23-24.

sous forme de sacrifices sanglants qui font l'objet de rituels très anciens et soigneusement contrôlés³¹⁶.

M. Harry s'attache éventuellement à définir l'état d'âme des Guèbres par les couleurs. Ils rêvent leur vie en couleur et en fleur, c'est peut-être le secret du bonheur. Nous lisons :

Des soies persanes, aux teintures végétales : safran, amarrant, jonquille, lilas, cramoisi, nacarat, hyacinthe et je ne sais pas combien d'autres gammes, résumé des jardins, extrait de la lumière³¹⁷.

Elle les définit par la bouche de sa compagne. Le regard lui procure un moyen de connaître leur âme. Nous lisons :

Plus de douceur encore que chez les autres Persans et une lueur plus vive dans le regard³¹⁸.

Dans la vision de M. Harry, les Guèbres sont des gens qui aiment la vie et les éléments de la nature : le soleil, les astres, l'eau, la terre, les plantes, les parfums et surtout le feu dont on parlera par la suite. La conception de la littérature et le projet poétique chez M. Harry, qui se présente plutôt telle une exploratrice qu'une écrivaine conduisent à chercher le sens dans les couches intérieures de l'œuvre et appellent un « second degré » de la lecture et de la sensibilité que l'on voit chez R. Barthes. La romancière décrit ainsi la route :

Nous sortons de Téhéran par la vieille porte, cocasse et charmante, semblable à un grand jouet en porcelaine avec ses trois arches de céramique bleue, ses créneaux d'émail rose, ses deux tourelles qui la surmontent et celles qui la flanquent, zébrées de jaune, de brun, de vert et séduisantes qu'on les dirait gainées de peaux de serpents. Aussitôt, alternent déserts et paradis, respendit l'éclat d'or de la coupole de l'imamzadé³¹⁹.

316 *Ibid.*

317 Myriam Harry, *op. cit.*, p.59.

318 *Ibid.*

319 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 60.

L'Iran attire toujours l'attention des Européens qui sont fascinés par la variété des couleurs. On a l'occasion d'y observer cette richesse des couleurs en plusieurs objets. Les artisanats, les monuments historiques, les tapis, les vêtements traditionnels sont couverts de couleurs. On aime la nature et ses couleurs dans ce coin du monde. C'est pourquoi l'artiste iranien entre dans une communication avec la nature où il emprunte les diverses couleurs séduisantes de la nature, vivante et morte. Ce passage est rempli de couleurs, celles des « peaux des serpents », « céramique bleu », « Zébrées de jaune, de brun, de vert ».

Par la force de son imagination, la romancière observe un grand jouet en porcelaine au lieu de voir l'un des portails de Téhéran. Le jouet renforce cette idée de joie, celle d'un enfant qui s'amuse à découvrir le monde coloré qui l'entoure. La plume de M. Harry repeint à son tour une autre fois la vieille porte de Téhéran et fait rêver son lecteur occidental. En outre, la lecture de ce passage donne cette impression de se promener dans le grand bazar de Téhéran où sous la lumière des coupes, les objets de toutes les couleurs brillent dans toutes leurs beautés. La romancière éveille donc un grand désir chez les Européens pour qu'il visite ce pays des couleurs.

II.3.3. La tour du silence vue par M. Harry et Jane Dieulafoy

Il convient de signaler que Jane Dieulafoy³²⁰ avait visité la même tour du silence vue par M. Harry. Mais contrairement à la romancière qui consacre un chapitre à ce sujet,

J. Dieulafoy la décrit brièvement dans un petit paragraphe de son ouvrage intitulé : *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Nous lisons :

Au sortir de la capitale on traverse d'abord les murs de l'ancienne Reï, située au pied de la chaîne de l'Elbrouz, et, après avoir laissé sur la droite une tour seljoucide que nous avons étudiée avec intérêt, sur la gauche un *dakhmas* (cimetière guèbre) où les cadavres des sectateurs de la religion de Zoroastre sont donnés en pâture aux oiseaux de proie afin que, selon les rites sacrés, la pourriture humaine ne souille ni la terre ni les eaux, nous atteignons une seconde tour, que couronnent les débris d'une inscription coufique³²¹.

320 Jane Dieulafoy (1851-1916) est une archéologue française. Elle accompagne son mari archéologue Marcel Dieulafoy pendant ses fouilles archéologiques. Ils voyagent en Perse deux fois. La première fois entre 1881-1882 et la seconde en 1883. Le couple effectue des fouilles à Persépolis et en Susiane. Elle arrive à entrer en communication avec les Persans grâce à sa connaissance de la langue. Elle s'intéresse surtout à la vie des Persanes. Elle réagit donc comme une anthropologue et révèle les divers aspects de la vie des Perses.

321 Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, p.136.

Dans ce passage qui évoque les rites des zoroastriens nous remarquons des renseignements très courts. J. Dieulafoy ne donne pas à ses lecteurs des informations détaillées. Ses textes ressemblent aux articles publiés dans les journaux. La comparaison entre les textes de J. Dieulafoy et ceux de M. Harry prouve le grand intérêt que porte cette dernière aux questions de religions. M. Harry cherche ardemment à fournir à ses lecteurs les meilleurs renseignements. Elle y mêle ses propres sentiments et ses avis personnels. Ses textes portent souvent un poids culturel.

À l'opposé de J. Dieulafoy, elle fait de longs commentaires sur le thème de la mort chez les zoroastriens. Une subjectivité se trouve donc au cœur des textes de l'autrice voyageuse. Les textes de J. Dieulafoy sont au contraire sans commentaires. Ils donnent des informations aux lecteurs sans que la voyageuse ait exprimé son propre avis. Les commentaires de M. Harry sont à l'inverse liés à ses sensations. Elle joue avec les mots et les couleurs afin de transmettre le mieux possible ses opinions. Ce jeu offre une richesse exemplaire aux textes de la romancière.

II.3.4. Le voyage, du déplacement physique au mouvement de l'esprit

M. Harry, pour se rendre à « la tour du silence », se met en route en voiture. Elle arrive ainsi à créer des scènes où le mouvement du voyage sollicite ses sentiments. Le voyage fait partie du travail d'écrire. Rejoignons Adrien Pasquali qui décrit ainsi la relation entre le voyage, l'écriture et la lecture :

À cette série d'oppositions dont l'analyse met en évidence les caractères idéologiques, une double analogie survit avec un bonheur certain : voyager=lire, voyager=écrire, lire=voyager, écrire=voyager³²².

M. Harry, autrice voyageuse, prend le chemin vers l'Orient et visite la Perse. Pendant son voyage, elle lit. Le fruit de son voyage est le récit de son parcours où elle trace ses sensations. Ses lectures avant et pendant le voyage enrichissent ses récits et lui donnent une grande envie de

322 Adrien Pasquali. *Le tour des horizons*, p.51.

voir de près ce qu'elle a lu. Ses récits révèlent également un enthousiasme chez ses lecteurs pour le voyage.

Au fil de l'avancement de la voiture, les paramètres de voyage changent. Subitement sur le chemin c'est le désert et l'aridité ; « ne tombe nulle goutte d'eau³²³ ». On observe un sentiment de dépaysement chez la romancière et tout lui provoque des malaises. Pourtant plus elle s'approche de la tour, plus ses préjugés sur le lieu macabre changent. La tour ne lui paraît ni inquiétante ni tragique. Plus tard, elle en apprend davantage à propos des enterrements :

Aucun charognard ni sur le mur ni dans le ciel. En approchant, la forteresse des morts gagne cependant en pathétique, moins par elle-même que par son isolement, par l'autorité saisissante des montagnes qui la surplombent escarpées, sèches, silencieuses, dévorées de soleil, sans ombre et sans couleur³²⁴.

Ce passage reflète l'ambiance triste de la tour de silence. L'étude de cet extrait nous amène à voir les morts qui sont abandonnés dans une tour de silence car ils sont dans un état « d'isolement ». La nature tant aimée par les zoroastriens n'apporte aucune protection aux morts. Les cadavres subissent la violence du soleil ardent du désert. On ne peut pas les identifier car il n'y a aucune couleur dans cette tombe collective. La romancière évoque ainsi un sentiment de terreur qui règne dans ce lieu sinistre.

II.3.5. Respect de la nature et l'enterrement des morts chez les zoroastriens

Les Parsis ont préservé jusqu'à aujourd'hui leurs pratiques rituelles originelles sous la forme de l'adoration du feu et d'une exposition du défunt à l'air libre lors des funérailles, surtout en Inde. En Iran, c'est beaucoup plus restrictif. L'accès à la tour du silence est interdit aux non-Parsis. Seuls peuvent y pénétrer les *nasasalar* appelés par M. Harry les fossoyeurs. L'entrée est généralement faite d'un lourd portail de fer cadencé. Lorsque le chauffeur de M. Harry manifeste une vive excitation en voyant le portail entrebâillé, M. Harry y entre avec sa compagne et le chauffeur pour découvrir de près ce qu'est la doctrine de la mort pour les Guèbres. Rejoignons la romancière sur ce point :

323 Myriam Harry, *op. cit.*, p.61.

324 *Ibid.*

La porte est ouverte ! (...) Oui parfaitement, elle est poussée. Jamais je n'ai vu cela, et je suis venu plus de cent fois avec les touristes ! On a cambriolé la « Tour du silence³²⁵ » !

La romancière et ses compagnons ont beaucoup de chance de pouvoir pénétrer dans la tour du silence. La famille du défunt n'y entre même pas. Elle attend sous la tour en récitant des prières. Elle apporte aussi du vin et des victuailles.

Il convient de signaler que dans certaines tours du silence au sein du bâtiment, il a été conçu une sorte de studio avec un lit, un point d'eau, une cuisine puisque selon le rituel l'enterrement dure quatre jours. Les non-Parsis ne sont pas autorisés à assister à cette cérémonie. On considère en effet que ce moment est très important. C'est celui où l'esprit du mal, littéralement le « démon de la putréfaction » guette le corps mort pour s'en emparer. Si les Parsis sont spirituellement et physiquement protégés contre cet esprit, ce n'est pas le cas des adeptes des autres religions, qui se doivent donc d'être mis à distance de cette entité négative.

Se mettre près des cadavres et toucher ces corps marque un moment important pour la romancière. Dans la tour du silence son pied heurte même les cadavres « je butte contre un thorax grouillant d'un nœud de vers noirs. Horreur !³²⁶ ». C'est le fait empirique d'approcher de la mort. On peut l'interpréter comme un élargissement et un enrichissement de la connaissance sur le mystère de la mort. On remarque des sensations étranges et extraordinaires chez l'auteur. Ce terme « Horreur » montre une crainte de la fin de vie et un glissement vers ailleurs.

Il convient de signaler que dans la doctrine des zoroastriens la divinité est appelée Ahura Mazda. Les forces du bien et du mal s'opposent d'une manière permanente dans l'univers. Le bien n'est pourtant pas responsable du mal car la divinité ne crée pas le mal. Le mal est considéré comme l'absence de bien et donc l'absence de divinité. L'obscurité n'existe que comme ombre de la lumière. Les mots lumière, soleil, lueur et éblouissant sont cités par la romancière à plusieurs reprises pour décrire la vie des Guèbres :

325 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 64.

326 *Ibid.*

Éblouissant, effrayant spectacle. Le soleil enfermé avec des cadavres dans un cirque³²⁷.

Les vautours s'envolent autour de la tour du silence et ils ont le devoir de la part de la divinité de déchiqeter l'œil du défunt. Cet aspect mythologique a une grande signification sur la vie de l'au-delà. M. Harry l'explique ainsi :

Donc, le chef des vautours commence par arracher un œil. Si c'est l'œil droit, la joie est grande parmi les Guèbres. C'est le « bon œil ». Le mort est un juste. Il s'envolera tout droit au ciel et saurait y intervenir pour ses parents. Si, au contraire, le vautour emporte l'œil gauche, c'est la désolation. Le mort va directement en enfer et attirera le « mauvais œil » sur sa famille³²⁸.

Ce passage prouve que M. Harry connaît très bien la vision des zoroastriens par rapport à la résurrection. Elle a de bons renseignements sur ce sujet grâce à ses lectures. Dans le respect de cette croyance après la mort, le corps doit être purifié. Il convient de signaler que les zoroastriens estiment que le feu comme la terre est sacré et pur. Ils ne tolèrent pas de soumettre un cadavre aux flammes. En effet, le feu est un principe pur et ne devant pas être souillé par les cadavres. Citons l'opinion de Gaston Bachelard sur le feu :

Le feu et la chaleur fournissent des moyens d'explication dans les domaines les plus variés parce qu'ils sont pour nous l'occasion de souvenirs impérissables, d'expériences personnelles simples et décisives. Le feu est ainsi un phénomène privilégié qui peut tout expliquer. Si tout ce qui change lentement s'explique par la vie, tout ce qui change vite s'explique par le feu. Le feu est ultra vivant. Le feu est intime et il est universel. Il vit dans notre cœur, il vit dans le ciel. Il monte des profondeurs de la substance et s'offre comme un amour. Il redescend dans la matière et se cache, latent, contenu comme la haine et la vengeance. Parmi tous les phénomènes, il est vraiment le seul qui puisse recevoir aussi nettement les deux valorisations contraires : le bien et le mal. Il brille au Paradis. Il brûle en Enfer. Il est douceur et torture. Il est apocalypse. Il est plaisir pour l'enfant assis sagement près du foyer ; il punit cependant de toute désobéissance quand on veut jouer de trop près avec ses flammes. Il est bien-être et il est

327 *Ibid.*

328 Myriam Harry, *op. cit.*, p.64.

respect. C'est un dieu tutélaire et terrible, bon et mauvais. Il peut se contredire : il est donc un des principes d'explication universelle³²⁹.

Dans ce passage, Bachelard révèle le concept de l'homme sur les matières, le principe d'une recherche critique. Le critique essaye de définir les modalités de la rêverie humaine sur les éléments fondamentaux ; eau, feu, terre, air. Dans le règne de l'imagination, il y a une loi des quatre éléments qui classe les diverses imaginations matérielles. Elles relient aux quatre éléments fondamentaux. Comme Bachelard le prétend, toute poésie doit recevoir des composantes d'essences matérielles. Cette classification par les éléments matériels fondamentaux doit apparenter le plus fortement leurs âmes. C'est à travers les images que l'on peut découvrir l'univers des zoroastriens et le sens de leur vénération envers le feu. Elles sont devenues des marques de tempéraments philosophiques et les catégories de perception qui structurent le rapport au monde bon et mauvais. Il peut se contredire : il est donc un des principes d'explication universelle.

Ahura Mazda est une force créatrice du monde et des quatre éléments, l'eau, le feu, la terre et l'air. Les zoroastriens vénèrent ces quatre éléments et les respectent au plus haut point car ils proviennent de la divinité. Ils respectent surtout le feu comme le symbole divin. De la même manière, les autres éléments (terre et eau) doivent être tenus à distance du défunt. M. Harry l'exprime ainsi :

Étranges épousailles décomposées, virulente collaboration entre l'astre et la purulente matière humaine ! Un peuple de squelettes couchés en trois zones concentriques doucement inclinées vers un puits central, réceptacle de sang et de toutes les impuretés dédaignées par les vautours. Squelettes foncés, luisants comme du vieux bois verni. Ossements épars aussi, tibias, fémurs, thorax, arrachés, semés, pêle-mêle comme pour établir l'égalité primitive, confondre tous ces morts dans une communion éternelle³³⁰.

Dans ce passage M. Harry juxtapose une série des adjectifs pour décrire l'intérieur de la tour de silence pleine des morts. La romancière est à tel point terrifiée qu'elle n'arrive pas à respirer. C'est pourquoi les phrases sont exprimées sans verbe. Elle énumère sans cesse les

329 Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1938, pp.21-22.

330 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 64.

membres des cadavres dispersés pêle-mêle. On ressent que M. Harry se trouve dans un état de crainte en touchant directement les squelettes.

La tour du silence est ronde. Il convient de souligner que G. Bachelard dans un chapitre intéressant de son œuvre *La Poétique de l'Espace* parle de la phénoménologie du rond³³¹. Il explique que la vie paraît ronde, dans « l'homme intime », c'est-à-dire dans une couche moins profonde que son inconscient, mais plus intellectualisée que son inconscient. Pour Van Gogh la vie semble être ronde³³². Et Joë Bousquet reprend la phrase de Van Gogh et écrit : « On lui a dit que la vie est belle. Non ! La vie est ronde³³³ ». La figure ronde pourrait être considérée comme la roue. Elle exprime le mouvement et le dynamisme. Le cercle peut représenter l'unité des contraires comme la perfection et la permanence. En effet, puisqu'il n'a ni début ni fin, il symbolise l'infini et l'éternité. La forme ronde s'apparente à celle du soleil, du disque ou de l'anneau. Pour les Parsis l'univers est un cosmos sphérique et la sphère céleste trouve aussi son point de contact avec la vie terrestre dans le cercle du zodiaque. La vie terrestre elle-même est cyclique avec ses saisons immuables. Le cercle peut également signifier un enfermement, endroit clos duquel il est impossible de sortir, d'où le cercle vicieux et les cercles dantesques³³⁴ de l'Enfer.

Si dans l'imaginaire de M. Harry est évoquée une image du fœtus, ceci n'est nullement un hasard. On peut la considérer comme la recherche symbolique de la protection maternelle. C'est une rêverie de sécurité, même comme un *regressus ad uterum*³³⁵. Le cadavre accomplit son retour à la mère d'où il vient au monde, maintenant d'une manière ultime comme la fin de son voyage terrestre. Voyons M. Harry sur ce point :

L'odeur nauséabonde de ce charnier ne nous fait pas reculer. Bouches et nez enfoncés dans nos mouchoirs parfumés nous regardons fascinés, l'alignement des petites cases, bien délimitées par des bords en béton armé pas plus hauts que la main, et si courtes qu'aucun

331 Gaston Bachelard, *La Poétique de l'Espace*, Quadrige/PUF, Paris, 2001, p.209.

332 <http://www.httpsilartetaiteconte.com/archive/2012/06/03/van-gogh-ecrivain-arles-5-juin-juillet-1888.html>

333 Gaston Bachelard, *op. cit.*, p.208.

334 Qui a le caractère sombre et sublime de l'œuvre de Dante. On a la *poésie dantesque, la vision dantesque. C'est-à-dire* effroyable.

335 Le mot latin qui veut dire le retour ou la régression jusqu'au ventre de la mère.

corps allongé n'y trouverait le repos. Mais elles suffisent à un gisant recroquevillé dans la pose rituelle, genoux et menton réunis, tel l'embryon dans le giron de sa mère³³⁶.

M. Harry voudrait ainsi évoquer l'idée de la régénérescence. La romancière suggère également cette idée d'une autre vie après la mort. L'alignement des petites cases, bien délimitées comme des tombeaux sont pareils au ventre de la mère. Mais il s'agit, cette fois, d'un fœtus damné et d'un utérus de la mort.

Avec ses compagnons elle quitte le lieu macabre de la tour du silence et emprunte le chemin du retour. C'est un moment de détente pour la romancière. Il est aussi le point culminant du voyage dans cette partie. Le dialogue entre le chauffeur et M. Harry en prenant le chemin de retour montre qu'ils ont parcouru un chemin virtuel de la mort. Ils ont vécu une situation extraordinaire et magique. Ils s'y trouvent dans l'ivresse liminaire, un glissement vers ailleurs.

II.4. Le voyage au pays des adorateurs de Satan

M. Harry est indubitablement une aventurière qui aime connaître les religions anciennes de l'Orient. C'est d'ailleurs l'Orient qui est le berceau de toutes les religions. L'envergure de l'imaginaire est beaucoup plus ample sur ce sujet dans cette partie du monde. Au fil de son voyage et surtout dans son œuvre *Les adorateurs de Satan* (1937), elle s'intéresse à narrer tout ce qu'elle découvre des religions et des cultes sur son chemin, tantôt d'une façon détaillée, tantôt d'une façon succincte. Elle parle dans son œuvre du Yézidisme qui est une religion monothéiste considérée par ses pratiquants comme une survivance du mithraïsme³³⁷ iranien et qui trouve ses racines dans la Perse antique. Le calendrier des Yézidis débute 4750 ans avant le calendrier chrétien, 990 ans avant le calendrier juif et 5329 ans avant le calendrier musulman.

M. Harry consacre presque les trois quarts de son œuvre *Les adorateurs de Satan*, à son récit de voyage en Irak et sa visite des Yézidis. Le récit commence par le dialogue entre elle, l'ambassadeur de France, « un adorateur du Feu » rencontré la veille avec un groupe d'explorateurs et retrouvé le matin dans un compartiment du train, allant de Baghdâd-les-Califes à Kirkuk-les-Pétroles.

336 Myriam Harry, *op. cit.*, P.65.

337 L'ancienne religion en Perse.

Ce récit de voyage se positionne dans une période où un nombre considérable d'enquêtes sur les origines et la vie des Yézidis ont été publiées, c'est-à-dire à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. À l'image des autres enquêtes sur les Yézidis, ce récit de voyage manque d'une vision romantique qui est l'issue de l'intérêt de tout visiteur pour la vie isolée et mystérieuse de ce peuple dans les montagnes de Sindjâr, en Irak. Les Yézidis dont M. Harry parle, vivent actuellement en Irak, en Syrie et au sud-est de la Turquie. Il y a de nombreuses références à ce sujet dans le récit. Nous lisons :

Les Turcs les dénomment encore très justement kachkoul-igean, c'est-à-dire partisans du kachkoul, vous savez cette sébile faite de la moitié d'une noix de coco coupée en sa longueur que les derviches mendiants portent attachée autour du cou par une chaîne³³⁸.

Selon d'autres sources remontant aux années trente du siècle précédent on parle d'une minorité de Yézidis habitant près de Tabriz. Roger Lescot a effectué une recherche sur les Yézidis et dit ainsi sur ce point :

De race et de la langue kurde, les Yézidis sont dispersés, dans toute l'Asie mineure, mais c'est en Irak que se trouvent leurs groupements les plus importants, celui du Cheikhan, centre religieux de la secte, au N.E. de Mossoul et, surtout, celui de Sindjâr, à l'ouest de cette ville. La collectivité est, en outre, représentée en Turquie (...), en Iran (village de Djabbârlû près de Tabriz)³³⁹.

M. Harry met en exergue le Yézidisme par la comparaison de différents cultes et par maintes visions de ses compagnons. Malgré le manque d'explications sur la présence des Yézidis en Iran, il existe un rapport étroit entre la culture et l'histoire iranienne et la religion Yézidis pour deux raisons. Premièrement, pour le fait que la langue et la culture kurdes sont fortement sous l'influence de l'histoire et la culture iranienne ; ne perdons pas des yeux que la langue kurde est une langue indo-iranienne et partage une grande partie de son vocabulaire avec la langue persane. En second lieu du fait que, le Yézidisme est sous l'influence du soufisme et du

338 Myriam Harry, *Les adorateurs du Satan*, Flammarion, Paris, 1937, p.6.

339 Roger Lescot, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du djebel Sindjâr*, Institut français de Damas, Beyrouth, 1938, p.3.

Zoroastrisme iraniens. Donc, on ne serait pas loin de la vérité si l'on comptait le Yézidisme pour une part de l'aire culturelle persane.

II.4.1. Les Yézidis vus par M. Harry

Le mot yézidis provient du mot persan Yazatah qui veut dire « être digne d'adoration » ou « être saint » que l'on trouve dans l'avestique Yazata, le moyen-persan Yazad et Yazd, au pluriel Yazdan qui aboutit en persan moderne à Izad et en Kurde à Yézid et Yazdan qui veut dire à la fois Dieu et divin.

Dans la partie qui suit, nous allons traiter le Yézidisme vu par M. Harry, en considérant que la majorité des Yézidis vivent en Irak, au nord-est de Mossoul et de Sindjâr. M. Harry ne vise pas dans son récit à parler des Yézidis de l'Iran. Elle met en relief la différence entre le Zoroastrisme et le Yézidisme, et présente une image réelle et plus détaillée issue de sa visite de l'Irak et de sa population.

Les explications de M. Harry comprennent trois catégories d'informations. La première, le non-Yézidis c'est-à-dire l'adorateur de Feu, est celle présentée par le consul français et de l'archéologue qu'elle rencontre sur son chemin. « Mais au fond, reprit-il, ces Yézidis ne sont pas intéressants. Adorent-ils vraiment le démon de paon et de serpent³⁴⁰ ». La deuxième catégorie est la description que donne M. Harry de ses propres constats sur la vie et les rites des Yézidis « Je regrette presque son front méphistophélique, sa conversation épicée mais je regrette surtout ne pas l'entendre ce soir discuter Satan et ses fidèles avec l'Évangéliste³⁴¹ ». La troisième catégorie est celle des Yézidis sur leurs propres croyances et rites.

II.4.2. Les différentes hypothèses sur l'origine du Yézidisme

Les premières phrases du livre sont les paroles de « l'adorateur de lumière », un zoroastrien rencontré par M. Harry dans le train sur le trajet de Kirkuk. Il dit : « vraiment, vous irez chez ces adorateurs du diable³⁴² » ? La phrase fait implicitement allusion à l'opinion négative que les

340 Myriam Harry, *op. cit.*, p.6.

341 Myriam Harry, *op. cit.*, p.33.

342 Myriam Harry, *op. cit.*, p.5.

habitants de la région ont sur les Yézidis. M. Harry, par la voix des représentants de trois religions, considère les Yézidis comme les croyants dévoyés de leur religion. Le missionnaire chrétien les considère comme des chrétiens dévoyés, un zoroastrien considère le Yézidisme comme une interprétation fautive du Zoroastrisme et le gouvernement ottoman les considère comme une secte hérétique de l'islam. Mais on peut considérer que le Yézidisme est une religion indépendante qui partage beaucoup de ses symboles avec les autres religions de la région comme l'islam, le Zoroastrisme, le Christianisme.

On comprend que M. Harry a déjà une bonne connaissance du sujet avant son voyage au pays des Yézidis. Elle fait allusion à presque toutes les hypothèses sur l'origine du Yézidisme; elle répète les paroles d'un zoroastrien qu'elle rencontre sur son chemin et dit :

Les Yézidis ont mendié des bribes à chaque religion et de ces résidus, ils ont composé leurs croyances, aux chrétiens ils ont pris le baptême et une sorte d'eucharistie, aux juifs les prescriptions alimentaires et les bains rituels, à l'islam la circoncision et le jeûne de trente jours, au bouddhisme la métépsychose, aux sabéens le culte des astres et de l'eau, et aux mystères de Mithra, le sacrifice humain³⁴³.

Dans ce passage les renseignements donnés par M. Harry correspondent à la réalité. Il convient de signaler qu'il existe plusieurs hypothèses sur l'origine du Yézidisme. Les premiers chercheurs considèrent les Yézidis comme les héritiers des anciennes sectes de la région (mazdéisme, manichéisme). D'autres les situent comme les héritiers du Christianisme nestorien, mais certains autres croient qu'ils sont le résultat d'une hérésie dans l'islam.

II.4.3. M. Harry et les croyances des Yézidis

M. Harry décrit presque tous les rites et tous les dogmes mentionnés à l'exception du sacrifice humain qui leur est plutôt attribué par les étrangers. M. Ormuz Pourrouchatam, le zoroastrien qui accompagne la romancière lui explique que le sacrifice humain que les Yézidis ont pris au mithraïsme n'est plus d'actualité et c'est peut-être une histoire d'autrefois. M. Harry désire découvrir la raison pour laquelle ils préfèrent adorer Satan au lieu d'adorer Dieu. M. Ormuz Pourrouchatam comme l'adorateur du Feu lui répond :

343 Myriam Harry, *op. cit.*, p.7.

- Et l'adoration de Satan, à qui ?

- Mais à nous, c'est-à-dire à une fausse interprétation de notre doctrine zoroastrienne. Vous savez, n'est-ce pas, que nous adorons un Souverain Dieu, Ormuz-Lumière, créature du monde et de l'intelligence, principe du bien. Mais son pouvoir lui est disputé par le principe du Mal, Ahrimânes-Ténèbres, chef des Démons, son inférieur, qu'Ormuz réussit à vaincre l'obscurité. Les Yézidis dans leur ignorance ont conclu que ces deux principes possédaient la même puissance, et se partageaient le monde. Puisque Ormuz est la Bonté, la Sagesse, l'Équité, en un mot le Suprême-Ami, pourquoi l'adorer ? Ne vaut-il pas mieux gagner l'Ennemi qui n'est occupé qu'à vous nuire³⁴⁴?

La partie indiquée de l'œuvre, bien que très loin de la vérité et d'une conclusion scientifique, pourrait montrer à quel point les peuples qui sont en contact avec les Yézidis, sont ignorant à leurs propos. Il devrait ainsi être ajouté que certains des rites et des croyances des Yézidis les rapprochent des mazdéens. Dans ce passage, une ressemblance entre le Zoroastrisme et les Yézidis est relatée par la romancière. Mais on est également témoins d'une grande différence entre ces deux religions. Elle montre que les deux croient qu'il existe un dualisme entre le bien et le mal, donc deux pouvoirs qui règnent dans ce monde depuis la création d'Adam. Le Dieu des zoroastriens est Ormuz, la source de la bonté et de la lumière tandis que les Yézidis adorent le diable pour s'échapper de leurs maux.

Il faut souligner qu'ils se rapprochent du diable en le considérant comme un ennemi. Ils essaient donc le calmer en l'adorant. Ils lui accordent même une sorte de divinité car ils estiment que Dieu exerce des punitions aux pécheurs et dans ce but le diable aussi agit en même temps que Dieu. M. Ormuz Pourrouchatam dit :

Je sais bien qu'ils (les Yézidis) tiennent hommes et femmes réunis dans leur temple, des assises nocturnes avant leur messe noire où ils éteignent leurs chandelles ce qui les a fait appeler par les Turcs « les éteigneurs de lumières » pour mieux unir leurs âmes. Dans un élan de fraternité spirituelle, ils commencent par des orgies, mais ces orgies ne sont que réminiscences de ces manichéens qui ne devaient s'approcher de Dieu que le sang purifié de toutes les scories de la concupiscence et le cœur délesté de toute entrave à l'idéalité³⁴⁵.

344 *Ibid.*

345 Myriam Harry, *op. cit.*, p.6

II.4.4. Le Yézidisme et l'écriture

Comme on l'a écrit précédemment il n'existe pas de livre saint à propos des Yézidis. Les études sur le Yézidisme, surtout jusqu'à la date où M. Harry écrit son récit de voyage, sont confrontées à des problèmes majeurs. Premièrement toute information sur le culte et la vie des Yézidis était le résultat des descriptions des voyageurs étrangers qui avaient visité cette région. Deuxièmement il y avait peu de document écrit sur le Yézidisme et ses dogmes. En effet, il faut dire que les Yézidis considéraient l'écriture comme un pouvoir sacré, qui doit être dans la possession d'un nombre limité de personnes. Cela a abouti sur le fait que la majorité des Yézidis était analphabète d'où le manque de sources écrites. M. Harry n'a donc pas suffisamment d'accès aux livres comme source d'écriture.

Il faut signaler que ce constat peut être important, d'autant plus qu'il peut montrer une ressemblance entre l'houroufisme, une secte de mysticisme iranien et le Yézidisme. Le nom de ce mouvement vient du mot « hourouf » qui est synonyme de « la lettre » en français. Les houroufistes accordent une sacralité aux lettres. C'est pourquoi seul un petit nombre de gens avaient le droit d'apprendre à lire et écrire. Il existe donc un rapport entre le Yézidisme et l'houroufisme.

Nous savons que même dans la mythologie iranienne, l'alphabet a un caractère mythique. Dans *le Châhnamé* nous pouvons lire que Tamourés, après être monté sur le trône, va à la guerre des Diws³⁴⁶ de Mazandéran. Les Diws après avoir été convaincus par Tamourés lui apprennent l'alphabet. Or, il existe quelques rares sources originelles sur la vie et les croyances des Yézidis :

Selon R. Lescot, on constate que les textes orientaux ne permettent pas de suppléer à l'insuffisance des sources européennes. Les Yézidis ignorent, pour la plupart, l'usage de l'alphabet et toutes leurs traditions religieuses sont transmises oralement. On possède cependant quelques opuscules qui sont censés représenter la littérature sacrée de la secte ; les deux plus importants sont le Kitâb el Djilwa (livre de la Révélation) et le Mishafa Rées (livre noir)³⁴⁷.

346 Ogré.

347 Roger Lescot, *op. cit.*, p.4.

II.4.5. Les animaux sacrés d'après les Yézidis

Les animaux détiennent une place spéciale dans les vieilles religions, particulièrement dans le mithraïsme. Certains animaux sont peints sur les icônes mithriaques. Mithra est une divinité iranienne qui selon la légende a sacrifié un taureau. Les Yézidis en font de même en automne. Ils sacrifient chaque année un taureau pour l'humanité entière et pour un monde plus harmonieux. Dans les temps anciens le taureau symbolisait l'automne et son abattage devait être suivi d'une année verte, pluvieuse et fructueuse. Dans le mithraïsme, le serpent symbolisait le cosmos.

Les Yézidis respectent le serpent surtout le serpent noir d'après ce que M. Harry écrit dans son ouvrage sur les Yézidis. Selon la foi yézidie, le serpent est un symbole de la sagesse. M. Harry montre que le paon et le serpent noir sont considérés comme les animaux sacrés pour les Yézidis. Ils adorent surtout le paon qu'ils appellent *Malek Taous* c'est-à-dire le roi paon. M. Harry présente ainsi l'importance de ces animaux pour les Yézidis :

Puisque les Yézidis tremblent devant Satan, ils s'efforcent de le rendre propice, et, comme il est la laideur même, ils l'adorent sous la forme la plus gracieuse et les couleurs les plus chatoyantes : le paon³⁴⁸.

Le paon possède une sacralité dans plusieurs religions. On sait qu'en Inde ancienne on lui attribue une divinité. Le paon est un oiseau qui est facile à apprivoiser. Pour les bouddhistes, le paon qu'ils adorent naît en plumes dorées. Cette couleur reflète la lumière et la pureté chez les bouddhistes. Les Parthes estiment que le paon possède un pouvoir divin. Christine Tortel dans son livre intitulé *Les paons dans les religions* évoque ainsi l'importance accordée au paon par les Yézidis :

Les Yézidis rendent un culte à un dieu paon, et ce dieu paon, assimilé au Diable par les musulmans et les chrétiens qui ont voulu les convertir, n'a fait que renforcer le parti pris dépréciatif observé par les théologiens musulmans envers l'oiseau (...). Malik Tâwûs le « Roi Paon » est la figure sommitale de la cosmogonie des Yézidis³⁴⁹.

Nous pouvons conclure que les Yézidis sont conscients que le diable qu'ils adorent a un visage laid. Ils choisissent donc le paon comme un beau symbole de leur religion. M. Harry

348 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 8.

349 Christine Tortel, *Le paon dans les religions*, Geuthner, Paris, 2019, p.441.

explique qu'ils fabriquent sept paons en bronze qui sont gardés dans leur sanctuaire dans les montagnes de Sindjâr. Pendant les cérémonies religieuses, les statuette se promènent dans les mains de la foule. Il y a une fente au milieu des statuette où les croyants glissent leurs offrandes. Comme les musulmans connaissent l'importance symbolique de cet oiseau pour les adorateurs de Satan, ils ont un avis défavorable à l'égard du paon.

Nous savons que le serpent noir est un autre symbole des Yézidis. Les païens estiment qu'il faut craindre le serpent mais qu'il faut lui rendre un culte pour rester à l'abri de cet animal. Il a un rôle important dans la Genèse. Dans la Bible, le serpent est représenté comme le tentateur de la Genèse. On le considère donc comme le responsable de la chute de la pomme d'Adam. Malgré l'opinion négative sur le serpent, on trouve dans la Bible les qualités attribuées au serpent. D'une manière générale, le serpent fait partie de la création.

Dans son ouvrage, M. Harry raconte l'histoire de Zahak qu'elle emprunte au *Châhnamé* de Ferdowsi. Nous étudierons cela en profondeur dans notre chapitre à propos de Ferdowsi. Mais il convient de signaler ici que la romancière estime d'après ce qu'elle a entendu pendant son voyage que l'origine des Yézidis est en rapport étroit avec cette histoire.

La romancière raconte que Zahak, le roi oppresseur, permet au diable de baiser ses deux épaules. Il surgit deux serpents noirs sur ses épaules qui troublent jour et nuit le roi. Pour calmer ces deux serpents, il faut les nourrir tous les jours avec les cerveaux de deux jeunes de la région. Le cuisinier de Zahak réussit à sauver deux jeunes en préparant un plat à partir des cerveaux de deux vaches. Les jeunes sauvés par le cuisinier de Zahak sont les ancêtres des Yézidis. Ils ont pourtant un respect à l'égard du serpent. Marc Lods dans un article intitulé : « Misère et grandeur du serpent d'après les données de la Bible » relate ainsi son avis sur la sacralité de serpent :

A un moment donné, Dieu, afin de sauver l'homme déchu par suite de l'entreprise du Serpent, a pris en quelque sorte le contre-pied de l'œuvre satanique ; il l'a inversé par le premier mouvement, c'est-à-dire pour le salut, et non pour la damnation³⁵⁰.

On constate que le serpent joue un rôle primordial dans la création de l'homme. On trouve une similitude entre cette pensée sur le serpent et l'opinion des Yézidis sur le diable. On peut

350 Marc Lods, « Misère et grandeur du serpent d'après les données de la Bible », Article publié dans un acte du colloque organisé par Alliance mondiale des religions sur « Le serpent et ses symboles », Désirs, Paris, 1994. P. 25.

dire que comme le serpent, le diable, ange préféré de Dieu au paradis, joue un rôle aussi important que Dieu dans la création de l'homme.

II.4.6. De la crainte du diable à la paix de ses adorateurs

Dans son voyage au pays des Yézidis, on remarque une sorte de crainte chez M. Harry et ce qui est important dans cette partie c'est de voir comment elle essaie de la gérer. Le zoroastrien qui est comme son guide, est surpris du voyage de M. Harry dans cette région. Il dit : « Chez les Yézidis ? Vraiment, vous irez chez ces « adorateurs du Diable » demande l'adorateur du Feu³⁵¹ ». Dans sa réponse au zoroastrien, M. Harry montre explicitement sa réelle envie pour ce périple qui lui paraît sans danger. Ce voyage lui paraît « assez facile ». On peut y voyager « sans même prendre d'escorte » selon la romancière. Elle, qui essaie de dominer sa crainte, estime que cette région pourrait être visitée bientôt par les touristes qui y viendraient en avion. Selon la romancière on peut « aboutir chez le diable par la voie du ciel ». Elle s'amuse à exprimer cette phrase qui montre qu'elle n'a aucune peur durant son voyage. Mais les passages de son récit de voyage pour connaître les Yézidis prouvent qu'elle ne se sent pas tout à fait en sécurité. À plusieurs reprises, elle parle des soucis de la part du consulat de France qui envoie des escortes pour protéger la romancière. À titre d'exemple elle parle ainsi de l'aspect cruel des Yézidis :

Entre Assyriens et Kurdes, entre Kurdes et Yézidis, entre Yézidis et Turcs. Les Yézidis surtout, maîtres de tout ce pays il y a un siècle, le terrorisaient. On ne pouvait pas se risquer de Kirkuk à Mossoul sans une nombreuse escorte. Les caravanes étaient pillées, les voyageurs rançonnés (...) buvaient le sang humain mêlé au vin³⁵².

Ce passage montre bien la terreur qui existe dans la région à cause des Yézidis. Les mots comme « terrorisaient », « risque », « escortes », « pillées » suggèrent tous cette notion de la crainte produite par les Yézidis, tellement cruels qui « buvaient le sang humain ». On sent une sorte de crainte des Yézidis chez M. Harry. À titre d'exemple elle et ses compagnons rencontrent dans la plaine un groupe d'agriculteurs habillés d'une manière bizarre. Elle raconte ainsi la scène suivante :

351 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 5.

352 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 21.

- Mon Dieu, m'écriai-je, terrifiée, les voilà !

de coq, armés de cuirasse et agitant de fines lames courbes dans des mains de fer crochues. Et notre chauffeur chaldéen, au lieu d'accélérer, s'arrête.

- Un guet-apens de Yézidis ?

- Non, des Kurdes moissonneurs !

- Des moissonneurs ? Ils paraissent bien farouches pour un aussi pacifique métier. Et curieuse, j'examine ces gens superbes souriant sous leur chapeau de Don Quichotte et rappelant par leurs yeux bleus, leurs rousses moustaches tombantes, la cuirasse dépenaillée et ces gantelets de fer, une troupe de Gaulois, venus avec les croisés, batailler contre les Sarrasins.

- Pourquoi cet équipement guerrier ?

- Parce qu'ils ne coupent ni ne fauchent le blé. Ils l'arrachent avec leurs mains nanties de griffes d'acier et ne se servent de leur faucille que pour les mauvaises herbes et les serpents³⁵³.

Dans un champ, une rangée d'hommes coure vers nous, coiffés de grands chapeaux à plumes

Cet extrait montre bien l'état d'esprit de M. Harry qui balance entre la crainte de rencontre avec les Yézidis et son espoir pour une rencontre sans danger avec ce peuple sur qui elle a déjà entendu de longues histoires et leur attitude farouche.

La plume de la romancière dresse un passage entre la peur et la sécurité. Elle est en permanence dans une situation de l'entre-deux. On remarque qu'elle brosse une très belle scène en apercevant ce groupe des moissonneurs. Ces derniers lui apparaissent comme un groupe de Gaulois qui vont à la guerre contre les Sarrasins. M. Harry les compare avec les soldats de Don Quichotte. Elle se donne le courage contre la crainte qu'elle a senti au début de sa rencontre avec ces simples agriculteurs kurdes. Elle parle de cette secte en utilisant les adjectifs comme « redoutée » et « mystérieux ». Nous lisons :

Les plus redoutés et les plus mystérieux, les Yézidis, adorateurs de Satan sous toutes ses incarnations³⁵⁴.

Mais cette crainte cède bientôt sa place au plaisir que la romancière ressent dès sa première rencontre avec les Yézidis : « Malgré l'embarras que nous leur causions, ils nous regardaient

353 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.21-22.

354 Myriam Harry, *op. cit.*, p.27.

sans hostilité et nous saluaient du marhaba des populations chrétiennes³⁵⁵». M. Harry se sent dans un état de paix et ce sentiment est exprimé encore très fortement lorsqu'elle rencontre les femmes yézidis qui travaillent dans les champs sur la montagne de Sindjâr. On peut dire que la romancière choisit intentionnellement d'écrire les femmes yézidis quand elle arrive au royaume des adorateurs de Satan. Il est bien évident que dans chaque communauté, les femmes peuvent représenter la vie calme, sans danger qui mènent une vie ordinaire en paix. On remarque qu'autant la romancière s'approche des Yézidis, autant elle les admire par leurs qualités : « C'est une race fière, travailleuse et fidèle à sa parole. Ils se tueraient plutôt que de se parjurer³⁵⁶».

À partir d'un autre exemple, pour montrer l'avis positif de M. Harry sur les Yézidis, nous pouvons souligner comment elle décrit avec attention sa rencontre avec un premier Yézidis. Au quatrième chapitre du livre nous lisons :

Surgit soudain comme sorti d'entre les roseaux, un jeune et svelte cavalier sur une jument étincelante de blancheur, la crinière et la queue rosées de henné, un collier d'argent sonnait sur son nerveux poitrail. Le cavalier est plus noble, plus éclatant encore que sa monture³⁵⁷.

L'utilisation des adjectifs comme « noble » et « éclatant », montre l'appréciation que M. Harry avait au fond du cœur pour ces gens, malgré toutes les mauvaises choses qu'elle avait entendues sur les Yézidis, avant de voir ce cavalier qui ressemble aux cavaliers du Moyen Âge. M. Harry est donc une voyageuse aventurière qui accepte les dangers pour voir de près la réalité de la vie des Yézidis.

II.4.7. Les couleurs et la croyance

Dans notre étude sur les Yézidis, on remarque que M. Harry s'intéresse fortement aux couleurs. Elle leur accorde une poéticité dans tous ses textes et surtout en parlant d'eux. Les couleurs préférées des Yézidis, c'est-à-dire rouge et orange sont citées dans sa première rencontre avec les femmes yézidis dans les champs de la montagne de Sinaï. Elle dit :

355 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 58.

356 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 59.

357 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 23.

Bientôt, parmi les rochers, des champs moissonnés, des enclos de grenadiers, d'oliviers, de mûriers, des figuiers et même de la vigne. Des femmes y travaillent, le visage dévoilé, mais la tête enveloppée d'une mousseline blanche, vêtues d'amples robes jaune ou rouge qui allument des flammes parmi la verdure. Elles s'arrêtent pour nous regarder, en ramenant un peu de leur voile devant leur bouche de peur de respirer l'air pollué par nous. Grandes, élancées, graves, avec de nobles traits réguliers, elles diffèrent des indigènes de l'Irak.

- Des diabesses ?

- Oui, fit le chancelier. Nous sommes ici en plein pays Yézidis³⁵⁸.

Dans ce passage la couleur dominante est le vert. Les feuilles vertes des grenadiers, les feuilles brillantes des oliviers, les grandes feuilles des figuiers et les belles couleurs des feuilles de vignes renforcent la présence de la couleur verte. Les arbres cités dans ce paragraphe par M. Harry nous font penser au paradis décrit dans le Coran. Dans le livre saint des musulmans, Dieu jure au nom du figuier et de l'olivier. Nous lisons :

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux.

Par le figuier et l'olivier, par le nom de Sinaï³⁵⁹ et par cette cité sacrée³⁶⁰ !

Il faut signaler que le vert est la couleur préférée chez les chiites. Les Seyedes qui sont les descendants du prophète de l'Islam mettent des manteaux verts. Cette couleur représente le paradis qui est rempli d'arbres fruitiers de couleur verte. Nous avons déjà parlé de la couleur bleue et de sa sainteté pour les musulmans. Le bleu des dômes des mosquées représente le ciel et les minarets bleus rapprochent l'homme du ciel.

En outre, les orientaux utilisent le bleu dans leurs talismans pour s'échapper des maux comme le mauvais œil. Les Yézidis n'aiment pas la couleur verte et M. Harry en parle lorsqu'elle rencontre les femmes yézidis. Mais par un style poétique, la romancière évoque l'avis défavorable de ces gens-là pour le bleu et le vert quand elle dit que les robes rouge et orange des femmes mettent de la flamme dans la verdure. M. Harry réussit ainsi à présenter les couleurs vertes du champ enflammées par les habits rouge et orange. La romancière montre bel et bien l'opposition entre ces couleurs. Elle précise que les Yézidis sont contre les couleurs verte et

358 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 56.

359 La montagne de Sion. On fait allusion au Jérusalem qui est considérée comme une cité sacrée selon le Coran.

360 Coran, sourate du figuier, les versets 1, 2 et 3.

bleue car ils savent bien que celles-ci sont les favorites des musulmans avec qui ils ne s'entendent pas bien et avec lesquels ils sont en conflit depuis des siècles. Nous rejoignons Michel Pastoureau qui a bien saisi une opposition entre le bleu et le rouge. Il le présente ainsi dans son ouvrage, *Rouge, histoire d'une couleur* :

Couleur préférée, admirée, célébrée, sans rival pendant des siècles, voire des milliaires, le rouge, alors en pleine gloire, voit soudain se dresser devant lui, dans le courant de XII^e siècle, un concurrent inattendu : le bleu (...). Le bleu connaît une promotion quantitative et qualitative remarquable. Il devient une couleur à la mode, d'abord dans l'art et les images, plus tard dans les vêtements et la vie de la cour (...) deux mots d'origine non latine s'imposent pour désigner cette couleur en pleine promotion : l'un vient du germanique (*blau/bleu*), l'autre de l'arabe (*Izurd/azur*)³⁶¹.

Le guide donne des renseignements à M. Harry sur les couleurs favorites et aussi détestées des Yézidis. Il lui conseille et à ses compagnons aussi de ne pas porter d'habits et de bijoux en bleu et en vert. Il dit :

Et, m'examinant de haut en bas :

- J'ai oublié de vous prévenir... mais c'est bien, vous ne portez ni manteau bleu, ni chapeau vert, ni collier de turquoise. Et si vous avez un saphir à votre doigt, il serait plus prudent de le retirer.

- Pourquoi ? Dis-je, étonnée.

- Parce que les Yézidis ne peuvent supporter la vue de la couleur verte, ni surtout de la couleur bleue. Alors que le bleu -principalement le bleu turquoise- et le vert sont des teintes talismaniques et sacrées dans tout l'Orient, elles sont interdites chez les Yézidis. On a prétendu que c'est par esprit de contradiction et l'on comprendrait assez que le diable ne soit fou du bleu du ciel³⁶².

Les Yézidis admirent les couleurs qui ne gênent pas le Diable comme le rouge et le noir. Comme ils savent que le Diable déteste le bleu et le vert, ils ne portent jamais de vêtements et les bijoux en vert et en bleu. On trouve un lien étroit entre les couleurs et la croyance pour ceux qui adorent le Diable. On peut également associer le rouge à l'enfer. Michel Pastoureau l'exprime ainsi :

361 Michel Pastoureau, *rouge, Histoire d'une couleur*, pp.93-94.

362 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.56-57.

Lorsqu'il est pris en mauvais part, le rouge chrétien est presque toujours associé aux crimes de sang et aux flammes de l'enfer (...). Après leur mort, les pécheurs vont en enfer, lieu d'épouvante (...). Le noir est celui des ténèbres qui y règnent en permanence, le rouge évoque « l'océan de feu et la fournaise ardente » qui occupent l'essentiel de l'espace. Les flammes y brûlent en permanence sans éclairer (...). Le rouge et le noir restent les couleurs dominantes. On les retrouve sur le corps des démons, et sur le corps du Diable lui-même³⁶³.

Il est bien évident que dans toutes les religions on associe la couleur noire au Diable. Car Dieu est la lumière et le Diable représente les ténèbres. Dans certaines œuvres d'art comme la peinture, on représente le Diable avec la tête noire et les yeux rouges. On pourrait voir ainsi dans les yeux du Diable les reflets de la couleur des flammes c'est-à-dire rouge.

L'étude de cet ouvrage sur le Yézidisme nous amène à constater une très grande curiosité chez M. Harry. Avant son voyage elle lit, pendant son voyage elle écoute ses guides et le peuple ordinaire et finalement elle se soumet aux dangers du voyage pour tester de près la véracité de ses renseignements sur les Yézidis. Elle est passionnée pour connaître les mystères de la vie et de la religion des Yézidis. Son récit est exprimé dans un langage rempli de métaphores et de signes qui le rendent ainsi plus agréable pour son lecteur.

II.5. M. Harry et les juifs d'Iran

M. Harry est née dans une famille religieuse à Jérusalem. Sa mère, une catholique très croyante s'est mariée à un juif ukrainien converti au protestantisme. Après un échec dans son métier en tant qu'antiquaire³⁶⁴, son père se suicida dans un hôtel à Rotterdam lorsque M. Harry avait à peine quinze ans.

Nous verrons que la romancière s'attache à décrire la condition de vie des juifs en Iran. Mais avant de se lancer dans cette étude, il nous semble inévitable de parler brièvement de ses ouvrages sur les juifs en général. Il faut mentionner que ses opinions sur les juifs en Iran sont certainement liées à son éducation et à ses souvenirs d'enfance à Jérusalem. La romancière parle

363 Michel Pastoureau, *op. cit.*, pp.105-106.

364 Guillaume Shapira, le père de M. Harry achète à un prix très bas un manuscrit extraordinaire à Jérusalem. Il se met à déchiffrer les textes à l'aide de sa fille, M. Harry. Shapira estime avoir trouvé un manuscrit d'un Deutéronome authentique. Il voyage en Europe pour le vendre. Mais quand il fut à Londres, on publie un article dans *Times* qui refuse l'authenticité de ce manuscrit. La famille n'ayant aucune nouvelle de Shapira pendant trois mois reçoit la nouvelle que celui-ci s'est suicidé dans un hôtel à Rotterdam.

largement de la religion dans ses deux ouvrages autobiographiques : *La conquête de Jérusalem* (1903) et *La petite fille de Jérusalem* (1914).

On attribue le prix féminin à la romancière pour son ouvrage, *La conquête de Jérusalem*. C'est dans ce livre que M. Harry révèle la place de la religion dans la vie de ses parents. Elle y parle de diverses nationalités qui ont chacune un lieu sacré au cœur de sa ville natale, Jérusalem. Nous lisons :

Durant les premières semaines, l'affluence des voyageurs le sauvegarda contre l'indiscrétion de l'hôtelier et des hiérosolymitains ; et il put à son aise, mêlé à la foule des Russes, des Syriens, des Anglais et des Bulgares, visiter les couvents, les églises, les grottes, constater toute les empreintes des pieds, et toutes les traces des mains, se convaincre des larmes de sang suées par la Colonne de l'Angoisse, et de la bouche laudative de la pierre qui aurait glorifié le Seigneur si les hommes s'étaient tus³⁶⁵.

Nous remarquons que la romancière montre que chaque religion cherche son origine dans cette ville sacrée, Jérusalem. Mais cet intérêt de diverses religions à l'égard cette terre sainte entraîne des conflits entre les adeptes de diverses religions. La romancière y parle également de ses aïeux juifs. Nous lisons :

Et comme son cœur était tendre et esseulé, il prit en pitié la décrépitude et la misère de la plupart des juifs (...). Pourquoi ce pauvre peuple parqué n'irait-il pas s'étendre dans les vergers et les champs de Judée pour cultiver la terre comme jadis ses aïeux ³⁶⁶?

Dans ce passage, M. Harry montre sa tristesse en constatant la vie des juifs à Jérusalem. Le héros de cet ouvrage est son père et toujours de la langue de son père, la romancière exprime la précarité des juifs à l'époque où il est venu à Jérusalem pour y fonder une nouvelle vie. Nous verrons l'inquiétude de M. Harry pour les juifs de Jérusalem. Nous sommes témoins que le même souci est évoqué par M. Harry lors qu'elle rencontre les juifs à Ispahan.

Il faut mentionner que M. Harry écrivit également deux autres ouvrages importants sur les juifs de Jérusalem comme *La sainte folie de Jérusalem* (1922) et *La nuit de Jérusalem* (1928). La

365 Myriam Harry, *La conquête de Jérusalem*, Flammarion, Paris, 1903, p. 18.

366 Myriam Harry, *op. cit.*, p.24.

romancière est censée parler des principes du judaïsme mais elle s'intéresse plutôt à mener une étude sur la relation qui existe entre la condition de vie des juifs et la politique avant que l'état d'Israël ne soit officiellement reconnu dans le monde.

M. Harry parle précisément des juifs d'Iran dans son ouvrage, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, dans le chapitre XII qui s'intitule « La juiverie d'Ispahan ». Pendant son voyage à Ispahan, la romancière trouve l'occasion de visiter le ghetto. Dans cette partie de son ouvrage, elle évoque la condition de vie des juifs pendant le règne de plusieurs souverains comme Tamerlan (1336-1405), Chah Abbas (1571-1629) et Réza chah (1878-1944).

L'écrivaine raconte tout d'abord la vie de Tamerlan³⁶⁷ qui est perdu et égaré pendant la guerre dans la juiverie d'Ispahan. En entendant le bruit des prières des juifs, son cheval est effrayé et fait tomber son cavalier au sol. Lors de cet accident, Tamerlan perd la jambe en heurtant le mur d'une synagogue. Irrité, il décide de chasser les juifs iraniens : il incendie le ghetto et assassine les juifs.

M. Harry feuillette ensuite une autre page de l'histoire de leur vie sous le règne de Chah Abbas. Ce dernier permet aux juifs vivant dans d'autres pays de rentrer. Le roi leur rend leur ancien quartier. Avant son règne, ils étaient obligés de payer des impôts très lourds à l'État et devaient enterrer leurs morts très loin de la ville. La romancière tente finalement de refléter leur condition de vie pendant le règne de Réza chah, c'est-à-dire à l'époque où elle visite le ghetto d'Ispahan.

Dans cette partie de notre travail, nous examinerons le regard porté par M. Harry sur les juifs iraniens. Mais avant que nous nous penchions sur cette étude, il nous semble inévitable d'analyser le point de vue de la romancière sur les juifs à Jérusalem.

II.5.1. Jérusalem, le paradis perdu de M. Harry

Dans son ouvrage intitulé *La nuit de Jérusalem*, M. Harry tente de raconter en détail le séjour qu'elle y fit. M. Harry et sa mère quittent Jérusalem pour l'Allemagne lorsqu'elle avait quatorze ans « Siona, bien qu'elle eût quatorze ans et demi, avait l'air d'une petite fille³⁶⁸ ». Elle fut absente de Jérusalem pendant de longues années (1883-1922). Elle est invitée pour participer au Seder qui est l'une des fêtes les plus importantes des juifs. La romancière lie ses souvenirs

367 On l'appelle Tamerlan boiteux car il s'est cassé la jambe en heurtant le mur de la synagogue d'Ispahan.

368 Myriam Harry, *La petite fille de Jérusalem*, p.125.

d'enfance d'une manière très délicate avec les scènes des cérémonies qui étaient organisées pour célébrer cette fête. Elle révèle les conditions de vie des juifs dans cette ville. Donnons la parole à la romancière :

Un soir clair, tiède, langoureux, semblable à ceux de mon enfance, quand sur la terrasse de notre maison sarrasine du mont Sion, mon père étendu sur le divan de maçonnerie, fumait son narguilé et que je regardais, entre deux pots de basilique, onduler, à l'horizon, la mystérieuse Moab, un soir doux, tendre, évangélique, un soir pascal³⁶⁹.

Dans ce passage, M. Harry tente d'établir une relation entre les souvenirs de son enfance (1869-1883) et le soir de 1922 où elle revient à Jérusalem pour participer au Seder. Cet extrait permet à la romancière de faire part de ses opinions sur la vie des juifs en « Terre Sainte ». En exprimant les doux souvenirs de sa vie enfantine et en employant des termes comme « évangélique » et « pascal », la romancière tente de parler de la présence des diverses religions à Jérusalem. En évoquant ce paysage féerique de son enfance, M. Harry exprime son plaisir à pouvoir participer à une fête juive.

Nous sommes témoins d'un fait important dans cet ouvrage. La romancière y annonce la naissance d'un nouveau pays qui s'appelle « Ertz-Israël ». M. Harry donne la signification de ce terme : « La terre d'Israël ». C'est dans cet ouvrage, *La sainte folie de Jérusalem* qu'elle parle des versets prononcés par David. On constate qu'elle a plaisir à parler des principes du judaïsme. Selon les termes de Lucette Valensi :

Tout voyageur est nécessairement « ethnocentré », et il est naïf de regretter qu'il n'ait pas « fait abstraction » des valeurs et des conceptions de sa société et de son temps pour épouser celles de l'objet qu'il étudie (...). Mieux en prendre son parti, le voyageur est bel et bien déchu de l'innocence originelle, pris dans les mailles de sa propre culture, dont il nous revient précisément de retrouver le dessin et les lignes qui l'organisent³⁷⁰.

Ce passage nous montre que M. Harry garde toujours avec elle les parties de sa propre religion en tant que juive. Elle les reflète évidemment dans ses récits de voyage. Comme nous

369 Myriam Harry, *La nuit de Jérusalem*, Flammarion, Paris, 1928, p.5.

370 Lucette Valensi, préface à Jean- André Peyssonnel, *Voyage dans les régences de Tunis et d'Alger*, La découverte, Paris, 1987, p.9.

l'avons déjà signalé M. Harry est élevée dans une ambiance très religieuse. En plus, elle fréquente naturellement les communautés juives pendant son enfance. Bien sûr, la romancière garde en elle un intérêt pour le judaïsme. Comme nous l'avons vu dans cet extrait ci-dessus, elle est donc prise « dans les mailles de sa propre culture ». Empruntons les termes de Jules Lemaître sur la petite fille de Jérusalem. Il dit :

M. Harry est née à Jérusalem. Petite fille d'un israélite, fille d'un orthodoxe converti à l'anglicanisme et d'une diaconesse allemande, elle a dans les veines du sang juif, du sang slave, du sang germain³⁷¹.

En parlant des multiples religions qui entourent M. Harry, J. Lemaître révèle cette idée que la romancière garde en elle « un sang juif ». Nous remarquons que cette caractéristique de la romancière est comme une source de motivation qui la pousse à prendre parti pour tout ce qui concerne le judaïsme. Nous lisons :

Avant d'écrire, ou en écrivant déjà, elle recommence à voyager car elle est nomade et bédouine (...). Elle a des yeux qui voient tout et une mémoire qui retient toutes les images. Aucune foi religieuse. C'est une païenne, mais qui a reçu d'abord une culture biblique et protestante³⁷².

Il faut souligner que grâce aux efforts de M. Harry, on publie l'ouvrage sur J. Lemaître après sa mort. Elle écrit également un livre consacré à Jules Lemaître intitulé : *La vie de Jules Lemaître*. Il considère la romancière comme une païenne tandis que nous estimons qu'elle a des croyances religieuses qui lui sont propres. Il faut soulignée que M. Harry elle-même se considère comme une païenne. M. Harry adolescente apprend que les prêtres refusent de prier pour son père car selon eux il a commis un acte impardonnable d'après plusieurs religions : le suicide. M. Harry est triste de constater cette attitude des prêtres. Elle décide donc de participer aux cérémonies religieuses célébrées à l'église pour son père défunt mais elle ne pleure pas et elle ne prie pas non plus.

Pendant son voyage en Iran, M. Harry montre à ses amis un petit Coran qu'elle porte toujours sur elle. Dans son enfance, sa nourrice le lui a donné. La romancière croit qu'il la protège devant les dangers et les mauvais esprits comme un talisman. Elle a également souvent

371 Jules Lemaître, *Les contemporains*, Huitième série, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1918, p. 346.

372 Jules Lemaître, *op. cit.*, p. 347.

sur elle une petite Bible. La romancière les tient avec elle et les considère comme des objets très importants et chers. Jérusalem reste un lieu sacré pour la romancière. Dans son voyage, *La nuit de Jérusalem*, elle cherche à retrouver la ville de son enfance. Elle dit :

Je m'évade et monte sur la terrasse de l'hôtel. La lune pascale l'inonde d'une blonde douceur et inonde aussi la ville. Avec ravissement, je retrouve la Jérusalem de mon enfance. Inchangée, immuable, la cité pierreuse et sarrasine³⁷³.

Dans la ville de son enfance, M. Harry retrouve sa maison. Elle tente de faire accepter cette idée que les juifs qui habitent dans divers pays du monde ont envie de revenir en « Terre Sainte ». La romancière évoque dans *La nuit de Jérusalem* le sentiment des juifs à l'égard de la ville sainte. Elle raconte donc sa conversation avec un juif qui est assis à côté d'elle pendant le dîner du Seder. Il dit à M. Harry :

Il y a plus de vingt ans que je n'ai pas assisté à un *Seder*. J'avais même oublié en Russie que j'étais juif. J'avais même oublié ou plutôt j'ai voulu l'oublier. Mais ici en Eretz Israël, dès que l'on pose le pied sur le sol des ancêtres, on se sent fier d'être juif, on voudrait le crier à tout le monde³⁷⁴.

M. Harry tente d'évoquer cette idée que les juifs étaient toujours en « exil » car elle estime qu'ils sont chassés de leur pays d'origine Israël. Pour les juifs, ce pays est la terre de leurs ancêtres. Ce passage nous montre que M. Harry pense qu'Israël est un pays qui appartient aux juifs. Dans son ouvrage, *La sainte folie de Jérusalem*, elle développe les mêmes idées qu'elle exprime dans *La nuit de Jérusalem*. Elle y parle de toutes les religions qui existent à Jérusalem. Elle dit :

L'année est exceptionnelle pour Jérusalem. Les fêtes des religions différentes et des rites multiples, au lieu de s'égrener le long du mois, s'entassent en une seule semaine, chevauchent les mêmes jours, se disputent les heures sacrées³⁷⁵.

À cette date, c'est-à-dire en 1922 lorsque M. Harry est à Jérusalem, elle observe les cérémonies de diverses religions qui « chevauchent les mêmes jours ». La romancière profite de cette occasion pour parler de la situation des religions à Jérusalem. Elle parle plus

373 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 43.

374 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 47.

375 Myriam Harry, *La Sainte folie de Jérusalem*, Fayard, Paris, 1922, p.281.

particulièrement des juifs. La romancière révèle les « disputes » entre les adeptes de ces religions. Les chrétiens, les musulmans et les juifs ont chacun un lieu sacré dans cette région. Elle insiste surtout sur la querelle entre les juifs et les musulmans en disant que « L'une, dans son ghetto, l'autre autour de son merveilleux Harem-el-Sharif, se sont confrontées³⁷⁶ ».

M. Harry aborde largement cette dispute entre les juifs et les musulmans. Elle se positionne dans une situation de défense de la cause des juifs. La romancière les considère comme une minorité religieuse qui a subi les oppressions imposées par les adeptes des autres religions. Elle dit : « Et les pauvres juifs s'aperçurent que l'Éternel ne les avait pas encore assis dans leur héritage³⁷⁷. » Cet emploi de l'adjectif « pauvres » prouve que la romancière dessine une image apitoyée des juifs. Elle insiste sur la crainte des juifs qui les empêche de célébrer tranquillement leurs cérémonies religieuses à Jérusalem. Elle dit « À peine les musulmans sont-ils sortis par une porte que les chrétiens entrent par une autre³⁷⁸ ».

Tous ces passages nous révèlent bel et bien la position de M. Harry par rapport à la vie des juifs à Jérusalem. Elle estime qu'ils souffrent d'une oppression imposée par les adeptes des autres religions et qu'ils vivent dans une situation précaire. Dans cet ouvrage, elle fait naître un espoir au cœur des juifs. La romancière y dessine un avenir favorable pour les juifs qui seront un jour dans leur propre pays : Israël.

Cette étude que nous avons faite jusqu'ici sur l'opinion de M. Harry à propos des juifs à Jérusalem nous permettra de mieux analyser son avis sur leur situation en Iran. Nous verrons qu'il y a une ressemblance entre les opinions de la romancière sur les juifs à Jérusalem et les analyses qu'elle donne de la vie des juifs iraniens.

II.5.2. La structure des textes de M. Harry consacrés aux juifs iraniens

Dans cette partie de notre recherche, nous analysons la structure des passages que M. Harry consacre aux juifs iraniens dans son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. Il faut signaler que le nombre des pages sur ce sujet est très restreint, c'est-à-dire sept pages.

La moitié de ce chapitre (XII) est consacrée à décrire un ancien palais des princes des Kadjar à Ispahan. La romancière le décrit en longs paragraphes. Elle dessine minutieusement

376 *Ibid.*

377 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 282.

378 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 289.

l'architecture de ce monument. La romancière exprime le charme d'un patio qui s'ouvre d'un côté vers les roses et de l'autre vers le verger. Elle rappelle le nom des ouvrages de Saâdi en citant leurs noms, *Gulistân* et *Boustân*. M. Harry a ainsi l'intention de lier l'art de l'architecture iranienne de ce palais aux intérêts que ce peuple accorde à la poésie et à la nature.

Elle fait allusion à « la chambre des sorbets » qui se trouve au sous-sol. Elle indique qu'on fabrique les sorbets frais avec « l'eau du ciel ». La romancière rappelle que les Iraniens sont la première population qui a ajouté une sorte de neige pour faire des boissons fraîches. Comme toujours la beauté de ce palais est mise en relief quand la romancière dessine la beauté des jardins iraniens :

Nous revenons vers l'hypocrisie³⁷⁹, où j'admire moins les antiques merveilles accumulées que, à travers les baies opposées, d'un côté l'incendie des roses rallumé par le soleil dans les vasques, et de l'autre l'ombre veloutée des abricotiers ponctués de rigides cyprès bleus³⁸⁰.

Les roses, les abricotiers et les cyprès cités dans ce passage par la romancière révèlent tous les éléments en commun des jardins iraniens. M. Harry adore la belle nature en Perse. Cet extrait est rempli des couleurs et des formes des arbres et des fleurs. Séduite par la couleur des roses elle emploie le mot « incendie ». Il accentue la beauté des roses sous les rayons du soleil. Le mot « incendie » suggère une notion d'exagération pour parler de la couleur des roses. Il montre qu'elles sont nombreuses et à la fois très colorées comme les flammes du feu. Les abricotiers subissent l'ombre des cyprès bleus qui marque les points sombres sur l'ombre douce et rayonnée comme un tissu de velours. Ce passage est marqué par de belles métaphores.

M. Harry raconte l'histoire de la ville d'Ispahan. Elle désire ainsi relater l'histoire de l'Iran pour y situer l'histoire des juifs. Elle indique que la ville fut découverte par l'un des officiers de Salomon. Celui-ci voyage à Ispahan accompagné par sa mère. Aujourd'hui il y a une ruine près de Persépolis qui porte le nom de la mère de Salomon roi des juifs : « le Trône-de-la-mère-de-Salomon ». Ce site reste un lieu sacré pour les Iraniens qui s'y rendent en pèlerinage.

La vie des juifs sous le règne de Tamerlan devenu boiteux et également Chah Abbas est racontée en détail par M. Harry. Ce peuple subit tantôt la violence d'un Tamerlan et tantôt il

379 Myriam Harry explique que l'hypocrisie est le nom d'une pièce de ce palais qui s'ouvre d'un côté sur le verger et de l'autre côté sur les roses du jardin.

380 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, pp. 101-102.

mène une vie en paix sous l'ombre de l'État d'un roi généreux comme Chah Abbas. À la fin de ce chapitre, M. Harry tente de parler précisément de la condition de la vie des juifs pendant sa visite du ghetto à Ispahan.

II.5.3. Un ghetto en Perse

Comme nous l'avons déjà signalé, la moitié du chapitre annonçant l'évocation des juifs ne les concerne pas directement : elle est plutôt consacrée à révéler la beauté d'un palais et les jardins iraniens qui l'entourent à Ispahan. Nous nous posons cette question, pour quelle raison M. Harry parle largement de ce sujet dans le chapitre où elle annonce vouloir évoquer la vie des juifs iraniens.

Nous pouvons trouver une possible réponse à cette question quand nous étudions minutieusement la dernière partie de ce chapitre qui évoque la vie des juifs. Il prouve que la romancière tente d'accentuer le contraste entre la vie luxueuse dans les palais et la vie précaire des juifs dans ce ghetto à Ispahan. Lisons la description que M. Harry donne de ce ghetto :

Quel ghetto ! J'en ai pourtant vu de misérables, mais un pareil dédale de cloaques et de détrit, point ! Des cavernes où ânes, moutons, poules et humains cohabitaient, mais d'où surgissent, pour se coller à nous, une marmaille aux yeux ouverts sur le paradis, aux bouches avides de tous les bonheurs, et frémissante d'éclatants sourires³⁸¹.

Dans ce passage, nous remarquons que la romancière est triste de voir une telle pauvreté dans le ghetto d'Ispahan. Nous sommes témoins du ton indigné de M. Harry dans cet extrait. Le terme « caverne » est employé pour parler de la demeure des juifs. Il désigne donc un lieu d'habitation très misérable. Ce mot pourrait faire allusion à une vie primitive qui indique à quel degré les juifs iraniens vivent dans une condition difficile.

Le ton triste de M. Harry est bien évident ici quand elle énumère le nom des bêtes domestiques à côté des hommes. Les juifs cohabitaient avec les ânes, les moutons et les poules. La romancière éprouve donc son insatisfaction en voyant cette vie malheureuse des juifs qui d'après elle n'est pas digne de l'être humain. La romancière souffre de voir la mauvaise condition de vie des juifs iraniens en évoquant le nombre des synagogues qui existe à

381 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 104.

Ispahan : « Et cette pauvreté possède, paraît-il, plus de vingt synagogues³⁸² ». Bien qu'il y ait un grand nombre de synagogues en Iran, les juifs subissent de grandes difficultés.

M. Harry arrive à rencontrer le grand rabbin du ghetto. Comme toujours la romancière tente de décrire en détail l'ambiance du lieu où il habite. Elle prépare ainsi ses lecteurs à deviner ce qu'ils vont lire par la suite. Elle décrit la demeure du khan-khan. La romancière doit passer par un couloir pour aller le voir. Elle observe les taches de sang sur les planches trouées. Nous pouvons remarquer qu'elle s'attend à voir des scènes cruelles en visitant le ghetto. On a l'impression de sentir une sorte de terreur qui envahit la romancière. M. Harry fait allusion à un massacre humain. Elle pense aux chambres de torture dans cette pièce. Le guide apercevant la crainte de M. Harry lui explique qu'il s'agit du sang des volailles que le khan-khan égorge en respectant les lois de la religion juive. Nous lisons :

Le *khan-khan* est aussi *chotek* (sacrificateur). C'est lui qui égorge la volaille selon la loi religieuse. Pour plus de commodité, il introduit les têtes dans les trous. Celles de pigeons dans les petits ; celles des poules, des dindes dans les plus gros³⁸³.

M. Harry introduit ces conversations dans ses textes pour montrer ses soucis en apercevant la condition pitoyable de la vie des juifs. Nous pouvons constater que la romancière rapporte en détail la façon dont le khan-khan égorge les volailles. Mais qu'est-ce qu'elle pourrait ajouter à la connaissance de ses lecteurs sur la vie des juifs en Iran ? Bien sûr rien. La romancière exprime ainsi sa tristesse en montrant que les juifs mènent une vie difficile.

Même vers la fin du chapitre, la romancière montre que les juifs sont inquiets quand ils comprennent que la vie du khan-khan est en danger. Ce dernier doit subir les lois imposées par Réza chah. Il ne peut rien faire pour sauver les juifs afin qu'ils sortent de cette mauvaise condition de vie. Nous lisons :

Et bientôt toute la juiverie n'est qu'un cri :

Wai ! Wai ! Wai ! Notre Khan-khan ! Notre saint en Israël !... Et qui coupera le cou à nos poulets³⁸⁴.

382 *Ibid.*

383 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 105.

384 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 106.

M. Harry exprime que cette minorité de juifs ne peut rien faire pour améliorer ses conditions de vie en Iran. Ils mènent donc une vie en marge de la société. Comme tout le monde, le khan-khan doit se vêtir entièrement et avec le képi noir imposé par Réza chah. La romancière décrit l'opinion des juifs sur cette réforme vestimentaire. Elle dit que le khan-khan ne parvient pas à supporter cette réforme pour quitter ses habits « le caftan jaune et le turban de soie violette » et il mourra. M. Harry est très soucieuse de constater la mauvaise condition de vie des juifs.

Nous pouvons conclure que M. Harry ne parle pas du tout des croyances religieuses des juifs en Iran. La romancière porte plutôt un regard anthropologique, politique et social sur cette question. Elle est plutôt soucieuse de leur condition de la vie au cœur de la société iranienne musulmane. La romancière tente de défendre la cause des juifs opprimés. Les questions sur les principes du judaïsme ne sont pas son centre d'intérêt car elle cherche à connaître les nouveautés sur la vie des juifs. M. Harry est curieuse de découvrir les nouveaux horizons qui l'étonnent. Selon les termes de J. Lemaître :

La sainte Sion lui est familière, est pour elle ce qu'est pour nous notre petite ville natale et par conséquence l'étonne peu³⁸⁵.

Certes M. Harry a suffisamment de connaissance sur le judaïsme mais elle est en quête de découvrir la condition de la vie des juifs en Iran. Cette question reste un point inconnu et récent pour la romancière.

385 Jules Lemaître, *op. cit.*, p. 346.

Chapitre troisième

La poésie persane vue par Myriam Harry

III. M. Harry et la poésie persane

M. Harry s'intéresse à la poésie en Iran. Ses lectures avant son périple lui donnent une motivation pour écrire sur les poètes classiques iraniens comme Ferdowsi (940-1020), Rumi (1207-1273), Saâdi (1210-1292) et Hafiz (1325-1390). La romancière présente ces poètes à ses lecteurs en donnant comme exemples les extraits de leurs poésies traduites en français par elle-même. Nous sommes témoins du fait que l'écrivaine réussit à donner de très belles traductions de ces poèmes grâce à son talent littéraire.

III.1. Ferdowsi et son *Châhnamé*

*Châhnamé*³⁸⁶ est la plus grande épopée iranienne. Ce chef d'œuvre de la littérature persane est également l'une des plus importantes productions épiques universelles. Ce livre reste toujours l'œuvre la plus lue et la plus connue partout dans le monde. Abou-L-Qasim Mansour Ibn Hassan Al-Touss, connu sous le pseudonyme de Ferdowsi est l'auteur de cette épopée iranienne. Ferdowsi dans son œuvre *Châhnamé* fait revivre avec une grande fierté les histoires de l'ancienne Perse remplie de gloire. Issu d'une famille de deghan³⁸⁷, il est né à Thous³⁸⁸ (Khorassan³⁸⁹). À cette époque, la classe sociale de deghan était une noble couche sociale. Nous parlerons de l'importance de cette couche sociale plus tard dans une autre partie en présentant les opinions de M. Harry sur Ferdowsi.

Dans son œuvre, M. Harry s'exprime à deux reprises à propos de Ferdowsi. Tout d'abord dans son récit de voyage en Irak et dans son ouvrage intitulé *Les adoreurs de Satan* et notamment lors de sa visite chez les Yézidis. Puis une seconde fois dans son livre intitulé : *Femmes de perse, Jardins d'Iran*. Dans cet ouvrage, la romancière parle de Ferdowsi en deux étapes. Elle raconte tout d'abord l'histoire d'amour entre Khosro et Chirine dans le chapitre premier et la biographie du poète est exprimée dans le chapitre XIV de ce livre qui s'intitule « Firdousi le paradisiaque ».

386 La plus grande épopée nationale de la littérature persane. (*Le livre des rois*).

387 Agriculteur.

388 Ville natale de Ferdowsi à Khorassan près de la ville actuelle de Meshed au nord-est de l'Iran. Le tombeau de Ferdowsi se trouve dans cette ville. Elle est également la ville natale de grands hommes littéraires et scientifiques de l'Iran comme le grand poète et mathématicien iranien Omar Khayyâm, et aussi Avicenne qui est un des plus grands philosophes, médecin et savant iranien,

389 Une région située au nord-est de l'Iran.

Dans notre étude sur Ferdowsi, nous nous attachons premièrement à présenter comment M. Harry présente *Châhnamé* et nous parlons de son importance pour le peuple iranien et également sur le champ universel. Ensuite dans la seconde partie de ce parcours, on est tenté d'examiner les sources utilisées par M. Harry. Finalement nous nous intéressons à faire une étude analytique sur l'originalité du style de M. Harry par rapport à ce sujet.

III.1.1. L'importance de *Châhnamé* dans la culture iranienne

Châhnamé revêt une grande importance. La nation iranienne est très attachée à cette épopée. Cet ouvrage est toujours considéré comme une partie de l'identité culturelle locale. Les histoires de ce livre ne sont pas simplement une série de chevalerie des héros en Perse. Ce chef d'œuvre épique persan fait revivre les anciennes histoires nationales en évoquant à la fois la culture, les mœurs et les habitudes de la nation.

En fait, dans le vaste royaume de Perse, la culture s'imprègne depuis toujours de *Châhnamé*. Le livre rend éternel les traditions du peuple. Pendant les soirées où toute la famille et les amis se réunissaient, ils passaient leur temps à la lecture de *Châhnamé*. Ainsi, ils étaient fiers de leurs passés glorieux et la lecture de *Châhnamé* devint une tradition très importante.

Il faut signaler que l'une des grandes originalités de *Châhnamé* consiste à purifier la langue persane des vocabulaires empruntés aux autres langues surtout la langue arabe. Ferdowsi en insistant sur cette valeur de *Châhnamé* dit qu'il a beaucoup souffert pendant trente ans pour rédiger cette épopée afin de donner une nouvelle vie à la langue persane³⁹⁰.

Selon Ferdowsi l'une des missions de la rédaction de cet ouvrage consiste à faire survivre la langue persane. Mais cette tâche importante n'empêche pas le poète de rédiger son chef-d'œuvre dans un langage simple et compréhensif pour le peuple. Il faut mentionner que cette simplicité n'aboutit pas à atténuer l'éloquence de sa production littéraire.

Mentionnons par ailleurs qu'il y avait divers obstacles pour Ferdowsi car il ne possède pas de suffisamment de sources pour rédiger cette épopée. Nous savons que *Châhnamé* existait avant Ferdowsi en prose et le poète rédige cet ouvrage d'après les sources qui font l'origine de son inspiration. Le poète lui-même, dans plusieurs parties de *Châhnamé*, fait allusion aux livres comme *la lettre des rois*, *la lettre de Pahlavi*, *la lettre ancienne*, ou *la lettre tout court* comme les

بسی رنج بردم در این سال سی عجم زنده کردم بدین پارسی 390

sources qui sont à l'origine de son inspiration pour la rédaction de son chef d'œuvre. La version de *Châhnamé* écrit déjà en prose par Aboumansouri (350 de l'hégire, 975 après J. ch.) existe et est renommée parmi le peuple.

Il convient de signaler que depuis toujours les rois et le peuple iranien adorent la poésie. James Darmesteter, dans son ouvrage intitulé *Les origines de la poésie persane, le précurseur d'Omar Khayyâm* relate ainsi l'intérêt du peuple à ce genre littéraire :

Daqîqi est resté célèbre en Perse, comme le précurseur de Ferdowsi, comme le premier poète du Livre de Rois. Depuis que la Perse était rendue à elle-même, elle se reportait avec passion aux souvenirs de son passé (...) elle aimait à réveiller tout ce monde de légendes que la mythologie et l'histoire, remaniées par la poésie populaire avaient accumulées sur ses héros imaginaires ou réels, les Feridoune, les Gochtasb, Alexandre et Bahram-é-gour, toutes les autres histoires de *Châhnamé* furent versifiées à partir de *Châhnamé-ye-Abumansuri*, qui est en langue persane³⁹¹.

Daqîqi est un poète persan qui était au service des rois sâmânides et avait déjà commencé la versification des histoires anciennes. Il avait le dessein de rendre en poésie l'ancienne version de *Châhnamé* qui était en prose. Mais comme le poète est assassiné dans son jeune âge, Ferdowsi entreprend la rédaction de *Châhnamé* en vers tel qu'aujourd'hui nous l'avons entre nos mains. Zabiholah Safâ³⁹² (1911-1999) écrit ainsi à ce propos :

Ferdowsi qui était spécialiste dans la versification des histoires anciennes, se met à accomplir l'œuvre de Daqîqi Thousi (...). Mais il n'avait pas à sa disposition le *Châhnamé-ye-Aboumansouri*, qui était la source principale de Daqîqi (...) L'un des amis de Ferdowsi lui donna par hasard un exemplaire de ce livre. À partir de ce jour, Ferdowsi se mit vraiment à la versification des histoires de *Châhnamé*³⁹³.

Il faut mentionner que *Châhnamé* qui existait avant Ferdowsi était écrit à partir des histoires folkloriques et orales en Iran qui passent d'une personne à l'autre entre les diverses

391 James Darmesteter, *Les origines de la poésie persane, les précurseurs d'Omar Khayyâm*, Sulliver, Aix-en-Provence, 1995, pp. 45-46.

392 Zabiholah Safâ fut Professeur des études iraniennes à la faculté de lettres à l'Université de Téhéran. Il est spécialiste de l'épopée en Iran.

393 Zabiholah Safâ, *Anthologie de la poésie persane (XI^e-XX^e siècle)*, Gallimard/Unesco, Paris, 1987, p. 24.

générations. Ferdowsi ajoute en fait ces anciennes histoires orales, épiques et locales et même religieuses à ce fameux *Châhnamé* d'Aboumansouri en prose.

III.1.2. Ferdowsi et les sources utilisées par M. Harry

M. Harry a accès à de multiples sources très variées pour écrire à propos de Ferdowsi car le poète est l'un des personnages littéraires de l'Orient parmi les plus connus des Européens et surtout des hommes de lettres français. Nous découvrons qu'au Moyen-Âge les histoires de *Châhnamé* furent créées par les musulmans qui transposèrent ensuite leur culture et leur civilisation en Andalousie. Les poètes européens et donc français entendirent ainsi la vie glorieuse des héros de *Châhnamé*. Très impressionnés par cette œuvre épique, ils la repérèrent comme un modèle pour rédiger leurs romans et leurs productions littéraires. En outre, les Guerres de Croix (1095-1273) entre les musulmans et les chrétiens favorisèrent cette rencontre entre la littérature épique en Iran et en Europe. En France, un grand nombre de poètes et d'écrivains reproduisirent des héros similaires à ceux de *Châhnamé*.

Nous pouvons citer les noms des grands chercheurs occidentaux qui ont écrit sur la poésie de Ferdowsi comme Jean Chardin, Louis Langlès, Jules Mohl, Victor Hugo, Ernest Fouiné, Sainte-Beuve, Alphonse de Lamartine, Alfred Delvaux, Ernest Renan, Maurice Maeterlinck, Abel Bonard, Henri Massé, Sainte-Beuve, Maurice Barrès et Adam Jones.

Les récits de voyage de Jean Chardin (1643-1713) sont l'une des sources les plus importantes pour M. Harry. Il considère Ferdowsi comme un poète historien. En fait, Chardin ne connaissait pas le côté épique de *Châhnamé*.

Louis Langlès³⁹⁴ (1763-1824) est considéré comme un des premiers hommes de lettres en Europe qui publie ses recherches sur *Châhnamé* en 1788. Pour cet iranologue français, non seulement *Châhnamé* est l'une des grandes productions épiques orientales et universelles, mais il reste aussi un grand ouvrage rempli de leçons morales et d'histoires tragiques. Dans cette partie de notre recherche, il nous semble inévitable de citer cette fameuse citation de Louis Langlès :

394 Il est le premier fondateur de l'Institut national d'apprentissage des langues et cultures orientales (LANGSO) à Paris. Le centre culturel où il passa une grande partie de sa vie pour enseigner le persan en France.

Les Européens n'ont rien composé qui approchât autant de la sublime majesté d'Homère. Ferdoussy n'a pas été moins heureux que lui dans le choix de son sujet. Puisqu'il s'agit du sort d'un puissant empire dont plusieurs souverains ont juré la perte ; le poète célèbre la guerre que soutinrent successivement plusieurs monarques de Perse contre Afrassiâb, roi du Turquestan³⁹⁵.

M. Harry comme L. Langlès compare Ferdowsi à Homère. Nous savons que Ferdowsi choisit des personnages comme Bijan et Manijé, Farangis et Siavash, Sohrab et Gord Afaride et d'autres qui ressemblent à l'Iliade. L. Langlès ressent la nécessité de présenter Ferdowsi aux Européens qui n'était pas suffisamment connu jusqu'en 1788. Il publie donc un résumé de *Châhnamé*. Dans l'introduction de cet ouvrage, il se demande comment un grand poète comme Ferdowsi n'est pas connu en France. Il dit :

Trois grands poètes, après lesquels il n'en viendra plus d'autres : Ferdowsi pour le poème épique, Envary pour l'élégiaque, Saadi pour le lyrisme³⁹⁶.

Cet ouvrage de Langlès est l'une des sources utilisées par M. Harry. Langlès raconte la vie de Ferdowsi en affirmant qu'elle est elle-même une épopée. Il exprime en détail la rencontre de Ferdowsi avec le roi Mahmoud le Ghaznavide. Plus tard nous analyserons la partie rédigée par M. Harry sur ce sujet.

Jacques de Wallenbourg³⁹⁷ (1763-1806) décide de traduire *Châhnamé*. Mais après une maladie il meurt en 1806. Son collègue Bianchi publie après sa mort le manuscrit que Wallenbourg avait laissé. Wallenbourg connaît très bien l'importance de cette épopée non seulement pour les Iraniens mais aussi pour les orientalistes européens. Il estime que les écrivains européens qui cherchent des nouveautés dans leurs productions littéraires peuvent avoir comme modèle le *Châhnamé* de Ferdowsi. Il dit :

En poésie nous aspirons après quelque espace de nouveauté. L'élégance mythologique des Grecs est si surannée, si usée par le temps, qu'elle paraît plus faite pour nous fatiguer que pour nous

395 Louis Langlès, *Contes, fables et sentences... avec une analyse de Ferdoussy sur les rois de Perse*, Paris, 1788, P.118.

396 *Ibid.*

397 C'est un iranologue autrichien né à Vienne mais francophone de formation. Il consacre dix ans pour traduire *Mathnawî* de Maulana mais tout son travail est brûlé pendant un incendie dans sa maison. Toujours passionné par la littérature persane, il se met ensuite à traduire *Châhnamé*.

amuser dorénavant... Il nous faut de nouvelles fictions, de nouvelles machines, de nouveaux guerriers³⁹⁸.

Ce besoin de prendre pour modèle les ouvrages des écrivains orientaux est fort remarquable chez les romantiques. L'orientalisme devient un courant à la mode à cette époque. M. Harry, passionnée par les textes des romantiques, saisit très bien l'influence de la littérature orientale sur les écrivains romantiques en Europe.

Dans *Les Orientales*, Hugo parle des poètes classiques persans comme Ferdowsi, Saâdi et Hafiz. Il apprécie les travaux de ses prédécesseurs s'attachant à présenter aux Européens *Châhnamé* de Ferdowsi comme Langlès. Hugo traduit quelques histoires de *Châhnamé*. Il cite également le nom d'Ernest Fouinet³⁹⁹ (1799-1854), l'auteur de *La caravane des morts*, qui lui avait traduit quelques poèmes persans insérés dans son ouvrage *Les Orientales*. Hugo traduit un passage de *Châhnamé* qui raconte le récit de Rostam et Tahmineh⁴⁰⁰. M. Harry comme Langlès compare Ferdowsi à Homère. Nous savons que Ferdowsi choisit des personnages qui ressemblent aux personnages des épopées en Europe. Voyons ici les vers d'Hugo :

J'ai appris d'un Mobad⁴⁰¹
Que Rustem se leva dès le matin.
Son esprit était chagrin ; il se prépare à la chasse.
Il ceignît sa masse et remplit son carquois de flèches.
Il sortit, il sauta sur Rackch⁴⁰²,
Et fit partir ce cheval à forme d'éléphant.
Il tourna la tête vers la frontière du Touran⁴⁰³,
Comme un lion furieux qui a vu le chasseur.
Quand il fut arrivé aux bornes du Touran
Il vit le désert plein d'ânes sauvages.
Le donneur de couronnes (Rustem) rougit comme la rose.

398 Jacques de Wallenbourg, *Notice sur les Schah-Namé de Ferdoussi*, Paris, 1810, p. 17.

399 C'est un poète et romancier français qui traduit du persan au français des parties d'ouvrages comme *Châhnamé*.

400 La femme de Rostam et la mère de Sohrab.

401 Le guide de la religion.

402 Le fameux cheval qui reste fidèle à son chevalier Rostam.

403 Autre fois, la Perse était divisée en deux régions : l'Iran et le Touran. Rostam qui était le héros d'Iran fait la guerre au Touran.

Il fit un mouvement et lança Rackch⁴⁰⁴.

M. Harry parle également de la vie de Rostam⁴⁰⁵ mais elle évoque un autre épisode de celle du plus grand héros de *Châhnamé*. L'histoire de Rostam et Sohrab est sans doute l'une des plus tristes tragédies racontées dans le *Châhnamé*. Nous savons qu'en Perse il y avait deux royaumes : L'Iran et le Touran. De longues guerres existent entre eux, toujours en rivalité. Rostam est le plus fort héros d'Iran. Comme il est partie en guerre contre l'ennemi Touran il ne voit pas la naissance de son fils Sohrab qui y grandit. Sohrab cherche longtemps à retrouver son père mais il n'y parvient pas. Pendant l'une des guerres, le père et le fils s'opposent l'un contre l'autre. Le père qui ne reconnut pas son fils le tue. Mais peu de temps après il se rend compte de son erreur.

III.1.3. Ferdowsi, Homère de Perse

M. Harry fait très brièvement allusion à l'histoire de la vie de Rostam. La romancière connaît très bien les mérites de Rostam. Elle relate ainsi sa place importante, le héros des héros, dans l'épopée de Ferdowsi et aussi sur le plan universel. Elle dit :

Ces rois et ces monstres, ces chasses et ces batailles, ces palais d'or et ces sultanes à visage de lune, dont une, Roudabeh⁴⁰⁶, déroulant ses longues tresses parfumées au musc, hissait son amant à sa tour ; toutes ces épopées de carnage et de merveilles traversées glorieusement durant dix siècles par le héros national de l'Iran, Hercule, Siegfried et Roland toute à la fois, ce Roustem à la rousse chevelure, assommant éléphants, rhinocéros, hydres, combattant les djinns de l'air et de la terre, boutant dehors tous les envahisseurs touraniens⁴⁰⁷, et, finalement mourant de la propre main de son fils inconnu qui parcourait le monde à la recherche de son père⁴⁰⁸.

404 Voir Javad Hadidi, *De Saâdi à Aragon*, Harmattan, Paris, 1999. p.267.
Victor Hugo ajoute cette traduction à la fin *des Orientales*.

405 Le héros principal de *Châhnamé*.

406 La femme de Rostam et la mère de Sohrab.

407 Relatif à la région de Touran.

408 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, pp.118-119.

La romancière compare Rostam aux figures mondiales des épopées universelles comme Hercule, Siegfried et Roland. En plus, dans ce passage l'image de l'épopée est nouée aux éléments de fiction en Orient. M. Harry évoquant le luxe des palais orientaux révèle à la fois la guerre des héros en Perse contre les animaux les plus forts dans la nature ainsi que les êtres invisibles auxquels croient les Orientaux. Elle établit ainsi un lien entre l'épopée en Occident et en Orient.

Nous avons vu que M. Harry donne le titre d'Homère à Ferdowsi. Nous verrons d'où vient ce titre. Dans la citation ci-dessus, la romancière juxtapose le nom de Rostam à côté des noms d'Hercule, Siegfried et Roland. Ce passage montre que M. Harry est consciente des ressemblances qui existent entre Rostam dans la littérature orientale et les héros occidentaux comme Siegfried et Roland. Dans cette partie de notre étude nous nous penchons à réviser quelques points en commun entre la vie de Rostam telle qu'elle est racontée dans *le Châhnamé* et la vie d'Hercule décrite dans la littérature en Occident.

Rostam comme Hercule a un corps gigantesque à la naissance. Tahmineh accouche de Rostam par une césarienne. On estime que c'est la première fois en Orient qu'on pratique cette chirurgie. Le mot Rostam vient du mot « rastame » en persan. « Rastam » est un mot que la mère de Rostam prononce au moment de la naissance de son enfant gigantesque. « Rastame » veut dire en persan « j'ai échappé à une grande difficulté ». Ce qui constitue pour elle l'accouchement de Rostam.

Les deux héros sont capables de faire des actes extrahumains car ils sont très puissants. Rostam, adolescent, tue un éléphant blanc et violent et Hercule enfant tue les sept serpents qui l'attaquent. Les deux personnages ont un destin triste et identique. Rostam tue son fils Sohrab sans le reconnaître et Hercule devenu fou tue ses enfants.

M. Harry cite le nom de Siegfried à côté du nom de Rostam. Mais il faut signaler que le Siegfried, héros de la littérature épique allemande est comparable plutôt avec Esfandiar, le héros *Châhnamé* et le plus fort de la région de Touran qui s'oppose à Rostam le héros le plus fort d'Iran.

Esfandiar et Siegfried sont tous deux immortels dans l'épopée de *Châhnamé* et celle de *Nibelungen*⁴⁰⁹. Mais ils ont chacun un endroit fragile sur leur corps. Esfandiar est mort dans une

409 L'épopée nationale allemande.

guerre corps à corps avec Rostam car ce dernier décoche une flèche qui le heurte à l'œil et le tue. L'endroit fragile pour Siegfried est une partie entre les deux épaules de héros et quand il se plonge dans le sang empoisonné de son ennemi; c'est une feuille d'arbre placée entre ses deux épaules qui lui sauve la vie.

Dans cet extrait, la romancière met le nom de Rostam à côté du nom de Roland, le héros de *La Chanson de Roland*. Dans cette épopée, Roland est chargé par Charlemagne d'être le chef de l'arrière-garde de son armée. Il a comme mission d'affronter l'ennemi et de défendre le royaume des Francs. Il luttera pour le pays et son peuple jusqu'à son dernier soupir.

Comme Roland, Rostam reste fidèle au roi. C'est pourquoi on lui donne ce titre « Taj Bakhche⁴¹⁰ ». Rostam et son père Zal restent fidèles aux souverains. Rostam a pour mission de sauver les rois des maux provenant des êtres sataniques.

Nous savons qu'après la publication des traductions de *Châhnamé* en langues européennes, certains critiques littéraires ont donné le titre d'Homère au poète. Notamment Sir William Jones⁴¹¹ (1746-1794), le grand orientaliste anglais et traducteur de *Châhnamé*, qui avait publié sa traduction en 1774, et qui avait comparé l'écrivain persan Ferdowsi avec le poète grec dans un article intitulé « Dissertation on Eastern Poetry⁴¹² ».

Mais Sainte-Beuve (1804-1869), grand écrivain et critique français qui avait écrit un article sur Ferdowsi, a lui aussi comparé son œuvre à l'Iliade et à l'Odyssée, ainsi qu'à l'épopée des *Nibelungen*. Il conclue en affirmant que *Châhnamé* est supérieur à ces derniers⁴¹³ !

Il faut signaler qu'il y a une autre opinion qui consiste à comparer Homère et Ferdowsi. Nous savons qu'Homère est l'un des plus grands poètes épiques du monde et plusieurs écrivains et poètes sont influencés par lui. Les recherches de Saïd Nafisi (1896-1966)⁴¹⁴ prouvent cette idée qu'Homère était connu par les musulmans. Ses recherches montrent que les ouvrages d'Homère ont été traduits en langue pahlavi avant l'avènement de l'Islam. Ces études renforcent cette idée que Ferdowsi connaissait directement ou indirectement la poésie d'Homère.

Il y a pourtant une autre hypothèse qui repose sur cette idée que les héros mythologiques dans le *Châhnamé* et les épopées occidentales prennent comme modèle les héros représentés par

410 Celui qui offre les couronnes.

411 Orientaliste et linguiste anglais.

412 « Dissertation sur la poésie orientale »

413 1361 ابوالقاسم رادفر، ترجمه های شاهنامه، فرهنگ، کتاب هفتم، موسسه مطالعات و پژوهش های فرهنگی، تهران، 190-145 ص 1361

414 Il fut poète, écrivain, critique iranien et professeur à la faculté des lettres de l'Université de Téhéran.

Zoroastre dans l’Avesta. Nous pouvons dire que selon cet élément *Châhnamé* et les épopées occidentales trouvent leurs sources chez les Perses. Nous pouvons conclure que Ferdowsi et les écrivains épiques en Orient et en Occident s’inspirent d’une manière réciproque les uns des autres des éléments et des personnages des épopées. L’épopée a donc une racine dans l’histoire de l’humanité.

III.1.4. Entre une biographie réelle et l’histoire fabuleuse d’une vie

Les textes de M. Harry sur la vie et les œuvres de Ferdowsi contiennent une énorme quantité de renseignements réels et utiles. Mais il faut avouer que sauf cette abondance d’informations trouvée sur ce sujet, le style de la romancière est doté d’une beauté exemplaire. Il nous paraît pourtant inévitable de présenter brièvement ici la structure de ce chapitre sur la biographie de Ferdowsi avant de nous lancer dans l’étude de cette belle caractéristique des récits de M. Harry.

L’écrivaine tente de rédiger la biographie de Ferdowsi dans le chapitre XIV de son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d’Iran*. Au début de ce chapitre intitulé « *Firdouzi le paradisiaque* », elle écrit qu’elle avait pris ses informations dans une traduction anglaise :

La traduction de *Châhnamé* en anglais, prêtée par notre agent consulaire, est précédée d’une biographie, de Ferdowsi⁴¹⁵.

Nous avons déjà parlé des sources accessibles pour la romancière au début de ce chapitre. Il nous paraît certain qu’une femme de lettres comme M. Harry qui est passionnée par la littérature française et mondiale s’était inspirée de ces documents cités par nous dans ce chapitre. Mais la romancière elle-même préfère présenter comme référence un seul ouvrage anglais qui est considéré comme une source directe sur ce sujet.

M. Harry s’intéresse tout d’abord à raconter la vie du poète dans son enfance à Thous en Iran. Il est le fils d’un jardinier. Le jardin est souvent en danger par la possible inondation d’un fleuve qui passe à côté de ce terrain. L’enfant rêve de devenir célèbre et de gagner assez d’argent pour construire une digue de pierres afin de sauver le jardin.

415 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 117.

La romancière dit ensuite qu'on perd de vue le poète durant quarante ans. Elle se remet à raconter la vie de Ferdowsi en parlant du royaume de la dynastie des Ghaznavides. M. Harry parle des rois car les poètes avaient extrêmement besoin de leur protection. L'écrivaine relate l'importance accordée par les rois ghaznévides à la poésie à tel point qu'ils encouragent les poètes en les payant avec des pièces d'or. M. Harry raconte que le roi Mahmoud Ghaznave offre un appartement dans son palais pour que Ferdowsi compose tranquillement *Châhnamé*. Quand le poète finit son premier chapitre et le présente au roi, ce dernier impressionné par la beauté des vers de *Châhnamé* lui donne le titre de Ferdowsi⁴¹⁶ qui signifie « Paradisiaque » et décide de lui octroyer une somme remarquable. M. Harry montre qu'à cette période l'accueil fait à *Châhnamé* n'est pas limité au roi mais que tout le pays et n'importe quelle couche sociale admirent la poésie de Ferdowsi.

Mais le roi qui est influencé par la jalousie des adversaires de Ferdowsi décide de le chasser du palais en suggérant cette idée à Mahmoud, musulman, que Ferdowsi est un orthodoxe et qu'il adore le feu à l'instar de ses ancêtres zoroastriens. Dans cette partie de son texte, M. Harry exprime cette idée que Ferdowsi est un chiite.

Quand le roi part en guerre, les rivaux du poète profitent de son absence et convainquent le premier ministre de Mahmoud d'enfermer Ferdowsi dans sa chambre. Ferdowsi continue son travail et vieillit. Il achève son travail dans cette dure condition en composant soixante milles distiques qu'il avait écrits pendant trente ans.

Le roi ne reste pas fidèle à sa promesse et ne paye pas correctement le poète et décide même de jeter le corps de Ferdowsi sous les pieds des éléphants. Ferdowsi s'échappant du palais cherche à trouver un autre roi qui le protège contre l'irritation du roi Mahmoud. Enfin, par l'entremise d'un prince il rentre à Thous où il meurt peu temps après son retour. Quelques temps plus tard Mahmoud se repentit et décide de payer le poète tel qu'il le lui avait promis. Mais c'était trop tard car Ferdowsi meurt avant de pouvoir percevoir sa pension.

416 Ferdowsi signifie en persan le paradis.

III.1.5. Ferdowsi et l'originalité des textes de M. Harry

Une étude analytique sur la biographie de Ferdowsi narrée par M. Harry nous dévoile l'originalité de son écriture. Dans cette partie de notre travail, à travers quelques exemples nous verrons comment le récit oscille entre les faits réels et les passages issus de l'imagination créative de la romancière.

Nous remarquons que M. Harry estime que la lecture et la compréhension de *Châhnamé* n'est pas simple pour ses contemporains car il est écrit dans un langage difficile. Voyons les termes de la romancière :

Mais pourquoi fallut-il que toutes ces fureurs splendides, toutes ces chevaleresques aventures fussent écrites dans une langue incolore et plate, devenue incompressible à la plupart des contemporains⁴¹⁷ ?

Ce passage prouve que le langage de *Châhnamé* apparaît difficile à M. Harry. C'est la raison pour laquelle dans tout ce chapitre sur Ferdowsi elle ne cite même pas un morceau de *Châhnamé* en vers. Elle se charge d'une mission pour simplifier la lecture de *Châhnamé* pour les francophones.

Nous pouvons être d'accord sur ce point avec elle et même nous pouvons assurer que la lecture et la compréhension de *Châhnamé* pourrait être difficile pour le lecteur iranien. Comme nous l'avons déjà vu cette épopée est écrite en pur persan. Or nous savons qu'en persan il n'y a pas d'accents comme en arabe ou en français. On a donc la possibilité de prononcer un mot de différentes façons et dans cette condition un terme pourrait avoir plusieurs sens. Cet aspect de la langue persane entraîne une difficulté pour lire correctement les mots et *Châhnamé* devient ainsi incompressible même pour un lecteur autochtone. Les Iraniens ont même à nos jours une coutume qui consiste à lire *Châhnamé* ensemble pendant les réunions amicales ou familiales. Chaque personne lit les vers de *Châhnamé* à son tour et les autres essaient de corriger la lecture entre eux en se disputant sur le sens des vers de *Châhnamé*. Cette coutume est appelée en persan *Châhnamékhani*⁴¹⁸.

M. Harry s'attache donc à simplifier la lecture de *Châhnamé* pour son lecteur et c'est pourquoi elle préfère écrire ses textes en prose. Mais comme elle est une romancière, nous

417 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 119.

418 شاهنامه خوانی.

pouvons dégager un rythme dans ces textes qui leur donne une allure poétique. Pour réaliser cet objectif, elle tente de narrer ses textes en forme de conte dans ce chapitre. À titre d'exemple analysons ce passage :

Il était une fois - ou plutôt il était vers 940 - un petit garçon appelé Abdoul Kassim assis au bord de la rigole d'un jardinet des environs de Thous dans le Corassan. Avec ravissement il écoutait la fluide chanson, et la regardait courir entre les plates-bandes de fleurs harmonieusement diaprées selon les sept couleurs du soleil et assemblées selon sept gammes de parfums magiques⁴¹⁹.

Dans ce magnifique passage, nous découvrons les mêmes éléments qui existent dans un conte. Le fait de commencer un conte par cette formule initiale « il était une fois » évoque déjà un monde imaginaire. Nous savons que dans un conte, la répétition est omniprésente. Dans ce texte, le chiffre « sept » est répété deux fois : « sept couleurs du soleil » qui sont liés à « sept gammes de parfums magiques ». Dans un genre littéraire comme le conte, la répétition donne un aspect poétique au texte.

L'une des autres particularités du conte est l'utilisation du temps imparfait pour les verbes : Les verbes à l'imparfait comme : « écoutait », « regardait », « pourvoyait ». M. Harry suit les règles dialogiques du conte. Elle utilise « on » au lieu de « nous ».

Le lecteur du conte pourrait ici saisir les diverses sensations dans le texte. Dans ce passage une variété des sensations se succède. Elles rendent plus palpable la beauté de ce jardin. Cette phrase « Il écoutait la fluide chanson » évoque la sensation auditive qui est précédée de la sensation de vue « la regardait courir ». « Les sept gammes de parfums magiques » éveillent chez le lecteur la sensation de l'odorat.

Comme un conte, les textes de M. Harry sont basés sur les techniques narratives. En suivant les lois de narration dans le conte, les textes de M. Harry sont dotés d'une poéticité. Les énoncées de la romancière ont une efficacité remarquable qui impressionne ses lecteurs.

Comme nous l'avons déjà signalé, les textes de M. Harry sur la biographie de Ferdowsi correspondent à plusieurs faits réels. Dans le passage cité ci-dessus, M. Harry commence son récit par « il était » mais tout suite après, elle cite une date précise : « vers 940 ». On trouve plusieurs passages dans cette partie des textes de M. Harry qui expriment l'histoire réelle de la

419 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 117.

vie de Ferdowsi. Cette réalité est pourtant mêlée aux textes qui sont créés par la romancière. À titre d'exemple avant de raconter l'histoire de *Châhnamé* et de sa versification, M. Harry nous dit :

Je vais m'efforcer d'en donner ici la tragique fable de sa vie⁴²⁰.

Cet énoncé nous permet d'affirmer que la romancière est consciente du caractère fabuleux de l'histoire qu'elle raconte. Au début du chapitre, elle représente Ferdowsi ainsi que suit :

Il était le jardinier historique de l'émir de Thous⁴²¹.

Nous savons, par ailleurs, que Ferdowsi était issu de la famille des Dahaghin, qui étaient de grands propriétaires terriens. Quant à Z. Safa, Ferdowsi n'était nullement dans le besoin. Il précise :

Ferdowsi était de la famille des Dehqâns de Thous. Donc sa famille de Ferdowsi était une famille riche qui possédait de vastes terres agricoles... Nizami Aruzi nous dit aussi qu'au village de Bage à Thous, Ferdowsi menait une vie aisée et n'avait besoin de personne d'entre ses homologues⁴²².

Par conséquent, l'idée que Ferdowsi ait pu être le jardinier de l'émir de Thous est probablement la conséquence d'une autre traduction du mot Dehqân. Il est fort probable que M. Harry préfère utiliser le mot Dehqân dans son sens contemporain (soit jardinier, agriculteur), au lieu du mot Dehqân dans son sens ancien, qui est plutôt l'équivalent de « vassal ». M. Harry décrit aussi le père de Ferdowsi en le qualifiant de jardinier-historien, alors qu'il n'était ni l'un ni l'autre. Nous voyons que M. Harry insère des passages dans ses textes qui sont nourris par son imagination. Adrien Pasquali dans son livre intitulé *Le Tour des horizons* parle « d'une littéralisation » du récit, ce qui permet à l'écrivain voyageur de mentir, « un mensonge implicite ». Nous lisons :

Dans la mesure où il y a mise en forme de notre voyage, il y a « littéralisation » du récit, il y a sélection, transformation, et une sorte de mensonge implicite⁴²³.

420 Myriam Harry, *op. cit.*, P .117.

421 *Ibid.*

422 ص 458، 1386 ذبیح الله صفا، تاریخ ادبیات در ایران، فردوسی، تهران، 422.

Dans cette partie du livre de M. Harry qui a trait à la vie de Ferdowsi, on constate bien qu'elle a également une tendance pour transformer la réalité et écrire une fable sur la vie de ce poète persan. Cette transformation du réel à la fiction rend le texte plus agréable pour les lecteurs.

III.2. M. Harry et la poésie mystique de Rumi

*Mathnawî*⁴²⁴ est l'un de plus importants recueils poétiques de Rumi. Cet ouvrage est destiné aux voyageurs spirituels⁴²⁵. *Mathnawî* se compose de six livres. On y trouve les passages narratifs contenant du sens philosophique. Rumi aborde dans cet ouvrage des sujets variés comme la morale, la religion, la famille, la justice, les costumes, la nourriture et en un mot tout ce qui concerne de la vie de l'homme. Il faut signaler que la forme de *Mathnawî* a été utilisée par les grands poètes classiques persans comme Ferdowsi dans le *Châhnamé*⁴²⁶, Attar dans le *Manteg o Teir*⁴²⁷ et Nezami dans le *Panj Guinj*⁴²⁸.

Divan é Chams é Tabrizi (Les gazals, les odes) est connu sous le titre de *Divan é Kabîr*. Il faut noter que la rencontre bouleversante de Rumi avec Chems influence fortement sa vie et la littérature mystique persane. Chems devient une source d'inspiration pour lui et pour écrire ses recueils poétiques. Dans le *Divan*, Rumi exprime son état d'âme en tourment de l'amour pour son être aimé. Il y dessine sa souffrance de l'éloignement de Chems.

Parmi les autres ouvrages de Rumi, nous pouvons citer le *Rubayât (les quatrains)*. L'ouvrage *Fih é ma fih (est dedans ce qui est dedans)* est en prose. *Mak tubât* représente l'ensemble des correspondances de Rumi.

Dans cette partie de notre recherche nous tentons d'évaluer l'originalité des textes de M. Harry dans son ouvrage intitulé *Djeleddine Roumi, poète et danseur mystique*. Nous avons déjà étudié les principes de la doctrine de Rumi vus par M. Harry dans le chapitre II de ce travail sur

423 Adrien Pasquali, *Le tour des horizons*, p.38.

424 Les couplets spirituels

425 Dans le langage des soufis, le voyage spirituel n'est pas un voyage réel mais c'est une expression. C'est-à-dire les mystiques pratiquent les faits comme la prière pour se détacher de la vie terrestre. Ce voyage permettra aux soufis de s'approcher de Dieu et trouver la paix intérieure.

426 *Le livre des rois*.

427 *Le langage des oiseaux*.

428 *Les cinq trésors*.

les religions. Dans ce chapitre, nous nous intéressons à la valeur littéraire de son ouvrage. On trouve en fait une visée poétique dans les textes de M. Harry lorsqu'elle raconte la vie de Rumi. Nous montrerons comment cette écriture particulière accentue le charme des mots de la romancière.

III.2.1. Les sources à la disposition de M. Harry à propos de Rumi

Les ouvrages de Rumi sont traduits tout d'abord en anglais. C'est la raison pour laquelle ses ouvrages sont mieux connus en Amérique du nord. En plus, les Américains considèrent la poésie de Rumi comme une création religieuse. Il faut noter que la traduction de la poésie de Hafiz en France provoque une curiosité chez les romantiques pour connaître une poésie exotique comme celle de Rumi. L'observation des danses rituelles des derviches tourneurs provoque l'intérêt des diplomates et des orientalistes pour connaître Rumi et sa poésie.

Il faut citer ici le nom de Jacques Von Wallenbourg (1763-1806) diplomate autrichien à Istanbul. Il consacre dix ans à la traduction du *Mathnawî* de Rumi qu'il termine en 1792. Mais lors de l'incendie de sa maison il perd tout, y compris la traduction de *Mathnawî*. « Plus tard, Wallenbourg dira souvent à son collègue qu'il n'aurait pas regretté les dégâts causés à sa maison si son *Mathnawî* avait été sauvé⁴²⁹ ».

Rolph Waldo Emerson (1803-1882), poète et philosophe américain, s'intéresse aux religions en Orient comme le confucianisme, l'hindouisme et le soufisme. Il réussit à publier une traduction des poèmes de Rumi à partir de celle de Joseph Von Hammer Purgstall (1774-1856) qui est un diplomate et orientaliste autrichien ayant traduit une partie des poèmes de Rumi. Il a également traduit les poèmes de Hafiz.

Sir James William Redhouse (1811-1892) est un lexicologue et linguiste anglais qui connaît Rumi à travers les Mewlevis. Il réussit à traduire en vers certains poèmes de Rumi en 1881. Dans son ouvrage, on trouve une longue traduction de ses vers et il cite comme références les textes d'Aflaki.

Edward Henry Winfield (1836-1922) publie un ouvrage intitulé : *Teaching of Rumi*. Il réussit à traduire trois mille vers de *Mathnawî* en prose qu'il publie en 1887. Charles Edward Wilson (1854-1941) professeur de persan à l'Université de Londres, continue le travail de

429 Javad Hadidi, *De Saâdi à Aragon*, p. 264.

Redhouse. Il publie en 1910 une traduction partielle des poèmes de Rumi accompagnée des commentaires.

Il est inévitable de citer ici le nom de Reynold Alleyne Nicholson (1968-1945) orientaliste anglais, spécialiste de la littérature persane et professeur de persan à Cambridge. Il était élève d'Edward Brown et consacre une grande partie de sa vie à étudier, traduire et commenter la poésie de Rumi. Nicholson tente même d'éditer les ouvrages de Rumi en persan en s'inspirant des manuscrits anciens dans cette langue. C'est grâce aux travaux de Nicholson que plusieurs traducteurs de langue anglaise ou d'autres langues européennes ont fait connaître la poésie de Rumi dans le monde. Il publie pour la première fois une traduction intégrale de *Mathnawî* entre 1925 et 1940 à Londres. Il réussit donc à réaliser son rêve de traduire Rumi, car il est amoureux de la poésie mystique persane et familier de ses poèmes. Les traductions de Nicholson sont sans doute l'une des sources les plus importantes accessibles pour M. Harry qui maîtrise l'anglais.

Il convient de signaler que toutes ces sources que nous avons citées stimulèrent la curiosité de l'écrivaine pour rédiger un ouvrage sur la biographie de Rumi en 1947. M. Harry qui n'avait pas accès aux biographies modernes de Rumi a utilisé, directement ou indirectement, le livre *Managhib-al-Arefine (Les vertus des mystiques)*. Chems Al Dine Ahmad Aflaki (1286-1291) est l'auteur de cette biographie de Rumi au milieu du XIII^e siècle. Il faut citer également le nom d'Abdo al Rahman Jamie (1414-1492) poète, soufi et savant persan qui écrivit une biographie du poète entre 1476 et 1478. Il ne faut pas perdre de vue par ailleurs que la biographie rédigée par Forūzānfar (1904-1970)⁴³⁰ en 1935 était accessible pour M. Harry en 1947.

III.2.2. La structure du livre

À travers la multiplicité de sujets abordés dans son livre sur Rumi et les multiples histoires racontées sur lui et ses contemporains comme son père, Bahâ'oddîn Walad, Farid dîne Attar, Chamsseddine Tabrîzî, aussi bien que sur les villes de Balk et Konia, peut laisser percevoir l'énorme travail que M. Harry a mené pour écrire son ouvrage. Toutefois elle ne se réfère pas aux sources utilisées, directement ou indirectement, pour son travail.

L'ouvrage commence par des précisions géographiques et historiques sur Balk, la ville natale de Djelaleddine, continue par un chapitre complet sur le père de Djelaleddine, qui était lui-

430 Badio zamân Forūzānfar, linguiste et professeur de la littérature persane à la faculté des lettres à l'Université de Téhéran. Il est spécialiste de Rumi.

même l'un des grands maîtres du mysticisme et des sciences islamiques et à sa mère qui était la fille de l'une des grandes personnalités politiques de son époque. Au III^e chapitre M. Harry raconte l'histoire de la vie de Djelaleddine. Elle passe très rapidement sur ses jeunes années et poursuit son histoire par son exode, sa famille et les adeptes de son père à l'issue d'un ultimatum de la part du gouverneur de Balk. Le IV^e chapitre continue par le long voyage de Djelaleddine et son père, leur visite de Nichapour et Baghdâd, leur rencontre avec le grand poète mystique de cette époque cheikh Farid al-Din Attar aussi bien que leur arrivée à Baghdâd, leur refus de la proposition du calife abbasside pour s'installer à sa cour et leur pèlerinage à la Mecque.

Au V^e chapitre, M. Harry raconte l'arrivée des voyageurs à Roum, qui coïncide avec l'invasion des Mongols. Dans ce chapitre la romancière se met à donner une brève histoire de la région, influencée par la succession des chahs des dynasties et Khârezm chahs aussi bien que par les Croisades, l'invasion des Francs et la menace des Mongols.

Au VI^e chapitre, elle poursuit son livre par l'arrivée des migrants à Konia à l'issue de l'invitation du gouverneur de la ville, Alaeddine Keykubad et la première rencontre d'Alaeddine avec Bahâ'oddîn Walad, le père de Djelaleddine. Lors de la narration de cette rencontre autant que dans le premier chapitre, M. Harry dépeint une image exagérée de Bahâ'oddîn comme un savant extrêmement orgueilleux, qui refuse de serrer la main au gouverneur de Konia. L'écrivaine montre que cette caractéristique dans la continuité du livre est transmise au jeune Djelaleddine, lequel hérite de la chaire de son père comme professeur des sciences religieuses à la *Madressa* de son père, instituée par le gouverneur de Konia.

L'histoire de la vie de Djelaleddine commence vraiment au VII^e chapitre, avec la mort de son père. Dès lors à l'âge de 25 ans Djelaleddine devient l'imam et le prêcheur de Konia. Au début du chapitre M. Harry tente de donner une description des caractéristiques psychologiques de Djelaleddine, dont elle s'était mise à trouver les origines dans les chapitres précédents. Par exemple nous pouvons comprendre l'orgueil et l'indépendance de Djelaleddine devant les courtisans et les imams fanatiques de Konia, si l'on prête attention aux mêmes caractéristiques chez son père. Ainsi, nous pouvons comprendre le culte de la musique chez Rumi en regardant de près la vie du jeune homme à Balk.

Le VIII^e chapitre traite de Chamsseddine, le guide spirituel de Rumi qui laisse une influence ineffable sur lui. Les deux chapitres suivants traitent de son rapport avec Rumi. Après la mort de Chamsseddine, le livre continue, traitant des rapports de Rumi avec le peuple de

Konia, les oulémas de la ville et les gouverneurs, le mariage du fils de Rumi et quelques histoires qui montrent ses particularités personnelles. Le chapitre IX s'intitule « l'amour couronné ». M. Harry y décrit en détail la relation spirituelle entre Rumi et Chems. Dans ce chapitre, l'écrivaine exprime les leçons morales que Chems donne à Rumi. Il lui conseil de connaître le bon chemin à l'aide de son cœur au lieu d'apprendre les sciences. Dans le chapitre X, nous sommes témoins de la disparition de Chems. M. Harry y montre le chagrin de Rumi qui n'arrive pas à supporter cette séparation. Rumi envoie les lettres à Chems en le suppliant de rentrer à Konia. Chems reviens à Konia mais on le tue d'une manière mystérieuse.

Dans le chapitre XI, M. Harry consacre des pages pour évoquer les derniers jours de la vie de Rumi. La romancière parle des femmes de la famille de Rumi dans la chapitre XII. Elle y montre que les femmes aussi bien que les hommes participaient aux séances de la danse présentées par Rumi. M. Harry écrit plusieurs pages dans le chapitre XIII pour évoquer l'importance que Rumi accorde à la nature au cœur de ses enseignements spirituels. Le mystique préférait enseigner en pleine nature. Le XIV^e chapitre traite de la versification de *Mathnawî*, le plus important ouvrage de Rumi.

Dans le chapitre XV, M. Harry exprime comment Rumi se retire des réunions avec le peuple et se met dans un état d'isolement. La romancière montre qu'il s'éloigne ainsi de la vie terrestre pour entrer dans la réunion avec Dieu. Le chapitre XVI est consacré à relater la relation entre Rumi et son fils Sultan Weled. La romancière prouve que cette relation est au-dessus d'une relation normale entre père et fils mais il s'agit plutôt d'une relation entre deux âmes passionnées de l'amour divin. Dans le XVII chapitre M. Harry raconte la mort de Rumi. Le chapitre XVIII montre comment les Ulémas interdisent la pratique de la danse sacrée. Ils estiment que cette danse est une innovation de la part de Rumi qui est tout à fait contre les lois islamiques. Et dans le dernier chapitre, la romancière introduit les rites de derviches danseurs et la filiation de Rumi. Sultan Weled poursuit le chemin de son père et le petit fils de Rumi, Emir Arif donne suite à la confrérie du soufisme. Les soufis ayant la protection des rois de la dynastie Ottomane continuent à célébrer les cérémonies de la danse sacrée qui sont pratiquées même à nos jours.

III.2.3. Les caractéristiques de l'ouvrage de M. Harry sur Rumi

Dans les premiers chapitres de cet ouvrage, M. Harry attribue les éléments trouvés dans l'atmosphère féerique des *Mille et Une Nuits* à la biographie de Rumi. Rejoignons la romancière sur ce point :

Il embellit sa capitale de caravansérails solides comme des forteresses, de hammams aux faïences chatoyantes comme des lacs, de bazars ornés comme des palais et dont les marchands étaient des princes, et les matières précieuses si abondantes qu'il fallait aux batteurs d'or toute une enfilade de voûtes. Il l'embellit de fontaines, où la chanson de l'eau se mêle à la chanson des vers d'amour incrustés tout autour et où, les jours de fête, coulent le lait et le miel⁴³¹.

Le roi ordonne de préparer Konia pour accueillir la caravane de Rumi et ses compagnons. Dans ce passage, nous constatons que la romancière tente de broser cette fois un tableau magnifique de l'Orient. L'émigration du père de Rumi à Konia est en fait l'une des grandes aventures de la vie du poète. Pour décrire Konia, la plume de M. Harry dresse les scènes fabuleuses des *Mille et Une Nuits* en les mêlant aux images du paradis telles qu'elles sont décrites dans le Coran et telles qu'elle les a lues dans ce livre saint des musulmans. Nous lisons :

Il hausse les murailles de la ville, les perce de portes, les flanque de tours où les poésies de Ferdowsi s'élancent aux sentences coraniques. Autour de Konia, il crée une ceinture de « paradis » avec « pavillons de suavité » et asiles de silence pour la rêverie voluptueuse et la contemplation mystique⁴³².

La romancière montre d'une façon hyperbolique la beauté de l'Orient. Elle rassemble dans un paragraphe tout ce qui peut être merveilleux dans ce coin du monde adulé par elle-même. Cette belle région d'Orient dresse ses douces ailes sous les pieds d'un grand mystique persan. On note qu'en Perse les rois accordent un intérêt soutenu à la poésie, au mysticisme et à la religion. Konia devient un paradis terrestre où la vie d'un mystique comme Rumi est racontée.

431 Myriam Harry, *op. cit.*, p.50.

432 *Ibid.*

Nous trouvons une autre similitude entre les textes de M. Harry et ceux des *Mille et Une Nuits*. Cet ouvrage contient beaucoup de textes qui donnent une description de la beauté de l'Orient et surtout en parlant des palais, des princes et des princesses. Dans un conte des *Mille et Une Nuits* on remarque une large description du cheval blanc d'un prince charmant. Nous lisons :

Il était monté sur un cheval blanc qui avait une bride et des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avait un sabre dont la poignée était d'un seul diamant et le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes et de rubis. Il portait sur ses épaules son carquois et son arc et dans cet équipage qui révélait merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans la ville de Harran⁴³³.

Le chevalier est le fils d'un émir du Caire. Cette description contient les noms des bijoux comme « or », « Perle », « diamant », « émeraudes » et « rubis ». Nous voyons qu'on trouve parmi les contes des *Mille et Une Nuits* les longues descriptions qui dessinent les merveilles et la beauté de l'Orient.

Il convient de signaler que M. Harry connaît très bien les contes des *Mille et Une Nuits*. Elle est liée d'amitié à Lucie Delarue-Mardrus, poétesses et romancière⁴³⁴. Son mari, Joseph-Charles Mardrus (1868-1949) traducteur, poète et orientaliste français traduisit les *Milles et Une Nuits*. Nous remarquons à quel point la romancière est séduite par le luxe et la beauté d'un Orient rêvé.

M. Harry en racontant la biographie d'un mystique comme Rumi tente de décrire sa vie aisée à Balk. On se pose cette question : pour quelle raison la romancière emprunte-t-elle les descriptions des *Mille et Une Nuits*⁴³⁵ pour écrire son ouvrage sur Rumi ? Nous essayons de trouver une réponse possible à cette question dans ce passage. Elle le décrit ainsi :

À la mort de son père Djelaleddine avait vingt-cinq ans. Il était si beau de visage, si harmonieux d'attitudes, si ailé de mouvements que son petit garçon, Sultan-Enfant s'écria un jour : « Je ne sais si tu es un homme ou un ange » et que ses disciples tournant autour de lui chantaient ses propres vers :

Ta vue charmante est le miroir de la grâce de Dieu.

433 Antoine Galland, *Les Mille et Une Nuits*, Contes arabes, Volume II, Honoré champion, Paris, 2016, p.1078.

434 Elle fait partie du jury qui décide d'accorder « le prix Femina » à Myriam Harry.

435 Il faut signaler que *Mille et Une Nuits* est considéré comme un ouvrage qui appartient plutôt à la littérature arabe.

C'est cette grâce que nous contemplons en toi.

Semblable à son père par sa haute taille, l'élégance des manières et le soin de sa personne - il aimait les bains, le khôl des yeux, les parfums qui « reposent l'âme des humains et des djinns » - Djelaleddine était dépourvu de l'orgueil du « Paon-du-trône-de-Dieu » et de son austérité de pharisien.

Arraché tout enfant au luxe royal de Balk et ses odorants jardins, jeté dans la vie errante⁴³⁶.

M. Harry montre que le voyage est un moment où Rumi renonce à l'aisance de la vie et se lance dans de multiples aventures qui dominent la vie du mystique. Nous remarquons que dans le cheminement de Rumi vers Dieu, le voyage devient un point de départ. Selon les soufis, la vie matérielle est une chaîne aux pieds du poète qui désire s'envoler librement vers le quartier de l'Ami⁴³⁷. Selon les termes de M. Harry « il témoigne d'un mépris total pour l'argent⁴³⁸ ». La romancière décrit donc le luxe de la vie en Orient en longues énoncées pour montrer le contraste qui existe entre toute cette merveille de la vie matérielle et le souhait du mystique pour atteindre le sommet de la spiritualité.

Il faut mentionner que les titres des chapitres de l'ouvrage de M. Harry montrent qu'elle maîtrise l'histoire de la vie de Rumi. Certains d'entre eux sont les surnoms donnés aux personnages du livre. À titre d'exemple, le titre du chapitre II provient du surnom du père « sultan des savants » et de la mère de Djelaleddine « Reine du monde ». Le titre du chapitre VII est « le trésor ambulante », qui peut provenir d'une allégorie de la littérature persane qui signifie le trésor marchant⁴³⁹ et fait allusion au trésor de Gharoun, le chah mythique. Celui du X^e chapitre « mon petit soleil » est issu d'une expression souvent répétée dans l'ouvrage de Rumi et qui fait allusion au nom de Chamsseddine : « Chems » est le soleil et « Dine » signifie la religion, c'est-à-dire « le soleil de la religion ». Le nom du XI^e chapitre qui pourrait être le plus particulier parmi les titres, fait allusion à un verset du Coran (Ô, Âme tranquille, Reviens vers ton seigneur⁴⁴⁰). Ce chapitre relate le décès de Rumi. Il faut signaler que les noms qu'elle donne aux chapitres de son livre peuvent montrer bel et bien, premièrement son impression personnelle sur

436 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 59.

437 کوی دوست

438 Myriam Harry, *op. cit.*, p.117.

439 گنج روان

440 Coran, Sourat Alfajr, verset 28.

l'histoire de la vie de Rumi et surtout Chamsseddine Tabrizi, et en second lieu des recherches qu'elle a effectuées sur la littérature persane.

À partir du chapitre VII, M. Harry tente de montrer la situation dans laquelle les célèbres ghazals de Rumi ont été écrites. Cette caractéristique est très fréquente chez les anciens historiens littéraires de l'Iran. Toutefois, la fiabilité d'une grande partie des histoires qui traitent de ce sujet est sous entendue. Elles peuvent être issues de l'imagination des historiens littéraires qui voulaient représenter une image de saint de leur poète ou écrivain favorable ou imposer leur propre interprétation de certains poèmes.

III.2.4. M. Harry, la traductrice des poèmes de Rumi

Nous remarquons que M. Harry simplifie les poèmes de Rumi afin qu'ils soient plus compréhensibles pour le lecteur français et plus adaptés à l'endroit où elle les introduit. Cette caractéristique, c'est-à-dire la modification et la simplification des histoires et des poèmes, est fréquente dans l'écriture de M. Harry. À titre d'exemple la romancière traduit un poème de Rumi à propos de Damas. Voici la traduction qu'elle donne de ce poème :

Nous sommes les amoureux de Damas éperdus et fous,
Nous avons attaché notre cœur aux saules de Damas,
Nous sommes parfumés aux senteurs de Damas
Venant d'une boucle de cheveux noirs comme la nuit.
Si nous trouvons à Damas
Le Soleil de la vérité,
Nous serons le roi de Damas,
Et quel roi amoureux⁴⁴¹!

Nous nous attachons ici à analyser la traduction de M. Harry. En premier lieu nous tentons d'évaluer les divers aspects de cette traduction. En second lieu nous confronterons la version persane du poème avec celle traduite par la romancière.

Le terme « Damas » est répété dans ce poème plusieurs fois. Nous constatons en plus que « Damas » forme ici une rime. Il faut mentionner que dans la version persane, ce terme fait

441 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 112.

également la rime. On se pose cette question : Pourquoi la répétition du mot « Damas » et pourquoi ce terme forme la rime dans ce poème ?

La répétition met en évidence l'importance de cette ville pour Rumi. M. Harry montre que Damas a une signification profonde. Chems disparaît soudainement deux fois à Konia. Rumi est bouleversé et dépossédé pour apprendre que son bien-aimé spirituel se trouve à Damas. Elle n'est donc plus une ville ordinaire aux yeux de Rumi. C'est pourquoi, la romancière a insisté sur ce le mot Damas.

M. Harry tente d'utiliser plusieurs métaphores dans ce poème. Le cœur du poète est attaché aux saules pleureurs de Damas. Elle choisit comme arbre « le saule ». Dans certaines cultures, il symbolise l'immortalité, la vie, la tristesse et la mélancolie. Dans la culture française, le saule comme son nom l'indique présente la lamentation. Dans la culture persane, le saule indique la folie causée par l'amour. L'emploi de cette métaphore par la romancière prouve la douleur profonde de Rumi car Chems est pour lui comme un être suprême.

L'autrice emploie une autre métaphore intéressante dans ce poème. Elle montre que malgré la distance entre Damas et Konia, Rumi arrive à sentir l'odorat parfumé des cheveux noirs de son être aimé. Bien qu'ils soient loin l'un de l'autre, leurs âmes se réunissent. M. Harry évoque cette idée comme s'il s'agit d'une relation spirituelle, la distance spatiale et temporelle n'empêchant pas leur réunion.

M. Harry utilise l'expression : « Soleil de la vérité » pour appeler Chems. Nous savons que le terme « Chems » signifie « Soleil ». Ce mot est écrit avec une majuscule, ce qui montre une distinction. Nous avons déjà vu que « Soleil » est la traduction du prénom de Chems.

Nous constatons que le bon choix des mots ajoute à la valeur poétique de ce poème. Elle emploie le terme de « roi ». M. Harry s'intéresse plutôt au sens figuré du mot. Rumi est le roi du Cœur. Pour mieux dire c'est son cœur qui réside à Damas. Tous ces choix des mots et des métaphores offrent une beauté exemplaire à ce poème.

Et voici la version originale en persan :

جان داده و دل بسته سودای دمشقیم	معاشق و سرگشته و شیدای دمشقیم
هر شام و سحر مست سحرهای دمشقیم	زان صبح سعادت که بتابید از آن سو
زان جامع عشاق به خضرای دمشقیم	بر باب بریدیم که از یار بریدیم

از چشمه بونواس مگر آب نخوردی ما عاشق آن ساعد سقای دمشقیم
 بر مصحف عثمان بنهم دست به سوگند کز لولوی آن دلبر لالای دمشقیم
 از باب فرج دوری و از باب فرادیس کی داند اندر چه تماشای دمشقیم
 بر ربوه بد آییم چو در مهد مسیحیم چون راهب سرمست زحمرای دمشقیم
 در نیرب شاهانه بدیدیم درختی در سایه آن نشسته و در وای دمشقیم
 اخضر شده میدان و بغلطیم چو گویی از زلف چو چوگان که به صحرای دمشقیم
 کی بی مزه مانیم چو در مزه در آییم دروازی شرقی سودای دمشقیم
 اندر جبل صالح کانی است ز گوهر زان گوهر ما غرقه دریای دمشقیم
 چون جنت دنیا است دمشق از پی دیدار ما منتظر رایت حسناى دمشقیم
 از روم بتازیم سوم بار سوی شام کز طره چون شام مطرای دمشقیم
 442 مخدومی شمس الحق تبریز گر آنجاست مولای دمشقیم و چه مولای دمشقیم

Nous tentons ici examiner la traduction de M. Harry en la confrontant avec la version persane. Il apparaît de cette confrontation qu'elle renonce à traduire en entier ce poème de Rumi. Il faut mentionner que la romancière a devant elle plusieurs obstacles qu'elle doit surmonter pour pouvoir en donner une bonne traduction.

En tant qu'étrangère, M. Harry a un accès limité aux renseignements sur les noms propres cités dans ce poème. Il faut noter qu'il est même possible qu'un persanophone ne connaît pas ce qu'ils désignent. À titre d'exemple, la romancière ne sait pas où se trouve « la source Bonanousse » et pourquoi Rumi en parle dans son poème. Il y parle également d'une montagne qui s'appelle « la montagne de Saleh ». La romancière ignore où est située cette montagne et ne sait pas pourquoi il cite le nom de cette montagne dans cette partie de son poème. Il serait donc illogique de s'attendre à ce que M. Harry traduise le poème de Rumi dans sa totalité.

Nous remarquons également que la romancière n'arrive pas imiter la sonorité de la version originale dans cette partie de sa traduction. Évaluons cette partie de sa traduction : « Nous sommes parfumés aux senteurs de Damas venant d'une boucle de cheveux noir comme la nuit ». M. Harry garde les mêmes éléments et les mêmes significations du vers et arrive à donner une très bonne traduction. Nous voyons que la romancière a bien saisi la métaphore qui indique la

442 Rumi, *Divan Chems*, gazal 1493. <https://ganjoor.net/moulavi/shams/ghazalsh/>

couleur noire des cheveux de son être aimé qui a la couleur de la nuit. C'est un point fort pour la romancière qui garde la poéticité de ces vers et transmet en même temps le message de Rumi.

Dans ce poème le message de Rumi consiste à donner l'image d'une Utopie de Damas. La ville est appréciée par Rumi car c'est dans cette ville que réside son être cher Chems. Bien qu'en apparence le poète admire la ville, en réalité celle-ci est admirable plutôt à cause de Chems.

Pour traduire il y a en fait une autre contrainte devant M. Harry et qui peut tout autant exister pour n'importe quel autre traducteur non persanophone. Gardons pour exemple ce poème de Rumi. Nous y trouvons le mot « Chame » répété deux fois dans un vers. Ce terme désigne la nuit et à la fois il est le nom de l'ancien pays de Syrie qui comprenait en soi la Syrie, l'Irak, la Jordanie, la Palestine et quelques autres pays qui en formaient autrefois un seul. Le mot « Chame » répété deux fois dans ce poème est homonyme. Nous remarquons qu'il est impossible de trouver les mêmes termes en français ayant les mêmes significations et les mêmes prononciations. Il faut donc reconnaître que ces notions rendent les poèmes de Rumi intraduisibles pour M. Harry et également pour les autres traducteurs.

Un autre exemple peut être souligné en étudiant ce travail, la romancière nous conduit à mieux saisir les difficultés qui l'empêchent de traduire complètement ce poème. Rumi y a utilisé le mot « Toreh » (طره) qui signifie une mèche des cheveux ondulés de l'être aimé. Ce mot produit une sonorité intérieure avec le terme « Motara » (مطرا) qui signifie parfumé. Il est presque impossible de trouver des synonymes à ces termes qui portent les mêmes sens et les mêmes sons.

Dans cette partie de notre travail, nous tentons d'examiner un autre poème de Rumi qu'elle a traduit. La romancière explique d'abord la situation dans laquelle Rumi écrit ce poème. Elle dit :

Ainsi, grisés de lyrisme champêtre, ils arrivèrent à un moulin. Le Maître y entra, faisant signe à ses disciples de l'attendre. Longtemps ils patientèrent. Puis inquiets de la raison de son retard, ils pénétrèrent à leur tour dans le moulin. Ils le trouvèrent valsant en face de la meule. Il leur cria :

- Entendez-vous ? C'est la meule qui mène le concert. Elle scande « Très Glorifié ! Très Adorée ! »

Et tous, en effet, perçurent distinctement les louanges de Dieu, sortant du gémissement de la meule⁴⁴³.

443 Rumi, *Divan é Chems*, gazal 181. <https://ganjoor.net/moulavi/shams/ghazalsh/>

Nous constatons que l'écrivaine raconte une situation dans laquelle les adeptes de Rumi comprennent une leçon philosophique de sa part. La romancière cite ensuite le poème de Rumi qui convient à cette situation. Nous lisons :

Le monde est la meule et notre cœur est le grain,
Les pensées sont l'eau qui fait tourner la meule,
Mais l'eau sait-elle qu'elle broie mon cœur ?
Demandez au meunier. Il vous répondra :
« Ô mangeur de pain, si la meule ne tournait pas, qui serait boulanger ? »
Tout vrai musulman a le cœur broyé⁴⁴⁴.

Dans ce poème, en utilisant plusieurs métaphores M. Harry cherche à raconter une petite histoire imaginaire. Elle porte pourtant une signification philosophique très profonde. La meule représente le monde. La romancière montre que le cœur de l'homme est comme un grain qui s'instruit en supportant les difficultés au cours de sa vie : La meule fait farine en écrasant le grain.

L'écrivaine signale que la meule a besoin de l'eau pour tourner. Elle tente ainsi de comparer notre pensée à l'eau. C'est seulement en réfléchissant qu'on peut tourner la meule. La romancière évoque ainsi l'ignorance qui existe dans le monde car la seule chose qui peut observer l'histoire du pain c'est la meule qui broie le grain. C'est la meule qui connaît toute cette histoire car le grain est loin des yeux de l'eau. Mais le meunier est la seule personne qui cerne la solution. C'est lui qui sait comment le grain devient farine. L'écrivaine montre que le meunier représente le Créateur qui connaît tous les mystères de la création qui sont cachés. L'homme n'arrive jamais à les connaître.

Vers la fin de ce poème, la romancière utilise une autre métaphore : l'homme est « le mangeur du pain ». Il tente de connaître d'où vient le pain car si Dieu n'existe pas, l'homme ne peut non plus exister. M. Harry en utilisant « tout vrai musulman » fait allusion à l'homme construit qui peut atteindre la perfection et qui sort ainsi de l'ignorance. Selon ses termes,

444 Myriam Harry, *op. cit.*, pp. 138-139.

l'homme parfait a certainement un cœur broyé. Il est capable de connaître ainsi les mystères de la vie s'il croit en Dieu.

Et voici la version originale en persan :

دل چو دانه ما مثال آسیا	آسیا کی داند این گردش چرا
تن چو سنگ و آب او اندیشه ها	سنگ گوید آب داند ماجرا
آب گوید آسیابان را بپرس	کو فکند اندر نشیب این آب را
آسیابان گویدات ای نان خوار	گر نگردد این که باشد نانبا
ماجرا بسیار خواهد شد خمش ⁴⁴⁵	از خدا واپرس تا گوید تو را

Il convient de confronter ici la traduction de M. Harry de ce poème avec la version persane. Nous voyons que la romancière utilise le mot « musulman » pour parler de la personne qui doit comprendre cette leçon philosophique. Mais dans la version originale, Rumi utilise un pronom neutre au lieu de dire « musulman ». Ce changement ne produit aucun problème pour que le lecteur comprenne le message du poème. Nous savons que Rumi est un poète musulman dont les leçons morales sont à destination des croyants qui sont musulmans.

Nous pouvons conclure que l'écrivaine réussit à donner une traduction fidèle à condition que le poème soit dépourvu des éléments comme la situation culturelle, géographique, historique et politique. Cette traduction de M. Harry est en langage simple et relate une traduction fidèle. Elle transmet donc d'une belle manière le contenu de ces vers à son lecteur français.

Dans ce poème, Rumi tente de donner un message à ses lecteurs : La création a des mystères. Il est difficile pour l'homme de les connaître. Sur le chemin de la vie, il faut supporter les difficultés pour devenir mûr. C'est uniquement en ayant confiance en Dieu que l'homme pourra déchiffrer les secrets de la vie.

Il faut ajouter ici que la romancière a un style particulier pour décrire la vie de Rumi. À partir du chapitre VII, tout en poursuivant l'histoire de vie de Djelaleddine, M. Harry adopte dans sa narration un style fragmentaire. Celui-ci peut se voir avant tout dans la mise en page des petits morceaux de texte séparés l'un de l'autre et dont la longueur ne dépasse pas une ou deux

445 Rumi, *Divan é Chems*, gazal 181. <https://ganjoor.net/moulavi/shams/ghazalsh/>

pages. À titre d'exemple au VII^e chapitre quand elle raconte le prêche de Rumi sur le culte de la musique et l'impression des animaux devant celle-ci, elle introduit l'histoire des grenouilles qui coassaient et qui se taisent à partir de la réprimande de Rumi, et tout de suite elle positionne une histoire à propos de l'imam Ali, le cousin du prophète de l'Islam, dans la bouche de Rumi⁴⁴⁶. Bien que les deux histoires soient racontées dans le cadre des prêches de Rumi, elles peuvent être lues indépendamment l'une de l'autre. Ce fait offre une allure romanesque aux textes de M. Harry.

Outre le style fragmentaire dans la narration des historiettes, nous pouvons trouver aussi à partir de ce chapitre des contes allégoriques, qui se trouvent originalement dans l'œuvre de Djelaleddine ou dans d'autres ouvrages écrits relatifs à Rumi. À titre d'exemple, l'histoire de l'imam Ali, racontée dans l'ouvrage de M. Harry à propos Rumi, est plusieurs fois utilisée par ce dernier dans le *Mathnawî*.

Il convient de signaler que M. Harry parle des forces surhumaines de Rumi. Souvent la romancière en racontant des histoires causant une extase extrême chez les adeptes de Rumi, représente l'image d'un savant, très sage et intelligent ou un extrahumain qui peut s'infiltrer dans l'âme de ses adeptes par la narration d'un conte mystique ou un acte extranaturel et les extasier à l'extrême.

Nous trouvons les exemples sur la force surhumaine des mystiques dans les ouvrages des grands auteurs comme Rumi, Bayazid Bastami (804-848)⁴⁴⁷, Abû Saïd ibn Abû al-Khaïr (967-1049)⁴⁴⁸ et Chams éd. Dîn Tabrîzî. Ce type d'histoires se trouve dans les ouvrages comme *Managhib-al-Arefîne (la vie des mystiques)*, qui traite de la vie et de l'œuvre de Rumi, *asrar-al-towhide (les secrets de monothéisme)*, sur la vie et l'œuvre d'Abû Saïd ibn Abû al-Khaïr, *les maghâlat é chams (traités de chams)*, collections de prêche de Chamsseddine Tabrizi. Il pourrait être dit que le style narratif de M. Harry, en racontant l'histoire de la vie de Rumi, se rapproche du style des biographies persanes sur la vie et l'œuvre des grands mystiques. Nous trouvons plusieurs exemples racontés dans ce domaine par la romancière. Examinons la façon dont M. Harry raconte la force surhumaine de Rumi. Elle dit :

446 Myriam Harry, *op. cit.*, pp.62-63.

447 Bayaside Bastami est philosophe et soufi persan.

448 Abû Saïd ibn Abû al-Khaïr est un poète et soufi persan.

Le soir, il montait avec les étudiants sur la terrasse de la mosquée. Les abricotiers en fleur déroulaient leurs écharpes roses jusqu'aux limites du désert ; des colombes s'effeuillaient en bouquets d'ailes autour des minarets ; l'odeur des vergers enivrait le soir. Emporté par un élan de félicité mystique, Djeleddine sautait dans l'espace, s'élevait, disaient ses camarades, à la hauteur d'une ou deux portées de la flèche, puis retombait à reculons sur ses pieds. Il était transfiguré, ses vêtements eux-mêmes irradiaient, et un parfum de sainteté se dégageait de sa personne plus suave que celui des abricotiers en fleur. Tous se prosternaient devant lui, l'appelant *Maueana* « notre maître⁴⁴⁹ ».

Dans ce passage, M. Harry attribue à Rumi la figure d'un saint. Il est capable de faire des actes surhumains comme « sauter » du point le plus haut des minarets. À son retour sur terre et auprès de ses camarades, il a le visage illuminé d'un être sacré comme les anges, il est « transfiguré » à tel point que les habits du mystique brillent aussi. Les termes choisis par la romancière dans cet extrait révèlent la distinction entre Rumi et ses autres camarades du même âge.

Ce passage est rempli d'éléments de la nature. M. Harry peint le printemps en parlant des fleurs des abricotiers. Ces arbres étalent « leurs écharpes » de couleur rose dans toute la plaine jusqu'à ce que le désert apparaisse. La romancière énumère dans ce petit passage plusieurs éléments végétaux et même animaux en parlant des images des colombes. Rose, lys, narcisse, tulipes, jacinthes, violette sont les noms des fleurs citées par Rumi. Tous ces éléments de la nature printanière suggèrent de voir l'image d'un paradis terrestre où un ange comme Rumi montre son pouvoir surnaturel. Le mystique a une allure lumineuse et il se dégage de lui les parfums célestes qui sont beaucoup plus suaves que ceux des abricotiers. On peut même dire que le printemps symbolise le jour de la résurrection. Le soleil est l'un des éléments de la nature cher à Rumi.

L'écrivaine peint une très belle nature qui domine la mosquée où Rumi exerce son élan mystique. Il faut mentionner que M. Harry a bien saisi l'importance accordée par Rumi à la nature qui est le berceau de l'enfant d'Adam. Elle montre que le mystique en contemplant la nature arrive à créer sa poésie. Dans son ouvrage à propos de Rumi et à plusieurs reprises, la romancière met en relief le respect des mystiques pour la nature. Elle dit :

449 Myriam Harry, *op. cit.*, p.37.

Mon cœur est modelé aux formes innombrables. Il est un pâturage de gazelles, une cage de rossignol, un jardin de roses, un couvent de moines chrétiens, un temple du Feu sacré, les tables de la Loi ; mon cœur est la mosquée d'Allah et la Kabba de l'Amour⁴⁵⁰.

M. Harry prouve que la nature est en relation intime avec la religion. Elle est la source d'inspiration des poètes. La romancière montre que l'homme lui-même fait partie de la nature. Elle est le paradis terrestre pour le mystique avant son élan auprès de l'Ami au-delà. La romancière connaît parfaitement les éléments importants de la nature dans la poésie persane : « gazelles », « rossignol » et « rose » y sont toujours présents. La romancière exprime d'une très belle manière cette relation sacrée entre l'homme et la nature. Elle réussit à évoquer un lien entre les lieux sacrés pour l'humanité comme « un couvent », « un temple du Feu », « une mosquée » et « le Kabba » à la Mecque. Par son style poétique, l'écrivaine évoque l'union des religions dans ce monde et qui n'ont qu'un seul objectif : le désir de rapprocher l'homme à Dieu.

En effet, Rumi, comme bien d'autres poètes et écrivains de la littérature persane est devenu lui-même l'objet des contes et des récits mystiques. Ainsi le style adopté par M. Harry dans la narration du parcours spirituel de Rumi, soit directement soit indirectement, par l'intermédiaire d'une personne qui lui a raconté toutes ces histoires, est sous l'influence des biographies existantes en persan surtout *Managhib-al-Arefine* d'Aflaki. L'ouvrage était accessible par M. Harry certainement dans la bibliothèque de LANGSO. À l'époque, ce centre est doté d'ouvrages importants sur la poésie classique persane.

Passionnée par la littérature persane et grâce à ses connaissances dans ces domaines, M. Harry a effectué un très bon travail pour transmettre la beauté de la poésie de Rumi en rédigeant sa biographie. Elle parvient à accentuer en même temps le charme de ses récits sur le poète. L'ouvrage sur Rumi ressemble à un roman.

On se pose ici cette question : dans quelle mesure nous considérons cette biographie comme un roman et pourquoi ? Dans cette biographie, M. Harry raconte très précisément les aventures de la vie de Rumi. On y trouve abondamment les parties où la réalité de la vie du poète est relatée. Les lieux, les gens, les dates, les histoires correspondent exactement à la réalité de la vie de Rumi.

450 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 21.

Nous nous permettons pourtant de considérer cet ouvrage comme un roman. L'analyse du style de M. Harry met en évidence notre hypothèse. Les scènes où elle décrit Konia en sont un bon exemple. Cette partie est pleine d'éléments issus de l'imagination de l'écrivaine. Il s'agit souvent d'une description exagérée et comme nous l'avons déjà signalé dans cette partie, on a l'impression de lire les passages des *Mille et une Nuits*. La romancière tente donc de mêler les réalités historiques, géographiques, sociologiques et politiques aux scènes imaginaires inventées par elle-même.

M. Harry exagère à tel point les scènes descriptives qu'il semble difficile à son lecteur de saisir la frontière entre le réel et la fiction. On ressent donc une grande différence entre le style d'un historien qui écrit une biographie avec celui d'une romancière comme M. Harry. Ses textes sont remplis des images, des métaphores, des faits extraordinaires qui donnent l'impression à son lecteur de lire un ouvrage fictif comme un roman. On est donc témoin que la réalité alterne avec l'imagination. Selon les termes de Serge Dobrovsky « une fausse fiction qui est l'histoire d'une vie, ni autobiographie ni roman il fonctionne dans l'entre deux⁴⁵¹ ». Bien que l'ouvrage de M. Harry ne soit pas une autobiographie, nous pouvons être en accord avec l'opinion de Dobrovsky. L'ouvrage de l'autrice sur Rumi est une biographie où nous pouvons trouver les éléments d'un roman.

III.3. Les roses du jardin de Saâdi

Abu-Muhammad Muslih al-Din Abdoullah Shirazi connu sous le pseudonyme de Saâdi (1210-1292⁴⁵²) est un poète mystique iranien. Nourrisson, Saâdi perd son père et il est confié à son grand-père. Dans la famille, Saâdi est formé au mysticisme.

On considère Saâdi comme « Le prince des poètes persans ». C'est un savant qui possède de riches connaissances sur les sciences islamiques, la littérature arabe, le droit, la théologie et l'histoire. Il offre une saveur particulière à la langue poétique. On considère Saâdi comme un poète moralisant. Il parle de ses principes moraux en tant que philosophe et mystique.

Le Boustan (Le Verger) et *le Gulistan (Le Jardin des Roses)* sont les deux productions littéraires de Saâdi. Il est doué d'un talent hors pair aussi bien pour la poésie que pour la prose. *Le Gulistan* est en prose et *Le Boustan* illustre la puissance de sa plume dans le domaine de la

451 <https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/le-roman-le-reel>

452 Il y a plusieurs hypothèses sur les dates de naissance et de décès de Saâdi.

poésie. Bien que *le Gulistan* soit en prose, il est écrit dans un langage harmonieux et musical. Pour rédiger ses ouvrages, Saâdi effectue des emprunts à la littérature orientale quant à la forme des contes comme celle des *Mille et Une Nuits*.

Contrairement à Hafiz, Saâdi passe un grand nombre d'années de sa vie en voyage. Ce qui enrichit le contenu de ses ouvrages. Mais il est difficile à distinguer si les contes qu'il raconte sont le fruit de ses expériences acquises pendant ses voyages ou s'ils sont créés par son imagination. M. Harry évoque ainsi les diverses périodes de la vie de Saâdi :

Au-delà un horizon de Cyprès et d'orangers : le jardin de Saâdi, après trente ans de voyages, trente ans d'études, trente ans de prières, passa ses derniers trente ans en compagnie de la rose et des joues de jeunes filles, composant son *Boustan* et son *Gulistan*⁴⁵³.

Saâdi quitte Chiraz quand le pays subit de grands événements politiques lors de l'invasion des Mongols (1206-1294). Il entreprend le trajet pour les pays du monde islamique comme la Syrie, l'Irak et l'Égypte. Il fait des pèlerinages à Médine, à la Mecque et à Jérusalem. Quand il rentre à Chiraz, à la cour il devient l'un des amis du roi Saad ibn Zangui. Le poète emprunte en fait le nom de ce roi. Mais Saâdi n'est jamais considéré comme un poète de cour. Il reste indépendant, tente de critiquer les rois et s'attache à moraliser les souverains.

Saâdi est très connu y compris de son vivant et cette réputation continue jusqu'à nos jours. On l'appelle « l'empereur des mots » car il incarne une personnalité unique dans la littérature classique persane. Saâdi présente ses leçons morales dans ses recueils littéraires comme un philosophe mystique. Il compose des odes lyriques. On lui attribue « le poète humaniste ». Tous les thèmes de la vie humaine l'intéressent. À part ses ouvrages en persan, Saâdi rédige certains ouvrages en arabe.

La poésie de Saâdi est accueillie très rapidement dans la société et ses vers deviennent des proverbes parmi le peuple. Les étrangers sont également séduits par ses textes et ils tentent de traduire ses ouvrages dans d'autres langues. Saâdi a donc une réputation universelle. Ce poème de Saâdi figure à l'entrée du bâtiment de l'Organisation des Nations Unies à New York :

که در آفرینش زیک گوهرند

بنی آدم اعضای یدیگرند

453 M. Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p. 162.

چو عضوی به درد آورد روزگار دگر عضوها را نماند قرار
تو کن محنت دیگران بی غمی نشاید که نام ات نهند آدمی

Voici notre traduction en français :

Les enfants d'Adam sont les membres d'un corps
Dans la création ils sont de même nature
Si au cours de la vie un membre souffre d'une douleur
Les autres membres ne peuvent pas rester tranquilles
Ô toi qui n'es pas soucieux de la peine des autres
Comment peut-on t'appeler homme

III.3.1. Saâdi et les sources à la disposition de M. Harry

Les missionnaires politiques et religieux sont les premiers à avoir accès aux ouvrages en langue persane. Chah Abbas (1571-1629), le cinquième roi de la dynastie des Safavides s'intéressait à la culture et la civilisation des Occidentaux et surtout celle des Français. Il avait dans sa cour deux missionnaires religieux français : Gabriel de Paris et Pacifique de Provins. Les missionnaires jouent donc un rôle important pour faire connaître la littérature persane aux Occidentaux.

André du Rayer (1580-1660) est un diplomate français qui traduit *le Gulistan* de Saâdi en français pour la première fois en 1634. Il donne comme titre à son ouvrage *Gulistan ou l'empire des roses*. Il eut accès au manuscrit original de cet ouvrage et l'emporta lors de son retour à Paris. Ce manuscrit est actuellement conservé à la Bibliothèque nationale de France, mais jusqu'ici on ne l'a jamais imprimé.

L'abbé Gaudin (1735-1810) traduit *Le Jardin des roses* en 1789 et cet ouvrage est devenu l'une des traductions des plus fidèles des ouvrages de Saâdi. Sylvestre Sacy (1758-1838) écrit des notices et des préfaces sur les ouvrages de Saâdi. Il rédigea une notice sur *Le Jardin des Roses* de Saâdi traduit par Gaudin. Charles Defremery (1822-1883) orientaliste français connaissant les langues arabe et persane donne une traduction intéressante de *Gulistan* en 1858. Il y ajoute comme notes des renseignements littéraires, politiques et géographiques.

Les romantiques insèrent certains morceaux des ouvrages de Saâdi dans leurs ouvrages. À l'instar de Saâdi, Victor Hugo fait allusion à la brièveté de la vie et qu'il faut profiter de l'instant. Rose, rossignol, chandelle et papillon ont une présence remarquable dans *Les Orientales* d'Hugo. Leconte de Lisle (1818-1894) écrivit un ouvrage intitulé *Les roses d'Ispahan*. Comme Saâdi, il évoque le thème de l'amour. Il pense que l'amour permet à l'homme d'exprimer les sentiments les plus doux. Nous savons que l'amour est à l'origine des poèmes les plus lyriques de Saâdi. Anna de Noailles (1876-1933) s'intéresse aux ouvrages de Saâdi. Elle est membre du jury qui décide d'attribuer « le prix Femina » à M. Harry. Cécile Chombard Gaudin cite le nom de cette poétesse dans son ouvrage *Une orientale à Paris*. La biographe signale que M. Harry était invitée aux réunions littéraires à Paris dans lesquelles la comtesse de Noailles était souvent présente. Celle-ci montre un grand intérêt pour la littérature persane. Elle emprunte des idées de Saâdi pour écrire ses ouvrages. Comme Saâdi la poétesse s'intéresse à parler de la nature. Nous lisons :

Le jardin-qui-séduit-le cœur !
Il s'étend vers Chiraz, au bas de la montagne
Qui porte le nom de Saâdi.
Mon âme, se peut-il que mon cœur t'accompagne
Et vole vers ce paradis ?
Là, des adolescents qu'un bel azur contente,
Passent leurs lumineux instants...
Quand la neige fond au printemps,
L'éperdu rossignol, d'avril jusqu'en septembre,
Exerce un flexible gosier.
La tulipe fleurit, l'air a l'odeur de l'ambre,
La brise évente le rosier⁴⁵⁴.

Dans ce poème, Noailles reprend les mêmes éléments de la nature auxquelles Saâdi s'intéresse. La poétesse tente de décrire comme Saâdi un paradis terrestre à Chiraz. La lumière est abondante dans ce paysage au printemps. À l'instar des poèmes de Saâdi, la tulipe et le

454 Anna de Noailles, *les éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p. 122.

rossignol sont présents dans ce beau tableau de la nature. La poétesse y retrouve ses rêves comme Saâdi y trouve le calme au milieu de cet air embaumée de ce jardin réjouissant son cœur. La nature devient ainsi un refuge pour Saâdi et également pour La comtesse Noailles.

Maurice Barrès (1862-1923) se passionne lui aussi pour la littérature persane. Il parle largement de la culture, la religion et la littérature persane dans son ouvrage intitulé *Une enquête aux pays du levant* (1923). Rappelons que la comtesse de Noailles et Barrès connaissent Saâdi grâce aux travaux d'Henri Massé (1886-1969). Il est orientaliste et iranologue français. Il fut professeur de la littérature arabe et persane à LANGSO. Chrétien pratiquant, Massé s'intéresse à l'Islam et il fut surtout passionné pour connaître l'Iran musulman et le chiisme. Penseur et savant, il considère l'Iran comme le pays des grands poètes. Sa thèse intitulée « Un essai sur le poète Saâdi » fut soutenue en 1919. Il rédige également un ouvrage intitulé : *Firdousi et l'épopée nationale* en 1935.

Dans son anthologie persane, Massé traduit des poèmes intéressants de la littérature classique persane. Ses connaissances sur l'Iran ne sont pas limitées à la littérature persane et il fournit dans ses ouvrages de très riches renseignements sur la théologie, la philosophie et la science. Massé y voyage et il eut l'occasion de visiter les grandes villes comme Téhéran, Meched, Ispahan et Chiraz. Son séjour lui ouvre un nouvel horizon pour découvrir les croyances et les coutumes d'un peuple cultivé.

Il faut souligner ici le nom de Barrès qui fait des traductions fragmentaires des poèmes de Saâdi. En s'inspirant *des Jardins de Roses* de Saâdi, il choisit le titre *Parterre des Bérénice* pour son roman. Louis Aragon (1897-1982) empruntera par la suite des images et des thèmes de l'œuvre de Saâdi qu'il insère dans *Elsa*.

Comme nous l'avons déjà signalé au début de ce chapitre M. Harry a largement accès aux traductions et aux ouvrages écrits sur Saâdi. Il faut tenir compte qu'Henri Massé, qui rédigea sa thèse sur Saâdi, influence fortement la romancière en tant que son professeur de littérature persane à LANGSO. M. Harry s'efforce à apprendre tout d'abord le persan dans cet établissement et elle s'intéresse ensuite d'y élargir ses connaissances sur la littérature persane. S'inspirant de son professeur Henri Massé, la romancière parvient à rédiger plusieurs parties de ses ouvrages sur Ferdowsi, Rumi, Saâdi et Hafiz. Elle réussit également à rédiger une biographie sur Rumi.

III.3.2. Saâdi et les derviches

M. Harry parle des derviches en évoquant la biographie de Saâdi. La romancière considère Saâdi comme un membre de l'ordre des derviches. Elle considère le poète comme un derviche mais elle montre qu'il l'est à sa manière. La présence des derviches est bien attestée dans les pays musulmans et à l'époque où vivait Saâdi. Il a sans doute été influencé par eux.

Saâdi considère Sohrawardi (1145-1234) comme son guide spirituel. Il est le fondateur de l'ordre des derviches lequel est à l'origine de la philosophie des mystiques en Orient. Nous pouvons trouver certains principes des derviches chez Saâdi.

Selon le poète, le derviche amène une vie simple sans s'enfermer dans les contraintes de la vie matérielle. Il pense sans cesse à cette idée de s'unir avec son Créateur. Selon Saâdi le derviche doit respecter les lois de la vertu comme la confiance en un Dieu unique, la résignation, la patience, l'obéissance à Dieu et la prière.

M. Harry connaissant très bien l'attachement de Saâdi aux principes des derviches tente de dessiner une image singulière de ceux-ci qu'elle rencontre près du tombeau de Saâdi. Elle décrit ainsi un derviche :

Au moment de pénétrer dans l'enclos, nous voyons sortir d'une bicoque latérale, adossée à la montagne rouge, un vieillard beau comme un mage, la barbe blanche ruisselant sur sa robe ivoire, le fin visage de cire enroulé d'un turban de neige. Il tient devant lui, avec une solennelle élégance, comme on tiendrait un lys mystique, la haute tige sculptée d'un kalia.

Un des derniers mollahs de l'ancienne dervicherie de Saâdi et descendant du poète. Le Chah⁴⁵⁵ lui-même n'a pas osé l'expulser. Il va tous les jours fumer sa pipe d'eaux⁴⁵⁶ près du tombeau de son ancêtre. Nous lui cédon le pas. Il sourit avec gravité et s'incline avec grâce⁴⁵⁷.

Ce magnifique passage révèle la puissance de plume de la romancière. M. Harry décrit le visage, les vêtements du derviche sans avoir parlé de ses croyances. Mais il ne s'agit pas d'une simple description. Elle décrit plutôt l'image d'un mystique.

455 Réza chah qui est contre tous les mouvements religieux interdit que les derviches effectuent leurs cérémonies religieuses.

456 Kalia.

457 Myriam Harry, *op. ct.*, p. 162.

Dans ce paysage, elle joue avec les formes et les couleurs pour donner une image de l'esprit d'un derviche qui est dans un état de calme et sans angoisse. Comme le derviche a une forte confiance en Dieu, il est moins soucieux de ce qui lui arrive car il sait que Dieu le protège dans chaque instant de sa vie. Il n'a aucune inquiétude sur les aspects matériels de sa vie.

La couleur blanche domine ce passage. Par une faculté magique, la romancière relie la barbe du vieux derviche à la blancheur de sa robe de couleur ivoire. « Le fin visage de cire » du derviche évoque cette notion de calme chez lui. Son visage est donc exclu de toutes les émotions tristes. Le turban du derviche à la couleur blanche, « couleur de neige » rappelle la pureté de son âme. Michel Pastoureau rassemble toutes les caractéristiques du blanc dans son ouvrage intitulé *Les couleurs de notre temps*. Il dit :

Couleur de la pureté, de chasteté, de la virginité, de l'innocence :

Vêtements ecclésiastiques, couleur liturgique.

Vêtements de baptême, robe mariée (...) depuis le XIX^e siècle

(...)

De la propreté⁴⁵⁸.

Nous remarquons que le blanc incarne tout ce qui est pur et loin de saleté. La couleur blanche est présente au cœur de tous les éléments sacré et religieux. Dans la culture iranienne aussi la couleur blanche symbolise les mêmes notions citées par Pastoureau. Nous savons que les musulmans portent le vêtement blanc pendant les cérémonies religieuses à la Mecque. Le cercueil blanc des musulmans pourrait également symboliser la mort. En Iran musulman cette couleur désigne la pureté et l'innocence. Pastoureau estime que le blanc exprime une sorte de divinité. Il dit :

Absence de couleur :

Les fantômes, les apparitions, la mort.

La peur, l'inquiétude.

Le degré zéro de la couleur.

L'opposition noir et blanc/couleurs.

458 Michel Pastoureau, *Les couleurs de notre temps*, Bonneton, Paris, 2005, p. 31.

Couleurs du divin :

Le blanc couleur des personnes divines, des anges.

L'éternité, le paradis.

Le bonheur⁴⁵⁹.

Par la magie de sa plume, M. Harry évoque toute une série de caractéristiques des derviches en décrivant uniquement leurs apparences. La romancière réussit à encadrer tout ce qui est élégant et positif chez les derviches. Elle peint leurs traits religieux et philosophiques. M. Harry sait tout dire en peu de mots, dans un style éloquent et sans pareil. Elle sait parler en langage des signes. La romancière décrit un derviche et son mysticisme d'une manière agréable et à la fois indirecte.

Nous savons que chez Saâdi on trouve les derviches contre les rois, les paysans contre les princes. Saâdi évoque cette idée que le pouvoir des souverains et des riches est temporel, mais la victoire des derviches durera à jamais. M. Harry montre que le derviche reste moins soucieux de tout ce qui appartient à ce monde ici-bas. Il s'attache à s'envoler légèrement vers la divinité. Saâdi se situe au-dessus de ces pouvoirs. Citons un exemple du *Gulistan* de Saâdi à ce sujet :

Un roi injuste demande à un religieux « parmi les actes de dévotion, lequel est le meilleur » ? Il répondit : « pour toi, c'est le sommeil de midi parce que dans ce moment-là tu ne vexes personne⁴⁶⁰ ».

M. Harry montre que Saâdi critique vivement les faux religieux. Il estime qu'ils vendent la science religieuse pour du pain. Le poète ne ressemble pas aux derviches hypocrites. En apparence, ils paraissent spirituels mais en réalité ils abusent de la crédulité du peuple. Le poète obéit, lui, à une morale très pure. Il réussit à établir un équilibre entre le fatalisme qui rend l'homme trop passif et l'indépendance qui cède l'homme entièrement à lui-même. Il se positionne à égale distance.

459 *Ibid.*

460 *Golestan*, I, 12. <https://ganjoor.net/saadi/>

III.3.3. Auprès du tombeau de Saâdi

M. Harry tente de décrire les tombeaux de Saâdi et Hafiz dans son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* qu'elle visite lors de son voyage à Chirâz. Il faut signaler que les voyageurs précédents de M. Harry s'intéressaient également à les décrire dans leurs récits de voyage. Dans cette partie de notre travail, nous nous penchons tout d'abord sur l'évaluation de ces descriptions. Nous essayons ensuite de les comparer avec les parties écrites par M. Harry concernant ce sujet.

André Daulier Deslandes (1621-1715) était un jeune homme de vingt ans lorsqu'il accompagne Tavernier pendant son voyage en Perse en 1664. Il décrit les bazars, les monuments historiques et les villes. Deslandes s'intéresse également aux mœurs et coutumes des Iraniens. Il parle de leurs habitudes alimentaires. Dans son récit de voyage intitulé *Les beautés de la Perse ou la description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume...* il décrit ainsi le tombeau de Saâdi :

En entrant à Chiraz, à main gauche, on voit sur la montagne, quelques petits dômes élevés sur quatre piliers, ce sont des Sépulcres. Mais le plus magnifique est à un quart de lieue de la ville dans un vallon. Il y a une belle Mosquée avec de grands bâtiments faits pour un collège, tout cela va en ruine. Proche de là, on descend par un escalier dans un puy fort large au bas duquel il y a un bassin où le poisson fourmille, tant il y en a. On n'oserait y toucher à cause qu'ils l'ont consacré à Cheik Saâdi qui est enterré dans la Mosquée voisine qui a été le plus fameux de leurs poètes⁴⁶¹.

Dans ce passage, Deslandes donne une description des monuments qui sont situés près du tombeau de Saâdi. Il y manque pourtant des renseignements d'importance sur le poète. Il fournit une seule information sur Saâdi. D'après cet extrait nous remarquons que les Iraniens connaissent la valeur de sa poésie. Il ne donne aucun détail sur le poète et ses créations littéraires. Les textes de Deslandes sur Saâdi sont en fait lacunaires. Le lecteur a donc l'impression de lire uniquement un guide touristique. Deslandes ressemble à un visiteur qui décrit le lieu visité sans avoir ajouté de renseignements supplémentaires et efficaces. Ce texte n'élargit pas la connaissance du lecteur sur Saâdi.

461 André Daulier Deslandes, *Les beautés de la Perse ou la description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume (...)*, Gervais Clouzier, Paris, 1973, p. 70.

Il convient d'examiner la description que Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) donne du tombeau de Saâdi. Tavernier voyage six fois en Perse (1638-1663). Dans ses récits, il évoque la vie familiale, les villes, les routes, les monuments et en un mot toutes les curiosités de la Perse. Il consacre une dizaine de pages pour décrire Chiraz parmi lesquelles nous constatons une description du tombeau de Saâdi. Il dit :

On voit dans Chiraz une ancienne Mosquée où est le Sépulcre de Saâdi que les Persans estiment le meilleur de leurs poètes. Il y a Astrée très belle et accompagnée d'un grand bâtiment qui servait de Collège, (...) Tout contre cette mosquée on descend par un escalier dans un puits fort large, au bas duquel il y a un bassin rempli de poissons à quoi on n'ose toucher, parce qu'ils tiendraient cela pour un sacrilège disant qu'il appartient à Saâdi⁴⁶².

Nous remarquons que ces deux passages, l'un de Deslandes et l'autre de Tavernier ont beaucoup d'éléments communs. Les deux parlent d'une mosquée où on a enterré Saâdi. L'escalier qui descend vers un puits et les poissons dans le bassin sont repris par les deux voyageurs. Dans cet extrait il n'y a qu'une phrase qui révèle la sacralité de Saâdi pour les Perses. Nous pouvons conclure que l'un de ces deux textes est une copie de l'autre. Nous nous penchons ici pour examiner le texte de M. Harry qui décrit le tombeau de Saâdi. Elle dit :

Autant que le cimetière de Hafiz, celui de Saâdi ; et un charmant fouillis d'eau et de bosquets, mais bien plus fréquenté. Des enfants ridiculement déguisés en Européens jouent à la marelle, une vieille fait paître un mouton barbouillé de henné, près d'un bassin, des djendis, la muselière de crin repoussée sur le front et un bouquet de roses dans le giron, fument des cigarettes dont elles envoient les volutes - langage d'amour - à trois guitaristes assis au pied d'un cyprès et vidant des coupes prohibées⁴⁶³.

Nous avons déjà étudié comment Deslandes et Tavernier décrivent le tombeau de Saâdi. Ils avaient l'intention de signaler le respect du peuple iranien à l'égard de Saâdi. La même notion est reprise par M. Harry mais ce passage est rempli de renseignements anthropologiques. Dans les extraits présentés par Deslandes et Tavernier on ne trouve rien sur la présence des gens autour

462 Jean-Baptiste Tavernier, *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier (...)*, Gervais Clouzier, Paris, 1676, p. 662.

463 M. Harry, *Femmes de Perse, Jardin d'Iran*, pp. 162-163.

du tombeau du poète. Ils nous donnent l'impression que le tombeau n'est pas fréquenté par le peuple. Nous savons qu'en réalité les Iraniens s'intéressent à rendre hommage à ceux qui sont vénérables pour eux comme les saints religieux et les poètes. Depuis toujours, le tombeau des poètes est fréquenté par le peuple. Les Perses transforment les tombeaux en mausolées pour mettre en relief l'aspect sacré de la poésie persane.

Ce passage est chargé d'éléments qui reflètent le regard sociologique et même politique de M. Harry. « Les enfants ridiculement déguisés en Européens jouent à la marelle » est une information qui fait délicatement allusion à la réforme vestimentaire de Réza chah. L'adverbe « ridiculement » montre l'avis défavorable de M. Harry sur ce fait. Dans les parties précédentes de notre travail, nous avons déjà vu que la romancière critique cette réforme.

Dans cet extrait, M. Harry tente de donner des renseignements sur les diverses couches sociales et de divers âges : « les enfants », « une vieille », « des djendis⁴⁶⁴ », « des guitaristes ». Les guitaristes qui vident des coupes de vin. Cette description montre la conception des gens pour la poésie de Saâdi. Nous voyons que ces gens croient comme Saâdi dans la brièveté de la vie sur terre ; ils consomment le vin et louent la musique. On y trouve l'intérêt des gens pour profiter de la vie ici-bas et il semble que les conseils mystiques du poète sont négligés par les Iraniens au moment où M. Harry visite le tombeau de Saâdi.

Nous pouvons conclure que M. Harry ne se contente pas de décrire uniquement l'architecture du tombeau de Saâdi. Nous pouvons témoigner que ses textes sont dotés d'une richesse qui fournit des renseignements très larges et utiles à ses lecteurs. Javad Hadidi (1938-2001), le père de la littérature comparée en Iran la cite Harry dans son ouvrage intitulé : *De Saâdi à Aragon*. Terminons ce chapitre en citant les informations de J. Hadidi sur Saâdi vus par M. Harry :

Mais tous ceux qui traitaient de Saâdi ne mêlaient pas ainsi le sérieux et le comique. Il y avait d'autres auteurs dont les écrits sur Saâdi ressemblaient plutôt à un panégyrique. Un exemple en est M. Harry qui, de retour de son voyage à Chirâz, consacre un long chapitre de son livre, *Jardins d'Iran*, au poète persan et à la description de son tombeau. Elle traduit ainsi le texte gravé sur la dalle :

Bientôt ce sépulcre aura consommé la dépouille de Saâdi.

464 Prostituées.

Bientôt le vent aura dispersé ses cendres à travers le monde.
Mais n'oublie point, passant, que dans les bosquets de la poésie,
Aucun rossignol n'a chanté d'une voix plus douce.
Et ne t'étonne point si de cette poussière mélodieuse
Tu vois s'épanouir des touffes de roses.

Et bien des « touffes de roses » se sont épanouies de « la poussière mélodieuse » de Saâdi, des touffes dont le parfum est si exquis que nombre de poètes et écrivains à travers le monde ont été enivrés⁴⁶⁵.

Nous tentons ici d'analyser ce poème de Saâdi traduit par M. Harry. Dans les deux premiers vers, la romancière montre l'insignifiance de la vie terrestre en utilisant deux fois le terme de « Bientôt ». Elle indique que l'homme ne demeure pas longtemps sur la terre. L'écrivaine évoque donc cette idée que la vie ici-bas est éphémère.

Ce poème suggère en plus une musicalité à son lecteur. Le mot « Bientôt » qui est répété deux fois à la tête de chaque vers donne une sonorité intérieure à ce poème. Et les mots de « Saâdi » et « poésie » font une rime. Les mots « mélodieuse » et « rose » font aussi une rime. À part la musicalité trouvée dans ce poème, nous découvrons une parenté dans les significations de ces mots : M. Harry parle de la « poésie » de « Saâdi » dans ce passage. « Le monde » de Saâdi est « doux » comme une « rose ». Sa « poésie » est « mélodieuse » comme un morceau de musique. Nous constatons qu'elle parvient à traduire ici un poème en poème.

La romancière utilise une métaphore en parlant des « bosquets de la poésie ». Nous savons que les deux ouvrages principaux de Saâdi ont pour titre « *Le verger* » et « *Le Jardin des roses* ». Elle estime ainsi que la poésie de Saâdi est comme un jardin. En évoquant l'idée du jardin M. Harry fait ainsi allusion à deux éléments essentiels dans la poésie saâdienne : « la rose » et « le rossignol ». Elle considère le poète comme un rossignol qui chante d'une manière douce. Après la mort du poète, la vie continuera avec la rose qui s'épanouira de la terre du tombeau de Saâdi. Voici la version persane de ce poème de Saâdi :

465 Javad Hadidi, *De Saâdi à Aragon*, pp.318-319.

به جان عزیزان که یاد آوری
که در زندگی خاک بوده ست هم
وگر گرد گیتی برآمد چو باد
دگر باره بادش به عالم برد
بر او هیچ بلبل چنین خوش نگفت
که بر استخوانش نروید گلی

الای که بر خاک ما بگذری
که گر خاک شد سعدی او را چه غم
به بیچارگی تن فرا خاک داد
بسی بر نیاید که خاکش خورد
مگر تا گلستان معنی شکفت
عجب گر بمیرد چنین بلبلی⁴⁶⁶

Nous pouvons confronter ici la traduction de M. Harry avec la version persane. Saâdi appelle les pèlerins qui visitent sa tombe. Il leur demande de ne pas l'oublier. Il y a une métaphore très importante utilisée par M. Harry. Nous constatons que le terme « terre » est repris trois fois dans ce poème et chaque fois le poète veut en saisir une signification différente : dans la poésie classique persane le mot « terre » désigne en premier lieu la tombe. En deuxième lieu, il représente la dépouille de Saâdi qui devient « terre ». En troisième lieu, ce terme a une valeur symbolique. Le poète estime qu'il est comme « terre », c'est-à-dire il est tellement modeste devant les autres qu'il se considère très inférieur à l'instar de la « terre ». La romancière traduit ce terme dans le sens de la « dépouille ». Saâdi représente cette idée qu'il n'a aucune crainte de la mort. Le poète avant de mourir et devenir une dépouille comme la terre était déjà une « terre⁴⁶⁷ » vivante car il n'avait jamais ce sentiment de supériorité et l'orgueil.

Il faut souligner qu'on trouve une originalité dans la traduction de M. Harry : elle choisit comme équivalent le terme « cendre » au lieu du mot « terre ». Il faut avouer que c'est un très bon choix car les Français connaissent déjà le mot « cendre » qui signifie ce qui reste du cadavre. Dans la culture bouddhiste la « cendre » désigne le cadavre. Les deux termes « terre » et « cendre » suggèrent cette notion de légèreté de ce qui reste du corps du poète après la mort. Le corps devenu cendre ou terre est tellement léger que le vent l'emporte partout. On n'a donc aucune volonté après la mort. Le corps devient ainsi « rien ». Nous savons qu'en France on garde les cendres de certaines personnalités littéraires au Panthéon comme celles d'André Malraux. Le lecteur occidental est mieux familiarisé avec le terme « cendre » que « terre ».

Nous pouvons conclure que M. Harry est passionnée par la poésie saâdienne. Elle connaît très bien les éléments de sa poésie. De plus, elle est une poétesse très habile. Dans le chapitre sur

466 *Boustan*, 2495-2500. <https://ganjoor.net/saadi/boostan/>

467 خاک پای کسی بودن

Saâdi la romancière arrive à fournir plusieurs renseignements sur la philosophie présentée par le poète surtout sur la notion et la signification de la vie et de la mort. M. Harry considère Saâdi comme un derviche. L'autrice montre que comme les derviches, elle pense à la brièveté de la vie et évoque souvent l'idée de la mort dans ses poèmes. Cette traduction montre que Saâdi a les croyances métaphysiques dont nous retrouvons le reflet dans sa poésie. Le poète délivre ici un message : le monde est un lieu de passage pour l'homme. Saâdi, en tant que musulman croyant, croit à la vie éternelle après la mort.

III.4. Hafiz et sa poésie

Chams Ad Dîn Mohammad Hafiz (1315-1390) est un mystique, philosophe et poète iranien. Il est né à Chiraz et contrairement à Saadi qui a fait de longs voyages, il ne quitte sa ville natale que pour une courte période. Hafiz est un savant qui a de bonnes connaissances sur la religion, la philosophie, la littérature, la culture et la poésie en Iran. Il s'est inspiré de la poésie d'Attar (1145-1221) et de Nizami (1141-1209). Hafiz connaît par cœur le Coran. Le *divan*⁴⁶⁸ de Hafiz comme les ouvrages de Maulana, Ferdowsi et Saâdi ont leur place dans la bibliothèque de toutes les familles iraniennes. Ils lisent les poèmes de Hafiz pendant les fêtes nationales comme Yalda⁴⁶⁹, Charchanbesouri⁴⁷⁰ et Naurouze⁴⁷¹.

III.4.1. Les thèmes des poèmes de Hafiz

L'amour reste l'un des thèmes le plus important dans la poésie hafizienne. Il éclipse la foi et la raison. Hafiz s'oppose aux faux religieux et les critique souvent dans sa poésie. Les éléments religieux y sont juxtaposés à des éléments de la vie terrestre. Nous pouvons dire que Hafiz tente de concilier ici-bas et au-delà. Hafiz est considéré comme un mystique. Il est un homme de religion mais il s'oppose fortement aux religieux hypocrites. Bien qu'on le considère comme un soufi, il critique les faux soufis. Hafiz évoque souvent l'histoire de la création de l'homme dans son *divan*. Le peuple iranien lui accorde une sacralité. Les amoureux se retrouvent auprès de son tombeau à Chiraz, lequel accueille chaque année des milliers de pèlerins iraniens et étrangers.

468 Le recueil poétique de Hafiz.

469 La plus longue nuit de l'année.

470 Le dernier mercredi de l'année.

471 Le jour du Nouvel An.

III.4.2. Qu'est-ce que « le fal de Hafiz »

Nous pouvons découvrir une pluralité dans les poèmes de Hafiz. Le lecteur a accès à des horizons sémantiques très variés. Chaque persanophone arrive à consulter le sort en lisant une partie du *divan* de Hafiz. On l'appelle « fal de Hafiz ». Comment peut-on faire « le fal de Hafiz » ? On prend tout d'abord dans la main le *divan* de Hafiz et on fait ensuite un vœu. On ouvre le *divan* par hasard et on reçoit la réponse désirée et qui correspond à son vœu grâce à cette pluralité et l'ambiguïté du sens dans la poésie hafizienne.

III.4.3. M. Harry et les sources sur Hafiz

Dans cette partie de notre travail, nous nous intéressons à étudier les sources qui ont pu être à la disposition de M. Harry pour écrire sur Hafiz. William Jones (1746-1797) traduisit quelques vers de Hafiz en anglais et en français. Il faut signaler que l'ouvrage intitulé *Coup d'œil sur la vie et les écrits de Hafiz* publié en 1858 écrit par Charles Defremery (1822-1883) et celui de A.L.M Nicolas (1864-1939) intitulé *Quelques odes de Hafiz, traduites pour la première fois en français* publié en 1898 sont de bons exemples des premières traductions des vers de Hafiz.

Hugo parle de Hafiz et de sa poésie dans son ouvrage *Les Orientales*. André Gide passionné par les poètes persans comme Khayyâm et Hafiz cite certains vers de Hafiz dans le premier chapitre de son livre *Les nourritures terrestres*. Gide, connaissant très bien les difficultés pour traduire la poésie de Hafiz en français, avoue qu'il aime tellement la littérature persane qu'il tente de traduire Hafiz. Il s'intéresse au thème de l'amour dans la poésie persane. Il apprend de Hafiz de profiter de la vie qui est très courte et il aime donc jouir des nourritures terrestres.

À part ces écrivains dont nous avons cité les noms, nous pouvons mentionner celui de Goethe. Ses ouvrages sont sans doute l'une des sources la plus importante qui soit utilisée par M. Harry. Goethe qui est séduit par la beauté de la poésie de Hafiz le considère comme « un poète hors pair ».

Il découvre la poésie de Hafiz en 1814 grâce au travail de l'orientaliste autrichien Joseph Von Hammer Purgstall⁴⁷² (1774-1856). Goethe éprouve une grande admiration pour Hafiz en lisant ses traductions. Dans un élan pour mieux connaître les vers de Hafiz il tente d'apprendre le

472 C'est un orientaliste autrichien qui connaît le turc, l'arabe et le persan. Il réussit à traduire *le Divan de Hafiz* en 1812.

persan. La lecture de la poésie de Hafiz lui permet de découvrir une source des richesses spirituelles qui est opposée à la vision du monde matériel en Europe. La poésie de Hafiz amène Goethe à connaître les nouveaux horizons de sagesse. Les poèmes de Hafiz deviennent donc une source puissante qui lui inspire la composition de son chef d'œuvre, *Le divan Occidental, Oriental* (1819-1827). Grâce aux travaux de Goethe sur Hafiz, l'Europe découvre plusieurs aspects inconnus de la culture et de la poésie persane en Occident. Goethe a pour but de rapprocher l'Orient de l'Occident. Le divan de Goethe influence largement les mouvements des romantiques en Allemagne et bien évidemment en France.

Il faut noter que M. Harry avait à sa disposition également comme source importante l'ouvrage d'Henri Massé qui s'intitule *Vingt poèmes de Hafiz* publié en 1931. Gertrude Belle (1868-1926) voyageuse, archéologue et diplomate anglaise traduit elle aussi des parties de la poésie de Hafiz. Considérant que M. Harry maîtrise l'anglais et parce qu'elle-même signale comme sources de ses récits des livres en anglais, l'ouvrage de Gertrude Bell est certainement l'une de sources utilisées par la romancière.

III.4.4. M. Harry et Hafiz

M. Harry parle de Hafiz dans le chapitre XVIII de son ouvrage, *Femmes de perse, Jardins d'Iran*. Il a pour le titre « Le tombeau de Saadi ». La romancière choisit un passage de la poésie de Hafiz dont elle traduit une partie en prose et une partie en poésie. Hafiz y raconte l'histoire de sa rencontre avec le roi Tamerlan. Dans cette partie de notre recherche, nous nous occuperons d'étudier pour quelle raison la romancière reprend cette partie de la poésie de Hafiz et pourquoi elle y ajoute des explications.

Il faut signaler que la poésie de Hafiz comme celles des autres poètes classiques se caractérise par sa concision. M. Harry a bien saisi que cet aspect des vers de Hafiz est un obstacle pour que les lecteurs français les comprennent. Cette concision et cet emploi de peu de mots rend plus difficile la tâche pour traduire le poète. Une autre caractéristique de la poésie de Hafiz est basée sur le fait que le poète fait constamment allusion aux idées, à la religion, à l'histoire, aux mœurs et aux habitudes des Iraniens. Selon les termes d'Antoine Berman⁴⁷³ (1942-1991) une traduction doit englober « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires,

473 Écrivain français, linguiste, philosophe, traducteur qui est surtout connu par ses travaux critiques sur la théorie de la traduction.

culturels et historiques⁴⁷⁴ ». Ce fait rend difficile la tâche du traducteur pour réaliser son projet. Mais le voyage en Iran permet à M. Harry de rencontrer les Iraniens. Il facilite la voie pour que la romancière acquière une bonne connaissance sur la littérature, la culture, la politique et l'histoire du pays dont nous découvrons le reflet dans ses récits.

L'autrice est consciente de ces difficultés pour donner une traduction fidèle dans son chapitre sur Hafiz. Elle tente donc de transmettre à ses lecteurs français la signification globale des vers de Hafiz au lieu de donner une traduction mot à mot. Elle simplifie ainsi la compréhension de la poésie de Hafiz pour ses compatriotes désireux de connaître les vers du poète.

Il faut pourtant prendre en compte qu'une paraphrase ainsi qu'une traduction libre des vers très rythmiques de Hafiz perd dans cette condition sa beauté originale. Ainsi une traduction libre d'un texte souvent trop libre sacrifie sa beauté.

Nous proposons ici d'analyser quelques exemples de la poésie de Hafiz. Ces exemples nous permettent de mieux comprendre les obstacles que M. Harry a devant elle pour traduire la poésie de Hafiz. Le poète parle souvent de l'amour. Dans un passage, il décrit les lèvres de sa bien-aimée et il dit qu'elles mettent du sel sur les blessures du poète :

Oui tes lèvres, tes jolies lèvres étaient en droit de déverser sur les blessures brûlantes de mon cœur tout le sel dont elles sont empreintes⁴⁷⁵.

Une traduction mot à mot rend ce passage incompréhensible pour le lecteur. Le traducteur n'a donc d'autre solution que d'ajouter des commentaires sur ce poème. Dans cette partie de notre travail nous prenons quelques exemples des vers de Hafiz traduits en français par Nicolas. Ces exemples nous conduiront à mieux comprendre les difficultés que M. Harry rencontre pendant son travail de traduction. À titre d'exemple, il existe une expression en persan qui dit cette personne m'a mis du sel sur la blessure⁴⁷⁶. Mettre du sel sur la blessure veut dire aggraver la douleur des blessures soit physiques soit morales. Hafiz renforce cette idée que l'être aimé est tellement beau que le poète souffre de la séparation avec son amour et que ses belles lèvres

474 Antoine Berman, *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris, 1984, p.79.

475 A.L.M. Nicolas, *Quelques odes de Hafiz*, Ernest Leroux, Paris, 1989, p. 13.

476 نمک روی زخم پاشیدن

augmentent la souffrance du poète qui désire la rejoindre. Nous constatons que pour mieux transmettre le vrai sens des vers de Hafiz, l'interprétation doit être accompagnée d'explications supplémentaires.

Un autre exemple de la poésie de Hafiz nous oriente à mieux développer l'idée exprimée ci-dessus. Hafiz dit que la beauté brûle son foie. Si on n'ajoute pas les explications nécessaires pour traduire cette expression que Hafiz utilise, le lecteur se trouve dans un état de confusion. On a donc besoin d'explications supplémentaires. Le foie est considéré comme une partie importante du corps humain et devient très sensible devant l'amour qu'on a pour l'être aimé. Le foie de l'amoureux se brûle s'il reste loin de son être aimé.

Dans cette partie de notre travail, nous analysons précisément cet extrait de l'ouvrage de M. Harry où elle parle de Hafiz. Il est donc nécessaire de voir comment l'histoire de la rencontre du poète et du roi Tamerlan est relatée par M. Harry. La romancière la raconte ainsi :

Hafiz qui séduisait le féroce Tamerlan lui-même, je vous rappelle l'anecdote :

Tamerlan s'étant emparé de Chirâz⁴⁷⁷ après un long siège et des sanglants combats, entend chanter dans la rue :

Ô ravisseur des cœurs, beau garçon turc,
Pour baiser le grain de beauté de ta nuque
Je te donnerai et Samarcande et Boukhara⁴⁷⁸.

Ce passage est la seule partie où M. Harry traduit cette histoire en vers. Elle tente ensuite d'ajouter un commentaire à ce poème pour le rendre bien compréhensible pour les lecteurs français. Dans cette partie de notre travail de Hafiz nous examinerons plus tard le commentaire de M. Harry.

477 La ville natale de Hafiz.

478 Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p. 157.

III.4.5. Deux voyageuses et un poète

Cet extrait de la poésie de Hafiz est traduit également par Gertrude Bell (1868-1926). Nous tentons ici de présenter la traduction de Gertrude Bell qui traduisit en anglais les mêmes vers. Lisons les vers traduits par G. Bell :

Oh Turkish maid of Shiraz! In thy hand
If thou'lt take my heart, for the mole on thy cheek
I would barter Bokhara and Bokhara and Samarkand.
Bring, Cup-bearer all that is left of thy wine!
In the Garden of Paradise vainly thou'lt seek
The lip of the fountain of Ruknabad,
And the bowers of Mosalla where roses twine.

They have filled the city with blood and broil,
Those soft-voiced Lulis for whom we sigh;
As Turkish robbers fall on the spoil,
They have robbed and plundered the peace of my heart.
Dowered is my mistress, a beggar as I am;
What shall I bring her? A beautiful face
Needs nor jewel nor mole nor tiring-maid's art.
(...)
The song is sung and the pearl is strung;
Come hither, oh Hafiz, and sing again!
And the listening Heavens above thee hung
Shall loose o'er thy verse the Pleiades' chain⁴⁷⁹.

479 Laurence Chamlou, *Lettres persanes de Gertrude Bell*, Épure, Reims, 2012, pp.262-263.

Voici la version persane :

بخال هندویش بخشم سمرقند و بخارا کنار آب رکناباد و گلگشت مصل را چنان بردند صبر از دل که ترکان خوان یغما را به آب و رنگ و خال چه حاجت روی زیبا را که عشق از پرده عصمت برون آرد زلیخا را جواب تلخ میزبید لب لعل شکر خارا جوانان سعادت مند بند پیردانا را که کس نگشود و نگشاید به حکمت این معما را که بر نظم تو افشاند فلک عقد ثریا را	اگر آن ترک شیرازی بدست آرد دل ما را بده ساقی می باقی که در جنت نخواهی یافت فغان کاین لولیان شوخ شیرین کار شهر آشوب ز عشق ناتمام ما جمال یار مستغنی است من از آن حسن روز افزون که یوسف داشت دانستم اگر دشنام فرمایی و گر نفرین دعا گویم نصیحت گوش کن جانا که از جان دوست تر دارند حدیث از مطرب و می گو و راز دهر کمتر جو غزل گفتمی و در سفتی بیا و خوش بخوان حافظ
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

Comme nous l'avons déjà indiqué, une bonne traduction doit fournir suffisamment d'informations aux lecteurs. Elle rend bien compréhensible les vers traduits. Nous constatons que dans les deux traductions citées ci-dessus ni M. Harry ni G. Belle ne donnent la signification du mot « Turc chirazi⁴⁸⁰ ». Les Turcs en Iran étaient les descendants des Tatars et des Mongols et étaient très violents.

Le lecteur se pose cette question : pour quelle raison Hafiz parle-t-il d'un Turc ? Il faut signaler que Hafiz en parlant de Turc chirazi fait allusion à sa bien-aimée. Les traductions de M. Harry et de G. Belle restent confuses car elles n'arrivent pas à transmettre le message de ces vers. Il faut dire que dans ce poème, Hafiz parle de Dieu. Hafiz en parlant du « grain de beauté » tente de donner l'image d'une belle personne au Créateur. Il semble que le poète parle d'un être humain mais en réalité Hafiz est amoureux de Dieu et attend de voir un signe de sa part pour s'approcher de Lui. M. Harry et G. Bell n'arrivent pas à rendre compréhensible ces vers pour les lecteurs européens.

Le poète persan souffrant de sa séparation de Dieu tisse une poésie pleine de douleur. La bien-aimée est un être infidèle dans la littérature persane. Nous voyons donc une seule signification derrière cette information et pour comprendre la poésie il est inévitable d'avoir accès à plusieurs informations dans des domaines bien variés. M. Harry préfère fournir une partie de ces vers de Hafiz en prose. Nous estimons que la romancière tente ainsi de simplifier la compréhension pour ses lecteurs. Mais comme la traduction reste lacunaire, le lecteur n'arrive à saisir le vrai sens du poème.

Il faut noter que G. Bell réussit à traduire les vers entiers de cette partie de l'ouvrage de Hafiz. Nous constatons que G. Bell maîtrise la langue et la littérature persane et que l'une des valeurs importantes de cette traduction réside sur cet aspect qu'elle traduit les vers en vers. On y voit les rimes et les mesures. Il y a donc une sonorité dans cette traduction qui la rend agréable à écouter. C'est sans doute un point très appréciable. En plus cet extrait nous révèle cette idée que G. Bell elle-même est déjà une poétesse.

Quant à M. Harry, elle traduit d'une manière très brève ce poème. Nous estimons que la romancière supprime certains éléments de ce poème car elle pense qu'ils rendent plus difficile la

480 Citoyen de Chiraz.

compréhension par le lecteur français. Nous constatons que le poème est surchargé par les noms propres dont le lecteur français n'a aucune connaissance. Ainsi la romancière raccourcit la traduction. Elle se contente uniquement de relater les éléments du poème qui sont simples à comprendre et renonce ainsi à fournir les noms propres cités par Hafiz. Elle arrive donc à éviter de donner une traduction confuse.

Si nous comparons cette traduction de G. Bell avec celle de M. Harry on découvre que la première nommée prouve sa supériorité littéraire en traduisant ces vers. M. Harry s'intéresse plutôt à donner une traduction courte. Mais cette traduction est précédée par des explications supplémentaires. M. Harry est toujours soucieuse de transmettre les textes qui sont compréhensibles à ses lecteurs. Cette tâche est considérée par la romancière comme une mission.

III.4.6. La poésie hafizienne et les critères de beauté vue par M. Harry

Il faut signaler que dans la poésie amoureuse persane, plusieurs éléments du corps humain marquent la beauté de la personne et surtout celle de la bien-aimée. On y trouve une multitude de descriptions des membres du corps qui expriment la beauté. Hafiz considère la taille élancée de sa bien-aimée comme un cyprès. Cet arbre renforce l'idée de beauté dans la littérature persane. Il exprime également la fierté. Hafiz considère le visage de sa bien-aimée aussi beau que la lune et ses beaux yeux langoureux rappellent l'étincellement des étoiles. Le poète est perdu parmi les cheveux ondulés de sa bien-aimée. Examinons ici quelques passages de la poésie de Hafiz concernant ce sujet :

Écoutez la prière que fait Hafiz et dites :

Ainsi soit-il ! Puissant vos lèvres roses,

D'où découle la douceur, me servir d'aliment⁴⁸¹!

Reprenons ici le poème de Hafiz traduit par M. Harry. Le grain qui est à côté des lèvres des belles femmes est un signe important de la beauté en Orient et y compris dans la poésie persane. Mais il reste des éléments confus dans ces vers. Samarkand et Boukhara sont deux villes en

481 A.L.M. Nicolas, *op. cit.*, p.3.

Orient mais le lecteur ignore pour quelle raison Hafiz choisit ces villes pour s'unir avec sa bien-aimée. Quelle est l'importance de ces villes ? Les explications en prose que nous donne M. Harry éclairent cet aspect flou du poème. Reprenons ce passage de l'ouvrage de M. Harry qui raconte la réaction de Tamerlan lorsqu'il entend chanter ces vers par quelqu'un dans la rue :

- De quoi cette stupidité ? demande l'empereur mongol, furieux.
- De Hafiz, le derviche.
- Qu'il apparaisse !
- Le poète se présente drapé dans ses haillons.
- Comment ! S'écrie Tamerlan,
- J'ai conquis le monde à la pointe de mon sabre, j'ai dévasté mille royaumes pour enrichir de leurs dépouilles mes capitales Samarcande et Boukhara et tu les sacrifies au grain de beauté d'un voyou turc !
- C'est précisément cette maudite générosité qui m'a réduit à la misère où tu me vois, répond placidement le poète en loques. Tamerlan ne put s'empêcher de rire, le couvrit d'or et lui donna à perpétuité ce jardin et cet ermitage où le poète finit ses jours⁴⁸².

Ce passage prouve que M. Harry connaît très bien l'histoire de la Perse sous le règne de Tamerlan. La romancière l'a appris à LANGSO. Il convient de signaler que la romancière en parlant des autres poètes iraniens fait souvent allusion à la relation qui existe entre la poésie et la politique. Dans la partie de son ouvrage *Femmes de Perse, Jardins d'Iran* où M. Harry présente la biographie de Ferdowsi, elle évoque largement la relation entre le roi Mahmoud Ghaznavide et le poète. Comme la poésie est un des éléments importants de la vie des Iraniens et comme les rois exercent un pouvoir extrême sur le peuple, les poètes sont normalement sous l'ordre des souverains. Au début de sa carrière, le roi Mahmoud donne à Ferdowsi un appartement dans son palais pour qu'il consacre son temps pour rédiger *Le livre des rois*, c'est-à-dire *Châhnamé*. Mais on est témoin de la violence de la part du roi contre Ferdowsi quand il voit qu'il n'est pas suffisamment flatté par le poète. Grâce à ses lectures, M. Harry connaît bien l'histoire de la vie

482 Myriam Harry, *op. cit.*, p.158.

de Ferdowsi. Elle raconte que le roi chasse Ferdowsi de son palais et le poète meurt dans la misère sans pouvoir percevoir le montant promis de la part du roi.

La romancière s'intéresse souvent à évoquer et renforcer cette idée du contraste qui existe entre la vie des poètes et les rois en Perse. Nous voyons ci-dessus qu'elle insiste pour évoquer la pauvreté de Hafiz. « Le poète drapé dans ses haillons » s'oppose à un roi qui dévaste « mille royaumes pour enrichir de leurs dépouilles » ses capitales.

M. Harry tente donc de relater l'aspect cruel des hommes politiques. Ils ont entre les mains un pouvoir dans tous les domaines de la vie des peuples qui subissent leurs violences. La romancière montre d'une manière intelligente que les poètes sont supérieurs à ces souverains au plein pouvoir. Elle montre comment Hafiz qui voit sa vie en danger lorsqu'il se trouve devant Tamerlan réussit à échapper à la mort grâce à son intelligence et en donnant une telle réponse. Cette attitude intelligente change le destin du poète et il obtient la protection éternelle de Tamerlan. C'est ainsi que Tamerlan reconnaît la valeur de la poésie de Hafiz. Nous lisons :

Ayant appris sa mort, Tamerlan envoya une pierre tombale taillée dans un seul bloc et gravée de l'épithaphe composée par Hafiz lui-même⁴⁸³.

Il convient de signaler qu'on trouve des exemples dans la littérature française qui montrent d'une part comment les hommes politiques s'opposent aux poètes et d'autre part les poètes qui résistent devant l'injustice des rois violents. Victor Hugo est un bon exemple dans ce domaine. On est témoin d'un engagement politique dans sa poésie. Royaliste tout d'abord dans sa jeunesse, il devient ensuite républicain. Il subit vingt ans d'exil mais il prouve que dans sa vie ses principes sont au-dessus des autres ambitions.

III.4.7. La joie, l'amour et la musique dans la poésie de Hafiz

La joie, l'amour, la musique et le vin sont les éléments inséparables de la poésie hafizienne. Dans cette partie de notre travail, nous allons analyser la façon dont M. Harry évoque ces notions. La romancière raconte qu'ayant reçu la nouvelle de la mort du poète, Tamerlan envoie une pierre tombale. Elle rapporte l'épithaphe qui est gravée sur le tombeau de Hafiz. Nous lisons :

483 *Ibid.*

Que mon sépulcre soit un lieu de pèlerinage
Pour tous les amants de la terre.
Si vous venez vous asseoir sur mon tombeau
Apportez du vin et de la musique.
Dans la joie de vous revoir,
Je me lèverai en dansant de mon sépulcre⁴⁸⁴.

Nous constatons que la poésie de Hafiz relate une notion positive et à dire vrai elle contient en soi un regard optimiste sur la vie d'ici-bas et au-delà. Ces vers montrent que la mort n'évoque aucune tristesse et la joie demeure même après la mort d'une manière permanente. Dans la partie écrite sur Hafiz la romancière parle beaucoup du vin et surtout du bon vin de Chiraz qui est très réputé de par le monde. Elle dit :

Couchée entre ses montagnes qui lui donnent la neige de ses collines qui lui donnent le vin, Chiraz est bien la ville voluptueuse de ses poètes Hafiz et Saâdi.
Elle est aussi la ville des jardins, à telle enseigne que je demande si je n'habite pas plutôt un jardin qu'un hôtel⁴⁸⁵.

Dans ce passage les éléments de la nature à Chiraz comme « les montagnes », « la neige », « les jardins » mettent en relief la beauté de la ville. Ils évoquent donc une notion de joie chez les lecteurs. Ces beaux éléments de la nature sont liés au vin de Chiraz. Dans tout ce passage, on a l'impression que la romancière estime que cette ambiance calme de la nature est associée à la jouissance qu'évoque le vin. Il faut signaler qu'il y a une polémique chez les critiques de la poésie hafizienne. Le poète utilise énormément le mot vin dans ses poèmes. Examinons les opinions des critiques concernant ce sujet.

Il y a des critiques de la littérature persane qui pensent que Hafiz parle du vrai vin. Certains autres pensent que le vin dont Hafiz parle n'est pas le vin au sens exact du mot mais qu'il s'agit plutôt du vin spirituel. Le premier groupe argumente que Hafiz consommait du vin matériel. Ainsi dans cette condition d'extase il avait la puissance de se libérer des contraintes de la vie quotidienne. Il était donc capable de créer ses chefs d'œuvres poétiques en buvant du vin.

484 *Ibid.*

485 Myriam Harry, *op. cit.*, p.149.

D'autres critiques estiment que le vin chez Hafiz ne pourrait pas être le vrai vin car Hafiz est un musulman pratiquant. Leur argumentation est basée sur cette idée que le surnom de Hafiz veut dire la personne qui connaît le Coran par cœur. Alors comment peut-on croire qu'une personne comme Hafiz pourrait ne pas respecter la loi du Coran qui interdit la consommation du vin. Nous lisons dans le Coran :

Le démon n'a d'autre but que de semer, par le vin et le jeu de hasard, la haine et la discorde parmi vous, et de vous éloigner du souvenir de Dieu et de la salât. Allez-vous enfin renoncer à ces pratiques⁴⁸⁶.

D'après ce verset coranique, Dieu interdit la consommation du vin car c'est le Diable qui encourage l'homme à boire du vin. Les critiques pensent que Hafiz parle du vin dans ses poèmes dans son sens figuratif. M. Harry a une opinion bien différente de celle des critiques qui pensent que le vin dont Hafiz parle est le vin spirituel. Elle estime que Hafiz en parlant du vin pense au vin de Chiraz. Elle dit : « Aussi venait-on festoyer ici et verser des libations de ce fameux vin de Chiraz que Hafiz a tant aimé⁴⁸⁷ ».

Il faut mentionner ici que dans la partie où nous avons parlé de la musique chez Maulana, on blâme le poète pour utiliser les instruments de musique qui sont interdits dans le Coran. M. Harry a donc une bonne connaissance sur les éléments interdits en Islam. La romancière vise le thème de la joie chez Hafiz. Par la faculté de son imagination, elle peint le poète revenu dans ce monde après sa mort. Nous lisons :

Tout cela est des tombes. Au début, Hafiz dormait seul dans ce jardin. Ensuite ses adorateurs sont venus se serrer autour de lui : tous de grands personnages : princes, vizirs, généreux qui ont renoncé aux fastes mortuaires pour n'avoir qu'une simple prière, pour n'être qu'un pavé de la cour d'amour, où Hafiz, levé de son cercueil, viendra poser ses pieds aériens : aucune stèle, aucune aspérité susceptible de gêner sa danse ; rarement une prière coranique ou le nom d'Allah. Une rose gravée et un vers parfumé. Cela suffisait aux anciens Persans pour entrer en paradis ; ils confondaient poésie amoureuse et mysticisme⁴⁸⁸.

486 Coran, sourat Mâoune, verset 91.

487 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 158.

488 Myriam Harry, *op. cit.*, p. 159.

Dans ce passage, on est témoin de plusieurs renseignements sur Hafiz fournis par M. Harry. La romancière montre encore une fois la supériorité du poète par rapport aux hommes politiques comme « princes, vizirs, généreux ». Nous en avons déjà parlé dans ce chapitre en évoquant la position des poètes par rapport aux souverains. Pour ce dernier être enterré auprès du tombeau de Hafiz est un honneur. Ils respectent à tel point le poète qu'ils aiment même après la mort être enterrés à côté du tombeau de Hafiz. Il est tellement vénérable pour eux qu'ils imaginent être « un pavé de la cour d'amour ».

Nous voyons donc comment ce beau passage démontre le talent littéraire de la romancière. Dans cet extrait, nous découvrons une foule d'images et de métaphores. On dirait même que cette poésie est rédigée par M. Harry. L'image qu'elle donne en retour de Hafiz d'au-delà sur la terre et au-dessus de sa tombe exprime une beauté exemplaire. Elle décrit la légèreté du poète qui donne l'impression de voir le vol des anges quand elle dit « viendra poser ses pieds aériens ». Dans ce paragraphe, M. Harry réussit à mentionner toute la philosophie hafizienne dans un langage simple et à la fois doté d'une beauté unique. La romancière montre que selon le poète la vie d'ici-bas est fugitive et l'homme ne doit pas être triste de sa vie sur terre. L'homme appartient plutôt au paradis qui est sa vraie place.

Terminons cette partie de notre étude en citant l'opinion de Bouvier qui connaît comme M. Harry la valeur de la poésie hafizienne. Il convient de signaler que comme M. Harry il évoque la beauté des vers de Hafiz. Il dit :

Le peuple d'Iran est le plus poète du monde, et les mendiants de Tabriz savent par centaines ces vers de Hafiz ou de Nizami⁴⁸⁹ qui parlent d'amour, de vin mystique, du soleil de mai dans les saules. Selon l'humeur, ils les scandaient, les hurlaient ou les fredonnaient ; quand le froid pinçait trop fort, ils les murmuraient. Un récitant relayait l'autre ; ainsi jusqu'au lever du jour⁴⁹⁰.

Ce passage montre que l'intérêt pour la poésie n'est pas limité simplement aux savants ou à l'élite savante dans la société. La poésie est une valeur dont l'accès est possible pour toutes les couches sociales. Même les mendiants qui n'ont pas accompli d'études très élevées connaissent

489 C'est un poète, mystique et savant iranien. Parmi ses chefs d'œuvres nous pouvons citer les noms de livres comme *Le trésor des mystères*, *Khosrô et Chirine*, *Leili et Madjnoun*.

490 Nicols Bouvier, *L'usage du monde*, p. 154.

la poésie de Hafiz et ils les récitent dans les rues. N. Bouvier a parfaitement cité les trois thèmes essentiels dans la poésie hafizienne : l'amour, le vin et la nature. Dans cet extrait et contrairement à M. Harry, il estime que le vin d'Hafiz est le vin mystique. M. Harry découvre l'importance que le peuple iranien accorde à la poésie. Elle est comme un élément toujours présent dans la culture.

Conclusion

L'étude des ouvrages de M. Harry sur l'Iran nous amène à découvrir l'originalité de son style avant toutes autres choses. Les textes de M. Harry sont souvent sous forme de prose poétique. La romancière se sert de métaphores, révèle des images, combine les couleurs aux lumières et en un mot elle peint délicatement la beauté de la poésie persane dans ses ouvrages. Elle maîtrise la magie des mots et sait donc peindre et décrire.

Sa préoccupation est de trouver une voie pour faciliter le dialogue entre les cultures, ainsi que l'émancipation des femmes. M. Harry est curieuse de rencontrer les femmes au cœur de la famille, dans la rue, auprès des mausolées et dans les sites historiques. En un mot, elle aime voir les femmes ordinaires dans la société iranienne. Bien que M. Harry ait tendance à parler des femmes mythologiques dans ses ouvrages comme Cléopâtre et la reine Saba, elle aime peindre une femme réelle et non une héroïne possédant des vertus hors du pouvoir humain. M. Harry rencontre les femmes de toutes les catégories, de tout âge, de toute région, de toute croyance. En un mot elle observe la femme iranienne dans sa réalité telle qu'elle est présente à ce début du XX^e siècle.

M. Harry n'est pas féministe. Elle reste plutôt réaliste dans ce domaine. Elle possède ses propres opinions concernant les femmes. Elle reste donc authentique et indépendante et n'insiste pas sur l'égalité entre la femme et l'homme. Mais elle pense que la femme doit rester femme tel que la création l'a faite. Elle est donc contre l'exagération des mouvements féministes qui rend la vie plus difficile aux femmes par rapport à la relation qu'elles entretiennent avec les hommes. La romancière préfère la vie de la femme orientale qui est protégée financièrement par son époux. La femme est libre de travailler mais elle n'est pas obligée.

Dans ce début de siècle, M. Harry estime que la femme en Europe est exploitée. On lui impose des tâches dures au-dessus de son pouvoir physique et mental. Mais elle pense que la femme orientale a ses avantages. Elle est protégée par les hommes sur le plan économique et ainsi sur le plan affectif. M. Harry connaît et respecte les différences qui existent naturellement entre la femme et l'homme dans la création. Elle pense que l'être humain, soit femme soit homme, a le droit d'améliorer sa condition de vie et développer ses qualités et ses compétences. Selon sa philosophie, la femme au sens moderne peut quitter sa vie traditionnelle pour s'orienter vers ses compétences et vers les horizons du progrès dans tous les domaines.

Une ambiguïté règne sur les opinions de M. Harry à propos de la femme. Elle loue tantôt la vie moderne des femmes émancipées et admire tantôt la vie traditionnelle des femmes au foyer. Mais la lecture des ouvrages de M. Harry sur la femme dénoue en fait ces aspects confus. Au cœur de chaque culture - soit orientale soit occidentale - la romancière fouille sans cesse de distinguer les avantages et les inconvénients.

M. Harry condamne la polygamie mais elle est consciente que la femme européenne souffre autant que son homologue iranienne de l'infidélité de l'homme en Occident. Elle admire les Iraniennes cultivées restant au foyer et vêtues du tchador car elles connaissent la langue française et elles sont passionnées par la poésie classique persane. M. Harry a le plaisir de voir la transition de la société iranienne de la tradition vers le modernisme en apercevant des Iraniennes dans les soirées à Chiraz. Elles voyagent librement entre la France et l'Iran et font des études supérieures. Elle respecte la liberté des femmes sans qu'on les exploite. M. Harry appelant mes sœurs les femmes en Iran partage avec elles leurs enthousiasmes de la liberté et leurs angoisses de l'esclavage moderne. Elle a un conseil précieux pour les femmes. M. Harry leur demande de rester femme.

M. Harry exprime souvent ses angoisses et ses craintes pendant son voyage. Mais l'écrivaine a le courage de les apprivoiser. Bien que la romancière connaisse les dangers qui l'attendent dans certaines situations, elle se jette au cœur de ses craintes. Elle s'avance avec courage car elle est curieuse de connaître directement. Elle arrive donc à maîtriser ses craintes.

M. Harry parle maintes fois de ces craintes qu'elle ressent pendant son voyage en Iran. Elle ne se sent pas en sécurité lors de sa visite d'une tour du silence à proximité de Téhéran. Cette fois-ci nous remarquons un sujet à craindre qui n'a rien à voir avec les éléments effrayants comme la présence des brigands sur les routes.

La nature de cette crainte est cette fois bien différente des autres. La romancière affirme pouvoir entrer au milieu des cadavres qui sont exposés en plein air dans une tour de silence des Zoroastriens. Nous sommes témoins de sa façon de décrire les moments durs évoqués par l'horreur qu'elle provoque des morts et de la mort.

Une autre fois, M. Harry décide de visiter le pays des adorateurs de Satan. Les habitants ont une mauvaise réputation : ils sont connus comme une minorité religieuse cruelle à l'égard de tout étranger qui brise leurs limites géographiques et culturelles. M. Harry se trouve en danger même en présence des juifs iraniens, ces adeptes de la religion avec qui elle est déjà familière. Quelques

taches de sang ont rejailli sur la paroi d'un couloir. L'autrice est extrêmement terrifiée. L'idée de torture est présente dans la pensée de M. Harry. Le sang des volailles que le kha khan juif égorge dans ce petit couloir sombre éveille en elle l'idée de massacre humain. Nous en avons parlé dans le chapitre concernant les Juifs.

Le thème de la mort a une présence abondante et à la fois importante au cœur de la littérature européenne après les deux guerres mondiales. Il devient un centre de souci et de crainte pour l'homme en ce début du XX^e siècle. La romancière porte à son tour une réflexion très profonde sur la mort. Elle lui apparaît tantôt comme un cauchemar toujours présent dans sa vie et tantôt elle évoque un moment paisible en parlant de la mort. Elle montre que l'homme a fortement besoin de se protéger devant toutes ses craintes et ses angoisses. La religion est donc un moyen qui pourrait protéger l'homme qui se trouve en danger.

Dans tous ses ouvrages sur la religion en Iran, M. Harry parle de la mort. Elle évoque l'idée du martyr quand elle parle des cérémonies religieuses de Tazié. L'autrice décrit précisément les scènes théâtrales où Abasse - le beau-frère de l'Imam Hussein - se sacrifie pour sauver de soif sa famille. M. Harry affirme que le martyr - ce type de mort - révèle la grandeur de l'âme des fidèles religieux.

De même, en parlant des derniers moments de la vie de Maulana, elle révèle sa connaissance de la mort paisible d'une âme pure. M. Harry décrit le calme de Maulana qui rejoint Dieu après la mort. Elle exprime ainsi que cette vision du monde pourrait assouplir la dureté de la mort. D'après les religions, la mort n'est pas une fin mais elle est un commencement qui aboutit à une nouvelle vie.

Il faut tenir compte que M. Harry accomplit de louables efforts pour dévoiler la réalité religieuse en Iran. La romancière tente de ne pas juger la religion et les religieux. Mais il est impossible qu'elle reste entièrement neutre devant l'objet qu'elle étudie. Elle reste influencée par les expériences issues de sa propre connaissance sur la religion. L'expérience de sa vie à Jérusalem - ce lieu saint pour tous les croyants du monde - la pousse à entendre et à voir très régulièrement par rapport aux religions. Cette rencontre avec les diverses religions éveille en elle une avidité pour élargir sa connaissance sur les religions en Iran. En y arrivant, la romancière s'emploie à dévoiler leurs secrets. Elle réussit donc à connaître leurs nouveaux aspects. Cette réalité religieuse qui se compose de deux parties : d'une part, la position religieuse de

l'autochtone est révélée et d'autre part, nous sommes témoins de son observation qui porte évidemment le regard d'une étrangère sur ce sujet.

De tout ce chaos de ses connaissances sur les religions, il naît une nouvelle croyance qui lui est propre. Bien que certains la considèrent païenne, elle garde en elle une forte croyance pour les principes de la religion. Selon la romancière, la religion est un moyen qui accorde à l'homme la paix intérieure. Ses points de vue sur la religion mettent sans doute fin à la guerre des religions. La romancière estime que les religions peuvent cohabiter l'une à côté de l'autre sans entrer dans le conflit. L'écrivaine exprime un respect pour toutes les croyances religieuses sur le globe.

L'autrice estime que l'homme cherche un refuge dans la religion pour soulager ses souffrances et ses peurs. Elle exprime une nouvelle vision du monde : pour elle, la religion est la paix et la cohabitation des êtres humains sur la planète en respectant les opinions variées en apparence et qui selon la romancière sont en réalité uniques.

M. Harry présente la vie et les ouvrages de Ferdowsi, Maulana, Saâdi et Hafiz. Elle tente de traduire en français quelques poèmes de ces poètes. Notre étude sur la poésie persane vue par M. Harry nous a amené à découvrir qu'elle fait un double travail dans ce domaine. La romancière traduit parfois des morceaux de la poésie persane en poésie et elle rapporte parfois la traduction des poèmes en prose. Nous avons dégagé les raisons de ces deux tendances de la romancière. Elle simplifie la compréhension pour ses lecteurs français. Elle est consciente que la poésie classique persane contient énormément de métaphores et de procédés poétiques qui la rendent très difficile à comprendre même pour un persanophone. De même, la romancière connaît très bien cette caractéristique de la poésie classique persane qui entraîne plusieurs difficultés pour les traducteurs. La poésie classique persane reste souvent intraduisible.

L'autrice rencontre des obstacles pour réaliser sa tâche en tant que traductrice. Elle se trouve devant une pluralité de sens qui aboutit à saisir plusieurs significations pour un seul mot ou un vers ; cependant elle parvient à résoudre ces problèmes. Elle transmet correctement le message des poèmes qu'elle traduit pour son lecteur français. La romancière agit de la même manière que les grands traducteurs de la poésie classique persane en France au XX^e siècle.

Nous savons que traduire Maulana était un travail conséquent pour les traducteurs avant M. Harry et c'est pourquoi jusqu'au XX^e siècle les traductions des poèmes de Maulana étaient très restreintes. On ne réussissait qu'à les traduire d'une manière partielle. Il faut donc attendre le

travail d'Eva de Vitray-Meyerovitch⁴⁹¹ (1909-1999) pour traduire entièrement *Mathnawî* en français en 1990. L'ouvrage s'intitule : *La quête de l'absolu*. Cette traduction est accompagnée de longs commentaires pour déchiffrer la signification des vers. Grâce à ses explications et à ses commentaires supplémentaires, l'écrivaine atteint son objectif de donner une belle traduction, fidèle et à la fois compréhensible. De même, il convient de signaler l'énorme travail de Charles-Henri de Fouchécour⁴⁹² (1925) qui aboutit à donner une traduction entière de *Divan* de Hafiz en 2006, laquelle transmet correctement le message de Hafiz. L'ouvrage s'intitule : *Le Divan*.

Bien que les traductions de M. Harry de la poésie classique persane soient très restreintes par rapport aux autres traducteurs qui tentent de traduire entièrement certains recueils poétiques persans, la romancière trouve très bien sa voie pour réussir à traduire correctement et d'une très belle façon. M. Harry se considère comme une romancière selon ses propres mots dans son ouvrage, *Mon amie Lucie Delarue-Mardrus* (1946). Elle révèle à son amie son envie ardente de devenir comme elle une poétesse. L'étude des travaux de M. Harry nous permet de dire qu'elle mérite d'être considérée ainsi car elle connaît la valeur de la poésie persane et réussit à transmettre le message des poètes persans à son lecteur français en respectant la beauté de leurs vers. Auguste Mailloux a raison de la considérer comme « un des écrivains le plus représentatif de la littérature féminine de notre époque⁴⁹³ ».

M. Harry est douée d'un talent hors pair. Il se manifeste dans tous ses textes où elle excelle à écrire. Elle décrit les couloirs du grand bazar de Téhéran où la lumière entre par les trous des coupoles pour se mêler aux parfums des épices orientales. Ses observations du site de Persépolis éveillent en elle la chimère d'un rêve. Les lions munis d'ailes s'envolent comme un Simorgue⁴⁹⁴ où elle passe une nuit blanche entre les statues de Persépolis.

La romancière porte un regard artistique sur les objets. Elle a un goût évident pour décrire. Elle décrit par exemple délicatement la forme du tchador. L'autrice le détaille de telle manière que le lecteur français a l'impression de le voir en photo. La romancière a son « *kodak* » sur elle

491 Elle fut islamologue et chercheuse à CNRS. Elle traduit *Mathnawî* en collaboration avec Djamchid Mortazavi.

492 Il est iranologue français et professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle- Paris III. Il fut enseignant de la langue et littérature persane à LANGSO. Il était également le directeur de l'Institut français de recherche en Iran (IFRI) entre 1970-1978.

493 Auguste Mailloux, *Myriam Harry*, Maurice Mendel, Paris, 1920, p. 35.

494 L'oiseau mythologique de la poésie persane présenté par Attar.

comme Nicolas Bouvier, mais elle n'en a pas besoin car par la magie de sa plume elle réussit à peindre tout d'une manière excellente.

Dans la salle du palais Gulistan, M. Harry observe un portrait de Nasser é dîne chah⁴⁹⁵. Sa description du portrait repeint un autre tableau dans le cerveau de ses lecteurs. La romancière connaissant les caractéristiques de ce défunt roi et lui redonne une nouvelle vie. En apercevant ce portrait, elle sait lire les pensées du roi capricieux qui pense à ses harems.

M. Harry connaît la vertu des couleurs. Séduite par le bleu des dômes des mosquées en Iran, elle révèle l'idée de l'eau car elle connaît la valeur de ce trésor manquant dans les régions désertiques en Iran. Un derviche vêtu en turban blanc rappelle la pureté de l'âme évoquée par M. Harry. Elle aperçoit les Persans qui passent une journée sur la place Nagush é Djihan à Ispahan où ils mangent dans les bols bleus. Dans l'imagination de M. Harry ils rappellent les décorations en forme de bol des plafonds de coupoles des mosquées de cette place. La géométrie et les formes trouvent une autre naissance dans la pensée de M. Harry. Elle déforme ainsi la réalité et en crée des images sublimes.

M. Harry ouvre chaque chapitre de ses ouvrages en Iran en décrivant une scène de la nature et la description de la beauté d'une autre scène de la nature clôt souvent les chapitres. On trouve rarement une page dans son ouvrage, *Femmes de Perse*, *Jardins d'Iran* où elle oublie de citer le nom de la rose. Elle décrit la rose et le rossignol, deux éléments importants de la poésie persane. Elle cite les noms des arbres comme les platanes, les cerisiers, les orangers, les abricotiers et les cyprès. La lune, le soleil et le ciel sont décrits délicatement dans ses ouvrages. Elle aime décrire les montagnes et les déserts.

La romancière adore les déserts. Elle se souvient de son enfance où elle les chevauchait au dos des chameaux. Le désert symbolise l'infini pour M. Harry. Elle qui parcourt le trajet en voiture aperçoit la lente marche des chameaux dans le désert. Elle expérimente le voyage rapide en voiture et selon les termes de son chauffeur « on s'envole en voiture ». Mais il y a des moments où M. Harry aime ralentir ses pas pour mieux observer le silence du désert sur la trace des caravanes. Ce silence lui permet de réviser avec patience l'histoire antique de la Perse. La romancière désire donc parfois un voyage rapide de peur de ne pas perdre un seul moment de

495 Il est le quatrième roi de la dynastie des Kadjar.

visite. Elle a envie de profiter au maximum de sa présence sur le sol persan car elle aime observer tout.

Elle désire aussi un voyage lent pour saisir le plaisir de chaque instant avec tous les moments agréables qu'elle passe au cours de son séjour. L'autrice aime descendre de sa voiture et parcourir le reste du trajet au même pas que les caravaniers. M. Harry aime connaître ceux qu'elle rencontre. Elle a la passion d'entendre l'expérience de la vie de la part d'un autre et de sa propre bouche.

Par ailleurs, elle ne refuse pas l'invitation d'une Autrichienne mariée à un riche commerçant iranien. La rencontre se fait dans la maison de cette Européenne et au milieu d'un grand jardin iranien. La romancière a le plaisir d'entendre l'expérience d'une Européenne qui n'aime pas abandonner le beau ciel de la Perse malgré les difficultés qu'elle connaît dans ce pays.

M. Harry aime les rencontres. Son objectif en voyageant est d'ailleurs la rencontre. Elle y côtoie les nomades, les femmes, les derviches et les guides religieux. Elle aime les rencontres inhabituelles. Inhabituelle dans ce sens que les autres voyageurs n'ont pas osé le faire à cause des dangers ; par exemple sa rencontre avec les adeptes des Yézidis. Cela facilite sa tâche pour connaître les Iraniens. M. Harry emprunte ainsi les propres témoignages des habitants pour écrire sur eux.

L'étude de ces ouvrages de M. Harry, nous amène à savoir que la rencontre avec les autochtones est un moment propice pour qu'elle puisse accroître ses connaissances. La romancière rapporte ainsi ses dialogues sans y apporter de modifications. La rencontre devient donc une source importante qui fournit des renseignements sur le pays et son peuple.

Dans son voyage, M. Harry a des compagnons comme les agents consulaires, son chauffeur, les gouverneurs locaux. Ils réagissent comme un guide pour M. Harry. Tantôt, le consul de France lui conseille de voyager en Irak pour voir de près les cérémonies de Tazié et tantôt son chauffeur lui donne des informations sur les routes et les brigands.

Notre étude sur les ouvrages de M. Harry prouve qu'elle avait accès à une autre source d'informations. Il s'agit des ouvrages sur le pays, qu'elle lit avant ou pendant son voyage. Grâce à l'encyclopédie personnelle faite avec ses lectures, elle est vivement motivée pour visiter le pays afin d'examiner si ses observations sont conformes à ses lectures. Pendant le voyage, elle continue à lire pour compléter ses connaissances. L'autrice analyse ainsi leur véracité.

À part les livres, M. Harry possède un autre moyen pour connaître et découvrir l'Iran et les Iraniens. Elle voyage pour toucher de près ce qu'elle a entendu et ce qu'elle a lu. Selon les termes de Jules Lemaître « elle a des yeux qui voient tout et une mémoire qui retient toutes les images⁴⁹⁶ ». La romancière aime écouter. Elle écoute les témoignages des autres. M. Harry voit et écoute, mais elle ne porte aucun jugement. L'autrice ne juge pas les autres. Elle lit, elle écoute et elle voit sans avoir porté un jugement sur un autre.

Nos études sur la manière dont M. Harry voit l'Orient et surtout les coutumes du pays s'ouvrent vers d'autres sujets intéressants à réfléchir et à rechercher. Certes, la différence de regards entre la vie en Orient et Occident demeure encore jusqu'à aujourd'hui, mais au fil du temps elle a certainement évolué. Nous pouvons étudier ce sujet sous différents paradigmes. Par exemple, quels étaient les événements historiques comme la révolution, l'échange entre les cultures et entre les civilisations qui ont joué une forte influence dans cette évolution. D'autres encore, comme la connaissance de la philosophie en Orient. M. Harry évoque les poèmes de grands poètes iraniens comme Ferdowsi, Rumi, Saâdi et Hafiz. Cependant le pays compte peu de livres philosophiques comme en Occident. Notre philosophie sur la vie a été largement intégrée dans nos poèmes. Même dans nos poèmes romantiques il y a toujours une leçon de morale et de sagesse. Là aussi, il reste un domaine de large envergure pour mener de recherches. On a beaucoup appris des Grecs anciens comme Aristote et Platon. L'Occident a beaucoup appris de nos visions mystiques et sur la vie d'au-delà et la signification de la vie et de la mort. La comparaison de ces deux visions ouvre indubitablement d'autres horizons. Le sujet comme la condition de femme en Orient est très attirant pour les Occidentaux.

M. Harry essaie d'écrire et de transmettre ses connaissances à l'autre. Mais il ne faut pas oublier que comme chaque écrivain elle a sa propre philosophie. Elle a déjà sa propre vision du monde, elle a ses prérequis, ses propres expériences de vie. Il est donc inévitable de rester neutre sur ce point. Toutes ses connaissances se mêlent certainement à ses observations. La romancière porte un regard subjectif. Elle tente de commenter les choses entendues, lues et vues. M. Harry rapporte sa propre vision du monde dans ses textes sur le pays, mais il faut tenir compte qu'elle aime et respecte à tout moment cet autre observé : l'Iran.

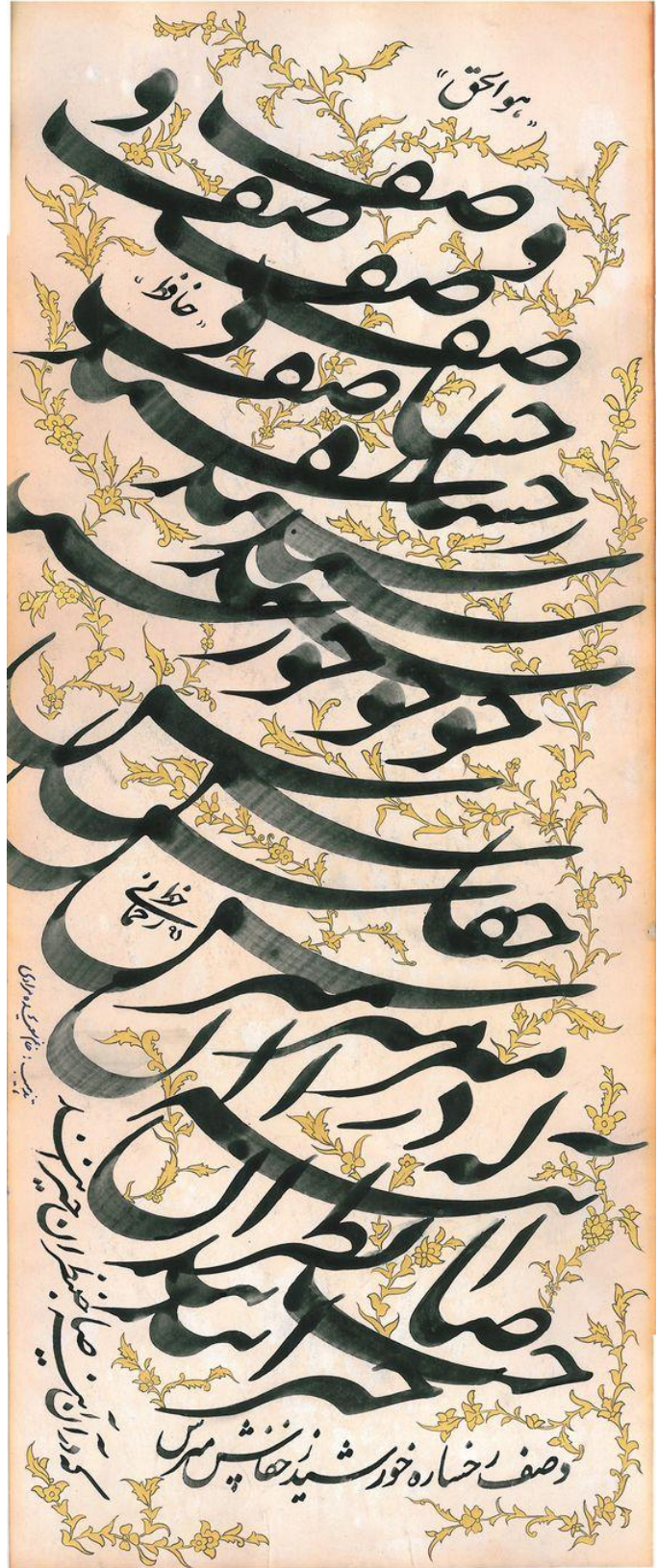
496 Jules Lemaître, *Les contemporains*, p.347.

MYRIAM HARRY

FEMMES
DE PERSE
JARDINS
D'IRAN



FLAMMARION



La calligraphie persane : un poème d'Hafiz

navideshahed.com

Annexe 1

La traduction en français p. 40

Maintenant, je vois pourquoi vous êtes si impatient que je vous accompagne dans votre pays intéressant et hospitalier. Un long voyage, en fait, aurait-il été, et un, comme je pense, sur lequel j'aurais pu me mettre à chanter ...

C'est le moment du départ, O'Urfi, jetez un dernier coup d'œil à son visage, car de ce voyage, nul ne peut espérer revenir.

Le Beluch baissa la tête dans une certaine confusion puis se mit à rire doucement. Vous avez tout à fait raison. Sahib, dit-il, mais je sais très bien que vous êtes un agent de votre gouvernement, envoyé par le ciel, sachez quel méfait ici.

Eh bien, regardez-moi, répondis-je, je vis, comme vous le voyez, comme un derviche, sans aucune des circonstances ou ayant qui sied à un envoyé d'un gouvernement tel que le nôtre. Oui, rétorqua-t-il. Mais vous les Anglais, vous êtes assez rusés pour éviter l'ostentation quand cela vous convient. Je vous connais à mes dépens, et c'est ainsi que ça commence toujours.

MYRIAM HARRY

IRAK

Flammarion

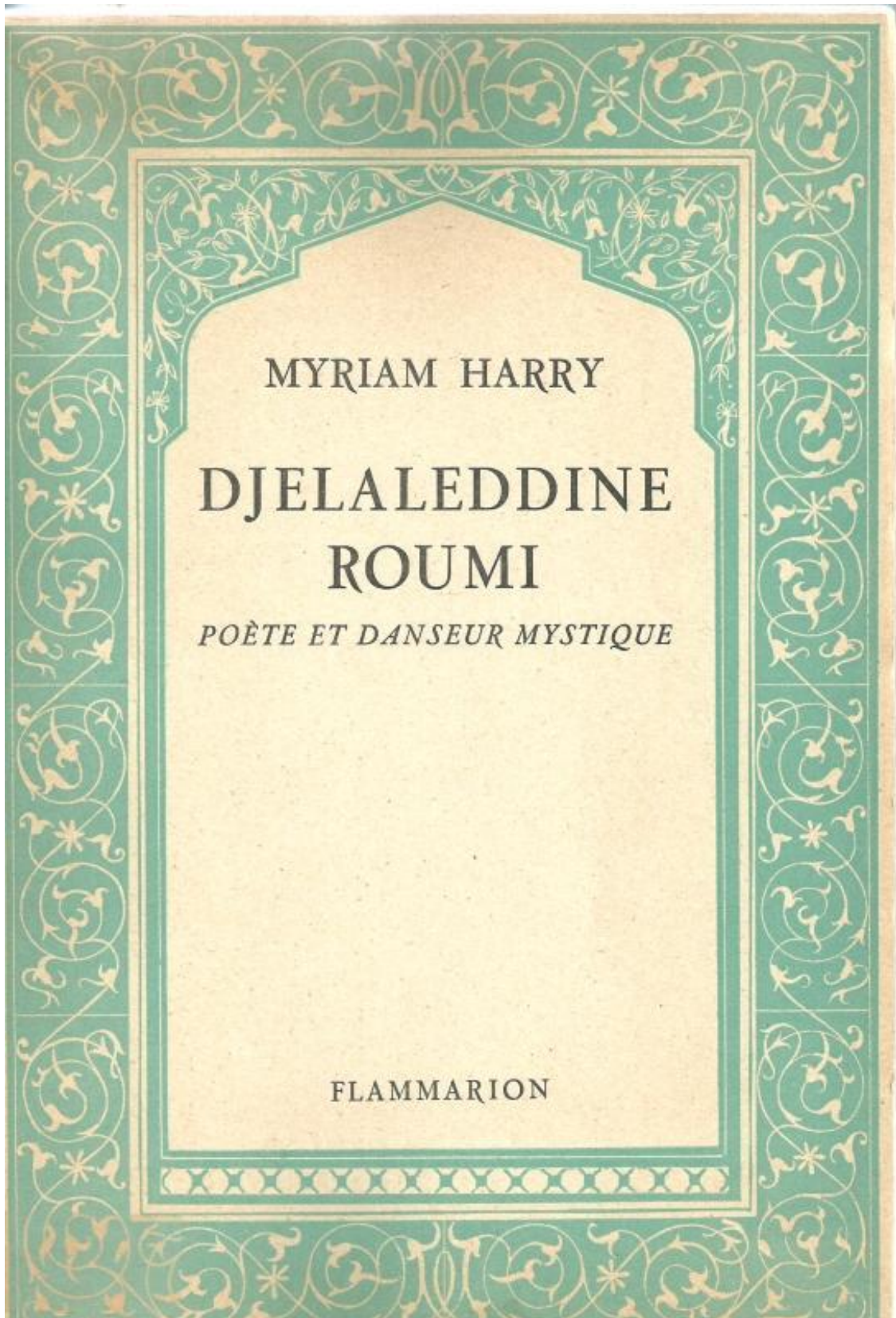


Le Asr é Achoura (le soir d'Achoura), peintre Mahmoud Farshchian (1930)

Annexe 2

La traduction en français p. 245

Ô femme de chambre turque de Schiraz ! Dans ta main
Si tu prends mon cœur, pour la taupe sur ta joue
J'échangerais Boukhara et Boukhara et Samarkand.
Apporte, porte dans la coupe, tout ce qui reste de ton vin !
Dans le jardin du paradis tu chercheras en vain
La lèvre de la fontaine de Ruknabad,
Et les berceaux de Mosalla où les roses s'enroulent.
Ils ont rempli la ville de sang et de grillage,
Ces Lulis à la voix douce pour qui nous soupirons ;
Alors que les voleurs turcs tombent sur le butin,
Ils ont volé et pillé la paix de mon cœur.
Dowered est ma maîtresse, mendiante comme moi ;
Que dois-je lui apporter ? Un beau visage
Besoin ni bijou, ni taupe, ni art de femme de chambre fatigante.
(...)
Le chant est chanté et la perle est enfilée ;
Viens ici, ô Hafiz et chante encore !
Et les cieux qui écoutaient au-dessus de toi pendaient
Lâchera sur ton verset la chaîne des Pléiades.



Annexe 3

Les poèmes de Rumi traduits par Myriam Harry

Ô flûte ! Ô flûte !

Ecoutez la complainte de la flûte séparée de son étang :

Toujours depuis qu'ils m'ont arrachée de mon lit de roseau

Mes notes plaintives ont ému les hommes et les femmes.

J'ai brisé mon cœur en donnant libre cours à mes soupirs,

À mon angoissante nostalgie vers le cher sol natal.

Celui qui vit loin de son foyer aspire sans cesse au retour.

Mon gémissement est entendu par tous les peuples,

Mais personne ne plonge dans les secrets de mon cœur.

Mes secrets sont inséparables de mes plaintives notes

Mais imperceptibles aux humains.

Le corps n'est pas étranger à l'âme, ni l'âme au corps

Et pourtant jamais personne n'a vu une âme.

Cette plainte de la flûte est une flamme et non un souffle :

Que celui privé de cette flamme soit reconnu mort.

C'est le feu de l'amour qui brûle la flûte.

C'est le ferment de l'amour qui enivre le vin.

La flûte est la confidence de tous les amants infortunés.

Elle me contraint de dévoiler mes intimes secrets.

Ô flûte ! Poison et antidote des amoureux !

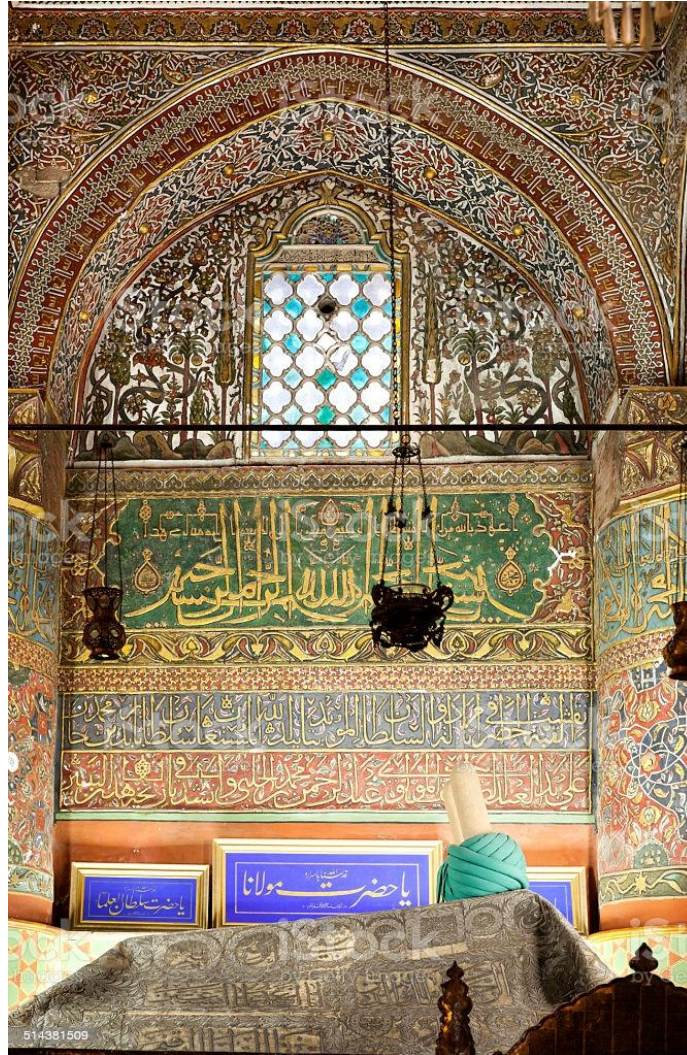
Ô flûte ! Frère et sœur, l'aimé et l' enamorée !

Ô flûte ! Conteuse d'histoire des sentiers ensanglantés des amants.

Celui-là, seul, dont les vêtements sont déchirés par le violent amour,

Est pur de toute concupiscence, de tout péché !
Salut à toi Amour, douce folie ! Qui guérit tous les maux,
Amour médecin de notre orgueil et de notre vanité.
Ô amour, Platon et Galien et Feridoune de notre cœur !
L'amour exalte au ciel notre corps et fait danser de joie les collines,
Ô amant ! Ce fut par ton amour que s'anima le Sinaï
Quand le mont sacré trembla et que Moïse s'évanouit.
Si mon Bien-aimé me touchait seulement de ses lèvres,
Moi aussi comme la flûte je me répandrais en mélodies.
Mais l'homme séparé de ceux qui parlent sa langue
Eût-il cent bouches, reste silencieux.
La Rose est fanée, le jardin détruit,
Le chant du rossignol, tu ne l'entends plus.
Le Bien-aimé s'en est allé. L'amant reste transi.
Mais comment le profane comprendra-t-il l'extase de l'initié ?
Donc abrégeons la plainte de la flûte et... Adieu !

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, pp.152-153.



Le tombeau de Rumi à Konia en Turquie

<https://www.istockphoto.com/>



953522526

La danse de Sama

Lorsque la résurrection se lèvera, quand les prophètes et les saints se tiendront alignés, et que les croyants se rassembleront par troupes, nous deux, nous tenant par la main, entrerons au Paradis, fièrement et glorieusement.

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p. 100.

Ô ciel qui tourne en cercle autour de nos têtes,
Dans l'amour du Soleil tu exerces le même métier que moi !

(...)

Si dans l'enfer, je caresse les boucles de tes cheveux,
Je n'envierais pas les élus du Paradis.
Mais si, sans toi, on m'appelle aux Jardins éternels
Les roses célestes me paraîtront fanées.

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p. 10.

J'étais neige. À ses rayons je fondis,
La terre me but, brouillard d'esprit,
Je remonte vers le Soleil.

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p. 114.

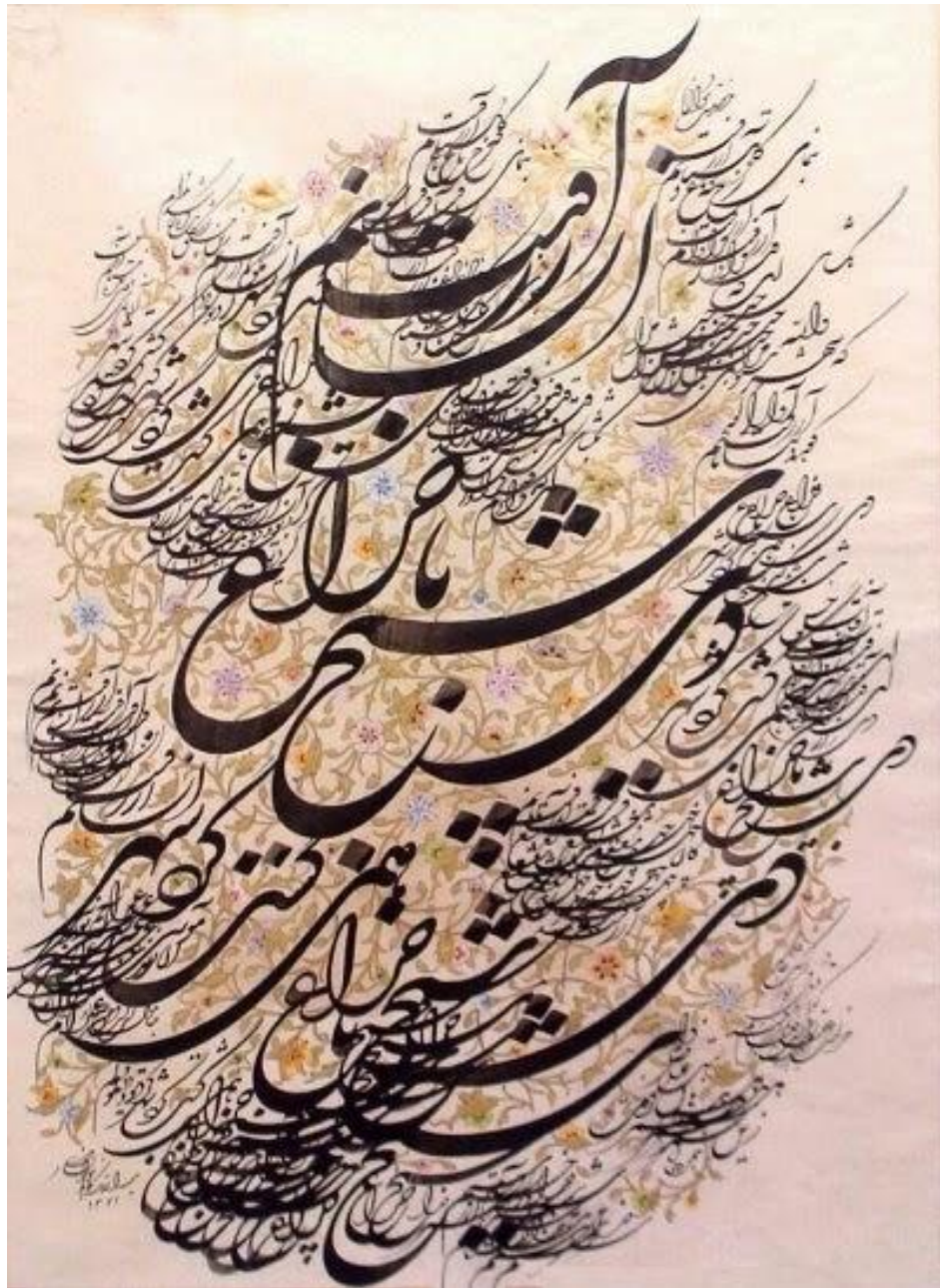


۷۲. صحن مبارکه آمینیہ و ایوان آینه و منارہ جدید و گنبد مطہر حضرت معصومہ سلام اللہ علیہا.

72. Hazrate Masoumeh (peace be upon her) new dome and minaret, mirror patio and Aminieh courtyard.

Le mausolée de Bibi Fatemeh à Quoum

www.navideshahed.com



La calligraphie persane : Un poème de Rumi

Le vin de la grâce divine n'a pas de bord.

S'il semble qu'il ait un bord, c'est la faute de la coupe.

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p. 121.

Nous autres sur ce sol périssable, nous ne construisons ni pavillons ni dômes ornés de colonnes.

Nous ne fondons sur cette surface d'éternité que le pavillon de l'amour...

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p. 172.

Je suis ce goût, ce plaisir qui se produisent dans le cœur du disciple en entendant mon nom.

Si tu me cherches, cherche-moi vers la joie, car nous sommes les habitants du pays de la joie.

Myriam Harry, *Djélaleidinne Roumi, poète et danseur mystique*, p.192.

Divinité immuable et éternelle, ton système universel tourne sans cesse. Il a commencé par nous lors de ta création : il finira par nous lors de notre anéantissement dans ta gloire.

Daigne, ô Lumière, recevoir nos hommages silencieux, car l'éloquence la plus sublime n'est pas suffisante pour te louer et t'adorer. Il faut une pureté que nous ne saurions trouver que dans ta lumière, une grâce qui n'existe que dans le mouvement rapide de l'éclair qui s'enivre de ton amour. Soyons muets et humiliés devant ta majesté. Tournons en habit sans tache au pied de ton trône.

Tournons sans cesse. Tournons comme le soleil et la lune. Tournons comme les planètes, tournons comme les étoiles du firmament, tournons comme les vagues de la mer, les ondes des sables, comme les feuilles qui naissent et passent, tournons de l'aurore au couchant. Tournons comme le cercle qui n'a ni commencement ni fin. Ouvrons les bras pour témoigner l'ardent désir de retourner à toi ; fermons-les pour reconnaître notre éternel esclavage d'amour en toi, ô Dieu !

Myriam Harry, *Djélaleidine Roumi, poète et danseur mystique*, p.197.

Ma parole est le pain des anges. Si elle reste muette,
Les anges diront : « Où est notre nourriture, ô mystique amant » ?

Myriam Harry, *Djélaleidine Roumi, poète et danseur mystique*, p. 151.

Celui qui a été vivifié par l'amour ne mourra pas.
Par notre tendresse, ô mon bien-aimé.
Nous avons gagné le Paradis !

Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p.52.



Le palais de Gulistan à Téhéran

www.hamyargasht.com



Le Grand Bazar de Téhéran

www.asrshahrvand.com

Annexe 4

Un poème de Ferdowsi traduit par Myriam Harry

Sauf le soupir et le mal de mes fautes,

Quelle trace reste-t-il de ma jeunesse ?

Je revois ma jeunesse. Où t'en es-tu allé ?

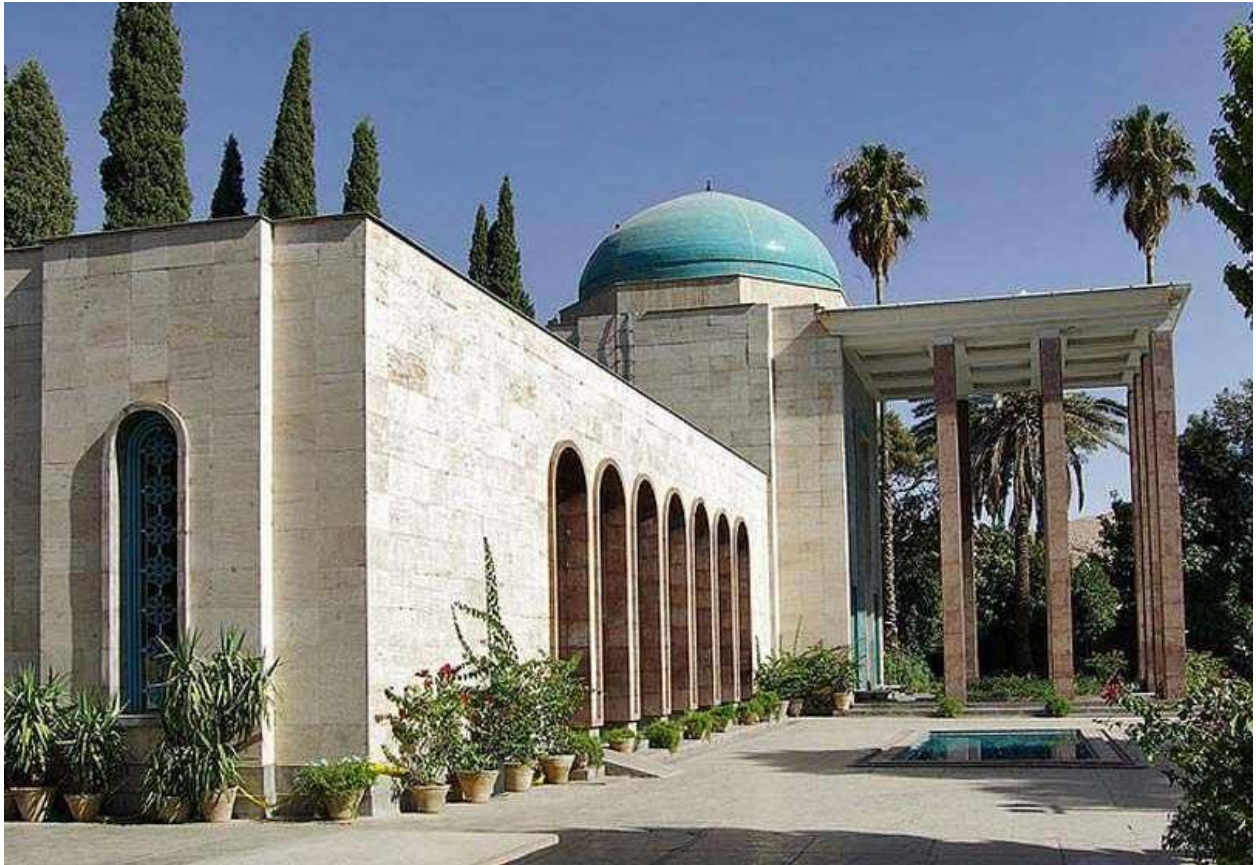
Hélas ! Ô vieillard, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, p. 124.



Le tombeau d'Hafiz à Chirâz

www.itto.org



Le tombeau de Saâdi à Chirâz

www.gardeshgari724.com

Annexe 5

Un poème d'Hafiz traduit par Myriam Harry

Entouré du parfum des roses,

Je bois le vin de Chiraz.

Ne te plains pas qu'il soit amer :

S'il n'était amer, y boirais-tu ta vie ?

(...)

Dans un verre de vin de Chiraz

Je suis un vin dans un verre.

Myriam Harry, *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*. p.178.

Journal 27
MYRIAM HARRY

**Les
adorateurs
de Satan**

FLAMMARION



Le palais de Persépolis à Chirâz

www.bourlinguer.canalblog.com

Bibliographie

Tous les ouvrages de Myriam Harry :

Passage de Bédouins, Calmann Lévy, Paris, 1899.

Petites Épouses, Calmann Lévy, Paris, 1902,

La Conquête de Jérusalem, Calmann Lévy, Paris, 1903.

L'Ile de Volupté, A. Fayard, Paris, 1908.

Madame Petit-Jardin, A. Fayard, Paris, 1909.

Tunis la blanche, A. Fayard, Paris 1910.

La divine Chanson, A. Fayard, Paris, 1912.

La Petite Fille de Jérusalem, A. Fayard, Paris, 1914.

Siona chez les Barbares, A. Fayard, Paris, 1918.

Siona à Paris, A. Fayard, Paris, 1919.

Le Tendre Cantique de Siona, A. Fayard, Paris, 1922.

Les Amants de Sion, A. Fayard, Paris.1923.

La Vallée des Rois et des Reines : au pays de Toutankhamon, A. Fayard, Paris, 1925.

La Vie amoureuse de Cléopâtre, Flammarion, Paris, 1926.

Le Mannequin d'Amour, Flammarion, Paris, 1927.

Le Premier Baiser, A. Fayard, Paris, 1927.

La Nuit de Jérusalem, Flammarion, Paris, 1928.

Le Petit Prince de Syrie, A. Fayard, Paris, 1929.

Terre d'Adonis. Au pays des Maronites et des Druses, Flammarion, Paris, 1930.

La Jérusalem retrouvée, Flammarion, Paris, 1930.

Amina, ma Colombe, Flammarion, Paris, 1931.

La Tunisie enchantée, Flammarion, Paris, 1931.

Trois ombres. J. K. Huysmans. Jules Lemaître. Anatole France, Flammarion, Paris, 1932.

Les Derniers Harems, Flammarion, Paris, 1933.

Cléopâtre, Flammarion, Paris, 1934.

Les Adorateurs de Satan, Flammarion, Paris, 1937.

Ranavalo et son amant blanc, histoire à peine romancée, Flammarion, Paris, 1939.

D'autres Îles de volupté, J. Ferenczi et fils, Paris, 1940.

Femmes de Perse, Jardins d'Iran, Flammarion, Paris, 1941.

L'Irak, Flammarion, Paris, 1941.

La Princesse Turquoise, roman de la cour de Turquie, Flammarion, Paris, 1942.

Routes malgaches, le Sud de Madagascar, Plon, Paris, 1943.

Micador, Flammarion, Paris, 1944.

La Vie de Jules Lemaître, Flammarion, Paris, 1946.

Mon amie Lucie Delarue-Mardrus, Ariane, Paris, 1946.

Djelaeddine Roumi, Poète et Danseur mystique, Flammarion, Paris, 1947.

Sous le Signe du taureau, le Sud de Madagascar, A. de Chabassol, Paris, 1947.

La Pagode du baiser, Boursiac, Paris, 1947.

Damas, jardin de l'Islam, J. Ferenczi et fils, Paris, 1948.

Radame, premier roi de Madagascar, Ferenczi, 1949.

Les ouvrages critiques

AFFERGAN, Francis, *Exotisme et altérité*, Presse universitaire, Paris, 1987.

BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'Espace*, Quadrige/PUF, Paris, 2001.

BACHELARD, Gaston, *L'eau et les rêves*, Corti, Paris, 1968.

BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1938.

BERMAN, Antoine, *L'épreuve de l'étranger, culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Gallimard, Paris, 1984.

FOUCAUL, Michel, *Les Mots et Les Choses*, Gallimard, Paris, 1966.

FREUD, Sigmund, *L'interprétation des rêves*, traduit en français par I. Meyerson, Presses universitaires de France, Paris, 1967.

LEVY-STRAUSS, Claude, *Tristes tropiques*, Plon, Paris, 1955.

MONTANDON, Alain, *Le Tiers pictural pour une critique inter médiale*, Presse universitaire, Rennes, 2010.

PASQUALI, Adrien, *Le tour des horizons*, Klincksieck, Paris, 1994.

PASTOUREAU, Michel, *Les couleurs de notre temps*, Bonneton, Paris, 2005.

PASTOUREAU, Michel, *Rouge, histoire d'une couleur*, Seuil, Paris, 2016.

SAFÂ, Zabiholah, *Anthologie de la poésie persane (XI^e-XX^e siècle)*, Gallimard/Unesco, Paris, 1987.

SAÏÏD, Edward, *L'Orient créé par l'Occident*, Seuil, Paris, 200

Les ouvrages sur Myriam Harry

CHOMBARD-GAUDIN, Cécile, *Une orientale à Paris*, Maisonneuve & Larousse, Paris, 2005.

CHOMBAR-GAUDIN, Cécile, *L'Orient dévoilée, Sur les traces de M. Harry*, Turquoise, Paris, 2019.

MAILLOUX, Auguste, *Myriam Harry*, Maurice Mendel, Paris, 1920.

LEMAÎTRE, Jules, *Les contemporains*, Huitième série, Société française d'imprimerie et de libraire, Paris, 1918.

Les autres récits de voyage sur l'Iran

BARRÈS, Maurice, *Une enquête aux pays du levant...*, Plon, Paris, 1924.

BOUVIER, Nicols, *L'usage du monde*, Novoprint, Barcelone, 2005.

BROWNE, Edward, *A year among the Persian*, Cambridge University press, Landon, 1926.

DAULIER DESLANDES, André, *Les beautés de la Perse ou la description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce royaume (...)*, Gervais Clouzier, Paris, 1973.

DIEULAFOY, Jane, *La Perse, la Chaldée de la Susiane*, Hachette, Paris, 1887.

DIEULAFOY, Marcel, *L'art antique de la Perse*, (Achéménides, Parthes, sassanides), 5 vol.in folio, 1884-1889.

GOBINEAU, Arthur Compte de, *Trois ans en Asie*, Grasset, Paris, 1933.

MAILLART, Ella, *La voie cruelle, deux femmes, une Ford vers l'Afghanistan*, Payot, Genève, 2004.

OLLIVIER, Bernard, *Vers Samarcande*, Phébus, Paris, 2001.

TAVERNIER, Jean-Baptiste *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier (...)*, Gervais Clouzier, Paris, 1676.

Les autres récits de voyage sur les autres pays

BYRON, Robert, *Route d'Oxiane*, traduit par Michel Pétris, Payot&Rivages, Paris, 1937.

GIDE, André, *Voyage au Congo*, Gallimard, Paris, 1981.

LACARRIÈRE, Jacques, *En cheminant avec Hérodote*, Seghers, Paris, 1981.

LAMARTINE, Alphonse de, *Voyage en Orient*, Champion, Paris, 2002.

LESCOT, Roger, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du djebel Sindjâr*, Institut français de Damas, Beyrouth, 1938.

NERVAL, Gérard de, *Voyage en Orient*, tome II, Charpentier, Paris, 1851.

ROUDET, Jean, *Vers l'Orient, Lieu de composition*, Gallimard, Paris, 1989.

Les ouvrages généraux

AMBIERE, Francis, préface du Guide Bleu *Moyen-Orient, Liban, Syrie, Jordanie, l'Irak, l'Iran*, Hachette, Paris, 1956.

BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième Sexe*, T.1, Gallimard, Paris, 1976.

BOUVIER, Nicolas, *Bouvier, Éliane, Starobinski, Pierre, œuvres*, Gallimard, Paris, 2014.

CHAMLOU, Laurence, *Lettres persanes de Gertrude Bell*, Épure, Reims, 2012

DARMESTETER, James, *Les origines de la poésie persane, les précurseurs d'Omar Khayyam*, Sulliver, Aix-en-Provence, 1995.

FOUCHÉCOUR, Charles Henri de, *Moralia, les notions morales dans la littérature persane de 3^e/9^e au 7^e/13^e siècle*, Institut nationale des recherches en Iran, Paris, 2020.

FOUINET, Erneste, *La caravanes des morts*, Pravana, Dehli, 1987.

GALLAND, Antoine, *Les Mille et Une Nuits*, Contes arabes, Volume II, Honoré champion, Paris, 2016.

GIDE, André, *Les nourritures terrestres*, Gallimard, Paris, 1947.

GOBINEAU, Arthur de Compte de, *Les religions et les philosophes dans l'Asie centrale*, volume III, E. Leroux, Paris, 1923.

GOETHE, Johann Wolfgang Von, *Le divan occidental, oriental*, Johann Wolfgang, Einaudi, 1997.

GUYARDER, Hervé, *Nicolas Bouvier, Espace et écriture*, Zoé, Lavis, 2010.

HADIDI, Javad, *De Saâdi à Aragon : le rayonnement de la littérature persane en France*, Harmattan, Paris, 1999.

HODGSON, Barbara, *Les aventurières XVII^e-XIX^e siècle, récits de femmes voyageuses*, Traduit de l'anglais par Marc Albert et Camille Gerfaut, Seuil, Paris, 2002.

- HUGO, Victor, *Les orientales*, Flammarion, Paris, 1999.
- KABIRI-DAUTRICOURT, Firouzeh, *L'Iran, d'hier et aujourd'hui, Histoire, civilisation et culture*, Dauph, Paris, 2016.
- LANGLÈS, Louis, *Contes, fables et sentences... avec une analyse de Ferdoussy sur les rois de Perse*, Royez, Paris, 1788.
- LODS, Marc, « Misère et grandeur du serpent d'après les données de la Bible », Article publié dans un acte du colloque organisé par Alliance mondiale des religions sur « Le serpent et ses symboles », Désirs, Paris, 1994.
- MASSÉ, Henri, *L'Islam*, Armand Colin, Paris, 1945.
- MASSÉ, Henri, *Les épopées persanes, Firdousi et l'épopée nationale*, Perrin, Paris, 1935.
- MEYEROVITCH, Eva, « Thèmes mystiques dans l'œuvre de Djélal-un-Din Rumi », la thèse soutenue en 1968 à l'Université de Parsi, Faculté des lettres et sciences humaines.
- MONICAT, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuse du 19^e siècle*, Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 1996.
- NICOLAS, A.L.M., *Quelques odes de Hafiz*, Ernest Leroux, Paris, 1989.
- NICOLAS, A.L.M., *Quelques odes de Hafiz*, Ernest Leroux, Paris, 1989.
- NOAILLES, Anna de, *les éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907.
- RICHARD, Francis, *Père Raphaël du Mans, missionnaire en Perse*, Harmattan, Paris, 1995.
- RICHARD, Jean, *Les récits de voyages, et de pèlerinages*, Brepols, Turnhout, 1981.
- TORTEL, Christine, *Le paon dans les religions*, Geuthner, Paris, 2019.
- WALLENBOURG, Jacques de, *Notice sur les Schah-Namé de Ferdoussi...*, Bianchi, Vienne, 1810.
- WINFIELD, Edward, *Teaching of Rumi*, Andrew Harvey, Londres, 1999.

Le livre saint des musulmans :

Le coran, nouvelle traduction française du sens de ses versets traduit par Mohammed Chiadmi, Tawid, Lyon, 2014.

Les ouvrages persans :

1361 صفا، ذبیح الله، تاریخ ادبیات در ایران، جلد پنجم، فردوسی، تهران،

غنی، سیروس، ایران و برآمدن رضا شاه، (از سقوط قاجار تا حکومت پهلوی)، ترجمه توسط حسن کامشاد، نیلوفر، تهران، 1371.

Les ressources numériques générales

BOVIO, Maéva, « Un orientalisme réinventé : postures de M. Harry entre Europe, Afrique et Orient », *Viatica* [En ligne], *D'Afrique et d'Orient. Regards littéraires de voyageuses européennes (XIX^e-XXI^e siècles)*, mis en ligne le 01/06/2018, URL : <http://viatica.univ-bpclermont.fr/d-afrique-et-d-orient-regards-litteraires-de-voyageuses-europeennes-xixe-xxie-siecles/iii-des-voyageuses-au-carrefour-de-l-afrique-coloniale-et-independante/un-orientalisme-reinvente-postures-de>.

DOIRON, Normand, « L'art de voyager pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », in : *Poétique*, n. 73, 1988, pp.97-98

GADEN, Élodie, <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2012-2-page-165.htm>.

GIOGIUTTI, Véronique, <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-41.htm>.

GOGH, Van, <http://www.httpsilartetaiteconte.com/archive/2012/06/03/van-gogh-ecrivain-arles-5-juin-juillet-1888.html>

GOHARD-RADENKOVIC, Aline, <https://doi.org/10.3406/homso.1999.3227>

<https://books.openedition.org/pur/38696?lang=fr>.

<https://dicocitations.lemonde.fr/blog/sujet/citations>.

KLEE, Paul, <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/137143#telecharger>.

Les actes ont été réunis par György Tverdota, Presse de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p.39
<https://www.univ-paris8.fr/Colloque-international-Ecrire-traduire-et-mettre-en-scene-l-histoire-du-conflit444-> <https://www.franceculture.fr/emissions/repliques/le-roman-le-reel>

LOTI, pierre, <https://portail.stpaul4.ac-reunion.fr/calibre/get/pdf/10391>.

LOUIS, Annick, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01079451>.

MONTANARI, Massimo, https://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_1989_num_8_16_1153

MOUSSA, Sarga, « Le récit de voyage, genre « pluridisciplinaire ». À propos des Voyages en Égypte au XIX^e siècle », *Sociétés & Représentations*, 2006/1 (n° 21), p. 241-253. DOI : 10.3917/sr.021.0241. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-241.htm>

REZAÏ, Leila, <http://ensani.ir/file/download/article/20120413174821-5163-58>.

RICHARD, Nathalie, <https://www.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-225.htm>. Au bureau de l'Association, 1901, t.1, PP.27-44, P.43. Lucien Augé de Lassus, « De Damas à Palmyre », *Association française pour l'avancement des sciences*, 29^e session.

SÉRÉNA, Carla, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9935940.image>.

TAVERNIER, Jean-Baptiste, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k853250.pdf>.

Les ressources numériques de la poésie persane

<https://ganjooor.net/ferdousi/> فردوسی، ابوالقاسم، شاهنامه

<http://ganjooor.net/moulavi/> مولانا، جلال الدین، مثنوی

<https://ganjooor.net/moulavi/shams/ghazalsh/> مولانا، جلال الدین، کلیات شمس

<https://ganjooor.net/saadi/boostan/> سعدی، شیخ مصلح الدین، بوستان

<https://ganjooor.net/saadi/> سعدی، شیخ مصلح الدین، گلستان

<https://ganjooor.net/hafez/ghazal/> حافظ، شمس الدین محمد، دیوان

Index des noms d'écrivains

Abu al Khaïr (Abu Saïd) 225

Affergan (Francis) 63

Aflaki (Chems Al Dine Ahmad) 161-213-226

Ambière (Francis) 38-39

Aragon (Louis) 11-232- 237

Aristote 141-142-143-261

Attar (Farid al Din) 140-143-211-213-240

Avicenne 44-45-55-155

Bachelard (Gaston) 76-82-169-170-171

Barrès (Maurice) 161-200-231

Bastami (Bayaside) 225

Beauvoir (Simon de) 108

Belle (Gertrude) 242-245

Berman (Antoine) 243

Bonard (Abel) 200

Bourget (Paul) 59

Bousquet (Joë) 171

Bouvier (Nicolas) 44-59-60-61-80-126-127-252-253-258

Bovio (Maeva) 109

Breton (André) 124

Brown (Edward) 39-40-212

Byron (Robert) 90-91

Chamlou (Laurence) 245

Chardin (Jean- baptiste) 30-48-77-78-79-

Chateaubriand (François René de) 28-52-57

Chombard- Gaudin Cécile 7-12-13-63-98-99-105-115-230

Daqîqi 199

Darmesteter (James) 199

Defremery (Charles) 230-241

Delarue- Mardrus (Lucie) 96-217-258

Della Valle (Pietro) 78

Delvaux (Alfred) 200

Deslandes (André de Daulier) 235-236-237

Dieulafoy (Jane) 85-86-87-165-166

Dieulafoy (Marcel) 85-86-87-166

Dobrovsky (Serge) 227

Doiron (Noël) 56

Egger (Victor) 89

Emerson (Waldo Rolph) 212

Ferdowsi (Abol Kassim) 8-11-46-47-197-198-199-200-201-204-205-206-207-208-209-210-240-248-261

Flaubert (Gustave) 12-31-51-52-102

Foucault (Michel) 54

Fouchécour (Henri de) 258

Fouiné (Ernest) 200-202

Freud (Sigmund) 89-92-93

Gaden (Élodie) 96-97-98-109

Galland(Antoine) 11

Gaudin (L'abbé) 230

Ghazali (Abu Hamid Mohammad ibne Mohammad) 155

Gobineau (Arthur) 135

Goethe (Johann Wolfgang Von) 92-241-242

Gracq (Julien) 93-121

Guani (Sirus) 31

Guyader(Hervé) 80

Hadidi (Javad) 202-212-237-238

Hafiz (Chems ad Din Mohammad) 8-9-11-44-45-94-197-211-212-228-232-249-250-251-252-253-257-258-261

Hammer Purgstall (Joseph Von) 212

Hamon(Philippe) 56

Hedayate (Sadegh) 60

Hodgson (Barbara) 87

Homère 201-203-205-236-240-241-242-243-244-245-246-247-248

Hommaire de Hell (Adèle) 87

Hugo (Victor) 11-200-202-230-249

Ibne Battuta (Abu Abdullah Mohammad ibne Abdullah) 65

Ibne Jubair (Abu al Hussein Mohammad ibne Ahmad) 65

Jones (Adam) 200

Jones (Sir William) 205-241

Kabiri-Dautricourt (Firouzeh) 77

Khayyâm (Omar) 44-45-155-199-241

Klee (Paul) 162

La Fontaine (Jean de) 11-57

Lacarrière (Jacques) 72

Lamartine (Alphonse de) 28-200

Langlès (Louis) 200-201

Laplantine (Françoise) 25

Le Clézio (Jean Gustave) 7-102-103

Lemaître (Jules) 12-188-195-260

Lescot (Roger) 173

Lévi-Strauss (Claude) 78-79

Lisle (Leconte de) 230

Lods (Marc) 179

Loti (Pierre) 20-21-28-30-67-74-75-110

Maeterlinck (Maurice) 200

Maillart (Ella) 67-68-69-70-72-73

Mailloux(Auguste) 258
Mardrus (Joseph-Charles) 96-217
Massé(Henri) 6-123-155-200-231-232-242
Maury(Alfred) 89
Michaux (Henri de)60
Mohl(Jules) 200
Molière (Jean-Baptiste Poquelin) 6
Monica(Bénédicte) 101-102
Montanari (Massimo) 47
Montandon(Alain) 43
Montesquieu (Charles Louis de Secondat) 11
Morand(Paul) 61
Moreau (Jean -Luc) 57
Moshfegh Kazemi (Morteza) 50
Moussa(Sarga) 37
Moyeri Mohamad(Ali) 6

Nafisi (Saïd) 205
Nassir Khosrou 65-75
Nerval (Gérard de) 28-39-40
Nicholson (Reynolds Alleyne) 212-213
Nicolas (A.L.M) 241-247
Nizami Guanjavi (Nizâm al dine Abû Mohammad) 52-211-240-252
Noailles (Anna de) 230-231

Ollivier(Bernard) 67-69-70-73

Pasquali(Adrien) 61-91-166

Pastoureau (Michel) 163-183-184-232-233-234

Platon 141-142-143-261

Radfar (Abol-Kassim) 205

Rayer (André du) 230

Redhouse (Sir James William) 212

Renan (Ernest) 200

Richard (Francis) 116

Richard(Jean) 64

Richard(Nathalie) 89

Roudet(Jean) 73

Rumi (Djelaleddine) 7-8-11-138-140-141-142-143-144-145-146-147-148-149-150-151-152-153-154-155-156-157-158-159-160-161-197-211-212-213-214-215-216-217-218-219-220-221-222-223-224-225-226-227-232

Saâdi (Muslih al-Din Abdullah) 8-9-11-45-94-110-155-191-197-228-229-230-231-232-233-234-235-236-237-238-239-240-242-250-261

Sacy (Silvestre de) 230

Safa (Zabiholah) 199-210

Saïd (Edward) 26

Sainte-Beuve (Charles-Agustín) 12-200-205

Schliemann (Henri) 93

Serena (Carla) 100-101

Sohrawardi (Shihâb al-Din) 232

Tavernier (Jean- Baptiste) 23-24-30-55-78-79-235-236-237

Tchernigov (Daniel de) 65

Urbain (Jean Didier) 73

Valensi (Lucette) 188

Vanor (George) 6

Vaugelas (Claude Favre de) 57

Vitray-Meyerovitch (Eva de) 258

Voltaire (François-Marie) 11

Wallenbourg (Jacques Von) 201-212

Wilson (Charles Edward) 212

Winfield (Edward Henri) 212

Young (Thomas) 57

Index des noms de pays et de villes

Afghanistan 68-161

Algérie 5

Allemagne 51-187-242

Anatolie 134

Andalousie 200

Angleterre 58

Aryanna 19

Athens 59-124

Bagdad 54-125-134-172-213

Baku 100

Balk 138-140-141-143-146-155-161-213-214-217

Basoureh 9-28

Berlin 5-51

Bombay 9

Bukhara 244-245-248

Boushehr 9-28-32-48

Caire 216

Chicago 90

Chine 5-59-90-104

Chirâz 8-9-14-18-28-31-32-42-45-48-82-84-94-111-228-230-231-235-238-240-241-244-245-251-255

Chypre 145-146

Congo 33

Constantinople 134

Damas 32-54-122-123-125-128-136-219-220-221

Égypte 97-228

France 11-12-14-19-58-77-80-81-95-104-112-115-119-121-125-128-180-200-201-211-230-240-242-255-260

Géorgie 50-112

Grèce 163

Hamadâne (Ecbatane) 9-10-28-41-43-45-48-52-53-55-57-61-88

Inde 5-163-167

Irak 5-9-10-11-19-20-28-32-48-49-65-115-119-120-121-122-125-132-134-135-161-172-173-174-182-197-203-221-228-260

Iran 5-6-7-8-9-10-12-13-14-15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25-26-27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37-38-39-40-41-42-43-44-45-46-47-48-49-55-58-62-64-65-68-70-73-77-78-80-91-94-95-96-99-100-106-107-112-113-114-115-116-123-126-127-135-136-139-161-162-165-166-167-174-185-189-193-194-195-200-202-206-218-131-234-246-252-255-256-260-261

Ispahan 9-10-18-23-28-31-32-43-44-48-64-74-75-76-77-78-79-80-81-82-84-186-187-193-231

Israël 188-190-191

Jérusalem 5-11-19-32-48-54-62-63-64-65-76-104-115-134-183-185-186-187-188-189-190-191-228-256

Jordanie 221

Kanéchine 9

Kasmène 132

Kazeroune 9-32-48

Kerbala 10-65-115-123-128-129-135

Kermân 23-24-39

Kermânchâh 9-10-22-28-41-49-50-51-52-53-54-57

Kirkuk 173-174-180

Konia (Antique Iconium) 138-140-142-145-146-153-161-215-216-219-227

Koufa 65-135

Kyoto 59

Les États-Unis 58-73-211

Liban 39-58

Londres 39-58

Maroc 5

Meched 64-65-66-68-69-70-71-231

Mecque 125-126-213-226-228-234

Médine 228

Mohamarra 32

Mossoul 173-174-180

Myané 126

Najaf 10-65-135

New York 61

Nishapur 213

Palestine 134-221

Paragadé 83

Paris 5-7-8-12-18-32-51-53-54-57-58-59-60-77-104-105-111-139-161-230

Perse 7-8-17-18-19-20-21-22-34-37-38-48-50-78-80-82-83-84-85-87-89-91-92-100-101-106-107-110-140-155-161-162-163-166-172-192-197-198-200-203-216-235-236-248-249-259-260

Persépolis 9-48-82-83-84-85-88-90-91-92-93-94-165-192-258

Quoum (Koum) 9-10-24-48-64-65-66-69-70-71-131

Reï 165

Rome 89-213

Rotterdam 185

Roum 213

Russie 58

Samarkand 69-244-245-248

Sarakhs 70

Sindjâr 173-174-178-181

Syrie 6-106-112-134-173-221

Tabriz 80-126-173-252

Téhéran 9-28-31-48-58-59-60-61-62-63-64-85-100-106-107-108-133-162-165-231-255

Thèbes 70

Thous 197-206-207-208-209-210

Tibre 145

Touran 113-202-203-204

Tunis 153

Tunisie 5

Turquestan 200

Turquie 5-16-20-21-45-161-173

Vienne 201

Tables des matières

- Introduction	5
1) Chapitre Premier	15
- La vie en Iran vue par Myriam Harry	
I.1. M. Harry et la politique	16
I.1.1. Les réformes de Réza chah sous le regard de M. Harry	16
I.1.2. La Perse devient l'Iran.....	17
I.1.3. M. Harry et la réforme vestimentaire	21
I.1.4. Le souci de la sécurité en Iran pour M. Harry	27
I.1.5. La gendarmerie	28
I.1.6. La protection des consuls et des gouverneurs locaux	30
I.2. Les moyens de transport en Iran	31
I.3. Les habitudes et les mœurs en Iran d'après M. Harry	34
I.3.1. La courtoisie persane	34
I.3.2. La courtoisie persane, M. Harry et les autres voyageurs	39
I.3.3. Les habitudes alimentaires en Iran observées par M. Harry	41
I.4. Les villes iraniennes visitées par M. Harry	48
I.4.1. Kermânchâh.....	49
I.4.2. Hamadâne	53
I.4.3. Téhéran, le passage entre la tradition et le modernisme	58
I.4.4. Téhéran, deux voyageurs, deux regards.....	60
I.4.5. De la boutique d'antiquaire à Jérusalem aux bazars de Téhéran	63

I. 4.6. Koum-La Sainte : sur les routes de la foi	65
I.4.7. De Jérusalem à Quoum : de la ville des prophètes à la cité d'une sainte musulmane	65
I.4.8. Ispahan, le voyage dans le temps.....	75
I.4.9. Zâyandé Rud, une rivière fertile	77
I.4.10. De Persépolis à Chirâz, de la cité des reines à la ville des poètes	83
I.4.11. (Mille et) une nuit dans le palais de Darius	84
I.4.12. M. Harry au palais de Darius.....	90
I.4.13. Chirâz, la ville de la poésie et du vin.....	96
I.5. La voix féminine dans les récits de voyage de M. Harry.....	97
I.5.1. Les Persanes et le passage de la tradition à la modernité	98
I.5.2. Les derniers harems en Iran.....	99
I.5.3. Les Persanes vues par deux voyageuses écrivaines, Carla Séréna et M. Harry.....	101
I.5.4. La femme dans les récits des écrivains voyageurs	104
I.5.5. La femme, l'amour, le mariage et M. Harry.....	105
I.5.6. La beauté de la femme en Iran et le hijab d'après M. Harry	112

2) Chapitre deuxième

- Les religions en Iran vues par Myriam Harry

II. Les religions et M. Harry	117
II.1. Les chiïtes et le Tazié	117
II.1.1. Qu'est-ce que le Tazié	118
II.1.2. Achoura	119
II.1.3. Rozé.....	119
II.1.4. L'intertextualité, le Christianisme et l'Islam.....	119
II.1.5. Les sources des textes de M. Harry sur le Tazié	123
II.1.6. L'imagination	123

II.1.7. Les livres et les guides, sources de documentation	125
II.1.8. Du genre romanesque aux merveilles d'une épopée	126
II.1.9. Tazié, une description originale	126
II.1.10. Le Tazié, l'épopée et l'Imam Hussein.....	130
II.1.11. D'une description détaillée à l'émotion de la romancière.....	132
II.1.12. Les animaux dans le Tazié	134
II.1.13. Le Tazié : une commémoration mystique	134
II.2. M. Harry et le grand mystique iranien Rumi	140
II.2.1. Un ouvrage sur la biographie de Rumi.....	141
II.2.2. Rumi, Platon et Aristote	144
II.2.3. Rumi et les prophètes	146
II.2.4. Les principes du mysticisme de Rumi.....	148
II.2.5. Devenir « Rien » et s'anéantir en Dieu	152
II.2.6. Le mysticisme et les sciences	158
II.2.7. Les mystiques et l'Islam.....	159
II.2.8. La vie simple des mystiques.....	160
II.2.9. Karâmats des mystiques	161
II.3. Le Zoroastrisme vu par M. Harry.....	164
II.3.1. La visite d'une tour de silence.....	165
II.3.2. Les couleurs, la nature, les images et le Zoroastrisme	165
II.3.3. La tour du silence vue par M. Harry et Jane Dieulafoy.....	168
II.3.4. Le voyage, du déplacement physique au mouvement de l'esprit.....	169
II.3.5. Respect de la nature et l'enterrement des morts chez les zoroastriens.....	170
II.4. Le voyage au pays des adorateurs de Satan	175
II.4.1. Les Yézidis vus par M. Harry	177
II.4.2. Les différentes hypothèses sur l'originalité du Yézidisme	177

II.4.3. M. Harry et les croyances des Yézidis	178
II.4.4. Le Yézidisme et l'écriture	180
II.4.5. Les animaux sacrés d'après les Yézidis	181
II.4.6. De la crainte du diable à la paix de ses adorateurs	183
II.4.7. Les couleurs et les croyances	185
II.5. M. Harry et les juifs d'Iran.....	188
II.5.1. Jérusalem, le paradis perdu de M. Harry.....	190
II.5.2. La structure des textes de M. Harry consacrés aux juifs iraniens.....	194
II.5.3. Un ghetto en Perse.....	196

3) Chapitre troisième..... 199

- La poésie persane vue par Myriam Harry

III. M. Harry et la poésie persane.....	200
III.1. Ferdowsi et son <i>Châhnamé</i>	200
III.1.1. L'importance de <i>Châhnamé</i> dans la culture iranienne.....	201
III.1.2. Ferdowsi et les sources utilisées par M. Harry	203
III.1.3. Ferdowsi, Homère de Perse	206
III.1.4. Entre une biographie réelle et l'histoire fabuleuse d'une vie.....	209
III.1.5. Ferdowsi et l'originalité des textes de M. Harry.....	211
III.2. M. Harry et la poésie mystique de Rumi.....	214
III.2.1. Les sources à la disposition de M. Harry à propos de Rumi.....	215
III.2.2. La structure du livre	216
III.2.3. Les caractéristiques de l'ouvrage de M. Harry sur Rumi.....	219
III.2.4. M. Harry, la traductrice des poèmes de Rumi.....	222
III.3. Les roses du jardin de Saâdi.....	231
III.3.1. Saâdi et les sources à la disposition de M. Harry.....	233

III.3.2. Saâdi et les derviches	236
III.3.3. Auprès du tombeau de Saâdi.....	239
III.4. Hafiz et sa poésie	244
III.4.1. Les thèmes des poèmes de Hafiz	244
III.4.2. Qu'est-ce que « le fal de Hafiz ».....	245
III.4.3. M. Harry et les sources sur Hafiz.....	245
III.4.4. M. Harry et Hafiz	246
III.4.5. Deux voyageuses et un poète	249
III.4.6. La poésie hafizienne et les critères de la beauté vue par M. Harry	251
III.4.7. La joie, l'amour et la musique dans la poésie hafizienne	253
- Conclusion	258
- Annexe 1	268
- Annexe 2.....	271
- Annexe 3.....	273
- Annexe 4.....	284
- Annexe 5.....	287
- La bibliographie	290
- Index des noms d'écrivains	299
- Index des noms de pays et de villes	306
- Tables des matières	310

Résumé

Titre de Thèse : Une orientale en Iran

Dans cette thèse, nous examinons l'image de l'Iran livré par Myriam Harry à ses lecteurs. Nous tentons de l'étudier à partir de ses quatre ouvrages sur l'Iran : *Les adoreteurs de Satan* (1937), *Femmes de Perse*, *Jardins d'Iran* (1941), *L'Irak* (1941) et *Djelaeddine Rumi, Poète et Danseur mystique* (1947). La lecture des ouvrages de Myriam Harry nous invite en premier lieu à nous intéresser à divers sujets permettant de s'arrêter sur les grandes lignes de la thèse. Ses romans reflètent son regard de la vie, de la culture et des mœurs du monde iranien. Elle s'intéresse également à étudier la vie des femmes.

En seconde partie, nous analysons le regard qu'elle porte sur les diverses religions et sur les sectes. Elle parle de moralité dans ses récits de voyage. Il est donc pertinent de connaître sa vision sur ces sujets. Son voyage lui permet de connaître les cérémonies, les sectes et les religions comme le Tazié, le Christianisme, le Soufisme de Rumi, le Zoroastrisme, les Yézidisme et le Judaïsme.

Dans la dernière partie, nous évaluons la conception de Myriam Harry sur la littérature classique persane. Elle choisit quatre figures de la poésie classique persane : Ferdowsi (940-1020), Rumi (1207-1273), Saâdi (1210-1292) et Hafiz (1325-1390). Elle présente la biographie de ces poètes dans ses ouvrages et insère pour chacun un ou plusieurs poèmes qu'elle traduit elle-même. Sa formation à LANGSO, ses lectures avant, pendant et après ses périples lui facilitent l'élaboration de ce sujet. Nous étudions la façon dont M. Harry raconte la biographie de ces poètes. Nous nous penchons sur sa manière de les présenter en traduisant plusieurs parties de leurs poèmes en français.

Mots clés : le récit de voyage, l'Iran, la religion, la littérature, la culture, la femme.

Summary

In this thesis, author's aim is to investigate the image of Iran through the four books written by Myriam Harry to her audience: *Les adoreurs de Satan* (1937), *Femmes de perse*, *Jardins d'Iran* (1941), *L'Irak* (1941) and *Djelaeddine Roumi, Poète et Danseur mystique* (1947).

In the first phase, the investigation and study around Myriam Harry's books draws our attention to the main objectives of this thesis. The findings in her books reflect her view about Iranian lifestyle, culture, and customs, as well as indicating her interest and tendency to inspect and investigate on the lives of Iranian women.

In the second phase, the author analyses Myriam Harry's point of view in regards to different religions and sects in Iran. Moreover, in this section she mentions about ethical aspects. Her expedition of Iran allows her to learn and become familiar with various rituals, sects and religions such as Tazieh (Passion play), Rumi Sufism, Zoroastrianism, Yazidism and Judaism in this country.

In the final phase, the researcher evaluates Myriam Harry's comprehension of classical Iranian literature. She elects four poets from Iranian literature who are as following: Ferdowsi (940-1020), Rumi (1207-1273), Saâdi (1210-1292) and Hafiz (1325-1390). The biographies of these poets along with translation of some their poems are mentioned and written in her books.

Key words : Culture, literature, religion, politics, Trip.

Maryam GHASSEMI DARIAN

Mgdarian@ut.ac.ir

Université de Strasbourg

École doctorale 520

Littérature générale et comparée

Directeur : M. Guy Ducrey

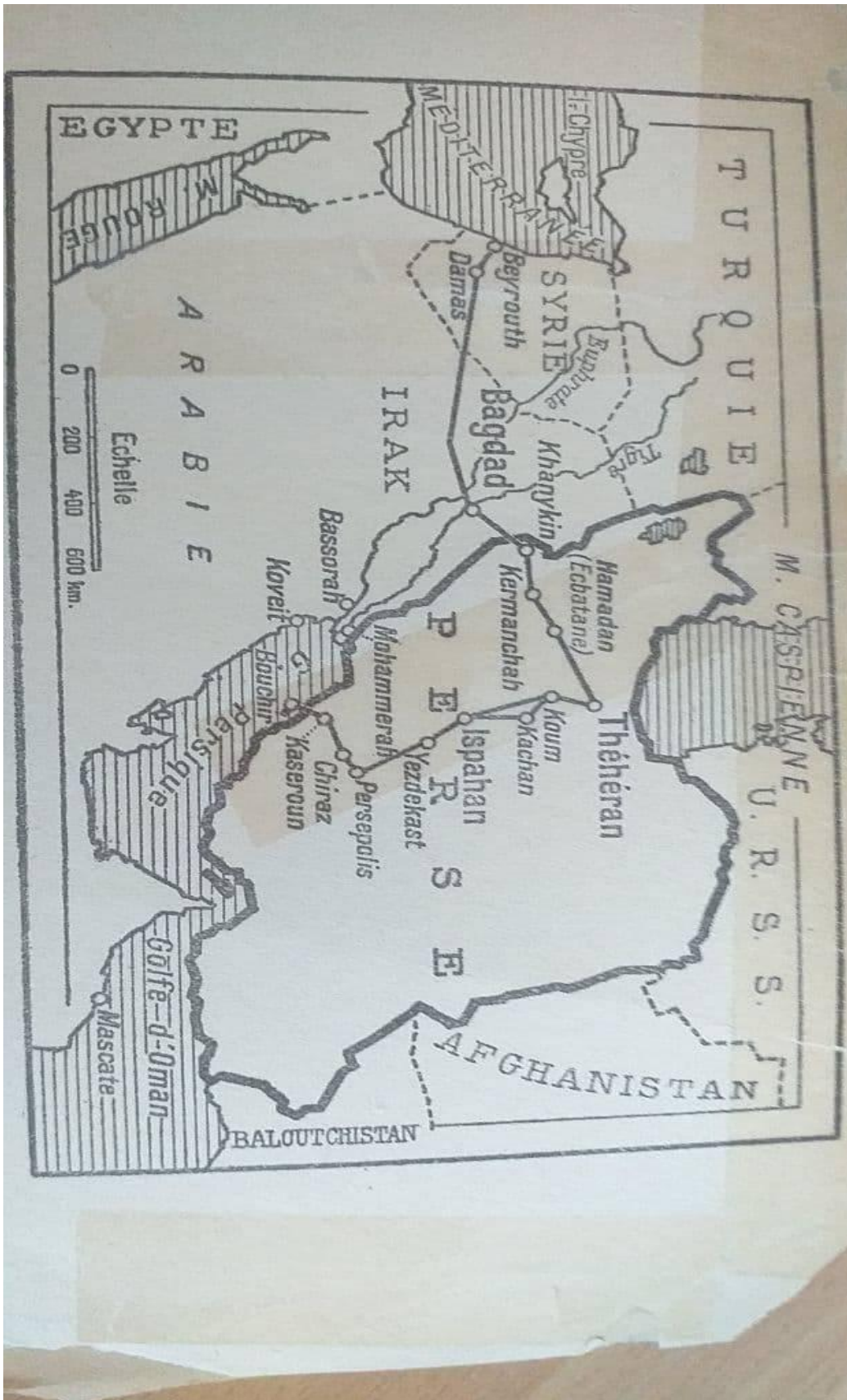
Université de Strasbourg, École doctorale des Humanités

46, Boulevard de la victoire, 67000, Strasbourg

Tél : +33 (0) 368851783

Ed520-direction@unistra.fr

<http://www.ed.humanites.unistra.fr>



Source : *Femmes de Perse, Jardins d'Iran*, Flammarion, Paris, 1941.